

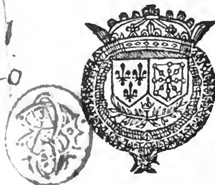




LES EPISTRES DE SENEQVE,

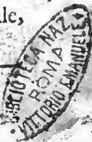
TRADVITES

Par Mre FRANÇOIS DE MALHERBE, Gentil-homme ordinaire de la Chambre du Roy.





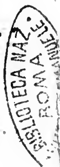
A PARIS,
Chez ANTHOINE DE SOMMAVILLE, au Palais, dans la petite salle, à l'Escu de France.



M. DC. XXXIX.
Auec Priuilege du Roy.



A
MONSEIGNEVR
L'EMINENTISSIME
CARDINAL,
DVC DE
RICHELIEV.




ONSEIGNEVR,

I'AY souuent ouy dire à feu Monsieur de Malherbe, qu'il ne desiroit qu'autant de vie qu'il en fal-

loit pour celebrer vos immortelles actions, & que tout ce qu'il en auoit escrit, n'estoit que l'ombre de ce qu'il en auoit conceu, pour le donner quelque iour à la Posterité. Mais la Mort, qui preuient d'ordinaire les grands hommes en leurs plus grandes pensées, le surprit dans celle-cy, & luy enuia le contentemẽt d'accomplir vn si loüable dessein. Si elle l'eust espargné iusques à present, ses derniers Vers font assez iuger que le succez n'en pouuoit estre que tres-heureux. Car ce feu diuin dont son esprit estoit en-

flammé, n'auoit receu aucune diminution de ſa Vieilleſſe. Il l'auoit conſerué tout pur & tout entier dans ce dernier aage : auec vne extreme paßion pour voſtre ſeruice, & pour la gloire de voſtre Nom: Ce qu'il me teſmoigna particulierement, vn peu auant que mourir, par la priere qu'il me fit de mettre au iour ſoubs l'appuy de V. Eminence ces Epiſtres de Seneque, qu'il a traduittes en noſtre Langue. Ie vous les preſente donc, MONSEIGNEVR, *& pour ma deſcharge, & pour l'honneur de*

ces deux Hommes illuſtres. Car ie ſuis bien aſſeuré qu'elles ſeront ſoubs voſtre protection comme dans l'Azyle le plus ſaint & le plus inuiolable qu'ayent auiourd'huy les bonnes Lettres. Que ſi les Morts eſtoient, comme nous, capables de paſſion & de ſentiment; MALHERBE & SENEQVE auroient ſans doute bien du ſuiet de ſe reſiouyr; l'vn de voir ſa derniere volonté accomplie, & l'autre d'auoir en France pour Protecteur vn grand HEROS, qui ne ſe fait pas moins aymer par

ses Vertus, que le Prince dont il estoit Conseiller, se fit hayr par ses vices. Aussi se promet-il, MONSEIGNEVR, de receuoir de V. E. vn accueil autant fauorable, que le traittement qu'il receut d'vn si mauuais Maistre fut inhumain. Ce cruel luy accourcit la vie du corps; & Vous estendrez par vostre Authorité celle de son nom, & de sa memoire. Cordoüe en Espagne fut autresfois son Berceau, & Rome le Theatre de ses Vertus; Comme auiourd'huy en France M. de Malherbe est l'orga-

ne de ſa gloire, & le plus excellent interprete de ſes penſées. Cela eſtant, MONSEIGNEVR, ie croy que vous ne dedaignerez pas de proteger apres ſa mort, les eſcrits d'vn homme que vous auez honoré de voſtre eſtime durant ſa vie. Outre ſa priere, la faueur qu'il a faite à mon fils de luy donner ſon Nom, & les obligations que ceux de ma maiſon, & moy en mon particulier, auons à V. E. m'inuitent à luy faire ce preſent. Ie vous ſupplie tres-humblement de le receuoir, auec le

mesme visage que si l'Autheur mesme vous le faisoit, & de le prendre pour une partie de la reconnoissance qu'est obligé de Vous rendre,

MONSEIGNEVR,

DE V. E.

Le tres-humble, & tres-obeissant seruiteur,
I. B. DE BOYER



AV LECTEVR.



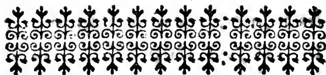
OVS sçauez, LECTEVR, cõbien est recommendable de soy Mõsieur de MALHERBE, & quelles preuues il a renduës de son esprit en tous ses rares Ouurages. Mais en celuy cy particulierement, il paroist bien qu'il n'excelloit pas moins à traduire qu'à inuenter. Car il y déduit si nettement les pensées de son Autheur, que par les delicatesses de nostre Langue, il encherit sur les graces de la Latine. Vous demeurez

d'accord auec moy, si vous lisez ces Epistres; que i'appellerois vn Chef-d'œuure, s'il en auoit acheué la version. Mais la mort qui l'a preuenu, nous a priuez des dernieres Lettres, que i'ay creu ne pouuoir traduire, à moins que d'attirer sur moi l'indignation de toutes les Muses. Aussi est-il vray qu'vn seul MALHERBE a peu l'acheuer comme vn seul Appelle pût autresfois donner le dernier trait de pinceau à cette belle Venus, qu'il voulut à dessein laisser imparfaite. Ce qui n'empesche pas toutesfois que chasque Lettre en particulier ne soit vne merueille de l'Art, tant on y voit esclatter d'agreement & de beauté, comme en tous les

autres escrits que nous auons de cét excellent homme. Ayant eu l'honneur d'estre connu de luy, i'ay bien voulu rendre à sa memoire ce petit deuoir, que d'apporter quelque soing à mettre au iour cette Traduction. Bien que ie la vous offre, LECTEVR, ce n'est pourtant pas à moy que vous la deuez, mais à Monsieur BOYER, Conseiller du Roy au Parlement d'Aix; & Neueu de cét Illustre Autheur, aux vertus & à l'estime duquel il a succedé legitimement. De vous dire au reste ce que vaut ce Liure, cela seroit superflu, puis que tout le monde sçait bien ce qu'a valu Monsieur de MALHERBE. Ie vous parlerois de luy plus

hautement, & plus au long, si ie ne croyois trop basses toutes les loüanges que ie luy pourrois donner apres celles qu'il a receües en la Preface de la premiere Partie de ses Oeuures, Tellement qu'il me suffit de vous dire, que ces loüanges sont d'autant plus iustes, qu'elles s'adressent à l'homme du monde qui les a le mieux meritées; Et d'autant plus illustres aussi, qu'elles luy sont données par vn des plus rares & des plus celebres esprits de nostre Siecle.

I. Bavdoin.



SVR LA TRADVCTION DES EPISTRES DE SENEQVE,

Faicte par Monsieur de Mal-herbe,

Et mise au iour apres sa mort.

VOVS qui pretendiez à la Cour,
Quand Mal-herbe fut mort, passer pour des Mal-herbes ;
Comme des depouïlles du iour
Mille Astres deuiennent superbes,
Petites clartez de la Nuit,
Qui ne regnez que dessus l'ombre,
Cachez cette lumiere sombre,
Voicy le vray Soleil qui luit.

Cét incomparable flambeau
Qui dissipoit l'horreur des objets plus funebres,
N'a rien perdu dans le tombeau,
Et chasse tousiours nos tenebres;
Parmy les routes du trépas,
Où nostre Raison égarée
Rend l'ame si mal asseurée,
Il conduit encore nos pas.

DALIBRAY.

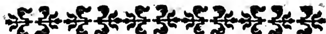


En faueur de feu Monſieur de MALHERBE,

EPIGRAMME.

LES Muſes, dont tu fûs la Gloire,
Plaindroient ta mort auecque moy :
Si ces neuf Filles de Memoire,
N'eſtoient mortes auecque toy.

COLLETET.



IN L. AN. SENECAE AD Lucil. Epistolas, Francico sermone à clariss. V. D. de MALHERBE, *ad amussim expositas,*

EPIGRAMMA.

PErlegit simul vt librum hunc Lucilius, inquit;
Nescio iam verus quis meus est SENECA.
Vt SENECÆ tandem SENECAM verum esse MALHERBVM
Agnouit; verè est, dixit, vterque meus.

I. ISNARD. *in Par. Adu. & I.V.D. ex Prou. Prou.*





Priuilege du Roy.

LOVIS par la grace de Dieu Roy de France & de Nauarre, à nos amez & feaux Conſeillers, les gens tenans, nos Cours de Parlements, Maiſtres des Requeſtes de noſtre Hoſtel, Baillifs, Seneſchaux, Preuoſts, leurs Lieutenans, & autres nos Iuſticiers & Officiers qu'il appartiendra, ſalut. Noſtre bien-aimé Antoine de Sommauille, marchand Libraire, nous a fait remonſtrer, qu'il auroit recouuert, *La ſeconde partie des œuures de Meßire François de Malherbe*, contenant, *Les Epiſtres de Seneque de ſa traduction*, Leſquelles il deſireroit imprimer : ce qu'il ne peut faire ſans auoir ſur ce nos lettres, humblement nous requerant icelles. A ces cauſes, deſirant fauorablemẽt traicter ledit Ex-

posant ; nous luy auons permis & permettons par ces presentes, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre & distribuer en tous les lieux & terres de nostre obeyssance, en telle marge & caractere & autant de fois qu'il voudra le susdit liure, durãt le temps de *neuf ans*, entiers & accomplis, à compter du iour que ledit liure sera acheué d'imprimer. Faisant deffenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, de quelque condition qu'ils soient, d'imprimer, vendre, ny distribuer en aucun endroict d'iceluy ledit liure sans le consentement de l'Exposant, ou de ceux qui auront droict de luy, en vertu des presentes, sur peine aux contreuenans de trois mille liures d'amende, applicable vn tiers à Nous, vn tiers à l'Hostel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Exposant, de confiscation des exemplaires contrefaicts, de tous ses despens, dommages & interests: mesmes si aucuns Libraires & Impri-

meurs de noſtre Royaume, où e-ſtrangers trafiquans en iceluy, e-ſtoient trouuez ſaiſis d'aucun des exemplaires contrefais, Nous vou-lons qu'ils ſoient condamnez en pareille amende, deſpens, domma-ges, & intereſts que s'ils les auoient imprimez ou faict imprimer, A condition qu'il ſera mis deux exem-plaires dudit liure dans noſtre Bi-bliotheque publique, Et vn autre en celle de noſtre tres-cher & feal le ſieur Seguier, Cheualier, & Chan-celier de France, auant que de le pouuoir expoſer en vente, à peine de nullité des preſentes, du contenu deſquelles nous voulons & vous mandons que vous faſſiez iouyr & vſer plainement ledit Expoſant, ou ceux qui auront charge de luy. Vou-lons auſſi qu'en mettant vn bref ex-traict des preſentes au commence-ment ou à la fin dudit liure elles ſoient tenuës pour bien & deuëment ſignifiées, & que foy y ſoit adiou-

ſtée comme à l'Original. Mandons en outre au premier noſtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'execution des preſentes tous exploicts neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, viſa ne pareatis: Car tel eſt noſtre plaiſir, nonobſtant clameur de Haro, chartre Normande, priſe à partie, & autres lettres à ce contraires. Donné à Amiens le ſixieſme iour de Decembre mil ſix cents trente-ſix: & de noſtre regne le vingt-ſeptieſme.

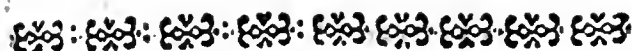
Par le Roy en ſon Conſeil,

DE MONCEAVX.

Et ſellé du grand ſeau de cire iaune.

Acheué d'imprimer pour la ſeconde fois, le premier iour de Féurier, 1639.

Les exemplaires ont eſté fournis.



LES EPISTRES DE SENEQVE,

De la Traduction de Messire FRANÇOIS DE MALHERBE.

EPISTRE I.

ARGVMENT.

1. *Le tẽps est la seule chose que l'homme possede, & celle qu'il mesprise le plus.*
2. *Le seul remede qu'on peut aporter à la fuitte du temps ; c'est de le bien employer en tout âge.*

I. VOICY Lucilius mon amy comme il vous faut faire : Desengagez-vous, & rendez-vous à vous mesmes ; & desormais le temps que par cy-deuãt on vous a fait perdre par force, ou qui vous est eschappé d'autre façon, ra-

massez-le, & le conseruez curieusement à l'aduenir. Croyez que ce que ie vous escris est veritable. Du temps que nous auons, vne partie nous est ostée, l'autre desrobée, & l'autre s'escoule sans s'en apperceuoir; Mais on ne le sçauroit perdre plus hõteusement, que n'en faisant point de conte. Vne grãde partie de la vie se perd à mal faire, vne tres-grãde à ne riẽ faire, & toute à faire des choses à quoy nous ne pensons pas. Car où me trouuerez-vous vn seul homme qui mette prix au temps, qui taxe la valeur d'vn iour, & qui reconnoisse que de moment en moment il s'approche du tombeau? Nous nous trompons ordinairement en vne chose; c'est que voulant considerer la mort, nous regardons deuant nous, & la plus grande part en est desia passée. Tout ce que nous auons consumé de nostre âge est entre les mains de la mort. Faites donc ie vous prie cõme vous m'escriuez: ne laissez pas eschapper vne heure seulemẽt; & de ceste façon employant le iour où vous estes, au moins aurez-vous gaigné ce point que vous n'aurez pas tant affaire du lendemain. Nous perdons la vie cependant que nous la differons; & tout ce dequoy nous iouyssons au monde n'est à nous que par emprunt. Le temps est la chose seule dequoy nous nous pouuons dire proprietaires: & tout le bien que la nature a voulu que nous posse-

dions, encore eſt il ſi gliſſant & ſi fugitif, qu'il eſt en la puiſſance du premier venu de le nous oſter. Toutefois nous ſommes tellement aueuglez, que le plus petit bien-faict que nous receuons, & duquel il eſt aiſé de nous acquitter, nous nous en eſtimons infiniment redeuables: & ſi nous auons receu du temps, nous ne faiſons pas compte de rien deuoir, combien que ce ſoit la ſeule faueur de laquelle l'homme du monde le plus officieux ne ſçauroit iamais ſe reuencher.

II. Peut-eſtre que vous me demanderez de quelle façon ie m'y gouuerne, moy qui donne ces aduertiſſemens, Ie vous en parleray franchement, ie fais tout ainſi que fait vn hõme qui ayme le luxe, & qui toutesfois ne laiſſe pas de prẽdre garde à ſes affaires: Ie tiens le bureau de ma deſpenſe, & ne puis pas dire que ie ne perds rien: mais au moins puis-ie dire cõbien ie perds, pourquoy ie perds, & de quelle façon. Ie ſçauray bien rendre cõpte de ma pauureté. Ainſi m'auient-il cõme à ceux qui ſont tõbez en neceſſité par accident, & non par leur defaut. Tout le monde les plaint, mais perſonne ne leur ayde: Et quoy donc? Ie ne ſçaurois eſtimer pauure celuy qui ſe contente du peu qui luy reſte. Toutesfois ie vous conſeille de garder ce qui eſt à vous; & de commencer de bonne heure à

vous rendre bon mesnager : Car ainsi que nos peres ont estimé tres-sagement, Il est bien tard d'espargner le vin, quand il est à la lie : pource que non seulement ce qui reste est peu de chose, mais encore est-ce le pire du vaisseau.



EPISTRE II.

ARGVMENT.

1. *La lecture de diuers liures nuit plus qu'elle ne profite.*
2. *Celuy n'est pas pauure qui a peu, mais bien celuy qui desire dauantage de ce qu'il a.*

I. CE que vous m'escriuez, & ce que iournellement on me raconte de vous, m'en fait esperer beaucoup de bien. Vous n'aymez pas à courir, & ne rompez pas vostre repos en changeant à toute heure de place : ceste agitation ne peut estre que d'vn esprit où il y a de la maladie. Le premier argument qui nous faict iuger que nous auons l'ame tranquille, c'est quand elle demeure ferme, & s'arreste auecque soy : Toutesfois prenez vous garde que ceste lecture que vous faites de

beaucoup d'Autheurs & de toute sorte de liures, n'ait quelque chose de changeant & de mal asseuré. Il se faut particulierement attacher à certains esprits, & se nourrir auec eux, si vous en voulez tirer quelque chose qui vous demeure ferme en l'entendement. Estre par tout c'est n'estre en nulle part. Ceux qui passent leur vie à voyager font beaucoup d'hostes & point d'amis. Il en prend de mesme à ceux qui ne prennent conuersation particuliere auecque pas vn esprit, mais passent en poste par dessus toutes choses. La viande qu'on rejette aussi-tost qu'on l'a prise ne peut faire bien, d'autant qu'elle n'a pas le loisir de se joindre à la substance du corps. Il n'est chose au monde si contraire à la santé, que de changer trop souuent de remedes : & n'est pas possible qu'vne playe se cicatrise, quand d'vne heure à l'autre on y fait essay de diuers medicaments. Iamais vne plante souuent remüée ne se peut bien enraciner : & n'est rien de si vtile qui puisse faire bien, ne faisant que passer : La pluralité des liures diuise l'esprit : pource ne pouuant lire autant de liures que vous en pouuez auoir, c'est assez d'en auoir autant que vous en pouuez lire. Mais vous me direz que tantost vous prenez plaisir d'en voir vn, tantost vous en voulez lire vn autre : C'est le faict d'vn estomach dé-

gousté, d'entamer plusieurs sortes de viandes desquelles la diuersité fait plus de corruption, qu'elle n'apporte de nourriture. Lisez donc tousiours les plus approuuez: & si par fois il vous vient en fantaisie de vous diuertir à la lecture des autres, vous le pouuez faire, mais que vous reueniez tousiours aux premiers. Ne laissez passer iour que vous ne vous soyez fortifié de quelque deffense nouuelle contre la pauureté, la mort, & les autres pestes de la vie: Et quand vous aurez ietté les yeux sur plusieurs choses de cette varieté, triez en vne, & la mettez en reserue le mesme iour.

II. Quant à moy, i'en fais ainsi. Ie ly beaucoup pour auoir le moyen d'apprẽdre quelque chose: Voicy le profit que i'ay fait auiourd'huy dans Epicure: car il m'auient quelquefois de passer au camp des ennemis, non pour me ranger de leur party, mais pour espier leurs actions. C'est, dit-il, vne chose honorable que la pauureté contente. Mais ce n'est pas pauureté s'il y a du contentement: Et quiconque se peut accorder auec la pauureté, ne peut estre que riche. Ce n'est pas estre pauure que d'auoir peu, mais bien de desirer dauantage que ce qu'on a. Car, que nous importe combien nous auons de thresors aux coffres, de bled aux greniers, de trou-

peaux aux champs, d'argent en vſure, ſi nous auons touſiours la main ſur le bien de noſtre voiſin, & ne conſiderons pas ce que nous auons acquis: mais ce qui nous reſte d'acquerir: Voulez-vous ſçauoir quelle eſt la meſure des richeſſes? La premiere eſt d'auoir ce qui nous eſt neceſſaire: & la ſeconde, d'auoir ce qui nous ſuffit.



EPISTRE III.

ARGVMENT.

1. *Il faut penſer long-temps à faire vn amy; mais apres l'auoir fait il ne luy faut tenir rien de caché.*
2. *On n'eſt pas moins blaſmable de ne ſe fier à perſonne, que de ſe fier à tout le monde.*
3. *Le Sage doit chercher le repos dans vn honneſte trauail.*

VOus auez mis les lettres que vous m'eſcriuez entre les mains d'vn que vous me mandez eſtre voſtre amy: puis tout auſſi-toſt vous m'aduertiſſez que ie ne luy communique pas entierement tout ce qui vous touche; & me dites que vous meſ-

me n'auez pas de coustume de le faire ; si bien qu'en vne mesme heure vous l'aduoüez & desaduoüez pour amy. Mais à mõ aduis, vous l'auez appellé vostre amy d'vn nom general, comme nous baillons le tiltre de Monsieur à ceux que nous rencontrons par la ruë, quand il ne nous souuient pas assez-tost cõme ils s'appellent. Or oublions cela : mais ie vous apprens que si vous estimez quelqu'vn vostre amy, de qui vous ne vous fiez autant que de vous mesmes, vous vous abusez entierement, & ne sçauez pas ce que peut vne parfaite amitié.

I. Deliberez de toutes choses auec vostre amy ; mais deliberez de luy-mesme premierement : apres l'amitié contractée il faut de la confidance : deuant que de la contracter il faut du iugement ; Et ceux font les choses au rebours, qui contre l'aduis que donne Theophraste, attendent à iuger d'vne personne apres qu'ils se sont embarquez à l'aymer, & comme ils l'ont reconnuë, c'est assez qu'ils en retirent leur amitié. Quand il sera question de faire vn amy, pensez-y long-temps auparauãt: quand vous vous y serez resolu, ne luy tenez rien de caché : parlez aussi confidamment auec luy qu'auec vous-mesme. Il est vray que ie vous conseille de viure d'vne façon que vous ne fassiez riẽ de quoy vous craigniez de vous fier, mesmes à vostre en-

nemy. Mais pource qu'il se passe des choses que l'accoustumance a mises au rang de celles qu'on appelle secrettes, faictes part à vostre amy de tous vos ennuys, & generallement de tout ce que vous auez dans le cœur. Vous le rendrez fidele, s'il voit que vous l'ayez en cette opinion: car il aduient souuët que faisant paroistre que nous auons peur d'estre trompez, nous aduertissons les autres de nous tromper, & donnons vn honneste pretexte de faillir à ceux que nous ne tenons pas pour gens de bien. Pourquoy donc retiendray-je en la presence de mon amy, ce que j'auray volonté de dire? Et pourquoy ne me reputeray-je en sa compagnie aussi seul que s'il n'y auoit que moy?

II. Il y en a qui content indifferemment à toutes personnes ce qui ne se doit dire qu'à leurs amis; & deschargent incontinent ce qui les demange en l'oreille du premier venu: d'autres au contraire sont retenus à l'endroict de ceux mesmes qu'ils ayment le plus, & r'appellent tout ce qu'ils ont de secret au plus interieur de leur ame, auec tant de soupçon qu'à peine se peuuent-ils asseurer de leur propre conscience. L'vn & l'autre ne valent rien: car il ne se faut ny fier, ny deffier de tout le monde: il est vray que de ces deux vices j'en tiendrois vn pour estre le plus hon-

neste,& l'autre pour estre le plus asseuré.

III. Auecque mesme raison pouuons-nous reprẽdre & ceux qui sont en vne perpetuelle inquietude,& ceux qui ne se reposent iamais: car ie ne trouue pas que ce soit industrie d'aimer la rumeur & le tumulte, mais plustost le debatement d'vne ame perplexe & trauaillée: comme aussi ie n'estime pas repos, de ne pouuoir supporter le moindre mouuement du monde, mais bien vne dissolution & languissement. Pource vous retiendrés ce que i'ay trouué dans Pomponius : Il est des hommes qui se sont tellement retirés aux cachettes de la solitude, qu'ils estiment tout ce qui est au iour estre en trouble & confusion : ce sont deux points qu'il faut mesler ensemble, trauailler en se reposant, & se reposer en trauaillant : Demandes-en aduis à la Nature : elle vous respondra, qu'elle a fait le iour & la nuict.



EPISTRE IV.

ARGVMENT.

I. Du contentement de l'Ame, apres qu'elle a quitté les vices.

II. Du peu de suiet que nous auons

de craindre la mort.

III. La pauureté qui se mesure à la regle de la Nature, est la plus grande richesse de l'homme.

I. Continuez comme vous auez commencé, & vous hastés le plus qu'il vous sera possible, afin de gouster plus long tẽps le contẽtement que donne l'ame, quand elle est reformée & reglée : Desia la peine qu'on prend à la reformation & au reglement est vne partie de ceste iouyssance : mais le plaisir qu'apporte la contemplation d'vne ame, quand elle est desia pure, luisante, & sans aucune tache, est chose bien plus agreable. Il vous souuient combien vous fustes aise quand on vous osta la Pretexte, & qu'on vous bailla la robbe d'homme : Vous le serés sans comparaison, beaucoup d'auantage, quand apres que vous aurés quitté cete ame de ieune garçon, la Philosophie vous aura fait prendre place au nombre des hommes : car l'âge de cette enfance se passe bien, mais, ce qui est le plus importun, les conditions d'enfance nous demeurent: & ce que i'y trouue de pis, c'est que nous auons tout ensemble l'authorité des vieillards, & les vices des garçons : non pas des garçons seulement, mais des enfans.

Ceux-là craignent les choses de peu d'importance, ceux-cy apprehendent mesmes celles qui ne sont du tout point, & nous auons peur des vnes & des autres.

II. Apprenez seulement, & vous trouuerés qu'il est de certaines choses qu'il faut d'autant moins redouter, qu'elles semblent apporter plus de frayeur & d'estonnement: le mal qui vient le dernier ne peut iamais estre. La mort vient à vous: s'il estoit possible qu'elle demeurast auecque vous, ce seroit occasion de la craindre: mais il faut par force ou qu'elle n'arriue pas, ou qu'elle passe de long. Vous me dirés qu'il est mal aisé de conduire l'ame à ceste resolution de ne faire point de cas de la mort, mais ne voyés-vous pas combien sont petits les subiets qui souuent ont faict que plusieurs n'en ont tenu conte. Vn amoureux s'est pendu deuant la porte de sa maistresse, vn esclaue importuné des mauuais traitemens de son maistre s'est precipité du haut de la maison en bas, vn autre qui s'en estoit fuy, a mieux aimé se mettre vne dague dans le sein que de se laisser remener. Et doutés-vous que la vertu n'ait autant de puissance comme la peur? Il n'est pas possible que celuy passe la vie en assurance, qui prend trop de peine à la prolonger, il met le conte de beaucoup d'années entre les felicités qui luy semblent plus desira-

bles. C'est ce qu'il faut que vous ayés au deuant des yeux, affin que quand il sera question de desloger, vous ne le faciés à regret, & ne l'embrassiés point comme font ceux, qui en allant à vau-l'eau, trainés par la violence d'vn torrent, empoignent des espines, & s'accrochent à la premiere chose qui se presente. La plus grande partie des hommes, flotte entre la crainte de la mort, & les tourments de la vie, pource qu'ils n'ont ny la volonté de viure, ny la science de mourir. Apprenés à viure à vostre aise, en laissant à part les ennuys que vous peut apporter la solicitude de la vie. Vn bien pour grand qu'il soit ne peut resioüir celuy qui le possede, s'il ne fait compte de le pouuoir perdre, & ne tient son ame preparée à cét inconuenient. Or il n'est chose de qui la perte nous estonne si peu, que de celle laquelle estant perduë, ne se peut regretter. Il faut donc vous imaginer tout ce qui peut arriuer mesme aux plus grands, & vous fortifier à l'encontre. La teste de Pompeius receut iugement d'vn pupille & d'vn châtré. Celle de Crassus esprouua l'insolente cruauté d'vn Parthe. Caius Cesar remit celle de Lepidus à la discretion du Tribun Decimus, & luy-mesme enfin bailla la sienne à Chereas. Iamais la fortune ne met vn homme si haut, qu'elle ne le ménasse de souffrir en soy-mesme, ce qu'elle luy

permet de faire à l'endroit des autres. Il ne se faut pas fier à la bonnasse, la mer est irritée en vn moment, & bien souuent d'vne heure à l'autre les bateaux se perdent à l'endroit mesme, auquel ils s'estoient sauuez auparauant. Souuenez-vous que vous pouués auoir la gorge coupee aussi bien d'vn voleur que d'vn ennemi. Quand bien vous aurés vostre vie asseuree contre ceux qui ont le plus de puissance, vous n'aurés rien faict, puis que le moindre valet que vous aurés a la puissance de vous l'oster quand il luy plaira. Ie veux dire que quiconque mesprise sa vie, est maistre de celle d'autruy. Representés-vous les exemples de ceux qui sont morts de la main de leurs domestiques, ou par vne violence descouuerte, ou par surprise, vous trouuerés que la colere des Roys n'en a pas fait dauantage mourir, que le dépit & l'indignation des propres seruiteurs. Que vous importe donc si celuy de qui vous aués peur est fort ou foible, puis que le plus foible du monde est assés fort pour faire ce que vous craignés ? Mais si d'auanture vous tombés entre les mains de vos ennemis, le vainqueur vous fera mener à la mort ? Ie veux qu'il le face, vous fera-t'il mener en autre part qu'au lieu mesme où vous allés ? pourquoy estes vous si abusé de commencer à cét heure d'auoir sentiment d'v-

ne chose que vous endurés il y a desia long temps? Ie vous dis que depuis l'heure que vous estes né, on vous mene continuellement à la mort. Ce sont les considerations qu'il nous faut auoir, si nous voulons attendre en repos cette heure derniere, de laquelle la crainte nous rend toutes les autres pleines de trauail & d'inquietude.

III. Mais il est temps de clorre ma lettre. Ie m'en vay vous faire part de ce que i'ay treuué de bon auiourd'huy; ceste fleur n'est non plus de mon iardin, que les precedentes, La pauureté qui se mesure à la regle de nature, est la plus grande richesse que l'homme sçache posseder. Voulés vous sçauoir quelle est cette regle, & quelles bornes elle nous a prescrittes, de n'auoir point de faim, point de soif, ny point de froid Pour chasser la faim, & la soif, il n'est point question de courtiser les portes des Grands, & se rẽdre suiet à leurs froides mines, qui ne sont qu'autant d'affronts couuerts d'vne apparence exterieure d'humanité. On n'a que faire de trauerser la mer, ny de se consumer à la suitte d'vne armee. Nature ne desire rien qui ne se trouue par tout, & auecque peu d'incommodité. C'est aux choses superfluës qu'on a de la peine, & qu'il faut süer pour les acquerir qui nous font vser nos habits, vieillir sous les tentes, & courir aux riuages

estrangers. Ce qui suffit se recouure sans beaucoup de difficulté.



EPISTRE V.

ARGVMENT.

I. Il faut estre Philosophe en effet, & non pas en apparence.

II. Vne trop grande austerité de vie est ridicule & blasmable.

III. L'espoir & la crainte donnent la gesne à nostre ame.

I. I'Approuue infiniment vostre dessein, & suis bien aise de ce que sans vous soucier d'aucune autre chose, vous employés tout vostre labeur à vous reformer, & vous rendre meilleur de jour en jour. Ie ne vous conseille pas seulement de continuer, mais ie vous en prie. Toutesfois gardés-vous de ressembler à quelques-vns, qui n'ayant pas tant de soin de bien faire comme ils affectent, prennent plaisir à viure ou à s'habiller auec quelque particularité qui les face regarder. Fuyez ces façons de faire de ceux qui se laissent croistre les cheueux sans les coupper, negligent leur

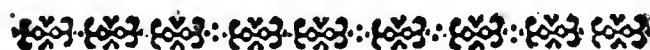
barbe, iurent vne haine capitale aux richesses, couchent contre terre; & toute telle maniere d'artifices, qui n'ont autre but que l'ambition, combien qu'ils la suiuent par vne voye differente de l'ordinaire. Le nom de la Philosophie n'est de soymesme que trop assailly d'enuieux & de calomniateurs; que sera-ce si nous commençons à nous separer de la frequentation du reste des hommes? Ie veux bien que nous differions d'auec eux interieurement; mais si faut-il que nostre apparence exterieure soit populaire: ne soyons pas ny superbes, ny méchaniques en nostre habillement: n'ayons point de moulures d'or, ny d'enrichissement d'orfevrerie en nostre vaisselle d'argent: mais aussi n'estimons pas que ce soit vne grande marque de frugalité de n'en auoir du tout point. Viuons mieux que le peuple, non pas au contraire du peuple: autrement nous esloignerons de nostre compagnie ceux de qui nous desirons l'instruction, & ferons que de peur d'estre sujets à nous imiter en toutes nos actions, ils ne nous voudront imiter en pas vne. La premiere chose que nous promet la Philosophie c'est le sens commun, l'humanité naturelle, & la conuersation, de laquelle nous nous bannissons, si nous faisons des professions differentes.

II. Prenons garde que les choses mesmes par lesquelles nous recherchõs à nous faire admirer, ne soient celles qui nous rendent odieux & ridicules. Nostre intention est de viure selon nature. C'est chose contraire à la nature de se tourmenter le corps, de mépriser les commodités qui sont de peu de coustange, de prendre plaisir aux ordures, & se nourrir de viandes salles, grossieres & desdaigneuses. C'est autant de folie de fuyr les choses qui sont en vsage, & qui se recouurent auec peu de peine, comme c'est de luxe de rechercher les delicates. La Philosophie veut bien qu'on soit sobre & content de peu, mais non pas qu'à force de l'estre par trop, on reduise le corps à n'en pouuoir plus. Il faut qu'en la sobrieté tout y soit honneste; & qu'il n'y ait riẽ de mechanique. Ie n'ayme que cette sorte de vie. Treuuons vn temperament à la nostre entre les bonnes mœurs, & les mœurs vulgaires. Qu'il n'y ait personne qui ne connoisse nostre maniere de viure? Que tout le monde l'admire. Mais quoy? ne ferons-nous rien que ce que les autres font? N'y aura-t'il point quelque difference de nous à eux? Si aura certes, il y en aura beaucoup. Quelqu'vn veut-il treuuer à redire en nous? Faisons luy connoistre que nous sommes fort dissemblables du commun des hommes. Que celuy

qui entre dans nostre maison tienne plus de conte de nous que la richesse de nos meubles. C'est vne grande moderation à l'homme d'estre aussi content d'vne vaisselle de terre que d'vne d'argent. Mais ie ne l'estime pas moindre en celuy qui se sçait seruir de la vaisselle d'argent, comme de celle de terre. C'est auoir le cœur bien lasche que de ne pouuoir s'accommoder auec les richesses. Mais voicy le profit que i'ay fait auiourd'huy, auquel ie veux que vous preniez part. I'ay trouué dans nostre Hecatō, que le but de nos desirs fortifie entieremēt les remedes qui nous sont necessaires cōtre la peur. Soyés exēpt de souhait, & vous le serés de crainte. Ne doutez point que deux choses si contraires ne puissent bien subsister entre-elles. Ce que ie vous dis est vray, mon amy Lucius, & quoy qu'elles ne semblent pas estre d'accord, elles le sont neantmoins, & s'attachent l'vne à l'autre. Car comme le prisonnier & le soldat qui luy sert de garde, sont liez à vne mesme chaine, ainsi ces deux choses, quoy que differentes, marchent ensemble, & la peur suit l'esperance.

III. Ie ne m'en étonne pas neantmoins, puis que toutes deux mettent à la géne vn esprit irresolu, & font doublement langui: celuy qui est en attēte. La principale crainte de l'vn & de l'autre procede sans dou-

re de ce que nous ne portons point nos pensées aux choses presentes, mais les enuoyons bien loing au deuant de celles qui sont à venir. Voylà comme la Preuoyãce, qui fait la plus haute felicité de la vie, est changée en mal-heur. Les bestes sauuages fuyent les dangers qu'elles voyent deuant leurs yeux, & sont en seureté apres en estre échapées. Il n'en est pas ainsi de nous. Le passé nous fasche, l'aduenir nous met en peine, & beaucoup de biens que nous auons nous acheminent à de grands maux : car nostre memoire nous r'ameine la Crainte, qui est vne facheuse maladie: & la Preuoyance la fait venir auant le temps. Or il n'est point d'homme qui soit reduit à ce poinct de misere, par le seul obiet des choses presentes.



EPISTRE VI.

ARGVMENT.

I. Plus on se connoist éloigné du Vice, & plus on est proche de la Perfectiõ.
II. La Science est inutile, si elle ne passe des vns aux autres.
III. On apprend plus par la cõuersa-

tion des Doctes, que par la lecture de leurs liures.

1. IE commence à connoistre, mon Amy Lucilius, que non seulement ie deuiens meilleur, mais qu'il se fait vne nouuelle träsformation, de moy mesme. Ie n'ose toutesfois ny esperer ny promettre, qu'en ma façon de viure ordinaire, il n'y ait encore ie ne sçay quoy qui a besoin de changement. Est-il incompatible aussi, qu'en moy ne se rencontrent beaucoup de choses, qu'il faut necessairement, ou corriger, ou rauallér, ou porter plus haut? Cela suffit desia, ce me semble, pour apprendre à mon esprit qu'il s'est changé en mieux par la connoissance qu'il a de ses vices, que iusques icy il auoit ignorez. Il est des malades auec lesquels on se resioüit, quand ils ont senty leur mal. Ie serois doncques bien aise de vous pouuoir faire part d'vn changement si prompt que le mien. Car ie commencerois dés-lors à mieux esperer de nostre amitié: I'entends de cette vraye amitié, que ny l'Espoir ny la Crainte, ny le soing que nous auons de nos interests ne nous peuuent faire rompre; De cette amitié, dis-ie, auec laquelle les hommes meurent, & pour laquelle ils ont du plaisir à mourir. Il ne me seroit pas mal-aisé de vous en nommer plusieurs, qui n'ont pas manqué d'amis, mais



bien d'amitié : Ce qui ne peut aduenir quand il se rencontre qu'vne mutuelle volonté rend aussi mutuels les desirs, dans la conionĉture des choses honnestes. D'où vient donc que cela peut arriuer ainsi entre Amis? C'est de ce qu'ils sçauent que toutes choses, voire mesme leurs plus grandes aduersitez, leur sont ordinairement communes.

II. Vous ne sçauriez croire combien ie profite de iour en iour. Monstrés-moy doncques, me direz-vous, quels sont les moyens que vous auez pour cela, & faites m'en partie vous prie, puis qu'ils ont tant de vertu. Ie le veux; & il ne tiendra pas à moy que ie ne verse tout ce que ie sçay dans le profond de vostre ame. Car ie n'ay point de plus grand plaisir que d'apprendre afin d'instruire les autres. Aussi ne pensay-ie pas qu'aucune chose, pour si vtile & si excellente qu'elle fut, me pût iamais plaire, si ie ne la sçauois que pour moy mesme. Si l'on me vouloit donner toute la sagesse du monde, à cõdition que ie la possederois moy seul, & ne l'enseignerois à personne, ie n'en voudrois point. La iouïssance du bien ne peut estre agreable, si lon n'y associe quelqu'vn. Ie vous enuoyeray donc les mesmes liures, d'où i'ay tiré ces preceptes; & pour vous garantir de la peine de chercher par tout ce qu'il y a de plus vtile, ie

vous marqueray les endroits que i'estime, & que i'admire le plus.

III. Sçachez neantmoins que vous ne profiterez iamais tant de la lecture des liures que de la viue voix, & de la conuersation des honnestes gens. Il faut que vous mesme veniez sur les lieux, premierement, pource que les hommes se fient plus à leurs yeux qu'à leurs oreilles : & qu'auec cela, le chemin est long par les preceptes, mais court & facile par les exemples. Cleanthes n'eust iamais bien ressemblé à Zenon, s'il se fust contenté de l'oüyr. Il a vescu auec luy : il a veu comme il viuoit : il a remarqué ses secrets: il a estudié toutes ses actiõs, & a cõsideré si les siennes propres y estoient conformes Platon, Aristote, & tous ces autres Philosophes qui ont introduit tant de Sectes differentes, ont plus appris des mœurs de Socrate que de ses paroles. Ce n'a pas esté l'Escholle, mais la compagnie d'Epicure, qui a fait grands personnages Metrodore, Hermachus, & Polyenus. Ie ne vous appelle pas seulement pour faire vostre profit, mais afin que vous-mesmes puissiez estre profitable, & vous & moy nous soulagerons beaucoup l'vn l'autre. Cependant pource que ie vous dois selon ma coustume, la rente de ma iournée, ie veux vous faire part d'vne chose qui m'a auiourd'huy grandement plû dans Hecaton. Vous de-

mandez: dit-il, ce que i'ay appris; A m'aymer moy-mesme. Certes le gain qu'il a fait n'est pas petit: il peut bien dire qu'il ne sera iamais seul, & vous pouuez bien vous asseurer aussi, Que celuy qui est Amy de soy-mesme le sera de tous.



EPISTRE VII.

ARGVMENT.

I. Fuir la multitude.

II. La compagnie nous gaste. Il blasme les spectacles des Gladiateurs.

III. Les vices s'insinuent par le nombre des exemples.

IV. Il ne faut point chercher l'aprobation du peuple.

1 VOus me demandés ce qu'il me semble que vous deués principalement euiter: La Multitude: vous n'y ferés pas encore bien seurement. Pour moy ie, confesse ma foiblesse. Quand ie vays en compagnie, ie n'en reuiens iamais comme i'y suis allé: mon equipage n'est plus en l'ordre

dre où ie l'auois mis : il ne r'entre chés moy que quelque chose de ce que i'auois fait sortir. Il arriue aux esprits qui se remettent de quelque vieille indisposition comme aux corps qu'vne longue maladie a mis si bas, qu'ils ne peuuent prendre si peu d'air qu'ils ne s'en treuuent mal.

II. La conuersation de beaucoup de gens nous est contraire. Il n'y en a pas vn qui ne nous loüe de quelque vice, ou ne nous l'imprime, ou ne nous en laisse quelque tache, sans que nous nous en apperceuions. Tant plus les compagnies sont grandes, & plus nous sommes en danger. Mais il n'y a rien où les bonnes mœurs courent plus de forune qu'aux theatres : car alors les vices coulent par la porte qu'on a ouuerte à la volupté. Que pensez-vous que ie dis? i'en reuiens plus auare, plus ambitieux & plus dissolu: & qui plus est, ie me trouue auec moins de douceur, & d'humanité, pour auoir esté parmy les hommes. Dauanture ie me suis aujourd'huy trouué au spectacle du midy, pensant y voir quelque farce, ou quelque bouffonneur ; & en somme quelque passe-tẽps qui m'otast le goust des cruautés qui se font aux spectacles des Gladiateurs. Au contraire tout ce que i'auois iamais veu de combats n'estoit que misericorde. On ne s'amuse plus à des bayes ; ce sont homicides & non autres cho-

ſes. Ceux qui combattent n'ont rien que la chemiſe; tout y eſt à deſcouuert: auſſi ne donnent-ils point de coups qui ne portent. Il y en a beaucoup qui y trouuent plus de plaiſir qu'aux ordinaires, ny qu'aux demandez: & certainement ils ont raiſon: car le fer entre par tout. Il ne ſe parle ny de caſque ny de bouclier; auſſi dequoy ſeruent-ils, ny toute ceſte dexterité qu'on apprend à l'eſcrime, ſinon de dilayer la mort de quelque moment? Au matin on fait cõbatre les hõmes auecque des Liõs & des Ours: Mais à midy on leur met leurs ſpectateurs en teſte. Auſſi-toſt qu'il y en a vn qui a tué ſon homme, on le met aux mains auec vn autre qui le tuë; & iamais on ne laiſſe le victorieux en repos, iuſques à ce qu'vn autre l'ait dépeſché. Enfin le peuple ne s'en va point que tout ne ſoit mort: tout paſſe par le fer & par le feu: c'eſt ce qui ſe fait tandis que le theatre n'eſt point empeſché. Si quelqu'vn a fait vne volerie, on le pend. S'il a tué, on luy fait ſouffrir ce qu'il a fait. Mais toy, pauure miſerable, qu'as-tu fait qu'on t'ait condamné au ſpectacle de toutes ces inhumanitez? Tuë, bruſle, frappe. Pourquoy eſt-il ſi coüard à s'enferrer? que n'eſt-il plus hardy à tuer? que ne meurt-il plus volontiers? Ils reçoiuent des coups s'ils refuſent d'aller aux playes; & faut que

tous nuds il cherchent l'espee l'vn de l'autre, & taschent de la rencontrer. Le spectacle est-il cessé, pour faire tousiours quelque chose on esgorge des hommes : Et cependant vous ne vous prenez pas garde que vous baillez vn exemple qui peut tourner à vostre prejudice. Vous auez dequoy remercier les Dieux de ce que vous enseignez d'estre cruel à vn qui ne le peut apprendre.

III. Vne ame tendre, & qui n'est pas bien imprimée du caractere de la Vertu n'est pas bien parmy la multitude : On se laisse facilemẽt aller à ce qu'on voit faire à beaucoup de gens. Socrates mesme, Catõ, & Lelius couroient fortune que la frequentation de si grãd nombre de persõnes dissemblables à leur humeur, ne leur mît l'ame en desordre, tant il est mal-aisé que ceux mesmes qui se tiennent en meilleure assiette ne succõbent à l'effort des vices, qui viennent en si grande trouppe les assaillir. Vn seul exemple d'auarice ou de luxure est capable de faire beaucoup de mal. Si nous viuons ordinairement auec vn hõme delicat, sa conuersation peu à peu nous enerue & nous amollit. Vn voisin riche irrite nos cupiditez : il n'est point de blancheur si nette qui ne se tache, quand on l'approche de quelque chose qui ne l'est point.

IV. Que pensez-vous que puisse deuenir

vn hõme qui a tout vn peuple sur les bras? vous direz qu'il faut qu'il se resolue, ou d'imiter, ou de haïr, & cependant l'vn & l'autre est dangereux. Il ne faut ny ressembler au nombre, pource qu'il est grand, ny haïr le grand nombre, pource qu'il ne nous ressemble pas. Reduisez-vous en vous-mesme tant que vous pourrez. Cherchez la communication de ceux qui vous peuuent apprendre quelque instruction, & receuez en la vostre ceux à qui vous en pouuez dõner: ce sont offices reciproques : en enseignant on est enseigné. Que l'enuie de produire vostre bel esprit ne vous face point entretenir toute sorte de personnes, ny disputer publiquement. Cela seroit bon si vostre marchandise estoit propre pour le peuple : mais il n'y aura personne qui vous entende; Et si peut-estre il s'en trouue vn ou deux, il faudra que vous ayez la peine de les former vous mesme, & les rendre capables de ce que vous leur direz. A quoy donc vous seruira ce que vous auez appris? Ne craignez point d'auoir perdu vostre peine: vous auez estudié pour vous.

Mais afin que i'aye estudié pour autre que pour moy, ie vous feray part de trois belles choses que i'ay rencontrees auiourd'huy assez conformes à ce propos. Il y en aura vne pour acquiter ceste lettre, & les deux autres que ie vous bailleray par aduã-

ce. Voicy ce que dit Democrite. Vn homme seul m'est tout vn peuple, & tout vn peuple m'est vn homme seul. Vn autre aussi, quiconque il soit, car on ne sçait qui ce fust, comme on luy demandoit que luy seruoit d'employer tant de temps apres vne chose que la difficulté rendoit si peu communicable, respondit fort pertinemment; Ie me contenteray de fort peu de gens; & quand ie n'aurois personne, i'en aurois encore assés. La troisiesme a bien de la grace: Epicure en est l'Auteur. Il escriuoit vn iour à vn de ses compagnons d'estude (ce discours n'est point pour tout le monde, ie parle à vous) Nous nous sommes vn theatre l'vn à l'autre: ce sont paroles, mon grãd amy, qu'il faut auoir grauées au fonds de l'ame, pour ne sentir point ce chatoüillement ordinaire que nous donne l'approbation d'vn grand nombre de jugements. Vous estes loüé de beaucoup, quelle occasion trouués vous de vous glorifier, pour estre ce que plusieurs vous estiment? Ramenez ce que vous auez de bon à l'interieur.



EPISTRE VIII.

ARGVMENT.

I. La vie cõtéplatiue n'est pas inutile.

II. Nous auons assez, quand nous auons ce qui nous est necessaire.
III. Il louë la Philosophie.
IV. Les choses casuelles ne sont point nostres.

I. VOvs vous estonnez que ie vous conseille de vous separer de la multitude, & ne chercher autre applaudissement que celuy de vostre conscience, veu que tout ce que commandent les Stoïques, c'est de mourir en action : Et quoy, pensez vous que pour estre chez moy ie demeure en vne chaire sans me remuer ? Quand ie ne veux voir personne, c'est alors que ie cherche le moyen de proffiter à beaucoup. Il ne se passe iour que ie ne face quelque chose, & que ie ne donne encore quelque partie de la nuict à estudier. Ie ne destine point d'heures au dormir, & ne permets pas à mes yeux de se clorre aussi tost que le sommeil les en sollicite. Ie les tiens en besogne le plus que ie puis, & ne me repose que quand le trauail & la veille m'ont fait succomber. I'ay quitté les affaires aussi bien que les hommes, & premierement les miennes. Ie fay celles de ceux qui viendront apres nous. I'escry des choses qui leur soient profitables, & tasche de leur laisser des aduertissements salutaires, com-

me de bons medicaments dont i'ay fait la preuue en mon propre mal. Il est vray que ie ne suis pas entierement guery: mais au moins il n'y a plus de chancre en mes vlceres. Ie monstre aux autres vn bon chemin que ie n'ay cogneu que fort tard & bien las. Ie leur crie, gardez vous de tout ce qui plaist au vulgaire, craignez ce que la fortune donne. Quand vous la verrez vous tendre quelque chose, deffiez vous d'elle: & ne passez pas plus auant. Les bestes & les poissons ne sont trõpez que par quelque esperance qui les resiouït. Ce que vous appellez presents de la fortune, ce sont ses embusches. Qui voudra viure à son aise, qu'il se garde le plus qu'il pourra, de s'y laisser engluer. Ce qui fait en cela nostre misere plus deplorable, c'est la honte d'auoir pensé prendre, & se trouuer pris: ceste course nous emmeine dans des precipices. Quand la vie est si haut-esleuee, on n'en peut sortir qu'en tõbant: la prosperité nous esbrãle: il n'est plus en no⁹ de nous arrester, il faut faire teste, ou s'enfuir; De ceste façõ la fortune ne no⁹ abbatra iamais si elle no⁹ donne quelque atteinte, ou nous effleure la peau, c'est tout ce qu'elle nous peut faire.

II. Tenez ceste regle de viure, que vous treuuez saine & salutaire de ne traicter vostre corps qu'autant qu'il en à besoin pour s'entretenir en santé, sinon il vous don-

nera de la peine, quand il sera question de le faire obeïr à l'esprit : mangez pour appaiser la faim, beuuez pour estancher la soif, habillez-vous pour n'auoir point de froid, & vous contentez d'vne maison où le vent & la pluye ne vous puissent offencer: qu'elle soit ou de gazon ou de marbre, que vous importe ? Vn homme est aussi bien sous du chaume, que sous de l'or. Ce qu'on adjouste pour l'embellissement n'est que superfluité : faictes compte que vous n'auez riẽ d'admirable que l'esprit. Quand il est grand, tout luy est petit. Si ie me tiens ce langage, si ie le tiens à la posterité, ne trouuez vous pas que ie fais plus de seruice que de comparoistre à vne assignation pour plaider vne cause, ou d'aller mettre mon cachet au bas de quelque testament, ou de me trouuer au Senat pour assister vn amy de ma parole, ou de ma faueur ? Croyez-moy, ceux qui semblent n'auoir point d'ocupations, sont ceux qui en ont de plus dignes : ils negocient au ciel & en la terre.

III. Mais il est temps de finir ceste lettre, & l'accõpagner, comme i'ay commencé, de quelque present : Ce ne sera pas à mes despens, ie frippe tousiours quelque chose dans Epicure : voicy ce que i'ay pris aujourd'huy. Seruez la Philosophie, si vous voulez auoir la liberté. Vous n'estes point remis d'vn iour à l'autr

Vous estes expedié tout aussi-tost, parce que c'est la liberté mesme que la seruir. Vous me demanderez pourquoy ie prens ces sentences plustost dans Epicure qu'en nostre escolle. Mais vous, pourquoy ne les prenez vous plustost pour paroles sorties de la bouche de tout vn peuple, que de les attribuer à Epicure en particulier? combien trouuez vous de choses dans les Poëtes, que les Philosophes ont dittes ou deuoient dire? Ie ne parle point des tragedies, ny de nos moralitez, de qui la matiere a quelque chose de seuere. Mais combien trouuez-vous de belles paroles dans les farces mesmes? Combien de vers dãs Publius, qui pouuoient auoir lieu dãs vne tragedie? I'en rapporteray icy vn, parce qu'il concerne ceste quatriesme partie de Philosophie que nous venons de traicter. Il dit que les choses casuelles ne doiuent pas estre comptees pour nostres.

Vn bien n'est point à nous, quand les Cieux nous le donnent.

Il me souuiẽt qu'autre-fois vous m'en auiez dit vn de vostre façõ sur le mesme sujet, qui a biẽ meilleure grace, & moins de paroles.

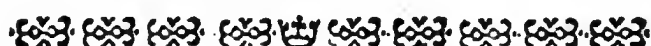
Rien n'est à nous que fortune ait fait nostre.

En voicy encor vn de vous que ie ne veux pas laisser derriere,

Ce qu'on nous baille on nous le peut oster.

Ie ne vous mets pas cela en compte: car il

n'y auroit pas d'apparence de vous payer de ce qui est à vous.



EPISTRE IX.

ARGVMENT.

I. Le sage est inuincible aux incommoditez, mais non insensible. Il aime d'auoir vn amy, mais n'en ayant point il s'en peut passer.

II. Il faut aimer pour estre aimé. Le contentement de faire vn amy est plus grand que de l'auoir.

III. Les vrays amis ne visent qu'au bien de ceux qu'ils aiment. Des amis de fortune.

IV. Le sage pour viure heureusement se peut passer de tout le monde, mais pour viure, non.

V. Le sage est content de sa condition, & le fol au contraire.

I. VOvs me demandez mon aduis de la reprehension que fait Epicure en vne epistre, de ceux qui disent que le sage est content de soy-mesme, & par consequent qu'il n'a que faire d'amis : c'est

vne reproche que fait Epicure à Stilpon, & à ceux qui ont comme luy iugé que ce fust le souuerain bien d'auoir vne ame insusceptible de toute apprehension. Mais nous equiuoquerons, si pour exprimer *l'hapathi* nous voulons vzer du mot d'impatience, parce qu'il semblera quelquefois qu'il ait vn sens tout contraire à celuy que nous luy voudrons donner. Car nous voudrons parler de celuy de qui l'ame est si ferme & si rigoureuse, qu'il n'y a douleur quelconque qui la puisse esmouuoir; & il semblera que nous l'entendions d'vn homme floüet, tendre, & à qui seulement vne piqueure du doigt face perdre le iugement. Voyez donc si nous ferions point mieux de dire vne ame inuulnerable, ou vne ame mise hors de toute souffrance. Voicy la difference qu'il y a d'eux & de nous. Nostre Sage est inuincible aux incommoditez, mais non insensible: le leur y est insensible aussi Nous auons cela de commun, que le Sage est content de soy-mesme, mais qu'il ne laisse pas d'estre bien aise d'auoir vn amy, vn voisin, vn qui loge auec luy, combien qu'il ait en soy dequoy se passer de toutes choses. Voyez s'il n'est pas bien content de soy-mesme: que si par quelque maladie ou en vn combat vne main luy est coupee, cest accident qui luy diminuë le corps, ne luy diminuë point son conten-

tement: si par quelque inconuenient il perd vn œil, il se contentera de celuy qu'il aura de reste, & sera aussi aise mutilé de ses mẽbres, comme s'il estoit entier. Il ne desire point ce qui luy manque; mais il aymeroit mieux qu'il ne luy manquast rien: aussi le contentement qu'il a de soy n'est pas tel qu'il ne veuïlle point auoir d'amy, mais que n'en ayant point il a moyẽ de s'en passer. S'il le perd il ne se desespere point, parce que c'est vne place vuide qu'il peut remplir tout aussi tost qu'il luy plaira. Comme si Phidias perd vne statuë, il en peut incontinent faire vne autre ; luy tout de mesme, qui est grand maistre en la science de faire des amitiez, aura bien-tost recouuré ce qu'il aura perdu. Vous demandez comment il en aura si tost faict vn autre ? Ie le vous diray, pourueu que nous demeurions d'accord que des à cette heure ie vous paye ce que ie vous doy; & que pour le regard de ceste lettre vo⁹ n'ayez pl⁹ riẽ à me demãder.

II. Hecaton dit; Ie vous apprendray vne recepte d'amour, sans drogue, sans herbe, & sans charme quelcõque: Voulez-vous qu'õ vous ayme, aymez. Les amitiés nouuelles ont leurs voluptez aussi bien que les vieilles. Auoir, & faire vn amy sont choses où il y a la mesme difference qu'entre semer & recueillir. Le Philosophe Attalus disoit ordinairement, que faire les amys

estoit plus doux que de les auoir, comme vn Peintre est plus aise de peindre que d'auoir peint. Ceste solicitude occuppée a son ouurage luy est vn contentement extreme en son occupation. Comme il donne le dernier coup de pinceau, ceste pensee s'esuanoüit, pource qu'alors il ne ioüyt que du fruict de son art, au lieu qu'il ioüissoit de son art mesme quand il peignoit. L'âge de vingt ans est plus capable de seruice: mais l'enfance a ie ne sçay quelle grace qui donne plus de plaisir. Reuenons à cest'heure à nostre propos.

III. Le Sage, encore qu'il se contente de soy-mesme, ne laisse pas de vouloir auoir vn amy, sinon, pour autre chose, au moins pour ne laisser point en friche vne vertu si belle & si loüable comme l'amitié: Non point, disoit Epicure, pour auoir qui se tienne au pres de luy quand il sera malade, qui, s'il est en prison, luy aide à s'en retirer, & l'assiste de moyens, s'il est en necessité. Mais au contraire pour auoir quelqu'vn qui reçoiue ces offices de luy, quand il en aura besoin. L'intention ne peut estre bonne de celuy qui fait amitié pour y treuuer le remede de ses incommoditez. Il acheuera comme il a commencé: il a voulu auoir vn amy qui luy ostât la chaine des pieds le clou n'en sera pas si tost riué, qu'il ne prenne congé de luy: ce sont amitiez à la

journee : vn amy qu'on a fait pour la commodité, plaira si long-temps qu'il en apportera : c'est pourquoy vous ne voyez qu'amis de toutes parts aupres des belles fortunes; & rien que solitude aux maisons de ceux qui sont abbatus. Les amis fuyent les occasions d'estre esprouuez , & de là viennent tant d'abominables exemples de ceux qui par crainte abandonnent lâchement, & des autres qui trahissent infidelement ceux qu'ils ont fait profession de bien aymer. Il ne faut pas que la fin en soit meilleure que le commencement. Quiconque s'est fait amy pour ce que s'estoit son profit de l'estre, puis qu'en l'amitié il a prisé autre chose que l'amitié mesme, il n'y a point de doute que si l'argent l'en solicite, il ne prise quelque chose au prejudice de l'amitié. Qu'ay-je donc affaire d'auoir vn amy, affin d'auoir quelqu'vn de qui i'assiste les necessitez, accompagne le bannissement, & deffende la vie aux despens de la mienne, quand il en aura besoin ? Ceste amitié que vous descriuez n'est pas vne amitié, mais vne negociation, qui n'estime & ne regarde que le moyen qu'il y a de profiter. Il n'y a point de doute que la passion des amants n'ait quelque chose qui ressemble à l'amitié : on peut dire que c'est vne amitié insensee ; En voyez-vous quelqu'vn qui ayme sa maistresse pour le gain, pour l'am-

bition, ou pour l'honneur, l'amour a tant de contentement en soy-mesme, qu'il neglige toute consideration exterieure, & n'allume l'ame d'autre desir que la chose qui semble belle, & donne apparence de rendre vne reciproque affection. Et quoy donc, se peut-il faire qu'vne cause qui est honneste fasse naistre vne volonté qui ne l'est point ? vous me direz que ce n'est pas à ceste heure qu'il faut disputer si l'amitié est chose desirable de soy-mesme, ou pour quelque autre suiet. Car si de soy-mesme elle est desirable, il n'y a point de doute que celuy qui a son cõtentement en soy-mesme sans esperance de gain & sans dessein de se fortifier cõtre la fortune, ne s'en puisse approcher comme d'vne chose belle en perfection. Qui en fait prouision comme d'vn remede aux calamitez fortuites, il la fait descendre de son throsne & la met au rang du commun. Le Sage se contente de soy. C'est vne parolle, mon grãd amy, que beaucoup de gẽs interpretent mal, ils la separent de la communauté de toutes choses, & ne veulent point qu'elle sorte hors de sa peau. Pour bien faire, il faut distinguer : ceste promesse a des bornes, & ne s'estend pas indifferement à toutes choses.

IIII. Le Sage pour viure heureusement se peut passer de tout le monde: mais pour viure, non, car en ce dernier il peut

auoir à faire de beaucoup de choses: Mais en l'autre, il n'est question que d'auoir vne ame purgée de mauuaises affections, esleuée au dessus des imaginations vulgaires, & resoluë à se rire du plus effroyable visage que la fortune luy sçauroit mõstrer. Voicy la distinctiõ qu'ẽ fait Crysipus. Il dit que le Sage n'a faute de riẽ, & que toutesfois il a besoin de beaucoup de choses; le fol au cõtraire n'a besoin d'aucune, parce qu'il n'ẽ sçait point vser: mais il a faute de toutes. Le Sage a besoin de moins d'yeux, & d'assez d'autres choses necessaires au seruice de la vie : Mais il n'a faute d'aucune chose, parce qu'auoir faute presuppose de la necessité: or il n'est riẽ necessaire au Sage. C'est pourquoy bien qu'il soit content de soy-mesme; il ne laisse pas d'auoir besoin d'amis, & met peine d'ẽ acquerir le plus qu'il peut, nõ pour viure heureusemẽt, car c'est chose que de soy-mesme il peut faire, quand il n'auroit pas vn amy. Le souuerain biẽ trouue en la maison toute la prouision qui luy fait besoin pour son seruice: il ne va rien emprunter dehors : il ne dépend d'autre que de soy-mesme; & s'il en vient là, que de mandier quelque chose, il est à la discretion de la fortune: & ne faut plus qu'il parle de sa liberté. Oüy, mais quelle triste condition sera celle du Sage, si prisonnier entre les

mains des ennemis, en quelque terre lointaine, ou retenu en quelque long voyage sur mer, ou jetté par la tempeste en quelque riuage solitaire, il ne se trouue en toutes ses incommoditez secouru de l'assistance ny de la consolation d'vn seul amy? Il fera ce que fait Iupiter, quand apres la resolution vniuerselle du mõde toutes choses estoient retournees en leur cõfusion premiere. Tandis que la nature est quelque temps sans recommencer la generation, il r'appelle à soy toutes ses pensees, & se donne luy-mesme le contentement de s'entretenir. Le Sage a moyen d'en faire de mesme: il se reserre en soy-mesme, se tient compagnie, & tant que la disposition de ses affaires est en sa puissance, n'a besoin de personne que de soy. Auec ce contentement il se marie: auec ce contentement il fait des enfans; & toutesfois s'il luy falloit viure seul, il aymeroit mieux ne viure pas. L'vtilité ne le porte point aux amitiez: c'est l'inclination naturelle qui l'y prouoque. L'amitié, comme beaucoup d'autres choses, a ie ne sçay quelle douceur agreable à nostre goust, nous cherissons la societé comme nous abhorrons la solitude; La nature, qui s'est proposee de faire viure les hommes ensemble, a voulu que les amitiez eussent vn certain éguillon, qui nous sollicitast à les rechercher. Neantmoins, quoy que le Sage

aime extrémement ses amis; qu'il prenne toute la peine qu'il peut d'en acquerir; & que bien souuent il en fasse plus d'estat que de soy-mesme; si faut-il qu'il termine en soy tout son contentement, & qu'il die ce que dit mesme Stilpon à qui s'attaque Epicurus. Comme apres sa ville prise, & sa femme, & ses enfans perdus, il se retiroit tout seul, auec vn esprit à qui les aduersitez n'auoient rien osté; Demetrius, celuy qui pour le nombre des villes qu'il auoit forcees estoit appellé *Poliorcetes*, luy demandant s'il auoit rien perdu: Ie porte, dit-il, tout mon bien sur moy: parole certainement qui tesmoigna la force du ressort de son ame, & qui fut victorieuse sur la victoire mesme. Et de faict, Demetrius l'oyant ainsi parler, fût si cõfus, que presque il ne sçauoit s'il auoit vaincu. Tout mõ bien est auec moy: ma Iustice, ma vertu, ma temperance, ma prudẽce: & ceste resolutiõ que i'ay tousiours euë de n'appeller point bien ce qu'on me peut oster ne m'ont point esté saccagees. Les voicy qui m'accompagnent aussi entieres, & aussi miennes qu'auparauant. Si nous nous estonnons de voir quelques animaux, passer au trauers du feu, sans qu'il leur face mal: combien auons nous plus de sujet d'admirer cêt hõme, qui par la prise de sa ville, enuelopé dans le feu, le fer, & les ruynes, a treuué

moyen ſans bleſſure ny perte quelcõque de s'en deſgager ? Vous voyez en cela combien la conqueſte de tout vn peuple eſt bien plus aiſée que celle d'vn homme ſeul. Vn Stoïque tient le meſme langage, & auſſi bien que Stilpon parmy le ſac & la flame des villes priſes, conſerue ſes biens, & les emporte en toute aſſeurance auec ſoy. Il eſt content de ſoy meſme, & dans les bornes limite ſa felicité: Ne penſez pas qu'il n'y ait que nous de qui les parolles ſoiẽt releuees. Epicure meſmes, qui ſe meſle, de reprendre Stilpon, parle de meſme, ie m'en vay vous dire que c'eſt, & combien que ce iour icy ne ſoit plus du conte, vous ne laiſſerez pas, s'il vous plait, de le prendre en bonne part. Quand la terre entiere ſeroit le patrimoine d'vne homme ſeul, il eſt miſerable, s'il ne penſe auoir aſſez: ou bien ſi vous l'aymez mieux en autres termes (car il faut prendre pluſtoſt garde au ſens qu'aux parolles) Quand vn homme auroit l'Empire du monde, s'il ne s'eſtime heureux, il ne l'eſt point. Et afin que vous connoiſſiez que tout cela part d'vn ſens commun, & que ce ſont leçons que fait la nature á toutes ſortes d'eſprits, vous trouuerez en vn Poëte comique.

Il n'eſt heureux qui ne penſe point l'eſtre.

Car que peut-il chaloir comment vous ſoyez, ſi vous penſez eſtre mal ? Et quoy

donc à voſtre compte vn qui ſera vilainement riche, & qui aura force vallets, mais encore plus de maiſtres, ſera bien-heureux, pourueu ſeulement qu'il vueïlle dire, qu'il s'eſtime tel? Ie n'ay que faire de ce qu'il dit ; Ie regarde ce qu'il peut , & non pour vne fois ſeulement, ou pour vn iour, mais ce qu'il peut continuellement ; n'ayez pas peur que ceſte magnanimité ſi ferme & ſi reſoluë, ſe trouue en vn homme qui n'ait du merite. Il n'y a que le Sage capable de ſe plaire ; Toute folie porte auec elle vn dégouſt de ſa condition.



EPISTRE X.

ARGVMENT.

I. Les méchans ne doiuent point viure ſeuls.

II. Quels doiuent eſtre les vœux des gens de bien.

III. Qu'il faut viure auec les hommes comme veüs de Dieu, & parler auec Dieu, comme eſcoutez des hommes.

I. IE ſuis touſiours d'vn meſme aduis : Fuyez les grandes compagnies : fuyez

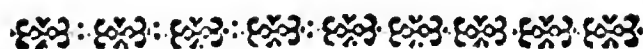
les petites : fuyez mesme la conuersation d'vn homme seul : voyez où va mon iugement. Ie ne sçache personne de qui ie vous permette la communication, & toutesfois ie vous oze biẽ laisser entre vos mains. On conte que Crates, escolier de ce mesme Stilpon, de qui i'ay fait mention en ma precedente, voyant vn ieune homme se promener à part, luy demanda ce qu'il faisoit seul ? A quoy le jeune homme ayant respondu, qu'il s'entretenoit auec soy-mesme, Crates luy repliqua, Donnez-vous bien garde, ie vous prie, que vous ne vous entreteniez auec vn homme qui ne vaille rien. Nous tenons ordinairement des gardes aupres de ceux qui pleurent vne personne morte, ou qui ont quelque frayeur en l'ame, de peur qu'en la solitude il ne leur vienne quelque trouble qui les induise à se faire mal. Il faut en faire de mesmes aux mal-aduisez : car comme ils n'ont personne qui diuertisse leur dangereuse inclination, ils se proposent des choses pernicieuses, & iamais ne font sans quelque imaginatiõ funeste, ou pour eux ou pour autruy. C'est alors qu'ils repassent en leur esprit tout ce qu'ils ont de mauuaises intentions, qu'ils tirent au iour tout ce que la honte ou la crainte leur faisoit tenir caché, prouoquent leur audace, irritent leur paillardise, & sollicitent leur cholere par les moyens

qu'ils luy mettent en auant de se vanger. Enfin tout ce que la solitude a de commodité, qui est de ne se descouurir à personne, & de ne craindre point d'estre accusez, est perdu pour eux, ils se descouurent & se trahissent eux-mesmes. Voyez donc combien i'espere de vous, ou plustost comme ie m'en confie: Car l'esperance est vn nom qui ne conuient qu'aux choses, où il y a encore de l'incertitude. Ie ne trouue personne à qui ie vous ayme mieux bailler en garde qu'à vous-mesme. Ie me ressouuiens de quelque langage que ie vous ay oüy tenir, plein à la verité d'vne grandeur de courage vrayement solide & bien conforme à la vigueur de l'ame qui le produisoit. Ie m'en resioüis dés l'heure, & dis en moy-mesme: Ce ne sont pas là des parolles qui viennent du bout des lévres: le fondement en est plus auant: voicy vn homme qui n'est pas fait comme beaucoup d'autres: il n'a pas enuie de se perdre: c'est ainsi qu'il faut parler: c'est ainsi qu'il faut viure.

II. Prenez garde que rien ne vous fasse baisser le cœur: n'importunez point les Dieux de vous accorder ce que vous leur auiez demandé par le passé: quittez-les de vos vœux precedents: faites-en de nouueaux: Demandez-leur vne conscience sans fraude, vn esprit sans trouble, & vn

corps ſans maladie : ce ſont-là des vœux qu'il ne faut point craindre de leur faire. Ils ne font iamais mauuais viſage à nos requeſtes, quand nous ne leur demandons rien du bien d'autruy.

III. Mais afin que ſelon ma couſtume vous ne receuiez point ma lettre sãs quelque preſent, ie vous diray vne choſe tres-veritable que i'ay apriſe dans Athenodorus. Vous pouuez dire que vous eſtes hors de toute paſſion, quand vous en eſtes venu là que de ne rien demander à Dieu, que vous ne luy puiſſiez demander tout haut, & à la veüe de tout le monde. Car aujourd'huy, quelle folie eſt celle des hommes ? Ils ne deſirent rien de ſi mal-honneſte, qu'ils n'oſent demander à Dieu: tous les vœux ſont autant de crimes : Si quelqu'vn fait ſemblant de s'aprocher d'eux, ils ſe taiſent tout auſſi-toſt : & content à Dieu des choſes qu'ils ont honte qu'vn homme ſçache. Voyez donc ſi nous ne pourrons point tenir cette maxime pour vne regle de vie: viuez auec les hommes, comme veû de Dieu : parlez auec Dieu comme eſcouté par les hommes.



EPISTRE XI.

ARGVMENT.

I. Il deffend ceux qui rougissent.
II. Les habitudes naturelles ne se peuuent changer.
III. Il se faut tousiours imaginer quelque homme d'honneur pour témoin de nos actions, afin de ne faire rien mal à propos.

I. Ieme suis entretenu auec vn de vos amis du meilleur naturel qu'il est possible, & ay recogneu son iugement, son humeur, & sa suffisance, aussi-tost qu'il a commencé de parler. Ie pense qu'il me laissera le goust qu'il m'a donné : car en ce qu'il m'a dit, il ne pouuoit y auoir rien de preparé, parce que ie l'ay surpris il y auoit desia quelque temps qu'il estoit reuenu à soy, que la honte, (vn des bons signes que puisse auoir vn ieune homme) ne luy pouuoit encore sortir du visage tant la rougeur s'y estoit ramassée de toutes parts. C'est vne foiblesse que ie n'ay pas opinion qu'il perde iamais

mais, quelque asseurance qu'il prenne, quelque vertu qu'il acquiere, & à quelque perfection qu'il puisse arriuer.

II. Il n'est point de sagesse qui puisse rien contre les defauts que naturellement nous auons ou au corps ou en l'esprit : Ce qui naist auecque nous se peut adoucir, mais non pas vaincre. Il en est qui ne parlent iamais en grande assemblee qu'ils ne soient tout en eau, comme s'ils auoient fait quelque grand effort ; d'autres à qui les genoux tremblent, d'autres à qui les dents s'entre-choquent, la langue begaye, & les lévres ont vn mouuement qu'il ne leur est pas possible d'arrester. Il n'y a point de preceptes contre ces imperfections : la nature veut demeurer maistresse, & que les plus forts cognoissent qu'ils ne le sont pas assez pour luy resister. Le rougir est du nombre de ces infirmitez, & quelque grauité qu'ils ayent, il n'y a moyen de s'en parer. Il est bien vray qu'il paroit dauantage aux personnes ieunes, parce que leur sang est plus chaud, & leur peau plus deliee. Mais les plus experimentez & les plus vieux ne s'en garentissent point. Il y en a qui ne sont iamais plus dangereux que quand ils rougissent, comme s'ils auoient espandu toute leur honte. C'estoit signe que Sylla entroit en furie, quand le sang luy montoit au visage. Il n'y auoit rien de

moins effronté que Pompée : Iamais il ne parloit deuant deux personnes qu'il ne rougist : aux assemblees cela luy estoit infaillible. Il me souuient qu'on fit vn jour entrer Fabianus au Senat pour porter quelque tesmoignage : Il deuint rouge, & cette honte luy donna merueilleusement bonne grace. Celà ne vient pas de foiblesse d'ame, mais de la nouueauté des choses, qui bien qu'elles n'estonnent pas, elles troublent toutesfois faute d'accoustumance pour vne facilité naturelle qu'on a de s'émouuoir. Car comme il y en a de qui le sang ne bouge iamais de sa place ; Aussi en est-il qui l'ont si remüant, qu'il ne leur peut rien arriuer, que tout aussi-tôt la couleur ne leur vienne au visage. La sagesse, comme i'ay dit, n'y sert de rien : autrement la nature mesme seroit en sa domination. Quoy que l'homme face, & quelques reiglements qu'il donne à son Ame, les habitudes que la temperature du corps & la condition de sa natiuité luy donnent, ne se separeront iamais d'auecque luy. On ne les peut, ny chasser quand on les a, ny faire venir, quand on ne les a point. Les Comediens qui se meslent de contrefaire nos passions, nos craintes, nos estonnements, & nos tristesses; quand ils veulent representer la honte, tout ce qu'ils peuuent faire, c'est

de baisser la teste, d'humilier leurs paroles, & tenir les yeux fichez en terre : mais de rougir, il n'y a moyen. Le commandement & la deffence y sont inutiles. Aussi la sagesse, qui cognoit bien qu'elle n'y peut de rien seruir, ne nous y promet point de remede : c'est chose qui vient sans qu'on l'appelle, & qui s'en reva sans qu'on la chasse, comme ne dependant d'ailleurs que de sa propre iurisdiction.

Ma lettre veut que ie la finisse par vne sentence : en voicy vne tres-vtile & tres-salutaire, que ie voudrois qui vous fust grauée au cœur.

II. Il faut faire election de quelque homme de bien, & nous imaginer que nous en sommes perpetuellemēt esclairez, affin de ne faire, que ce que nous ferions, s'il estoit present. Ce precepte, mon grand amy, est d'Epicure, qui non sans cause a iugé, que nous auons besoin d'vn gardien & d'vn precepteur. Il ne se feroit pas la moitié des crimes qui se font, s'il ne se pouuoit rien faire qu'en la presence d'vn tesmoing. Il est bon que nostre ame se propose quelque personne de merite à reuerer, & de qui l'authorité l'oblige, à ne faire ny penser chose qui soit mal à propos. O que bien-heureux est l'homme qui a ceste puissance, que non à le voir, mais à se la representer seulement, on se fasse

homme de bien ! & bien-heureux celuy tout de mesme, qui en peut tellement respecter vn autre, qu'il ne faut que la seule souuenance pour le remettre, ou le retenir en son deuoir ! Quiconque est capable de rendre ce respect, sera bien-tost digne de le receuoir. Ie vous conseille donc de choisir Caton. S'il vous semble trop roide, prenez Lælius, qui n'est pas si banlé ; ou bien quelque autre de qui le parler, la vie, & le visage où se manifeste l'interieur, vous seront plus agreables. Monstrez-le vous à toute heure, ou pour estre en sa garde, ou pour vous composer à son imitation. Ie vous dis encor vn coup, que nous auons besoin de quelqu'vn sur lequel nous prenions les preceptes de nostre vie : sans vne reigle il est impossible de redresser ce qui n'est pas droit.



EPISTRE XII.

ARGVMENT.

I. Toutes choses representent à l'homme sa vieillesse.

II. La vieillesse n'est pas sans plaisir.

III. Estre preparé à mourir tous les iours.

IV. Il est en nous de finir nos miseres quand il nous plaist.

1. DE quelque part que ie me tourne, ie trouue par tout des tesmoignages que ie suis vieil. Ie m'en estois allé en ma maison aux châps, & me plaignois de ce qu'il me coustoit à l'ẽtretenir, la responce de mon fermier fut, que ce n'estoit pas sa faute, mais que le bastiment estoit vieil, & cependant il n'y auoit rien que ie n'eusse faict faire. Que dois-je penser de moy : si le temps a vzé les pierres qui sont de mon âge ? Cela m'ayant mis en colere, ie prins le premier subject qui se presenta de m'attaquer à luy, & luy dis ; Il se cognoit bien aux platanes qu'ils sont mal entretenus, ils n'ont point de fueilles, les branches en sont tortuës & pleines de nœuds : comme le pied en est miserable & rude, si vous auiez esté curieux de les déchausser, & de leur rafraichir la racine, ils ne seroient pas comme cela, il me jure qu'il y faisoit tout ce qui s'y pouuoit faire, & qu'il n'est pas possible d'en auoir plus de soin qu'il en auoit, mais que les arbres estoient vieux. Cecy demeure entre nous : Ie les ay plãtez, & en ay veu les premieres fueilles. Comme ie me tourne vers la porte, ie demande qui est ce bon-homme, qu'on a mis là si à propos, comme prest à partir. Où l'auez-

vous pris ? qui vous a fait apporter ceans le mort d'vne autre maison ? & luy alors ; Ne me reconnoissez-vous point, Monsieur, ie suis Felicio, à qui vous auez donné tant de pourpres, & qui a tant esté vostre mignon, le fils de Philositus vostre Fermier. Ie vous iure, dis-je, qu'il n'est pas en son bon sens. Mais que vous en semble ? n'est-ce pas là vn beau personnage pour auoir esté mon mignon ? Pensez comme cela se peut faire : les dents luy tombent.

II. I'ay ceste obligation à ma maison, qu'en quelque part que ie regarde ie voy des marques de mon âge. Embrassons-la, & faisons amitié auec elle. Elle a des plaisirs, pourueu qu'on les sçache prendre. Les pommes ne sont iamais meilleures, que quand la saison s'en passe ; La principale beauté de l'enfance est en la sortie ; Le dernier verre de vin semble tousiours le meilleur aux yurongnes, parce que c'est celuy qui les noye, & qui les met les jambes en haut. Le plus doux de la volupté de l'homme est en la fin. L'âge qui commence à descendre, & qui toutesfois n'est point encor' au precipice, est celuy qui nous contente le plus ; Et ie croy que celuy mesme qui est au bas de la tuille n'est pas sans plaisir. Quand il n'en auroit point d'autre, ce ne luy est pas peu de volupté que de n'auoir qu'à faire de voluptez. Qu'vn homme a de repos

en l'esprit, quand ses passions ont pris congé de luy!

III. Vous me dites que c'est chose fâcheuse de se voir à deux doigts de la mort. Premierement vn vieil homme n'a pas plus de sujet d'y penser qu'vn jeune: car c'est chose où nous ne sommes pas appellez par le nombre des ans; & puis il n'y a personne si chargee de iours, qui auec apparence ne se puisse promettre d'en viure encor vn. Or vn iour est vn degré de nostre vie: tout nostre âge est vn ouurage à pieces qui a comme des cercles les vns dans les autres, les moindres enfermez dans les plus grands; Il y en a vn qui ceint tous les autres. C'est celuy qui compréd depuis la naissance jusqu'à la mort. L'autre enferme les ans de nostre adolescence, nostre enfance est contenuë en l'autre, & puis il y a l'an où sont cõprises toutes les saisons qui par leur multiplication accomplissent le cours de nostre vie. Le mois n'a pas tant de rondeur, & le iour encores moins. Toutesfois aussi bien que les autres il va du commencement à la fin: il marche du leuant au couchant; C'est pourquoy Heraclytus, qui pour ses façons de parler mal-intelligibles a eu le nom de *Tenebreux*, a dit, que tout iour est pareil à l'autre: ce que les vns ont interpreté, qu'vn iour est pareil à l'autre en nõbre d'heures: & ils ne mentent point, parce que si le iour

est vn espace de vingt-quatre heures, il faut necessairemẽt que tous les iours soient égaux, pource que ce qui se perd au iour, se trouue en la nuit: les autres entendent que tous les iours se ressemblent, d'autant qu'au plus long espace de temps qui puisse estre, vous ne pouuez voir autre chose que ce que vous voyez en vn iour, la lumiere, les tenebres, & les vicissitudes alternatiues du monde; Le Soleil fait ceste égalité, par sa vitesse reglée, qui iamais ne fait du chemin vne fois plus que l'autre; Et pource il n'y a iour qu'il ne faille employer, cõme si c'estoit celuy de la retraite, & qui fist fourniture entiere de la somme. Ce Pacuuius, que le bon vsage rendit proprietaire de la Syrie, apres que tous les soirs il s'estoit enseuely dans le vin & dans ses festins mortuaires, comme s'il eust fait luy-mesme ses funerailles, estoit porté de sa table en sa chambre; entre les applaudissements de ses bardaches, auec vn concert de musique, qui chantoit, *il a vescu, il a vescu*; Et ne se passoit iour que cette ceremonie ne s'obseruast. Faisons en gẽs de bien, ce qu'il faisoit en meschant: ne nous allõs point coucher, sans dire auec vne façon qui tesmoigne nostre contentement,

Au gré de mes destins i'ay mon cours acheué.

Si Dieu permet qu'vne autrefois nous voyons le soleil, à la bonne heure. Vn hom-

me est tres-heureux, & se peut vrayement dire à soy, qui ne se gesne point de solicitudes en l'attente du lendemain. Quiconque a dit, *I'ay vescu*, ne se leue iamais que son profit ne luy soit asseuré.

IV. Mais il est temps de clorre ma lettre: Il me semble que j'oy que vous demandez si elle vous doit aller treuuer les mains vuides. Ne vous souciez: elle portera quelque chose, & non quelque chose, mais beaucoup: Car y a-t'il rien de plus estimable que ceste parole que ie luy baille pour vous porter? C'est vne chose tres-fascheuse de viure en necessité: mais il n'y a point de necessité qui nous oblige d'y viure. Pourquoy n'y en a t'il point? pour ce que de tous costez nous ne voyons que chemins bien courts & bien aisez, qui nous menent à la liberté. Rendons graces à Dieu, que nul qui s'en vueille aller du monde n'y peut estre retenu. Nous en sortirons, si tost que nous en aurons enuie, & foulerons aux pieds toutes les necessitez qui nous en voudroient empescher. Oüy, mais direz-vous, cela vient de la boutique d'Epicure. Pourquoy faites-vous vn present du bien d'autruy? Ce qui est veritable, est mien. Ie ne veux cesser de vous alleguer Epicure, afin que ces Sectaires qui auecque passion s'attachent aux opiniōs particulieres de quelqu'vn, & regardent, non ce qui est dit,

mais par qui, sçachent que quand les choses sont parfaictement bonnes, tout le monde a droit d'en prendre sa part.



EPISTRE XIII.

ARGVMENT.

I. Nul ne peut sçauoir sa force, sans l'auoir esprouuee.

II. Les apprehensions du mal à venir, sont quelquefois fausses, & tousiours inutiles.

III. Les vieillards qui ont des esperances, & font des desseins, sont ridicules.

I. VOvs auez du cœur assez : ie le sçay bien, puis que deuant que la Philosophie vous eust fortifié, vous preniez desia plaisir à contester auec la fortune. Il faut croire qu'à ceste heure, que vous estes venu aux mains auec elle, & auez reconneu vostre force, vous auez bien plus de resolution. Nous ne sommes iamais asseurez de la resistance que nous pounons faire, que nous n'ayons veu paroistre beaucoup de difficultez de toutes

parts ; & qu'il n'en soit venu quelques-vnes iusques à nous. C'est en ceste espreuue que se remarque vne ame vrayement genereuse, & qui n'est point capable de seruitude. Il est mal-aisé qu'vn Athlete qui n'a iamais eu coup, ny attainte, puisse aller au combat auec la mesme asseurance que celuy qui y a versé du sang, à qui les dents ont sonné de coups de poing : qui porté par terre d'vn croc enjambé; a regagné le dessus de son ennemy ; à qui, s'il est tombé, le courage est demeuré debout, & qui autant de fois qu'on l'a jetté bas, autant de fois s'est releué; tousiours opiniastre à disputer la victoire, & iamais disposé à se confesser vaincu. Pour demeurer donc en ma similitude; Vous estes beaucoup de fois tombé sous la fortune; & cependant vous ne vous estes iamais rendu, mais tousjours reuenu sur vos pieds auez recommencé la lutte auecque plus de courage qu'auparauant. La vertu n'est iamais si forte qu'apres qu'on luy a donné quelque sujet de se piquer.

II. Toutesfois si vous le trouuez bon, voicy du secours que ie vous ameine, pour vous en seruir, cõme vous en aurez besoin. Il y a plus de choses qui nous font peur, qu'il n'y en a qui nous font mal : & bien souuent nous sommes en peine plustost par opinion, que par effet. Ie ne parle-

ray point en Stoïque, mais rabattray le plus que ie pourray de la rigueur de leur doctrine, pour n'aller pas si bandé auec vous: car ils ne tiennent point que tous ces accidens qui sont les suiets ordinaires de tant de gemissemens, soient choses qui meritent seulement qu'on en face cas: laissons là ces paroles, qui certainement sont veritables, mais que tout le monde n'est pas capable de gouster. Tout ce que ie veux dire, c'est que vous ne vous faciez point miserable deuant le temps, puis que ce que vous aprehendez qui vous doiue accabler, n'arriuera peut-estre iamais: que s'il doit arriuer quelque iour, pour le moins il n'est pas encore arriué. Il est des choses où no⁹ nous affligeons plus qu'il ne faut: d'autres où nous nous affligeons plustost qu'il ne faut, & d'autres où nous nous affligeons, sans qu'il y ait du tout point de suiet de nous affliger. Nous nous augmentons la douleur aux vnes: Nous la preuenons aux autres: & aux autres nous nous l'imaginons. Quant aux premieres, pource que la chose est en cõtrouerse, & qu'il y a contestation de cause, remettons les à vne autre fois: ce qui seroit leger à mon aduis, seroit insuportable au vostre. Il en est qui rient quand on les foüette, & d'autres qui pleurent pour vne chiconnaude, vne autre fois nous en mettrons la dispute sur le tapis, & verrons si

c'est leur force, ou nostre foiblesse qui les fait valoir. Faites vne chose pour moy, quand vous verrez tous ces caioleurs qui vous diront qu'il y a bien de la compassion en vostre fait, pensez plustost à ce que vous sentez qu'à ce que vous oyez: consultez auec vostre patience; & quis que vous sçauez mieux vos affaires que nul autre, faites vous ces questions à vous mesmes: Qu'y a-t'il pourquoy ie leur fais tant de pitié? D'où leur vient ceste peur d'approcher de moy, comme s'il y auoit de la contagion en mon mal-heur? ce de quoy ils me plaignent est il si mauuais, ou peut-estre y a-t'il point plus de honte que de mal? N'est-ce pas sans occasion que ie me tourmente, & que ie me figure du mal en vne chose qui n'en a point? Voulez vous connoistre s'il y a suiet de vous affliger ou non? En voicy la regle. Nous nous affligerons, ou pour le present, ou pour l'aduenir, ou pour tous les deux ensemble. Du present, le iugement en est bien-aisé à faire: si le corps est libre, s'il est en bonne disposition, & que d'ailleurs nous n'ayons pas receu d'iniure qui nous ait apporté quelque douleur, nous verrons comme tout ira demain: pour auiourd'huy nous n'auõs point de besongne. Mais ie voy qu'il m'en va venir: Regardez premierement si vos coniectures ont de l'apparence: Car la plus-part du temps

nous sommes en peine pour des soupçons qui n'ont point de fondement, & prenons l'alarme en nos affaires, aussi bien qu'à la guerre. C'est chose certaine, mon grand amy, que nous sommes faciles à receuoir des impressions : nous n'essayons point de conuaincre ce qui nous veut faire peur ; Et ne nous donnons pas le loisir de l'esplucher, mais nous nous estonnons tout aussi-tost, & nous mettons à fuir, comme ceux qui pour vne poussiere esmeuë par la course de quelque troupe de moutons, ou pour quelque nouuelle qui n'a point d'autheur, prennent l'espouuente, & mettent leur armee en vn desordre, qu'il n'est pas bien-aisé de restablir. Les choses fausses ont ie ne sçay quelle vertu de nous troubler plus que les autres : Ce qui est certain a sa mesure, qu'il n'outrepasse point ; l'incertain est remis à la discretiõ de l'ame estonnee: pour l'imaginer grande ou petite, cõme il luy plaira. De là vient qu'il n'y a point de frayeurs si pernicieuses, & si peu remediables que celles qui n'ont point de source : aux autres la raison manque; en celles-cy l'entendement: Examinons donc les choses comme il faut, & ne passons point legerement par dessus. Il est vraysemblable qu'il nous arriuera quelque mal, mais au moins il n'est pas encore vray. Combien auons nous veu venir de choses

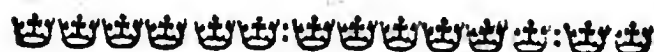
non attenduës,& combien d'attenduës qui n'ont point comparu ? Ie veux que sans faillir il nous en arriue : que sert d'aller au deuant de la douleur ? nous l'aurons assez-tost quand & le mal. Cepēdant promettez-vous quelque chose de meilleur. Que gaignerez-vous?le temps: il n'est pas impossible qu'il ne suruienne des accidens, qui feront surseoir ou cesser le peril, ou l'enuoyeront de quelqu'autre costé. Il y a eu des maisons bruslees, où ceux qui estoient dedans n'y sont pas demeurez:il en est tombé de qui la cheute n'a fait mal à personne. L'espee a quelquefois esté retenuë sur le poinct que le bras estoit haussé pour frapper : & s'est trouué des criminels qui ont plus vescu que l'executeur qui les auoit menez au supplice. La mauuaise fortune a de la legereté comme la bonne ; il peut estre, & aussi n'estre pas : quoy que ç'en soit, il n'est point : proposez-vous quelque chose de meilleur. Il est des fois que sans aucun signe apparent qui presage rien de mal, l'esprit s'imprime de fausses imaginations, ou pour l'ambiguité de quelque parole, qu'il interprete à son desaduantage, ou pource qu'il se persuade que quelqu'vn luy vueille plus de mal qu'il ne fait, & ne pense pas combien il est en colere, mais combien,s'il y estoit, il auroit moyen de luy faire déplaisir. Or il ne faut plus

parler de viure, ny d'estre iamais autre que miserable, si nous voulons auoir autant de craintes, comme il y a de choses qui nous peuuent faire mal. Le remede des absentes c'est la Preuoyance, & des presentes la Resolution. Sinon, seruez-vous d'vn vice contre l'autre: meslez de l'espoir à vostre peur. En toutes les choses que nous aprehendons, la plus apparente n'est point si certaine, comme il est certain que nous ne sommes pas tombez en tous les perils qui nous ont fait craindre, & que nous auons esperé beaucoup de biens qui ne nous sont point arriuez. Mettez donc l'Espoir & la Crainte en la Balance, & de quelque costé qu'elle penche r'asseurez-vous, & croyez ce dequoy vous aurez le plus d'enuie. Si la pluralité des opinions est pour la Crainte, attachez-vous à son contraire, & cessez de vous affliger. Souuenez-vous que ce c'est la coustume de la plus-part des hommes, d'estre en vne anxieté perpetuelle; encore qu'ils n'ayent point de mal, & que pour certain il ne leur en doiue point arriuer. Depuis qu'ils sont ébranlez, il n'y a plus de moyen qu'ils s'arrestent, & qu'ils vueillent reduire leur crainte à la verité. Pas vn ne dit; c'est vn homme de neant, que celuy qui me l'a dit, ou c'est vn menteur, ou c'est vn niais à qui on fait croire ce qu'on a voulu. Nous-nous laissons aller à tous les rapports

qu'on nous fait. L'incertain nous espouuante, comme le certain : & pource que nous ne gardons point de mesure, il se forme vne peur de ce qui n'estoit que scrupule seulement. I'ay honte de parler auecque vous de ceste façon, & de vous donner de si foibles remedes. Quelqu'vn vous dira peut-estre, que cela n'arriuera pas: & vous dittes luy : quand il arriueroit, qu'en sera-t'il ? nous verrons ce qu'il en sera : s'il arriue, ce sera peut estre pour mõ bien: ma mort fera de l'honneur à ma vie. La cigue a fait la reputation de Socrate. Ostez à Caton ce poignard protecteur de la liberté, vous ne luy laisserez pas beaucoup de gloire. Ie suis trop long à vous proposer, vous n'en auez pas de besoin. C'est assez de vous aduertir. Ie vous pousse en vne part où vostre inclination vous meine: ie ne vous dis rien à quoy vous ne soyez né : ayez d'autant plus de soin d'accroistre vne chose qui est vostre, & prenez plus de peine à l'embellir.

III. Ie m'en vay finir ma lettre, apres y auoir mis sa marque, c'est à dire, apres luy auoir baillé quelque parole magnifique à vous porter. Entre-autres maux qu'a la folie, elle a encore celuy-cy, qu'elle commence tous les iours à viure. Pensez, mon grand amy, ce que cela veut dire, & vous verrez combien a peu de grace la legereté des hõ-

mes, qui châque jour font de nouueaux fondemens de leur vie, & commencen des desseins au monde, sur le point qu'ils sont prests d'en partir. Regardez-les tous vn à vn : vous verrez des vieillards courir apres les honneurs, se preparer à des voyages, & entreprédre des affaires auec autant de passion & d'esperance, que s'ils n'auoiẽt que vingt-ans. Or est-il chose au monde plus laide que de commencer à viure, quand l'âge commande de mourir : Ie ne vous dirois pas qui est l'autheur de ceste sentence, si ce n'estoit qu'elle est des plus secrettes, & des moins publiees de celles d'Epicure, que ie vous ay protesté que ie loüerois & adopterois, quand elles me sembleroient le meriter.



EPISTRE XIV.

ARGVMENT.

I. Comme il faut aymer le corps.
II. Se tenir loing des Grands.
III. La Pauureté nous met à couuert de l'Enuie, & de la Hayne.
IV. Caton est blâmé de s'estre entremis des affaires, en la guerre ciuile.

V. La vie priuée est la plus seure.
VI. Celuy a plus de richesses qui s'en sçait le mieux passer.

I. L'Amitié que nous portons à nostre corps est naturelle : ie l'auoüe, & auoüe aussi que puis que nous en auons la garde, il est raisonable de luy faire quelque caresse. Mais ie dis qu'il ne se faut pas abaisser à le seruir. Qui le seruira qui sera trop en peine pour sa conseruation, & en fera la fin où il raportera toutes choses, il faudra qu'il se propose d'auoir beaucoup de maistres. Il nous faut comporter non comme deuans viure pour le corps, mais comme ne pouuans viure sans le corps. On ne le peut trop aymer, qu'à toute-heure on ne soit trauaillé de crainte, inquieté de solicitudes, & rēdu le but de toutes les injures que le mal-heur nous voudra procurer. Qui l'estime trop n'estime iamais assez la vertu. I'accorde bien qu'on en ait du soin tout ce qu'ō en peut auoir: mais ie veux que ce soit en sorte, que sans regret on le iette au feu, quand la raison ou la foy nous obligeront à le faire, ou que nous y serons conuiez par la conseruation de nostre hōneur. Euitons neantmoins non seulement les perils, mais aussi les incommoditez, tant qu'il nous sera possible : Et retirez en vn lieu

de repos, faisons ce que le deuoir nous cõmande, pour le parer des choses qui luy peuuent apporter du desplaisir. Il y en a, ce me semble, de trois sortes. La pauureté, les maladies, & l'injure d'vn Grand, qui se proposera de nous offenser. De tous ces maux, le dernier est celuy qui nous estonne le plus, parce qu'il vient auec plus de rumeur, & de tumulte. Les maux que nous auons nommez naturels, entrent chez nous en silence : ils n'ont ny spectacle qui face peur à la veuë, ny bruit qu'on ne puisse ouyr sans s'effrayer. L'autre marche auec vn plus grand equipage. Ce ne sont que fers, que feux, que chaines, qu'espees à l'entour de luy. Vous ne luy voyez que potences, prisons, tortures, croix, pieux, à trauerser les corps d'vn bout à l'autre : chariots à les démembrer : chemises poissees à les rôtir : & tout ce que l'ingenieuse rage des hommes peut encore inuenter pour l'assouuissement d'vne insatiable cruauté. Il ne faut donc point s'estõner si nous craignons vne chose qui nous monstre tant de funestes visages, & nous menace auec vn si formidable appareil. Car comme vn bourreau fait la douleur du patient d'autant plus grande, qu'il luy en monstre plus d'instrumens; & qu'il y a des hommes qui succombent à la veuë des choses dont ils eussent peut-estre suporté le sentiment; ain-

ſi, de ces maux qui domptent nos ames, & leur font porter le ioug, il n'y a point de doubte que les plus facheux ne ſoient ceux qui nous repreſentent la diuerſité du pouuoir qu'ils ont de nous tourmenter. Nous en auons d'autres qui ne ſont pas moins rigoureux, comme la faim, la ſoif, les vlceres des inteſtins, les fiévres qui nous bruslent dans le corps; mais on ne les voit point: ils n'ont rien dequoy faire monſtre, ny qu'ils puiſſent faire porter deuant eux pour nous effrayer: à ces premiers, comme aux grandes armées, pour vaincre, il ſuffit de ſe monſtrer, & pource le moyen de s'en deffendre, c'eſt de ne les combatre point.

II. Quand le Gouuernemẽt eſt populaire il faut craindre le peuple: quand il ſe manie par vn conſeil, ceux qui y ont du credit, & par fois quelques particuliers ſur qui le peuple s'eſt deſmis de ſa puiſsãce pour eſtre gouuerné par eux. Il y auroit fort à faire à gaigner l'amitié de tant de perſonnes: c'eſt aſſez de n'en auoir point l'inimitié. Ainſi le ſage ne prouoquera iamais le mauuais gré de ceux qui ſont en authorité, mais l'éuitera, comme il feroit vn coup de vague, s'il eſtoit ſur la mer. En allant en Sicile vous trauerſez le deſtroit, vn Pilote mal-auizé ne ſe ſoucie pas des menaces du vent de midy, qui eſt celuy de tous ces

quartiers que les mariniers craignent le plus : mais au lieu de tenir la main gauche, s'en va droit donner dans Caribde, & inuestir les endroits où est le peril. Vn autre qui pense mieux à ses affaires, s'informe à ceux du païs, de la maree, & du jugement qu'il faut faire des nuages, & se garde bien d'approcher de ces tournoyemens si décriez par les naufrages qui s'y font. Vn homme sage en fait de mesme. Il euite le plus qu'il peut vne puissance qui luy peut nuire : Mais il le fait si dextrement qu'on ne s'en apperçoit point : car en cela consiste vne bonne partie de son asseurance, parce que quand vn homme fuit vne chose, il fait iuger qu'il ne l'approuue pas.

III. Pour auiser donc à nous garentir du peuple : premierement ne luy demandons rien : il y a de la noise, où il y a des competiteurs : Et secondement, prenons garde de n'auoir rien qu'il y ait beaucoup de profit à nous oster, n'ayons à dépoüiller sur nous que le moins que nous pourrons : ce n'est point le sang qui fait espandre le sang : si quelques-vns le font, cela n'arriue pas bien souuent. Il y en a plus qui demandent la bource, que la vie : Vn voleur ne met iamais la main sur vn homme nud : les chemins les plus guettez sont libres à ceux qui n'ont rien. Apres cela nous

auons vne vieille leçon de nos peres, qui nous enseigne de nous garder de trois choses, de la Haine, de l'Enuie & du Mespris. Le moyen de le faire, la sagesse nous l'apprendra : le temperamment en est bien chatouïlleux, par ce qu'il est à craindre que la fuitte de l'Enuie ne nous mene au Mespris, & que cependant que nous ferons difficulté de nous mettre au dessus des autres, nous ne leur fassions connoistre qu'ils ont moyen de se mettre au dessus de nous. Beaucoup ont eu suiet de craindre, pource qu'ils auoient dequoy estre craints: retirons-nous de la circonference au centre : l'Enuie & le Mépris sont aussi dangereux l'vn que l'autre. Il faut donc se ietter entre les bras de la Philosophie, qui a ie ne sçay quelle maiesté, reuerée, ie ne dy point des gens de bien, mais generalement de tous ceux qui ne sont point méchans au dernier poinct. Car quant à l'Eloquẽce, & aux autres choses capables de faire quelques remuëmens en vn peuple, quiconque s'en veut preualoir, il a aussi-tost vn aduersaire en teste. Cestui-cy qui demeure coy, & ne se mesle que de ses affaires, au lieu d'estre mesprizé reçoit du respect de toute sorte de gẽs: & ceux mesmes qui ne valent rien, ne desdaignent pas de luy faire honneur. Iamais le vice n'aura l'authorité si grande, & iamais ne se fera de conjura-

teurs si desesperez contre la vertu, que le nom de Philosophie ne demeure saint & venerable eternellement; il est vray qu'à la manier, il y faut, comme en toutes autres choses, apporter de la douceur & du iugement.

IV. Trouuez-vous que Caton Philosophast comme il faut, de penser par son seul aduis empescher des guerres ciuiles, se jetter au milieu des armes de deux furieux; & tandis que les vns se bandoient contre Pompée, les autres contre Cesar, par vne opinion irreguliere, les vouloir auoir tous deux pour ennemis? Tout le monde n'approuuera pas qu'vn homme sage voyant les choses ainsi disposées, se soit jetté parmy leur confusion & leur tumulte. Que pensez-vous faire Caton? il ne se parle plus de la liberté, ç'en est fait il y a long-temps; la question est à qui seruira la Republique. Vous n'y auez que voir: on élit vn maistre. Que vous importe qu'vn des deux soit victorieux: mais ce ne sera pas le meilleur; i'ay touché les dernieres actions de la vie de Caton; mais ses premieres ne venoient pas plus à propos au desordre, où desia les affaires commençoient de s'embroüiller: Dequoy luy seruit iamais tout ce qu'il sçeut crier & tempester, que d'irriter vne populace qui tantost l'enleuoit tout couuert de crachat hors de la place, & tantost

du Senat

du Senat le trainoit en la prison? Mais vne autre-fois nous disputerons, s'il est des choses où le Sage, quoy que sa peine doiue estre inutile, ne doiue pas laisser de l'ēployer.

V. Cependant ie vous conseille pour n'estre point sujet à la mauuaise grace d'vn Grand, d'estre de ceux qui ne s'embarrassent point aux affaires du monde; & faisant les reduits, n'ont soin que des Loix, qui enseignent aux hommes à faire bien. Le Sage ne fera point le reformateur des mœurs publiques: & se gardera que par vne façon de viure extraordinaire, il n'attire les yeux & la haine du peuple sur luy. Vous me demandez, si vous comportant de cette façon, vous serez hors de tout danger; C'est chose que ie ne puis non plus promettre que la santé à vn temperant, encore que la Temperance soit l'occasion de la santé. Il se perd bien quelque vaisseau dans le port: mais que pensez-vous qu'il se face en pleine mer? Combien eust-il couru plus de fortune, s'il eust esté d'vne humeur actiue, & remüante: puis que qu'en ne faisant rien il n'a peu se garentir. Quelquefois les gens de bien font mauuaise fin: ie vous l'accorde: mais ce n'est pas si souuent comme les méchants. Vne touche receüe aux habits n'oste pas à vn homme la reputation de bien tirer. C'est assez que le sage entreprenne: le succez n'est pas de sa iurisdictiō.

Nous commençons les choses, la Fortune les finit : Et pour moy ie ne me remets pas à son iugement; mais elle apporte quelquefois des ennuis, & des trauerses : on ne condamne pas le voleur tandis qu'il fait le coup. Ie vous voy tendre la main, pour auoir vostre rente accoustumée : ie vous la veux bailler en vne piece d'or : Et puis que nous auons parlé d'or, ie vous veux apprendre, comme l'vsage vous en donnera plus de plaisir.

VI. Le vray moyen de bien iouïr des richesses, c'est de s'en sçauoir passer. Vous voulez que ie vous nomme qui me l'a dit : voyez comme ie suis liberal : tout ce que ie vous donne, ie le prends en la bourse d'autruy. C'a esté Epicure, ou Metrodore, ou quelque autre de ceste caballe. Qu'importe qui l'ait dit? il est dit par tout le monde. Qui ne se peut passer de richesses, est en alarme pour elles; qui est en alarme pour vne chose, n'en iouït point, & pense tousiours d'y adiouster : le soin de l'accroissement luy oste la memoire de l'vsage. Il ne bouge du Change auec quelques marchands : s'il est chez luy, c'est auecque des iettons, ou quelque registre en la main ; & bref de maistre il deuient son procureur & son facteur.



EPISTRE XV.

ARGVMENT.

I. L'estude & l'agitation moderée sont l'exercice de l'ame; comme courir, sauter, aller en carrosse, & parler haut, sont l'exercice du corps.

II. Comme il faut conduire la voix.

III. Celuy qui se contente de sa condition est heureux.

IV. Les biens de Fortune ne donnent point vn parfait contentement, ils sont insidieux, & peu solides.

I. NOs Peres auoient vne coustume que j'ay encores veuë garder de mon temps, de mettre au commencement de leurs lettres. *Si vous estes sain, tout va bien.* Nous pouuons dire tout de mesme; *Si vous Philosophez, tout va bien*, car en cela consiste la santé; Si vous ne Philosophez, vous auez l'esprit malade, & vostre corps, quelque vigoureux & valide qu'il soit, n'a rien que la force d'vn frenetique, ou d'vn furieux. Pensez-donc à ceste santé premie-

rement : & puis à l'autre. Vous en aurez bon marché, si vous auez seulement la volonté de vous biẽ porter. La soupplesse des bras, la dilatation des espaules, & l'affermissement des reins, ne sont pas occupations d'vne ame bien-faite ; & vn homme de lettres ne fait rien pour luy de s'y arrester : faites-vous si gras, & si charnu que vous pourrez ; vn bœuf le sera tousiours plus que vous. L'esprit qui porte vn si pesant corps, est escorché de sa charge, & perd beaucoup de sa disposition : Et pource pressez-vous le plus que vous pourrez le corps, & vous lâchez l'esprit. La bonne chere a beaucoup d'incommoditez : premierement en l'exercice il se fait vne dissipation d'esprit, qui rend l'homme inhabile à la meditation, où il est besoin de se bander. Dauantage la repletion empesche la subtilité : puis il y a certaine race de gens de neant, par qui nous-nous laissons conduire ; ames nées à la seruitude ; qui tousiours dans vne estuue, ou dans vn cabaret, pensent auoir fait vne bonne iournée, quand ils se sont fondus en süeur ; & d'vn repas à l'autre mettent si peu d'interualle que pour se remplir ils ont bien à peine loisir de se vuider. Boire & süer sont la vie d'vn Cardiaque. Il y a des exercices qui ne sont ny longs ny penibles, qui ouurent incontinent les pores, tellement qu'il ne s'y perd gueres de

temps; qui eſt ce qu'il faut principalement conſiderer; comme ſont la courſe, le mouuement des bras, en leuant quelque choſe de peſant en la main: & le ſaut en haut, ou en auant, ou bien le Salien, autrement & plus iniurieuſement appellé le ſaut du foullon: prenez celuy que vous aymerez le mieux: il ne vous donnera point de peine, quand vous-vous y ſerez accouſtumé. Quoy que vous faſſiez, ne ſoyez guere auec le corps, que vous ne reueniez inconnent à l'eſprit. Paſſez le iour, & la nuict à l'exercer: c'eſt choſe de peu de trauail, que vous pourrez faire au froid, & au chaud: la caducité meſme de l'âge ne ſçauroit vous empeſcher. La ſolicitude ne peut eſtre infructueuſe, & eſt vn bien qui amende de vieillir. Ce n'eſt pas que ie vueille que vous ne ſoyez iamais ſans vn liure, ou ſans tablettes en la main. L'eſprit meſme a beſoin de quelque treve, non pour s'aneantir, mais pour ſe relaſcher. Le carroſſe & la litiere donnent de l'agitation au corps, & n'empeſchent point d'eſtudier. Vous auez moyẽ d'y lire, dicter, parler, & eſcouter: comme auſſi ce ſont toutes choſes que vous pouuez faire en vous promenant. Il y a meſme quelque exercice à parler haut.

II. Toutefois ie ne trouuerois pas bon de faire monter la voix de degré en degré par certaines meſures, & puis la rabaiſſer. Que

ſi vous cherchez de l'art à vous promener, faites venir quelqu'vn de ceſte race de gens à qui la faim a fait apprendre tant de nouuelles inuentions : vous en trouuerez qui vous conduiront les pas auecque tant de iuſteſſe, que l'vn ne paſſera point l'autre ; prendront garde iuſques à l'enfleure de vos joües, & vous donneront autant de leurs ceremonies, que voſtre patience à les croire croiſtra leur audace à les commander. Et quoy donc? tout auſſi-toſt que j'ouuriray la bouche, il faudra que ie crie du haut de la teſte : C'eſt vne choſe ſi naturelle de hauſſer la voix tout bellement, que ceux meſme qui plaident gardent cét ordre de parler au cõmencement, & de ne crier que ſur la fin : on ne vient pas d'vn plain ſaut aux prieres & aux obteſtations. Et pource vous ſuiurez en cela l'humeur où vous ſerez: & tantoſt auecque vehemence vous-vous irriterez contre ce qui vous ſemblera blaſmable : & tantoſt irés plus doucement, ſelon que la voix & la force des flancs vous en donneront la diſpoſition. Quand vous ſerez ſur le point de clorre voſtre propos, prenez garde que la voix ne vous tombe pas; mais qu'elle deſcẽde en ſorte, qu'on y remarque la modeſtie de celuy qui la gouuerne, & non l'intẽperance d'vn homme groſſier & mal appris. Car il n'eſt pas queſtion de s'exercer pour parler, mais de

parler pour s'exercer. Ie ne vous ay pas osté d'vn petit bourbier : mais outre cela ie vous veux faire vn present, qui ne vous sera pas desagreable : voicy vn enseignement bien digne d'estre notté.

III. La vie des fols n'est que chagrin, solicitude, & apprehension de l'aduenir. Demandez-vous de qui est ce precepte? de celuy mesme de qui sont les precedents. Mais quand nous disons la vie des fols, de quelle vie entendons-nous estre? de celle des fols à marotte, & à chaperon? Non, ie ne parle d'autres fols que de nous-mesmes, qui par nos cõcupiscences furieuses, nous laissons emporter à des choses nuisibles, ou pour le moins incapables de nous soüler iamais; qui sommes tousiours malcontens parmy tant d'occasions de contentement, & ne pensons iamais combien l'esprit a de repos, qui ne desire rien; & de generosité, celuy qui pense estre pourueu de toutes choses, & ne s'attend point à ce que la Fortune luy voudra dõner. Pource, mon grand amy, representez-vous à toute heure la felicité de vostre condition. Quand vous aurez regardé combien il y en a qui vous passent, regardez combien il y en a qui vous suiuent. Vous estes ingrat aux Dieux, & à vostre propre vie, si vous ne considerez combien vous auez deuancé de personnes : Mais que vous im-

portent les autres, puis que vous vous estes deuancé vous mesmes? Donnez-vous des bornes, que quand vous voudriez il vous soit impossible de passer.

IV. La durée de ces biens insidieux n'est pas eternelle, & bien souuent l'esperance en est meilleure que la possession. S'il y auoit quelque chose de solide, il y auroit dequoy se rassasier: mais l'alteration ne se passe point pour en boire, & tousiours nostre soif trouue quelque chose que la solicité en apparence specieuse d'vn breuuage si bien preparé. Puis que ce sont choses qui roulent encore entre les incertitudes du temps à venir, pourquoy veux-je plustost impetrer de la fortune qu'elle me les donne, que de moy, que ie ne les demande point? Or à quelle fin les demanderay-je, sinon qu'il ne me souuienne du tout plus de la foiblesse de ma condition? Assembleray-je? Pourquoy faire? pour auoir de la peine? ie suis au dernier iour de ma vie, & si ie n'y suis, ie n'en sçaurois estre bien esloigné.



EPISTRE XVI.

ARGVMENT.

I. La Philosophie doit estre la guide de l'homme.

II. La Philoſophie eſt vtile à l'homme, ſoit qu'vne prouidence eternelle gouuerne le monde, ou que les choſes arriuent fortuitement; d'autant qu'elle enſeigne d'obeïr à Dieu, & de ſouffrir les aduerſitez auec patience.

III. Celuy qui ſe regle par les loix de la Nature eſt riche, qui par celles de l'Opinion, eſt pauure.

1. IE ne doute pas que vous ne ſçachiez bien qu'il n'y a moyen de viure non pas heureuſement, mais paſſablement, ſans l'eſtude de la ſageſſe : & que ſelon le progrez qu'õ y fait, on approche plus ou moins de la parfaicte felicité : Mais ce n'eſt pas tout que de le ſçauoir, ſi par vne meditation continuelle on ne tâche de ſe confirmer en ceſte opinion. Les ſages reſolutions ſont plus fortes à garder qu'à prendre : il faut perſeuerer, & ne ceſſer iamais de vous fortifier, que vous n'ayez fait vn bon naturel de ce qui n'eſt qu'vne bonne volonté. Vous n'auiez que faire auecque moy de tant de paroles, ny de ſi longues proteſtations : ie voy bien le profit que vous auez faict. Ie ſçay d'où vient ce que vous m'eſcriuez : il n'y a ny fard ny dégui-

ſement : toutesfois pour vous dire franchement ce que i'en penſe, i'en ay deſia beaucoup d'eſperance, mais de confiance ie n'en puis encor auoir. Faites le meſme ſcrupule que ie fais : ne ſoyez ny prōpt ny facile à preſumer de vous : épluchez vous bien ; foüillez-vous par tout ; & ne laiſſez rien, où vous ne regardiez : ſur tout aduiſez, ſi vous n'apprenez pluſtoſt à Philoſopher qu'à viure.

II. La Philoſophie n'eſt pas vne beſogne vulgaire, ny faite pour ſeruir de monſtre. Il y faut moins de langage que d'execution: on ne l'appelle pas pour nous faire paſſer le iour, & nous garder qu'il ne nous ennuye de nous repoſer. C'eſt-elle qui forme, & qui façonne l'eſprit, qui dōne des regles à la vie, dirige les actions, monſtre ce qu'il faut faire, & ne faire pas ; Et aſſiſe continuellement au timon de la barque, nous fait ſans naufrage paſſer au milieu de tout ce que la mer a de perils : qui ne l'a point, n'eſt iamais ſans apprehenſion. Il arriue d'vne heure à l'autre vn nombre infini d'affaires où nous auons beſoin de conſeil ; C'eſt d'elle qu'il le faut prendre. Mais dira quelqu'vn ; Que me ſert la Philoſophie, s'il y a vn Deſtin ? que me ſert-elle, ſi Dieu gouuerne le mōde? que me ſert-elle, ſi tout arriue fortuitement ? Car ce qui eſt certain, eſt conſequemment im-

muable : & quant à ce qui n'est pas, quel moyen puis-je auoir de me preparer à l'encontre ? soit que Dieu par son decret ait preuenu mon conseil, & ordonné ce que ie dois faire, quoy que ie delibere, il demeure tousiours au pouuoir de la Fortune de faire l'euenement bon ou mauuais, comme il luy plaira. Prenez de ces deux opinions celle qui vous sera la plus vray-semblable, ou les receuez toutes ensemble : il faut, quoy qu'il en soit, tousiours Philosopher; Soit que le Destin nous ait soubmis à des loix inuariables, soit que Dieu preside sur l'Vniuers & dispose de ce qui s'y passe, soit que la Fortune pousse, & tourne en desordre les choses du monde : c'est tousiours à la Philosophie qu'il faut auoir recours, pour nous garentir : c'est d'elle qu'il faut apprẽdre à nous humilier à Dieu, vouloir ce qu'il veut, & sans se rendre iamais à la Fortune, supporter auecque patience les choses que par preuoyance nous n'aurons peu diuertir. Mais il n'est pas temps de disputer s'il y a des choses de nostre iurisdiction, si la Prouidence commande, si nous sommes trainez par la chaine des destins, ou si sans ordre & sans regle toutes choses arriuent casuellemẽt; ie m'en remets à l'aduertissement que j'auois cõmencé de vous donner, que vous ne laissiez point refroidir ceste belle ardeur que vous auez,

mais teniez vostre ame si ferme en la posture où vous l'auez mise, que vous fassiez habitude ce qui n'est qu'vn mouuement. Ie voy bien que dés le commencement de ceste lettre, vous auez faict compte qu'elle ne viendroit pas sans estre accompaignée de quelque present. Cherchez bien, & vous le treuuerez.

III. Au reste ne vous estonnez point de me voir si liberal: ie vous donne encor du bien d'autruy. Mais pourquoy dis-ie du bien d'autruy, tout ce qui est bien dit, de quelque part qu'il vienne ie fais estat qu'il est mien comme cecy d'Epicure. Si vous-vous reglez par nature, vous ne serez iamais pauure. Si par opinion, vous ne serez iamais riche. Il faut peu de chose à Nature, rien ne suffit à l'Opinion. Ayez des biens plus que la Fortune n'en donna iamais à vn hõme seul: possedez en vne condition priuée ce qui contenteroit vn Roy: soyez vestu d'habits où le clinquant cache la matiere: parez vos maisons de marbre, affin que ce ne soit pas assez d'auoir des richesses, si vous n'y marchez dessus. Adioustez à ces delices des statuës & des tableaux, & generalement tout ce que l'Art iamais fait pour l'assouuissement du luxe, ce ne vous seront que des aiguillons pour vous prouoquer à desirer quelque chose de plus grand, & de plus beau. Les desirs de

Nature sont limitez: ceux de l'Opinion n'ont où s'arrester, parce qu'vne chose fausse n'a point de bornes. Qui va par le chemin trouue quelque bout: qui est égaré n'en trouue point. Retirez-vous des vanitez, & quand vous voudrez sçauoir si le souhait que vous faites est selon Nature, ou selon l'Opinion, regardez s'il se peut arrester en quelque lieu. Si apres auoir marché longtemps vous trouuez que vous n'estes point encor au bout du chemin, faites conte que ce que vous desirez n'est point naturel.



EPISTRE XVII.

ARGVMENT.

I. L'apprehension de l'estat de nos affaires ne nous doit point destourner de l'estude de la Philosophie.

II. Loüange de la Pauureté.

III. Celuy qui veut premierement amasser du bien, & puis s'adonner à la Philosophie, fait la fin de ce qui doit estre le commencement.

IV. Il ne faut, ny pour la pauureté ny pour l'indigence se retirer de la Philosophie.

V. Le Sage n'a faute de rien, parce que la Nature se contente de peu: mais le riche vit dans les inquietudes, & a faute de tout.

VI. Les richesses ne mettent pas fin aux misères, mais les changent.

I. IEttez-moy tout ce que vous auez, si vous estes sage; ou pour mieux dire, si vous le voulez estre, ne pensez qu'à trouuer la tranquillité d'esprit: voyez où elle est, & y courez le plus diligemment que vous pourrez. Si quelque chose vous acroche, que vous ne puissiez démesler, coupez-là. Vous vous excusez que les affaires de vostre maison vous retardét, & dittes qu'auant que rien entreprendre vous les voulez mettre en tel estat, que vous en puissiez viure sans rien faire, affin que la pauureté ne puisse ny vous fâcher, ny vous donner sujet de fâcher personne: En cela vous tenez vn langage qui monstre que vous ne cognoissez pas ny la nature, ny la force du bien où vous pretendez. Vous remarquez assez combien la Philosophie tout ensemble est chose profitable: mais en ce qui est de ses parties vous n'y portez pas les yeux si prez, comme il en seroit besoin. Vous ne sçauez pas qu'il n'est point d'occurrence, où nous n'en puissions tirer du secours, &

que nous ne pouuons auoir d'affaires de si grande importance, que son pouuoir ne s'y estende, ny si petites, qu'elle ne s'y abaisse pour nous y subuenir. Croyez-moy, demandez-luy ce que vous auez à faire, ie m'asseure qu'elle ne vous conseillera pas de vous aller seoir en vn contoir, le delay que vous demandez de pouruoir à vos affaires, n'est-ce pas afin que la pauureté ne vous puisse incommoder ? Mais que direz-vous, si au lieu de la craindre, on vous fait voir que vous auez occasion de la desirer. Assez de gens estoient nez à la Philosophie, & s'y fussent dignement employez, si les richesses ne leur en eussent osté le moyen.

II. La pauureté n'a ny faix qui la presse, ny apprehension qui la trouble. Si l'alarme sonne, elle sçait bien, que ce n'est pas à elle qu'on en veut : s'il faut sortir elle est preste & ne fait que regarder par où le pauure n'est point en peine de son bagage. S'il se faut mettre sur mer il n'a point pour cela de rumeur au port. Les quais ne sõt point couuerts de ceux de son train. Il n'est point suiuy d'vne troupe de valets si grande, qu'il n'y ait pas de viures assez dans le païs pour les nourrir. Peu de vẽtres sõt aisez à paistre, quand ils sont reglez, & qu'ils ne desirent de la viande que ce qu'il en faut pour estre nourris. La faim couste peu, la friandise

beaucoup. Tout ce que veut la Pauureté, c'est de se pouuoir contenter aux choses qui luy sont necessaires. Pourquoy donc refuserez-vous sa compagnie, depuis que les riches mesmes, qui ont bon iugement la prennent pour exemple, & de sa vie empruntent le regime de la leur? Voulez-vous que vostre esprit se fournisse de belles conceptions? Soyez pauure, ou viuez en pauure. Il est impossible d'estudier auec fruict sans la frugalité: la frugalité n'est autre chose qu'vne pauureté volontaire.

III. Laissez-moy donc ces excuses, ie ne suis pas encore bien, il me manque encore quelque chose: quand ie l'auray, ie ne veux faire plus que Philosopher. Mais voyez la faute que vous faites: ce que vous vous proposez d'acquerir, apres que vous aurez toute autre chose, c'est ce que vous deuez auoir, auant que rien acquerir. Vous faites la fin de ce qui doit estre le commencement. Vous dittes que vous voulez acquerir dequoy viure: Apprenez par mesme moyen de quelle façon il le faut acquerir. Si quelque chose vous empesche de bien viure, elle ne vous empesche pas de bien mourir: il ne faut ny pour la pauureté, ny pour l'indigence mesme se retirer de la Philosophie.

IV. Quand il seroit question d'en venir à ces extremitez de faim, qu'on a veües en

beaucoup de sieges, il se faut resoudre à les supporter. Pourquoy ne souffrirons-nous en l'acquisition d'vne liberté perpetuelle, & qui nous asseurera contre toutes les menaces du Ciel & de la terre, ce que tant de fois on a souffert en des occasions où tout le loyer de la patience n'estoit que de ne tomber point à la discretion du victorieux? Il y faut aller, & deust-on mourir de faim. Il s'est veu des armées reduites à la necessité de toutes choses, qui ont vescu de racines, & mangé des ordures qui feroient mal au cœur à reciter: Et tout sans autre sujet que pour regner: & ce qui vous semblera plus estrange, pour regner au Royaume d'autruy, Et se trouuera-t'il quelqu'vn si lâche que pour se demesler des fureurs où le mõde l'engage, il apprehende de supporter la pauureté? C'est donc vne folie de se proposer d'acquerir du bien: premierement il ne couste rien pour aller trouuer la Philosophie: vous auez raison, quand il ne vous manquera plus rien. Vous verrez d'auoir aussi la sagesse: ce sera la derniere piece de la vie: & s'il faut ainsi parler, la bonne mesure. Voulez-vous bien faire: si vous auez quelque chose, commencez dés maintenant à Philosopher; car que sçauez-vous? peut-estre vous en auez desia plus qu'il ne vous en faut.

V. Si vous n'auez rien, cherchez pre-

mierement la Philosophie, & puis vous penserez au reste: oüy mais j'auray faute de ce qui me sera necessaire. Cela ne se peut, parce que Nature est contente de peu de chose, & le Sage s'accommode à Nature. S'il se trouue reduit à des necessitez irremediables, il ne marchandera point à quitter le monde, & se deliurer luy-mesme de son importunité. S'il a dequoy pouuoir allõger sa vie, sans desirer dauantage, il trouuera ce qu'il luy faut pour sa bouche & pour ses habits. Ils s'entretiendra doucement, il verra les occupations des riches, & la peine que prennent ceux qui le veulent estre: Et vuide de toutes inquietudes dira en luy-mesme: Que ces pauures gens sont maladuisez de prendre vn si long chemin, & d'attendre ou les interests de leur argent, ou le profit de leur marchandise, ou la succession de quelque vieillard! Ce que la sagesse baille, vous l'auez content. Elle fait tout d'vn coup vn homme riche, en luy apprenant à ne se soucier point de l'estre: ce sont choses qui ne vous touchent point. Ie fais plus de cas de vous que des riches. En vn bon siecle, vous en auriez trop.

VI. Sans la mauuaise coustume, que ie vous ay fait prendre, ie pouuois icy clorre ma lettre: on ne fait iamais la reuerence aux Rois, sans leur faire quelque present. Ie ne vous puis dire adieu, qu'il ne m'en cou-

ſte quelque choſe. Que ſera-ce ? Epicure me le preſtera. Pluſieurs, pour auoir acquis du bien, n'ont pas finy leurs miſeres, mais les ont changees. Ie ne m'en ébahis pas, le vice n'eſt pas aux choſes, il eſt en l'eſprit. Ce qui les dégouſtoit en la pauureté, les dégouſte aux richeſſes. Comme il n'importe au malade que ſon lit ſoit d'or, ou de bois, parce qu'en quelque lieu qu'on le mette, ſon indiſpoſition ne le quitte point, auſſi depuis qu'vn eſprit n'eſt pas ſain, mettez-le parmy les richeſſes, ou parmy la pauureté, comme vous aymerez le mieux, c'eſt tout vn, il ne peut aller en part, où ſa maladie n'aille quant & luy.



EPISTRE XVIII.

ARGVMENT.

I. Le Sage doit eſtre moderé dans les desbauches publiques, s'il ne les peut fuïr tout à fait.

II. Nous deuons quelque fois faire eſſay de l'Abſtinence, & de la Pauureté: Et au milieu des careſſes de la Fortune, nous reſoudre à ſes outrages.

III. Où il y a trop de colere, il n'y a iamais assez de iugement.

I. NOvs sommes au mois de Decembre. C'est vne saison où tout va par escuelles. Le luxe n'a point de loix : chacun fait le plus de bruit qu'il peut, comme si les Saturnales estoient quelque autre chose que les iours ouuriers ; Et certainement il faut aduoüer que la difference y est si petite, que ie trouue que celuy rencontra fort bien, qui dit que Decembre, qui ne souloit estre qu'vn mois, estoit à cest'-heure vn an entier. Si vous estiés icy, ie sçaurois volontiers ce que vous seriés d'auis de faire ; si nous ferions comme de coustume, ou si pour ne sembler pas auoir des mœurs particulieres, nous mettrions robe bas, & ferions la desbauche comme les autres: car à cest'-heure pour passer le temps, & faire feste, nous changeons d'habits : ce qu'autrefois on ne faisoit que lors qu'il y auoit quelque mauuaise nouuelle, ou que les choses sembloient se preparer à quelque remuëment. Si ie sçay quelque chose de vostre humeur, vostre opinion seroit de prendre vne voye d'entre les extremités,& faire vn peu plus de chere que d'ordinaire: mais aussi n'aller pas iusques où va le peuple, si peut-estre vous n'estiés d'auis, que c'est alors qu'il se faut tenir la bride plus

haute, afin de faire monſtre de la temperance, en vn temps où l'on ne voit que des exemples d'inſolence & diſſolution de tous coſtez. Il n'y a point de preuue qui faſſe mieux connoiſtre que l'eſprit eſt ferme, que quand il n'y a rien aſſés attrayant pour le conuier au deſordre, ny rien d'aſſez fort pour l'y trayner. Ce ſeroit bien, à n'en mentir point, vn trait plus courageux de demeurer ſec & ſobre, au milieu d'vn peuple qui ne fait qu'yurogner, & rendre ſa gorge emmy les ruës: mais il y a bien plus de diſcretion à ſe tirer hors de la multitude, ſans monſtrer qu'on ſoit irregulier, & faire ce que font les autres, pourueu qu'on le faſſe d'autre façon qu'ils ne le font: il n'eſt pas impoſſible de paſſer ſon temps, ſans ſe desborder.

II. Au demeurant, i'ay tant d'enuie de reconnoiſtre comme vous aués l'ame en bonne aſſiette, que ſuiuant les regles des grands perſonnages, ie ſuis d'aduis que vous faſſiés vn eſſay d'eſtre mal nourry & mal veſtu quelques iours, affin de pouuoir dire: Eſt-ce cecy dequoy on auoit fait ſi grand peur? Il faut en la ſecurité ſe preparer aux eſtonnements, & au milieu des careſſes de la fortune, ſe reſoudre à ſes outrages. Les Soldats en plaine paix marchent en bataille, trauaillent aux tranchées, & ſe laſſent à des labeurs ſuperflus, pour ſe

fortifier aux neceſſaires. Voulez-vous n'auoir point de peur en l'execution de quelque choſe ? aſſeurez-vous deuant que d'y aller. Ceſte conſideration a fait que beaucoup de gens ont voulu donner quelques iours de chaſque mois à viure comme les pauures : & ſe ſont approchez le plus qu'ils ont peu de l'indigence, afin que iamais ils ne craigniſſent ce que ſi ſouuent ils auoient eſſayé. Ne penſez-pas que ie vous appelle ſimplement à quelque retranchement de voſtre ordinaire, ou à manger ſous quelque cabane, ou à faire quelqu'vne de ces auſteritez fantaſtiques, où par caprice les grands vont chercher de l'appetit, quand l'aſſiduité des delices leur en a fait perdre le gouſt. Que voſtre lict ſoit vne paillaſſe, voſtre habit vne haire, & voſtre viande du pain bis : faites ceſte vie là durant trois ou quatre iours, & quelquefois dauantage, afin que ce ne ſoit pas vn jeu, mais vne eſpreuue à bon eſcient, & croyez qu'alors vous aurez l'eſprit bien content. Quand vous verrez que pour deux liards vous aurez mangé tout voſtre aiſe, & connoiſtrez que pour eſtre ſoul, vous n'auez que faire d'eſtre en la bonne grace de la Fortune, puis qu'en dépit d'elle, il faut qu'elle vous fourniſſe ce qui vo⁹ fait beſoin: Quoy que vous faſſiez pourtant, ne vous imagi-

nez point d'auoir fait quelque grande proüesse. Vous n'auez rien fait qu'vne infinité d'esclaues, & de pauures ne facent. Toute la gloire qui vous en est deuë, c'est que vous le faites volontairemét. La continuation ne vous en fâchera non plus que l'essay: exerçons nous à la quintaine, & de peur que la fortune ne nous surprenne, faisons de bonne-heure connoissance auecque la pauureté. Quand nous aurons sçeu combien c'est chose suportable d'estre pauures, nous en serons riches auecque moins d'apprehension. Epicure, qui estoit si sçauant en volupté, qu'il en faisoit leçon, auoit de certains iours où il ne mangeoit pas son saoul, pour voir s'il y defailloit quelque chose d'vne pleine & parfaite volupté, ou combien il en defailloit, & si c'estoit chose qui meritast de s'en trauailler beaucoup: Cela se trouue ainsi dans les lettres qu'il escriuoit à Polienus durant le gouuernement de Charinus. Il se vante aussi qu'il ne dependoit pas vn soul à chaque repas: Et que Metrodorus, qui n'estoit point encore du tout si Philosophe, n'en dépençoit pas plus d'vn entier. Vous ne croyez pas qu'il y eust dequoy se souler à faire de si mauuais repas? si auoit-il dequoy se contenter, non d'vne volupté legere & perissable, mais d'vn contentement bien solide & bien asseuré. Il n'y a pas

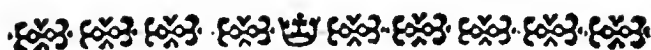
grand' friandise à manger vn peu de boüilly, ou vn morceau de pain d'orge, & boire de l'eau : mais c'est vn plaisir extreme que de trouuer du plaisir en ce qui n'en a point, & se reduire à des choses que la plus rigoureuse, & la plus iniuste fortune du mõde n'est pas capable de nous oster Les criminels font bien meilleure chere à la Conciergerie, & ceux mesme qui sont mis à part afin d'estre menés au supplice, ne sont pas traités si maigrement. Quelle demonstration plus euidente sçauroit-on faire de la grandeur de nostre ame, que de nous ranger volontairement à des choses que nous ne souffririons pas quand nous serions à la derniere extremité ? C'est ainsi qu'on se prepare contre la Fortune. Commencés donc de bonne heure, mon grand amy, à prendre ceste coustume : & destinés quelques iours où separé du monde, & rendu communicable aux plus petits, vous entriez au commerce de la pauureté.

Aude hospes, &c.

Celuy seul en est digne qui sçait mespriser les richesses : ce n'est pas que ie les condamne, mais ie veux qu'il les possede sans apprehension, & cela ne se peut faire que nous ne soyons resolus à nous en pouuoir passer, & que nous ne les regardions comme tousiours prestes à s'en aller d'auecque nous.

III.

III. Mais il faut commencer à fermer ma lettre. Ie me doute bien que vous ne me le permettrez-pas ;que premierement vous n'ayez esté payé de ce que ie vous doy. Ie vous assigneray donc sur Epicure, qui m'acquitera. Où il y a trop de colere, il n'y a iamais assez de iugement:vous n'ignorez pas comme ceste sentence est veritable. Puis que vous auez eu des vallets, vous auez eu des ennemis. C'est vne passion qui ne respecte persõne:Elle naist d'amour aussi bien que de haine; &non moins parmy les chosesserieuses,qu'entre les ieux & les passe-tẽps.Les effets n'en sont point selon la cause,mais selon la disposition de l'ame qui la conçoit ; comme il n'importe pas combien vn feu soit grand, mais combien la matiere où il tombe est capable de s'allumer. Car il est des choses si dures & si solides, que quelque feu que ce soit,elles ne le reçoiuent pas. Et au contraire il en est qui en sont si susceptibles, qu'il suffit d'vne seule estineille pour les consumer tout incontinent. Il n'y a point de doubte qu'vne Colere bien violente ne se termine en fureur ; Et pource il est bon de s'en donner garde non seulement pour la modestie, mais encore pour la conseruation de nostre entendement.



EPISTRE XIX.

ARGVMENT.

I. Le Sage ne doit point vieillir à la Cour, ny aux charges publiques, mais chercher ſon repos à bonne heure, non tout à fait dans la ſolitude, mais dans vne honneſte occupation.

II. Les amis de table ne ſont point les vrays amis. On ne doit pas tant prendre garde à la choſe donnée, comme à celuy qui la reçoit.

1. IE ne reçois iamais de vos lettres que ie n'en ſois tranſporté de ioye. Elles m'auoient par cy-deuant fait eſperer quelque choſe de vous, mais à ceſte heure elles m'en reſpondent, & changent l'incertitude de leurs promeſſes en des aſſeurances indubitables. Cõtinuez de mieux en mieux ie vous en prie, & vous en coniure, comme de la choſe que ie vous ſouhaite le plus. Deſrobez-vous tout bellement à ces occupations qui vous diuertiſſent, ou ſi vous ne pouuez, tirez vous en ouuerte-

ment. Nous n'auons que trop perdu de temps : la vieilleſſe nous aduertit de plier bagage. Quelle enuie eſt-ce qu'on nous en pourra porter ? Nous auons paſſé noſtre vie parmy la tempeſte ; finiſſons la dans le port. Ce n'eſt pas que ie vous conſeille de chercher de la reputation par ceſte retraite: il ne la faut ny monſtrer, ny cacher: quelque iugement que ie faſſe du forcenement des hommes, ie ne veux pas que vous alliez vous mettre au fonds d'vne cauerne pour vous y enſeuelir en vn oubly perpetuel. C'eſt aſſez que voſtre repos paroiſſe, il n'eſt pas beſoin qu'il ſoit eminent: ceux qui ne ſont point venus au monde, ſont libres de n'y venir point, & demeurer cachées en l'obſcurité, mais à vous, le tẽps n'eſt plus de le faire. Voſtre bel eſprit, qui vous a mis ſi auant au iour, la gentilleſſe de vos eſcrits, & la congnoiſſance que les Grands ont de voſtre merite, vous en empeſcheront. Vous auez tant de reputation, que quãd vous-vo⁹ iriez cacher au bout du monde, & que vous ne ſortiriez iamais d'vne chambre, ce que vous auez deſia fait vo⁹ produiroit. Il n'eſt point de tenebres pour vous: fuyez où vous voudrez: vous y porterez touſiours les rayõs de ceſte lumiere qui vous a fait eſclairer par le paſſé. Perſonne ne ſe peut offencer que vous vous mettiez en repos, c'eſt choſe que vous pouuez

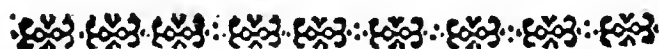
faire sans regret, ny morsure d'ame quelconque. Car que nous laissez-vous que vous-vous apperceuiez d'auoir laissé si vous ne voulez? Vos clients? ce n'est pas vous qu'ils demandent, mais quelque chose de vous. Vos amis? autrefois on recherchoit de l'amitié, à cest'-heure on ne se soucie que du profit. Les vieillards que vous aurez quittez referont leurs testamẽs: le donneur de bon-jour ira chercher vne autre porte: Il est mal-aisé qu'vne chose vaille beaucoup & ne couste gueres. Regardez ce que vous aymez mieux perdre, ou vous, ou quelque chose du vôtre. Pleust à Dieu que la Fortune vous eust laissé viure en la condition qu'elle vous auoit fait naistre; Et que le bon vent ne vous eust point emporté si loin de terre: vous estiez bien, sans ceste felicité precipitée, qui vous a fait auoir des Gouuernemens, & des Cõmissions, & pretendre aux charges de qui celles-cy ne sont que les degrez pour y monter: d'vn estat vous passerez à l'autre, & de cét autre, à vn autre. Mais en fin que sera-ce? Quand faites vous compte de vous reposer? quand vous aurez ce que vous desirez. Ce ne sera iamais. La suitte de nos cupiditez est comme celle des causes, de qui les Stoïques tiennent que les Destins sont enfilez. La fin de l'vne est la naissance de l'autre: vous-vous estes laissé choir en

vne vie, où la misere & la seruitude n'ont point de bornes. Tirez vous le col hors du joug : vous aurez meilleur marché de l'auoir coupé vne fois, que pressé perpetuellemẽt. Si vous reuenez à la vie priuée, vous y trouuerez bien les choses plus petites, mais elles ne laisseront pas de vous r'assasier : à ceste-heure vostre estomach est vn abisme : rien que vous y iettiez ne le contente. Or lequel est-ce que vous aymez mieux, d'estre pauure & saoul, ou riche & affamé. Les grands ne sont iamais sans Conuoitise : & sont encore exposez à la conuoitise d'autruy. Si vous n'estes content, vous ne pouuez contenter personne. Mais comme sortiray-je ? Faites comme vous voudrez : mais de quelle façon que ce soit il faut sortir. Souuenez-vous combien l'auarice vous a fait courre de fortunes, & combien de trauaux l'ambitiõ vous a fait trouuer agreables. Il faut vser aussi quelque chose pour vostre repos, ou vous resoudre de vieillir en ceste inquietude de commissions, ou de charges publiques, parmy le tumulte, & tousiours dans quelques nouueaux flots, d'où, quelque modeste, & paisible que vous soyez, vous n'aurez moyẽ de vous garentir. Qu'importe que vous veuïllez vous reposer ? Vostre fortune ne le veut pas : que sera-ce si vous la laissez monter plus haut ? L'accroissement du bien

ne sera-ce pas vn accroissement d'aprehension? Ie vous veux icy reciter vne chose, que Mecenas a dite en son Prometée. La torture luy fit à la fin découurir la verité. La seule hauteur estõne les choses esleuées: il a voulu dire, que le coupeau d'vne chose haute a tousiours de l'estonnement. Est-il possible qu'il y ait grandeur au monde qui vueille qu'vn hõme soit cõtraint deconfesser qu'il en est enyuré? Ce fut certainement vn bel esprit, & qui pouuoit mettre sa biẽdisance entre les exemples, si la prosperité de la Fortune ne l'eust rendu plutost femme, qu'effeminé. Vous en serez de mesme, si vous n'y prenez garde. Il eust enuie de prendre terre : mais ce fust trop tard : pliez les voiles de bonne heure.

II. Cette sentence de Mecenas me pounoit acquiter si ie voulois, mais ie me doute qu'il me faudroit auoir procez auecque vous, & que vous voudrez auoir vostre payement de mõnoye courãte. Puis qu'ainsi est, ie m'en vay en emprunter d'Epicure. Ne prenez pas tant garde à ce que vous mangez, comme auec qui vous mangez. C'est vne vie de Lyon, ou de Loup, que mãger sans vn amy. Pour auoir ceste élection, retirez-vous : autrement il faut que vous preniez la compagnie telle qu'entre ceux qui vous viennent voir, vn officier vous aura voulu choisir. Les amis ne se trouuent

point en vne ballecourt : ils ne s'esprouuent point en vne table. C'est le mal ordinaire des Grands, de penser estre aymez de ceux qu'ils n'ayment point, & croire que pour acquerir des amis, ce soit assez de les obliger. Au contraire, il est des hommes qui ne veulent du mal qu'à ceux qui leur ont fait du bien : plus ils doiuent, plus il haïssent vne petite somme estrange celuy qui l'emprunte: vne grande le rẽd ennemy: Et quoy donc, les plaisirs ne font pas les amitiez ? Si-font, pourueu qu'on choisisse ceux qui les doiuent receuoir, & qu'indifferemment on ne les épande pas sur les premiers venus. Ainsi iusques à ce que de vous-mesmes vous soyez capable de vous cõduire, prenez l'aduis de ceux qui sont sages, & ne regardez pas tant ce qui vous part des mains, comme la personne qui le reçoit.



EPISTRE XX.

ARGVMENT.

I. La Philosophie est vne eschole de bien faire, & non de parler: Estre constant en ses resolutions est la marque d'vn homme sage.

II. La Pauureté faict cognoistre les

vrays Amys : La gloire d'vne ame genereuse n'est point d'aller au deuant des incommoditez, mais par le mépris des richesses de s'y preparer, comme à choses qui ne sont pas fort difficiles à supporter.

III. Qu'il faut quelquesfois se representer vne Pauureté imaginaire, pour s'accoustumer à la veritable.

I. SI vous-vous portez bien, & pensez auoir du merite assez, pour estre quelque iour vostre, ce sont les meilleures nouuelles que ie sçaurois receuoir de vous. Ie serois bien-aise d'auoir l'honneur de vous tirer de la confusion où vous estes, auecque peu d'esperance de vous en débroüiller. C'est pourquoy ie vous prie, & vous conseille de faire descendre la Philosophie iusqu'au fonds de vostre ame, & de mettre en practique ce que vous auez appris, non auecque du langage, ou par des escrits, mais par asseurance de courage, & diminution de vos passions. Verifiez vos paroles par effects. Il n'est pas question ny de haranguer deuant vne assemblee, pour faire admirer son eloquence, ny de disputer de quelques propositions curieuses, pour

entretenir de ieunes hommes, & ie ne sçay quelles gens, qui ne sçauent où passer le iour. La Philosophie est vne escole de bien faire, & non de parler: elle veut que chacun se forme à sa regle: qu'on viue comme on parle: & qu'en nos actions tout soit d'vne peinture, sans qu'il y ait rien de dissemblable ny de bigarré. Le principal office de la sagesse, & sa marque la plus euidente, c'est que les œuures ne dementent point les paroles, & qu'en toutes occurrences vn homme se trouue tousiours égal à soy. Mais qui sera capable de ceste perfection? peu de gens sans mentir: Et toutesfois il s'en trouuera quelques-vns. C'est chose qui n'est pas bien-aisee: mais si est-ce que ie n'oblige pas le sage à marcher tousiours de mesme pas: il me suffit qu'il tienne tousiours vn mesme chemin Prenons donc garde si nous nous habillons point d'vne façon, & gouuernons nostre maison de l'autre: Si nous ne baillons point trop auarement aux autres ce que nous prenons trop liberalement pour nous: Si vous n'estes point frugal en despence de table & trop somptueux en magnificence de bastimens. Choisissons pour vne fois vne forme de viure, & la suiuons eternellement. Il y en a qui sont mesquins & sordides en leur maison, & qui dehors sont les grands & les magnifiques. Ceste inégalité vicieuse

est la marque d'vn esprit qui chancelle, & qui n'est point encore en bonne assiette. Ie m'en vay vous dire d'où leur vient ceste humeur ainsi variable, & pourquoy il y a si peu de rapport de leur conseil à leur execution. Ils ne se proposent point vn certain but : & s'ils le font ils n'y perseuerent point, mais se laissent incontinent emporter ailleurs, & ne se contentent pas de changer: mais retournent sur leurs pas, & reprennent la resolution mesme qu'ils auoient condamné auparauant. Affin donc de laisser les anciennes diffinitions qu'on a faites de la sagesse, & comprendre toute la consideration de la vie humaine ie me contenteray de ce que ie vous vay dire. Qu'est-ce que sagesse? quand on a voulu quelque chose, estre tousiours ferme à la vouloir, & ne vouloir iamais ce qu'vne fois on n'a point voulu. Ie n'y adiouste point ceste petite exception, que ce qu'on veut soit iuste, pource qu'il est impossible qu'vne chose iniuste puisse plaire continuellement. Les hommes sçauent peut-estre ce qu'ils veulent en ce moment où ils veulent: mais apres ils n'en sçauent plus rien. Il n'y a personne du tout ferme à vouloir, ou ne vouloir point. Le iugement se change: il se contredit d'vn iour à l'autre, & de là vient que plusieurs font de la vie cōme d'vn ieu. Suiuez-donc ce chemin que vous auez

pris, & peut-estre qu'il vous menera à la perfection, ou pour le moins vous gaignerez ce poinct, que si quelque chose vous manque, vous serez le seul qui reconnoissez vostre deffaut.

II. Mais que deuiendront mes domestiques ? quand ils ne mangeront plus vostre pain, ils mangeront le leur. Vous sçaurez par la pauureté ce que le bien que vous auez fait ne vous a sçeu faire apprendre. Les amis de cœur vous demeureront : vous ne serez laissé que de ceux qui vous suiuoient pour quelque autre chose que pour vous. Quand la pauureté ne vous seruiroit qu'à vous faire connoistre qui vous ayme, n'est-ce pas du suiet assez de la vous faire aymer? Ne vous verrez-vous iamais en vn estat qui n'oblige personne à mentir pour vous faire honneur? Faites donc que toutes vos pensees, toute vostre solitude, & tous vos souhaits soient d'y paruenir. Remettez à Dieu tous les autres vœux que vous luy pouuez auoir faicts, & qu'il vous accorde cestui-cy, que vostre contentement soit en vous-mesme, & aux biens qui ne procedent que de vous Quelle felicité sçauriez vous voir plus à commandement? Reduisez vous si bas, qu'il soit impossible de tomber. Le tribut de ceste lettre que ie m'en vay vous payer, vous donnera plus de suiet de vous y re-

soudre : soyez en jaloux tant qu'il vous plaira. Ie sçay bien qu'Epicure ne se fâchera non plus de payer pour moy, qu'il a fait par le passé. Croyez que quand ie vous verray estendu sur quelque pauure lit, & vos habits tous déchirez, ce que vous me direz m'en semblera biẽ plus braue & plus magnifique. Ie n'en orray pas seulement le langage, i'en verray l'experience : Pour moy ie ne prés iamais tant de plaisir d'ouïr nostre Demetrius, que quand ie le rencontre couché sur la paille, ou sur quelque chose encore pis, & si mal en ordre, qu'il est plustost nud qu'habillé, car il ne professe pas la verité : il la témoigne. Et quoy donc ? ne peut-on viure parmi les biens, & les mespriser ? pourquoy non : On ne peut dire qu'vn homme n'ayt beaucoup de courage, qui apres auoir long-temps amoureusement regardé les richesses, se prend à rire de ce qu'elles le sont venu trouuer : & les reconnoît siennes plustost par oüy dire, que pour sentiment qu'il en ait. Ce n'est pas peu de pouuoir conuerser parmy les richesses, & ne s'y laisser point corrompre. Il y a de la gloire d'en auoir, & viure en pauure ; mais il y a moins de peril à n'en auoir point. Ie ne sçay, direz-vous, si ce riche tomboit en pauureté, comme il la supporteroit patiemment. Ie ne sçay, vous répondray-je pour Epicure, si la Fortune don-

noit des biens à ce pauure, comme il auroit du iugement & du courage à les mépriser. Il faut entrer au fonds de leur ame de l'vn & de l'autre, & voir si c'est à bon escient & sans fard, que le pauure prend plaisir à l'estre, & si le riche, quelque bonne mine qu'il fasse, ne se resioüit point d'auoir du bien. Ce n'est pas vn grand tesmoignage d'vne volonté bien disposee, qu'vn méchant lict, ou vn mauuais habillement, sinon qu'il y paroisse, non de la necessité, mais & de l'election & du consentement à les auoir. Au demeurant la gloire d'vne inclination genereuse n'est point à chercher mal à propos ces incommoditez, comme plus salutaires au repos de ceste vie : mais de s'y preparer indifferemment comme à choses qui ne sont point si difficilles, qu'il n'y ait moyen de les supporter. Et certainement, Lucilius, elles sont supportables, voire plaisantes, quand on y vient aduerty de longue main. La securité les accompaigne, sans laquelle nous ne pouuons iamais rien auoir qui nous donne du plaisir.

III. Nous ferons donc bien, à mon aduis, à l'imitation de beaucoup de grands personnages, de nous reseruer quelques iours, où par l'exercice d'vne pauureté imaginaire, nous-nous accoustumions à la veritable. Dequoy nous auons d'autant plus de besoin, que nous aurons esté plus

noyez dans les delices, & que toutes choses nous sembleront plus dures & difficiles. Il faut pincer nostre esprit, afin qu'il se réveille, & luy rementeuoir le peu que Nature nous a ordonné pour nostre entretien. Il n'y a personne qui sorte riche du ventre de sa mere: quiconque vient au mõde, il faut qu'il se contente d'vn peu de laict pour sa nourriture, & d'vn morceau de drap pour son habillemẽt: Et cependant de si petits commencemens viennent ces ambitions disproportiõnees, à qui les Royaumes entiers ne sont pas encore assez.



EPISTRE XXI.

ARGVMENT.

I. La Vertu nous rend immortels, & non les biens de Fortune.

II. Celuy qui a borné ses desirs est riche.

I. PEnsez-vous que vostre empeschement vienne d'où vous m'écriuez? vous n'auez rien qui vous trauerse tant que vous-mesmes; C'est delà que vient vostre inquietude, que vous ne sçauez ce que vous demandez, & approuuez mieux la Vertu que vous ne vous y rangez. Vous

voyez bien où eſt la Felicité ; mais vous n'auez pas aſſez de cœur pour vous y acheminer ; Puis que vous ne ſçauez d'où cela vient, ie le vous diray. Vous penſez que ce qu'il vous faudra laiſſer, ſoit quelque choſe bien eſtimable ; Et autant de fois que vous vous repreſentez le repos de la vie, où vous voudriez bien paſſer, autāt de fois l'éclat de celle d'où vous partirez vous retient, comme ſi vous deuiez choir au fonds de quelque ſale & tenebreuſe obſcurité. Vous vous trompez, Lucilius, de la vie où vous eſtes, on mõte à celle que vous deſirez. Il y a entre ces deux vies, la meſme difference qu'entre la lumiere & la lueur : l'vne, qui a ſon origine en elle meſme, & l'autre qui n'eſclaire que par autruy. La vie où vous eſtes, pour ce qu'elle eſt frappée d'vn brillement exterieur, donne incontinent vne ombre eſpaiſſe à ceux qui s'y arreſtent: celle que vo⁹ deſirez a de ſoymeſme vne ſplendeur veritable, & n'emprunte point de rayons pour eſclairer. Vous iuirez du luſtre de voſtre ſcience : ſa celebrité vous rendra celebre. Epicure écriuāt à Idomeneus, l'vn des principaux Officiers du Roy ſon maiſtre, & qui eſtoit employé en affaires de grande importance ; pour le tirer d'vne vie qui n'auoit que de la monſtre, & luy faire embraſſer vne gloire ſolide & durable, luy diſoit : Si vous cherchez de

l'honneur, toutes ces vanitez que vous suiuez : & qui vous font suiure, ne vous en donneront point tant que mes lettres. Ne luy a-t'il pas tenu promesse? Qui iamais eust ouy parler d'Idomeneus, s'il ne se fust rencontré dans les lettres d'Epicure? Tous ces Magistants, & Satrapes, & ce Roy mesme, d'où venoit la grandeur d'Idomenée, ont leurs noms, aussi bien que leurs cendres dans le tombeau. Atticus eust Agrippa pour gendre, Tyberius pour pere de son gendre, & Drusus Cesar pour arriere-neveu. Et toutesfois auecque tous ces noms si grands & si magnifiques, si les lettres de Ciceron ne l'auoient mis au monde, on ne sçauroit pas qu'il a vescu. Nous serons couuerts d'vne profonde espaisseur de siecles, qui tomberont sur nous : il y aura quelques esprits qui leueront la teste, & long-temps disputeront la conseruation de leur memoire, mais à la fin ils succomberont eux-mesmes, & comme les autres, seront noyez en l'abisme d'vn silence perpetuel. Ce que promettoit Epicure à son amy, ie le vous promets, Lucilius. I'ay du credit auecque la posterité : i'ay dequoy faire viure ceux qu'il me plaira mener auecque moy. Nostre Virgile a promis à deux de faire qu'il seroit memoire d'eux eternellement: & de fait il leur tient promesse.

Fortunati ambo, &c.

Tous ceux que la Fortune produit à la veuë du monde, & que les Roys font les pieces principales de leur estat, sõt honnorez, & leurs maisons frequentees, tandis qu'ils viuent: mais ils n'ont pas si tost fermé les yeux, qu'on n'en parle plus. Il est au contraire des beaux esprits: c'est apres la mort qu'on les estime d'auantage, & non pas eux seulement, mais generalement tous ceux qui en quelque façon se sont attachez à leur memoire.

II. Puis qu'Idomeneus a eu place en ma lettre, il est raisonnable qu'il luy en couste quelque chose. Epicure luy voulant persuader, d'enrichir Pytocles par vne voye extraordinaire, mais indubitable, luy dit vne parole fort remarquable. Voulez-vous, dit-il, que Pytocles soit riche, n'accroissez point ses biens, mais diminuez ses conuoitises. Ceste sentence sans interpretation est assez claire & a trop de grace pour luy chercher d'embelissement. Ie vous aduertiray seulement d'vne chose; que ce qu'il a dit des richesses, se peut appliquer par tout où vous vous en voudrez seruir. Voulez-vous faire Pytocles honneste-hõme? n'accroissez point ses honneurs, diminuez ses conuoitises. Voulez-vous qu'il soit en vne volupté perpetuelle? n'accroissez point ses voluptez, mais diminuez ses conuoitises. Voulez-vous que sa vie soit longue? n'ac-

croissez point ses années, mais diminuez ses conuoitises. Toutes ces paroles ne sont point particulierement à Epicure; elles sont publiques. Ie tient qu'il faut faire en la Philosophie comme au Senat. Quand quelqu'vn a dit quelque chose, qui me plaist qu'en quelque partie, ie luy fais diuiser son opinion, & me range de son costé; Et puis i'allegue tout exprés Epicure, afin que ceux qui se voudroient ietter de son party, pensans y trouuer la couuerture de leurs intentions vicieuses, sçachent que de quelque costé qu'ils se tournét, il faut qu'ils se resoluent d'estre gens de bien, & se comporter auec honneur. Quand ils iront pour se rendre dans ses iardins, & qu'ils verront escrit sur sa porte ; *Passant, il y a bon logis ceans : la Volupté y est tenue pour souuerain bien:* Apres cela vous trouuerez vn concierge gracieux, qui vous traittera de boüillie, & vous donnera de l'eau tout ce que vous en voudrez. Il vous dira: Et bien ne vous faisie pas bonne chere? on ne s'affame point en ces iardins: on s'y rassasie: ce qu'õ y boit ne prouoque point l'alteration, mais oste la soif, auec vn remede gratuit & naturel. I'ay passé ma vie en ceste volupté: ie vous parle de ces desirs qui n'escoutent point de consolation, & à qui par force il faut donner quelque chose pour les appaiser: car quant aux autres, qui se peuuent remettre

à vne autre fois, chaſtier, corriger, ou ſupprimer du tout, ils ne ſont ny naturels, ny neceſſaires, ny nous ne leur deuons rien. Si nous leur baillons quelque choſe, c'eſt de noſtre gré. Le ventre ne veut point de remonſtrance : il demande, il ſomme. Et toutesfois ce n'eſt point vn faſcheux crediteur: nous le renuoyons pour peu de choſe : il ſe contente de la raiſon, & ne veut pas qu'on ſe ruïne pour le payer.



EPISTRE XXII.

ARGVMENT.

I. Le ſage ſe doit tout à fait démeſler des occupations ſpecieuſes en apparence, & pernicieuſes en effect.

II. Le moyen d'eſchaper aux occupations publiques, c'eſt d'en meſpriſer les honneurs & les recompenſes.

III. Nous entrons au monde meilleurs que nous n'en ſortons.

1. VOvs connoiſſez deſia bien que vous ne ſçauriez mieux faire que de vous demeſler de ces occupations

specieuses en apparence, & pernicieuses en effect : mais vous ne sçauez pas le moyen d'y paruenir. Il y a des choses qu'on ne peut monstrer qu'en presence. Vn medecin ne sçauroit par lettres ordonner aux malades les heures qu'il doit manger, ou se mettre au bain : il faut qu'il luy taste le pouls. Le vieux prouerbe dit, Que le Gladiateur delibere sur l'arene. Son aduersaire fera quelque mine, ou quelque mouuement de la main, ou se mettra sur quelque posture, sur laquelle il se resoudra de ce qu'il faudra qu'il fasse. Pour les choses qui se doiuent faire, ou qui se font ordinairement, il y a bien moyé de les escrire & de les faire sçauoir non seulement aux absents, mais à ceux mesmes qui viendront au monde, apres que nous en serons hors. Mais de prescrire le temps, ou la façon de proceder en quelque chose, c'est vn aduis qui ne se peut donner de loing. Il en faut deliberer auecque les yeux: l'occasion nous eschappe d'vn moment à l'autre : ce n'est rien que d'estre present pour la voir, qui n'est vigilant pour l'employer : Et pource espiez-la bien: si vous la voyez, ne faillez pas de la prendre; & quoy qui en arriue, ne demeurez plus comme vous estes. Vous viuez d'vne façon que vous seriez plus heureux de ne viure point. Toutesfois ie ne suis pas d'aduis que ce changement se fasse

auec violence. Rompez ce que vous auez meslé plustost que de ne vous degager point. Mais deuant que de le rompre, faites ce que vous pourrez pour le desbroüiller. Il n'y a si poltron qui n'ayme mieux tomber vne fois, que d'estre en bransle toute sa vie. Ce pendant pensez que vous estes loin de terre,& ne vous engagez point plus auant en la mer. Soit que vous mesme vous soyez mis dans la barque, soit que comme vous le voulez faire croire, vous y ayez esté porté fortuitement, si vous passez outre, vous n'auez point d'excuse: on verra bien que vous y estes non par fortune,mais par election. Ce sont contes que ce qu'on dit ordinairement: Ie n'ay sçeu m'en garentir,ie n'é voulois rien faire,mais ç'a esté force:on ne force iamais personne de courre apres la felicité: c'est quelque chose de ne la reietter point, & demeurer ferme. Quand la Fortune vient, sans aller au deuant, pour la faire marcher plus vistement, ie veux,si vous le trouuez bon,qu'auec moy vous ayez encor en vostre conseil des gens plus sages que ie ne suis, & de qui ie prends ordinairement l'aduis quand i'ay quelque chose à deliberer. Il y a dans Epicure vne lettre qu'il escrit à Idomeneus, qui se rapporte fort à ce propos. Il le prie qu'il se haste, & qu'il se despeche le plus qu'il pourra, deuant qu'il suruien-

ne quelque empeschement, qui luy oste la liberté de s'en aller. Toutesfois il adiouste incontinent apres, qu'il ne doit rien tenter que bien à propos; mais que quand l'heure sera venuë, il se iette par la fenestre plustost que de demeurer: Qu'au reste celuy qui pense à la fuitte ne doit iamais s'endormir: & que pourueu qu'on ne preuienne ny perde le temps, il n'y a rien si difficile qui ne puisse auoir vne bonne fin. Peut-estre vous voulez sçauoir ce qu'en tiennent les Stoïques. Il ne faut pas qu'on vous fasse acroire que ce soient gens qui se precipitent au peril sans iugement, ils sont plus considerez que resolus: vous attendez possible qu'ils vous disent que c'est vne honte de laisser tomber sa charge; que depuis qu'on a pris vne profession, il faut lutter contre ce qu'elle a de mal-aisé, & que la marque d'vne ame magnanime & valeureuse est de se roidir contre les difficultez. Ils vous tiendront ce langage, quand il y aura quelque fruit en la perseuerance, & qu'il ne sera question de chose qu'on ne puisse ny faire ny souffrir auec honneur: autrement vn homme de bien ne voudra pas s'attacher apres quelque chose de sordide, ny d'vne occupation en faire naistre vne autre, pour auoir tousiours quelque suiet de se tourmenter. S'il se trouue vne fois embarqué dans les affaires du monde, il n'en vou-

dra pas tousiours souffrir les marees, comme vous pensez qu'il fera : mais ayant reconneu combien les choses qui luy donnent de la peine sont peu durables, incertaines, & doubteuses, il se retirera tout bellement, & sans tourner le dos reculera iusques à ce qu'il soit hors de peril.

II. Le moyen d'eschapper aux occupations c'est d'en mespriser les recompences: il n'y a que cela qui nous arreste, & noũs retienne ? Quoy donc, que deuiendront tant de belles esperances ? M'en iray-ie sur le point de faire la recolte ? N'auray-ie plus personne qui vienne apres moy, personne qui corne apres mon carrosse ; ny qui se pourmene en ma basse-court ? Ce sont vanitez que les hommes ne peuuent laisser qu'à regret : ils detestent bien les arbres, mais ils prennent plaisir d'ẽ cueillir le fruit, ils se plaignent de l'ambition comme d'vne maistresse ; c'est à dire, si vous examinez le fonds de leur affection, ils ne luy veulent pas de mal, mais ils sont en dispute auec elle. Sondez cette sorte de gens, qui font mine d'auoir à contre-cœur les choses qu'ils ont recherchees, & pensent de fuir ce qu'ils pẽsent leur estre necessaire: Vous trouuerez qu'ils sauourent comme sucre ce qu'ils reiettent comme absynthe. On ne les tient point, ils s'arrestent volontairement: il n'est point tant d'esclaues, comme il en est qui pren-

nent plaisir de l'estre. Mais vous auez enuie de vous dégager de la seruitude : la liberté vous plaist à bon escient tout ce que vous demandez, c'est de le pouuoir faire si à propos, que iamais plus vous n'ayez suiet de vous soucier de rien. Vous ne trouuerez point de Stoïque qui ne soit en cela de vostre opinion. Il n'y a ny Zenon, ny Crisippus qui vous conseillent chose qui n'ait quelque mesure, qui ne soit raisonnable & que vous ne puissiez faire auec honneur. Mais si vous voulez attendre que vous ayez donné ordre à ce que vous porterez quant & vous, & aux prouisions qu'il vous faudra pour vostre retraite, ce ne sera iamais fait. Quand vn vaisseau se brise, ceux qui se iettent à la nage, ne se chargent point de leurs hardes. Ne vous souciez que de gaigner le port d'vne meilleure vie. Les Dieux vous assisteront : mais non pas comme ils assistent ceux à qui d'vn bon visage ils donnent des maux déguisez d'vne apparence magnifique, se garantissans de ceste excuse, que si ce qu'ils baillent est dommageable, ils n'ont peu refuser ce qu'on leur a demandé.

III. Ie m'en allois cachetter ma lettre: mais il me la faut r'ouurir, afin que vous ne la receuiez point, qu'auec le present accoustumé. Tout à ceste-heure il me vient de souuenir d'vne parolle d'Epicure, aussi

veritable

veritable, que bien dittene fouïlle tousiours dans les coffres d'autruy. Nous-nous en allons tous de ce monde, comme si nous venions d'y arriuer. Prenez qui vous voudrez, ieune, vieil, ou de moyen âge; vous n'en trouuerez pas vn qui n'ignore la vie, & qui n'aprehende la mort. Nous nous remettons tous au lendemain; & de là vient que nous n'auons iamais rien de prest. Ce que ie trouue de meilleur en ceste sentence, c'est qu'elle reproche l'enfance aux vieillards. Comme nous sommes entrez au monde, nous en sortons. Cela n'est pas vray: nous naissons meilleurs que nous ne mourons. La faute en est à nous: il ne s'en faut point prendre à Nature: elle a plustost sujet de se plaindre de nous, & nous dire: D'où vient cecy? quand ie vous mis au monde, vous n'auiez point de cupiditez, point de frayeurs, de superstition, de perfidie, & de toutes ces autres pestes que vous auez à ceste-heure? Que n'en sortez vous tels que vous y estes venus? nous serions vrayement sages, si nous pouuions mourir auec aussi peu de peur comme nous sommes nez. Mais comme le peril approche, nous ne sçauons plus où nous en sommes: nous auons l'ame & le visage en desordre, & versons des larmes, que nous sçauons bien qui ne nous seruiront de rien. Quelle vilenie est-ce que d'estre en alarme

sur le point de sortir hors de tout peril? L'occasion de ce trouble est, Que nous n'auons du tout rien de ce que nous voudrions bien auoir. Quand nous sommes prests de mourir, il ne nous est rien demeuré de ce que nous auons vescu. Nous auons laissé tout escouler : nous ne nous soucions point d'vne bonne vie, mais d'vne longue : Et cependant, le bien viure est si facile, que tout le monde le peut faire, & le viure longuement si difficile, qu'il n'y a pas vn qui puisse adiouster vne heure seulement à son dernier iour.



EPISTRE XXIII.

ARGVMENT.

I. La vraye ioye consiste en la bonne conscience, au mespris des vanitez, des choses casuelles, & en vn reglement de vie uniforme.

II. Celuy vit honteusement, qui commence tous les iours à viure.

I. VOVS attendez que ie vous mande comme l'Hyuer nous a traittez doucement comme il n'a esté ny si long ny si rigoureux que de coustume, cõme le prin-

temps eſt faſcheux, comme il eſt froid extraordinairement, & toutes ces niaiſeries de gens qui ne cherchent qu'a remplir le papier. Pour moy ie ne vous veux rien eſcrire dequoy nous ne puiſſions receuoir quelque profit. Que ſera-ce donc, ſinon de vous exhorter à prendre garde que vous ayez l'ame bien-faitte? Demandez-vous qui en eſt le fondement? de ne ſe reioüir point des vanitez. Ay-ie dit que ç'en eſt le fondement? ç'en eſt le faiſte. Quand vn hõme en eſt venu là, qu'il ſçait dequoy ſe reioüir, & que pour eſtre heureux, il ne ſe remet à la diſcretion d'autre que de ſoy-meſme, il ne ſçauroit monter plus haut: Quiconque ſe laiſſe chatoüiller à quelque eſperãce quelque apparente, & facile qu'elle ſoit, & quelque bon ſuccez que ce qu'il ſe propoſe ait accouſtumé d'auoir, il eſt impoſſible que iamais il ayt ny l'ame nette, ny le courage bien aſſeuré. Faites Lucilius, que voſtre premiere leçon ſoit d'apprendre à vous reſiouir. Vous me direz que vous oſtant les choſes fortuites, & les eſperances qui ſont les plus cheres delices de l'eſprit de l'homme, ie ne vous en laiſſe pas beaucoup de ſuiet. C'eſt tout au contraire : ie ne veux pas que iamais vous ſoyez ſans contentement. Tout ce que ie demande, c'eſt qu'il naiſſe en voſtre maiſon : il y naiſtra, pourueu qu'il ſoit en vous

mesme. Les autres ioyes, relaschent bien le front, mais elles ne remplissent pas l'estomach; ce ne sont que fumees : il ne suffit pas de rire pour estre ioyeux: il faut que l'ame soit gaye, en bonne assiette, & si releuee, que toutes choses demeurent au dessous d'elle. Croyez moy, c'est vne chose seuere qu'vne ioye veritable. Auez vous opinion qu'on puisse sans se rider, & comme parlent ces affetez, en faisant les doux yeux, mespriser la mort, ouurir la maison à la pauureté, resister à ses affections, & se disposer à la patience d'vne douleur? Il n'y a point de doubte que le contentement de ces meditations ne soit grand : mais il n'a pas le goust bien delicat. C'est celuy que ie veux que vous recherchiez. Ne vous souciez que d'en rencontrer la source: vous n'en trouuerez iamais le bout. Les metaux de peu d'importance sont ordinairement si pres du gazon, qu'on les descouure en deux coups de besche: Ceux qui sont de prix se cachent au fonds de la terre : mais aussi tant plus qu'on y fouïlle, tant plus on y trouue dequoy fouïller. Tout ce que le vulgaire estime, n'est que piperie : s'il a quelque plaisir, il ne fait que s'espandre en la superficie, & ne penetre point à l'interieur. Il ne peut y auoir de fondement en vne ioye qui vient de dehors; Celle de qui ie parle, & où ie tasche de vous conduire,

eſt eſſentielle, & n'a pas tant d'apparence, que de verité. Voulez vous eſtre heureux, Lucilius? il n'y a qu'vn chemin qui vous y mene : marchez ſur toutes ces vanitez que vous voyez luire, & ne deſirez point vne choſe que vous ne pourrez auoir, ſi vous ne la mendiez. Tournez vous touſiours du coſté du vray bien, & vous reſiouïſſez à vos deſpens. Comment à mes deſpens? De vous, & de ce qui eſt meilleur: En vous quant au corps. Encore qu'il ſoit l'organe de la pluſpart de nos operations, traitez-le comme neceſſaire: mais n'en faites point de cas. Les voluptez qu'il donne ſont vaines, & ne durent point: elles ſont auſſi toſt hayes comme paſſées : & bien ſouuent ſe changent en leur contraire, ſi on ne les prend auecque beaucoup de diſcretion. Ce que ie vous dis eſt veritable. Elles ſont en vn precipice, & qui n'y garde meſure, il en ſort ordinairemẽt de la douleur. Or il n'eſt rien ſi mal-aiſé que de garder meſure en ce qui eſt à noſtre gouſt. D'vn bien veritable prenez en tout à voſtre aiſe. Vous eſtes aſſeuré que la quantité ne vous en peut faire mal. Vous me demanderez, Que c'eſt que ce bien veritable, & d'où il peut venir. Ie le vous diray : De la bonne conſcience, des intentions vertueuſes, des actions droites, du meſpris des choſes caſuelles, & d'vn reglement de vie vni for-

me, qui ne s'égare iamais de son chemin. Car comme, seroit-il possible que ceux qui ne sont que sauter d'vn dessein à l'autre, ou qui mesmes n'y sautent pas, mais se laissent aller au gré de la Fortune, estans vagues & suspendus, eussent quelque chose de certain & d'arresté ? Il s'en trouue peu qui gouuernent eux & leurs affaires par conseil. La plus-part ne vont pas, mais sont portés, comme ces choses que nous voyons flotter sur vne riuiere : Les vnes, parce que l'eau qui les soustient est molle & dormante, descendent tout bellement en bas, les autres par le fil impetueux sont trainées auecque violence. Les vnes par vn branslement languide sont jettees à bord : Et les autres rapidement emportees jusques en la mer. Il faut donc prendre vne resolution de ce que nous auons à faire. Et quand elle est prinse, y perseuerer.

II. Mais il est temps de payer ce que ie doy : ie m'en vay acquitter ceste lettre auec vne belle parole de vostre Epicure. C'est chose fascheuse de commẽcer tous les iours à viure, ou si vous trouuez la conception mieux exprimee de ceste façon, c'est mal viure que de commencer tousiours à viure. Demandez vous pourquoy ? pource que leur vie est tousiours imparfaite, & qu'il n'y a point d'apparence qu'vn homme qui ne fait que commencer à viure, se puisse

preparer à mourir : il faut faire en sorte, que nous ayons tousiours assez vescu. Ceste meditation n'entre point en l'esprit d'vn homme, qui pense tousiours estre au commencement de sa vie. Ne croyez-pas que le nombre en soit petit : il n'en est gueres d'autres. Si vous-vous en estonnez, ie vous diray chose qui vous estonnera bien dauantage. Il en est qui commencent de viure quand il est temps de cesser : il y en a qui cessent de viure, & n'auoient pas encore commencé.



EPISTRE XXIV.

ARGVMENT.

I. Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.

II. Le moyen de n'apprehender point les maux à venir, est d'en prendre la mesure à par soy & taxer sa crainte.

III. La mort n'a que l'apparence d'vn plus grand mal, & toute sa pompe n'est que la douleur d'vne goute, d'vne collique, ou d'vne femme en son accouchement.

IV. La mort & les afflictions sont la condition de la vie.

V. Chasque iour emporte vne partie de nostre vie, & la derniere heure n'est pas celle qui fait la mort, mais qui l'accomplit.

VI. L'homme sage ne doit craindre ny desirer la mort.

I. VOvs me mandez que les brauades de vostre partie vous font douter que vous n'ayez quelque arrest à vostre preiudice : c'est peut-estre afin que ie vous mette l'oreille sous le coude, & que ie vous conseille de vous flatter de l'esperance de quelque meilleur euenement. Car besoin est-il d'aller au deuant des maux préocuper vne douleur que nous sentirons assez tost quand l'occasion en sera venuë, & gaster la iouissance du present par l'aprehension de l'aduenir ? Il n'y a point de doute que vous n'ayez faute de iugement, si vous vous rendez miserable à ceste heure, pource que vous serez miserable quelque iour.

II. Mais ie vous veux bien mener à la securité par vn autre chemin. Si vous voulez vous despoüiller de toute solicitude, faites conte, que ce que vous doutez qui vous auienne, indubitablemẽt vous auien-

dra. Quelque mal que ce soit, prenez-en la mesure à par-vous, & taxez vostre crainte; vous trouuerez que ce qui vous fait peur, s'il est grãd ne sera pas de longue duree: Il n'en faut point aller chercher la preuue biẽ loin : il n'y a point de siecle qui n'ayt des exemples de pareilles resolutions : Iettez les yeux de quelque costé que vous voudrez dedans l'Italie ou dehors, vous trouuerez par tout des ames grandes, & d'acquisition, & de naturel. Ie veux que vous soyez condamné, que pouuez vous auoir pis que le bannissement ou la prison? Que sçauroit craindre le corps au delà de la flamme & de la mort? Considerez chacune de ces douleurs à part, & quand & quand ramenteuez vous ceux qui l'ont mesprisée; vous serez plus en peine de les choisir que de les chercher. Rien ne déplut à Rutilius en sa condemnation, que d'auoir esté mal-iugé. Metellus en son bannissement eut patience : Rutilius print plaisir au sien. L'vn reuint pour gratifier sa Republique qui le r'appelloit : l'autre prié par Sylla de reuenir, ne craignit point de le refuser, en vn temps, ou luy refuser estoit crime capital. La prison ne fit point taire Socrate : on luy donna moyen de se sauuer; mais il n'en voulut rien faire, & demeura, pour apprendre aux hommes le mespris de deux choses qu'ils aprehendent le plus, la mort, &

la prison. Mutius se rostit la main ; c'est vne chose bien cruelle que le feu : mais combien l'est-il d'auantage quand c'est vous mesme qui vous estes occasion de le sentir ? Vous voyez vn homme qui ne sçait que c'est de science, & qui n'a iamais oüy leçõ du mépris de la douleur, ny de la mort, fortifié seulement d'vn courage militaire, se donner luy-mesme la punition d'vn dessein mal executé. Il demeura ferme à regarder fondre sa main dans la flamme : Et quoy qu'il ne luy en restast plus que les os dépoüillez, ne l'osta iamais que l'ennemy mesme ne luy fist oster le feu. Il pouuoit bien faire quelque chose auecque plus de succés, mais non auecque plus de valeur. Voyez cõme la cruauté n'est pas ny si dure ny si tendre à ordonner le supplice, cõme est la vertu à les endurer. Il fut plus facile à Porsenna de pardonner à Mutius la volonté qu'il auoit euë de le tuer, qu'à Mutius de se pardonner à soy-mesme la faute qu'il auoit faite de ne l'auoir point tué. Vo⁹ me dirés que ce sont de cõtes qu'õ fait aux escoles, & que tantost quand il sera question de mespriser la mort, j'auray l'exemple de Caton tout prest à mettre sur le bureau. Pourquoy ne l'y mettrois-je ? pourquoy ne vous representerois-je comme ceste nuict qui fut sa derniere, lisant le liure de Platon, son espée au cheuet de son

lit : (car il auoit aussi bien pourueu à pouuoir mourir qu'à le vouloir) apres auoir donné l'ordre, qui se pouuoit donner au desordre où estoient ses affaires, il pensa qu'il falloit faire en sorte que Caton ne peust receuoir la vie ou la mort de personne: Et pour cét effet ayant tiré du fourreau son espee, qui jusques-là n'auoit iamais fait de sang : Tu n'as rien gaigné, dit-il, Fortune d'auoir trauersé toutes mes entreprises. Iusques icy j'ay combatu pour la liberté de ma patrie : mais non encores pour la mienne. Ie ne me suis point obstiné pour viure libre, mais pour viure entre des libres. Maintenant que les choses du mõde sont déployees, & que leur confusion n'a plus de remede : il est temps de mettre Caton, en lieu de seureté : Et là dessus il se la plongea dãs l'estomach : Et bien-tost apres diminué de sang & de force, mais aussi ferme de courage qu'auparauant, non plus en colere contre Cesar, mais contre soy-mesme, à faute d'armes, fourra ses mains dans sa playe, en arracha les emplastres, & les bandes, & fit sortir cét esprit si genereux & si braue, qui ne pouuoit rien voir au dessus de soy. Ie ne vous ameine pas tous ces exẽples, pour exercer vostre esprit, mais pour vous asseurer cõtre ce qui vo⁹ fait le plus de peur. Or il n'y a point de meilleur moyen de vous asseurer, que de vous monstrer

que le mespris de ce moment de rendre l'ame, est vne resolution où les plus grands personnages sont bien souuent égalez par des esprits foibles, qui iamais en autre occasion n'ōt donné tesmoignage d'auoir du cœur. Scipion, de qui le grand Pompee auoit espousé la fille, ayant esté reporté par vn vent contraire à la coste d'Afrique, où tout aussi-tost il se trouua tellement inuesty dās sō vaisseau, qu'il n'y auoit moyen qu'il eschappast, se donna de l'espee au trauers du corps; Et comme il oüyt qu'on demandoit où estoit le General; il respondit, le General se porte bien. Ceste parole le fit aller du pair auecque tous ceux de sa maison; & continua l'opinion qu'on auoit, que l'Afrique estoit fatale à la gloire des Scipions. Ce fut beaucoup de vaincre Carthage : mais ce fut encore plus de vaincre la mort. Le General, dit-il, se porte bien. Eust-il esté raisonnable qu'vn General, & vn General qui commandoit à Caton mesme, fust mort d'vne façon moins braue & moins releuée ? Ie ne vous veux point amuser à lire les histoires, ny à réueiller tous ceux des siecles passez, qui ont méprisé la mort, dont le nombre est infini: regardez seulement le nostre, de qui nous accusons ordinairemēt la molesse & la dissolutiō. Vous y en trouuerez de toutes qualitez, de toutes fortunes, & de tous âges, qui

n'ont point fait de cas de s'oster la vie, pour donner la mort à ce qui les affligeoit. Ie vous jure, Lucilius, qu'il y a si peu d'occasion de craindre la mort, que ie ne croy point qu'il y ayt rien de comparable au bien que nous en receuons. Ne vous souciez donc point des menaces de vostre partie : & combien que vostre conscience vous doiue faire attendre vn bon succez de vos affaires ; toutesfois pource que pour gagner sa cause il ne suffit pas de l'auoir bonne, promettez vous d'vn costé qu'on vous rendra iustice : mais de l'autre preparez-vous à vous consoler, quand on ne vous la rendra point.

III. Sur tout souuenez-vous de considerer les choses hors de leur tumulte: voyez de prés ce que c'est : vous n'y trouuerez rië d'épouuentable que le seul épouuantemët que nous en prenons. Nous ne sommes en cela gueres moins enfans que les enfans mesmes. Ceux qu'ils aiment le plus, qu'ils ont le plus accoustumé de voir tous les iours, leur font peur quãd ils sont masquez. Les choses ont leur masque aussi bien que les hommes. Il le leur faut oster, & les regarder en leur visage naturel. Que pensez-vous faire de me monstrer des glaiues, des feux, & vne troupe de bourreaux qui grincent les dents à vos costez? Ne vous cachez point sans cest equipage : cela est bon pour

faire peur à des niais. C'est la mort dequoy mon valet & ma seruante firent dernierement si peu de cas. A quoy est bonne ceste monstre de fouets, de tortures, & de gesnes, destinées à chasque partie du corps pour le tourmenter? Que veulent dire tous ces instrumens à deschirer vn hõme piece à piece que vous nous desployez auecque tant d'appareil? Ostez nous ce qui nous estonne; faites taire les gemissements & les cris: supprimez ceste aigreur de voix que le desmembrement fait esclatter, qu'est-ce que toute vostre pompe, sinon la douleur mesme d'vne goutte, d'vne colique, ou d'vne femme en son accouchement? si ie la puis supporter c'est peu de chose, si ie ne puis, i'en seray bien tost hors. Representez vous ce que tant de fois vous auez ouy dire. Souuenez vous de ce que si souuent vous auez dit vous mesmes; & rendez par effect tesmoignage de la verité de vostre doctrine. Il n'y a chose si honteuse que la reproche qu'on nous fait ordinairement, que nostre Philosophie se limite à des paroles & ne va point iusqu'à l'action.

IV. Que voulez-vous dire? est-ce à cette heure que vous-vous auisez, que vous estes suiet à la mort, au bannissement & à la douleur? ce sont toutes choses à quoy vous estes né: faisons compte que tout ce qui

peut estre sera. Ie sçay bien que vous n'auez point attendu mõ conseil à vous resoudre: Aussi ne veux-ie de vous autre chose pour ceste-heure, sinon que vous ostiez ce trouble de vostre esprit : autrement vous serez esbahy, que vous le trouuerez lasche quand il sera question de l'employer. Tirez-le du particulier au general: dittes luy que ce corps est mortel & fragile, & que non seulement l'iniure, ou l'oppression d'vne force plus grande que la sienne, mais sa volupté propre peut estre occasion de l'affliger. La bonne chere luy donne des indigestions, le vin des Paralysies, les femmes des affoiblissements de pieds, de mains, & de toutes les iointures. Mais que sera ce si ie deuiens pauure? i'auray beaucoup de compagnons. Si ie suis banny, ie feray compte d'estre originaire du lieu mesme, où il me sera commandé d'aller. Si i'ay les fers aux pieds, ie diray: Et quoy? suis-ie libre en l'estat où ie suis? Ne suis-ie pas attaché naturellement à ceste masse de chair? Si ie meurs, ie cesseray de pouuoir estre malade, ie cesseray de pouuoir estre prisonnier, ie cesseray de pouuoir mourir. Ie ne suis pas si mal aduisé d'apporter icy la chanson d'Ecure, Que ce sõt cõtes que les apprehẽsions qu'õ nous dõne des enfans qu'il n'y a point d'Ixion qui tourne vne rouë, de Sysiphe, qui porte vne pierre qui retombe, de

Titie, de qui le poulmon & le foye renaissans à mesure qu'ils sont mangez, soient eternellement deschirez par vn vautour. C'est à faire aux enfans de craindre Cerbere, des lieux sans iour, & des Fantosmes qui n'ont autre chose que des os. La mort ou nous consume, ou nous laisse aller. Si elle nous laisse aller, ce que nous auons de meilleur nous demeure, & ne perdons que ce qui ne faisoit que nous charger. Si elle nous consume, comme nous ne pouuons plus sentir de bien, aussi ne pouuons nous plus souffrir de mal. Trouuez bon que ie vous rapporte icy vn de vos vers, & que ie die que vous ne l'auez pas plus escrit pour les autres, que pour vous. Il n'y a point d'apparence de dire vne chose & penser le contraire; combien est-ce plus de honte, de desmentir ce qu'on a escrit.

IV. Il me souuient d'auoir veu quelque trait de vous, où vous disiez que nous ne tombions pas tout d'vn coup en la mort, mais que nous y descendions par degrez, & vne piece apres l'autre. Il n'est iour que nous ne mourions, car il n'est iour que nous ne perdions quelque chose de nostre vie, & lors mesmes que nous croissons, nostre vie decroist. Nous auons esté enfans, garçons, & ieunes hommes. Ces âges là sont perdus pour nous: le temps passé iusques à hier est tout esuanouy, & le mesme iour

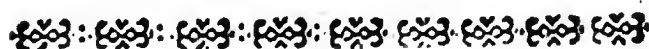
où nous sommes est moitié à nous, & moitié à la mort. Comme ce n'est pas la derniere goutte d'eau qui vuide vne clepsidre, mais toutes celles qui sont coulées auparauant, ainsi l'heure derniere où nous cessons d'estre, n'est pas seule qui fait nostre mort, mais bien elle est seule qui l'accomplit. C'est l'heure où nous sommes arriuez au logis : mais nous auons esté long temps par les chemins. En faisant toute ceste description, auec vostre suffisance accoustumee, & qui tousiours grande, semble encor auoir quelque vehemence particuliere quand il est question de rendre tesmoignage à la verité, vous auez dit.

L'homme a plus d'vn trespas, mais le dernier (l'emporte.

I'aime mieux que vous vo⁹ amusiez à vous lire, qu'à lire ma lettre. Vous verrez en vos vers que ceste mort de qui nous auons tant de peur est bien la derniere, mais qu'elle a esté desia precedee par beaucoup d'autres. Ie voy bien où vous voulez venir. Vous demandez s'il y aura rien dans ceste lettre? Ie m'en vay vous mettre quelque chose qui se rapporte à la matiere que nous auons traitee. Epicure ne blasme pas moins ceux qui desirent la mort, que ceux qui la craignent. Voicy ce qu'il dit. C'est vne mocquerie de vouloir mourir par vn degoust de viure, veu que de la vie que nous demenons, nous vient l'occasion de vouloir

mourir. Et en vn autre lieu: Eſt-il rien de ſi ridicule que de ſouhaitter la mort, veu que c'eſt la crainte que nous en auons, qui nous fait déplaire de la vie? Ce n'eſt pas tout que de la ſouhaitter. Il en eſt de ſi mal-aduiſez, ou pluſtoſt ſi hors du ſens, qu'ils ſe font mourir eux meſmes, pour la peur qu'ils ont de mourir. Prenez celuy que vous voudrez de tous ces points: il vous fortifiera l'eſprit en la patience de la vie & de la mort. Il ne faut pas trop aimer la vie, mais auſſi ne la faut-il pas trop hair. Nous n'auons pas moins de beſoin de nous reſoudre au dernier qu'au premier; Et quand la raiſon meſme nous conſeille de mourir, il le faut faire auecque iugement, & non pas y courre à bride abbatuë. Vn homme de courage, & qui a la teſte bien faite, ne s'en doit pas fuir de la vie: il en doit ſortir. Euitons ſur toutes choſes cette paſſion, à qui beaucoup ſe laiſſent gaigner, de vouloir mourir ſans ſçauoir pourquoy. Car en la mort, comme en autre choſe, l'eſprit de l'homme a quelquefois des mouuemens inconſiderez. Il n'y a point de diſtinction de qualité, ny de ſuffiſance. Chacun ſe laiſſe emporter: les ſots & les poltrons, comme les galans & les braues; ceux-cy pour auoir trop de cœur, & ceux là pour n'é auoir point. Il y en a qui s'importunent de faire, & voir touſiours de meſmes choſes. Ils ne haiſſent

pas leur vie, mais ils en sont ennuyez. Ce sont considerations où la Philosophie mesme nous amene quelquefois. Ne ferons-nous iamais autre chose que nous leuer, coucher, manger, auoir faim, trembler de froid, & brusler de chaud? C'est tousiours à refaire : les choses du monde sont enfilees d'vne sorte, qu'en s'entrefuyant elles se suiuent. La nuict presse le iour, le iour la nuict; L'Esté, l'Automne: L'Hyuer & le Printemps sont le commencement & la fin les vns des autres. Tout se passe, mais c'est pour reuenir: ie ne voy rie͂ que ie n'aye veu: ie ne fais rien que ie n'aye fait. Il n'y a personne qui n'en fust degousté: il y en a assez qui n'estiment pas la vie vne chose fascheuse, mais il leur semble qu'elle est superflue, & qu'il y a moyen de s'en passer.



EPISTRE XXV.

ARGVMENT.

I. Les mauuaises habitudes quelques enracinées qu'elles soient, ne sont point incurables.

II. Le plus pauure du monde, est

assez riche, pour auoir ce qui est necessaire.

III. Qu'il nous faut representer vn tesmoin en toutes nos actions : il n'importe quel, pourueu que sa vie soit telle, que les plus perdus ayent honte de faire paroistre leurs vices deuant luy.

IV. L'homme de bien doit viure chez soy, & le meschant en compagnie.

1. QVant à ce qui touche nos deux amis, il n'y faut pas aller par vn mesme chemin. Il y en a vn duquel il suffit de redresser les imperfections; mais de l'autre, il les faudra rompre tout à fait. Ie parleray librement: Si ie ne pique le premier, ie ne suis point son ami. Et quoy, voudriez vous mettre vn homme de quarante ans en tutelle ? Ce n'est point vn aage capable d'instruction. Il faut qu'vne ame soit tendre, pour prẽdre le ply qu'on luy veut bailler. Ie ne sçay pas ce que i'aduanceray: mais puis que mon deuoir me commande que ie l'entreprenne, ie courray la fortune de l'euenement. Il n'est point de mal incurable, quelque enraciné qu'il soit: mais il se faut bander contre l'intemperance, & reduire le patient à souffrir beaucoup de cho-

ſes contre ſa volonté. Quant à l'autre, ie n'en ſuis gueres plus aſſeuré: tout ce que i'y voy de bon, c'eſt qu'il rougit, quand il fait quelque faute, Tant qu'il aura ceſte honte, i'en auray bonne opinion: Il la luy faut entretenir. Pour le regard de ceſt endurcy, ie ne tiens pas qu'il le faille mener trop rudement, de peur de le deſeſperer. Il faut choiſir le temps à propos, pour y tenter quelque choſe, & le prendre, s'il eſt poſſible, quand il eſt en bonne humeur, & qu'il ſemble eſtre en quelque diſpoſition d'amendement ie ne me tromperay iamais en ſes interualles. Quand il ſera ſage, ie m'attendray de le reuoir plus égaré que iamais, & quoy qu'il n'y paroiſſe pas de vice, ie ne laiſſeray pas de croire, qu'il y en ait.

II. Ie donneray quelques iours à ceſt exercice, & verray ce qui s'y pourra faire. Quant à vous, faites nous voir voſtre reſolution & vous depeſchez de ſerrer bagage. Rien de ce que nous auons ne nous eſt neceſſaire: ſi nous nous rangeons aux Loix de Nature, nous ſommes riches. Ce qui nous fait beſoin, ne couſte rien: ou s'il couſte quelque choſe, c'eſt ſi peu, que cela ne vaut pas d'en parler. Nature ne veut que du pain & de l'eau. Le plus pauure du monde eſt aſſez riche pour en auoir, & qui s'en contente, ſa condition eſt auſſi bonne que celle de Iupiter. C'eſt l'opinion d'Epicure,

de qui ie vous vay dire vn autre beau trait: Faites, dit-il, toutes choses, comme si quelqu'vn vous regardoit.

III. Il n'y a point de doute que vous ne faciez beaucoup pour vous, de choisir quelqu'vn, sur qui vous ayez tousiours les yeux, & que vous imaginiez tousiours present, quand vous ferez quelque dessein. Ce seroit bien plus de gloire de vous proposer quelque homme de bien; toutefois prenez le premier venu: ie me contenteray que vous pensiez tousiours estre en la presence de quelqu'vn. La solitude ne nous persuade iamais que du mal: quand vous serez si suffisant, que vous aurez honte de vous-mesme, vous pourrez alors donner congé à vostre Gouuerneur. Iusques à ce que cela soit, mettez-vous en la conduitte de quelque homme d'authorité: soit Caton, Scipion, ou Lelius, c'est tout-vn qui; pourueu que sa vie soit telle, que les plus perdus ayent quelque honte de faire paroistre leurs vices deuant luy.

IV. Quand vous en serez venu là, que de vous porter honneur à vous-mesmes, ie vous donneray le mesme conseil que donne Epicure. Pensez que vous n'auez iamais plus de besoin de vous retirer en vous-mesme, que quand vous estes contraint d'estre en compagnie. Gardez-vous de ressembler au grand nombre que vous voyez. Vous

ne feriez pas bien alors de vous quitter. Regardez les tous l'vn apres l'autre : il n'y en a pas vn, qui ne se trouue mieux en toute autre compagnie que la sienne. Ne vous retirez iamais plus en vous-mesme, que quand il faudra que vous soyez en compagnie ; mais ne vous y retirez pas, si vous n'estes homme de bien, & si vous n'auez l'ame sans tumulte, & sans passion: Car alors vous feriez mieux de vous quitter, & vous en aller auecque la trouppe. Vous ne sçauriez estre plus mal auec autre qu'auecque-vous.



EPISTRE XXVI.

ARGVMENT.

I. La Vieillesse affoiblit le corps, & fortifie l'ame, en la desliurant des Vices.

II. La mort qui est causee par la Vieillesse est douce.

III. La mort est le Iuge veritable de nostre vie.

IV. Qu'il faut continuellement apprendre à bien mourir.

I. IE vous disois il n'y a gueres, que ie m'en allois arriuer tout bellemẽt à la

Vieilleſſe. Mais à cette heure, ie me doubte que la Vieilleſſe ne ſoit demeurée bien loin derriere moy. Ma diſpoſition & mes ans ſe doiuent deſormais nommer d'autre façon. Quand on parle de vieilleſſe, on n'entend pas vn aage rompu, mais ſeulement laſſé. Ce que i'ay, c'eſt decrepitude : ie ſuis au bout de la carriere : Toutefois ie ne craindray point de dire que ie ne me ſens incommodé que du corps & que ie n'eus iamais l'entendement ny plus ſain, ny plus entier : ie n'ay rien de vieil en moy que les vices, & les parties deſtinées à leur vſage : l'eſprit eſt vigoureux, & ſe réiouït que le corps ne luy donne gueres plus de trauerſes. A ceſte heure qu'il eſt deſchargé d'vne bonne partie de ſon faix, il ne demande que de l'exercice, & me veut dementir, quand ie parle de ma vieilleſſe. Il dit qu'il eſt en ſa fleur : ie ſuis content de le croire, & de le laiſſer faire : mais ſi veux-ie regarder ce que ie dois de mon amendement à la Philoſophie, & ce que i'en dois à mon âge. Ie veux mettre d'vn coſté ce que ie puis faire, & ne veux pas faire. Et de l'autre ce que ie veux bien faire, & que ie ne puis : car ſi ie veux quelque choſe de plus que ce que ie puis, ie ſuis bien-aiſe de mon impuiſſance. Quelle occaſion auons nous de nous en plaindre, & quelle incommodité nous eſt ce que ce qui deuoit auoir fin, ſoit

acheué ?

acheué? vous me repõdrez, qu'il n'y a point de plus grand deplaisir, que d'aller en diminuant, & se voir cõme fondre de iour en iour: car nous ne tõbons pas d'vne secousse, & ne sommes pas renuersez d'vn seul effort. Nous auons tous les iours quelque coup d'ongle, & d'vne heure à l'autre perdons quelque chose de nostre vigueur. Mais cõme sçaurions nous mieux partir du monde, que d'estre par vne dissolution naturelle insensiblement amenez à nostre fin? Non qu'il y ait du mal à mourir tout d'vn coup, & sortir inopinement de ceste vie: mais pource que c'est vne douce voye que d'en estre retiré tout bellement.

III. De moy, comme si i'estois sur le point d'en faire l'experience, & en ce dernier iour qui prononcera l'arrest de mes annees passees; ie me considere & me tiens ce langage. Tout ce que i'ay dit, ou fait iusques à ceste-heure, n'est rien. Si i'ay donné quelques tesmoignages de mon courage, ç'a esté en choses de peu de merite, & y a eu plus d'imposture que de verité. Ie n'ay rien fait que beaucoup d'esperances ne m'ayent solicité de faire: Si i'ay quelque chose de bon dans l'ame, la mort me le dira. C'est pourquoy, sans m'éfrayer, ie me prepare à ceste iournee, où le masque leué, ie verray si mon courage est aussi braue que ma langue, & si les rodomontades que

i'ay faites contre la Fortune n'estoient point autant d'artifices, pour me faire estimer ce que ie n'estois pas. Ne prennez point garde à l'opinion des hommes : elle est ordinairement douteuse & peut pancher aussi tost d'vn costé que d'autre. Mettez à part toute l'estude que vous auez iamais faite: la mort vous iugera. Ce ne sont ny les disputes, ny les discours profonds, ny les preceptes de Philosophie, qui font paroistre la force de l'ame: bien souuent ceux qui ont le courage plus bas, ont le langage le plus haut : C'est à rendre l'esprit, qu'on voit ce qu'vn homme a dans le cœur. La condition me plait bien : ie n'ay point de peur de ma cause. Voyla comme ie m'entretiens: mais faites cōpte que ie ne parle pas moins à vous qu'à moy. Si vous estes plus ieune qu'importe. La mort ne conte pas les annees : Elles vous attend peut-estre ailleurs que vous ne pensez : & pource attendez la par tout. I'estois prest à clorre ma lettre, & prennois desia le cachet. Mais il m'est souuenu, qu'il luy faloit garnir sa bougette, & luy bailler dequoy faire son chemin. Ie ne vous dis point où ie fouïlle. Vous le sçauez bien : ayez tant soit peu de patience: ie vous iray querir chez moy dequoy payer.

IV. Cependant Epicure me prestera ceste sentence: Aduisez lequel sera le meilleur, que la mort vienne à nous, ou que

nous allions à elle. Il veut dire qu'il faut apprendre à bien mourir. Vous pensez peut-estre que c'est folie d'apprendre auecque tant de peine, vne chose que nous ne deuons faire qu'vne fois : & ie trouue au contraire, que c'est ce qui nous y doibt rendre plus diligents. Il ne faut iamais cesser d'apprendre vne chose que nous ne pouuons iamais estre asseurez de bien sçauoir. Mediter la mort, c'est mediter la liberté. Qui sçait mourir, ne sçait point seruir. Il est au dessus de toute puissance: pour le moins il en est hors : il se mocque des prisons, des gardes & des cachots : il a la porte ouuerte. Tout ce qui nous arreste, c'est l'amour de la vie. Il n'est pas bon de la quitter du tout : mais il en faut retrancher quelque chose, afin que si l'occasion s'en presente, nous n'ayons rien qui nous empeche de faire à l'heure mesme ce qu'il faudra faire quelque iour.



EPISTRE XXVII.

ARGVMENT.

I. Les Vieillards sont blasmables, qui ayment les plaisirs des ieunes gens & qui ne font mourir leur vice deuant qu'eux.

II. La Vertu est le seul bien de l'homme, qui ne s'aquiert pas par Procureur, comme beaucoup d'autres Sciences.

1. VOvs me direz, que ie vous presche à present que ie me suis presché moy mesme, & que m'estant mis en bon estat, ie passe mon temps à reprendre les autres. Ie ne suis pas si presomptueux, de me sentir malade, & faire le medecin : Mais comme gardant le lict, tous deux en mesme chambre, ie deuise auecque vous de nostre maladie, & vous faits part des remedes que ie sçay pour la guerir. Quand ie parleray donc à vous, pensez que c'est à moy-mesme que ie parle, & que deuant vous en mon cabinet ie me demande compte de mes actions. C'est à moy que ie crie, Regardez quel aage vous auez : & vous aurez hõte d'auoir les mesmes volontez & les mesmes desseins que vous auiez, quand vous estiez encor enfant. Deuant que de mourir faites pour vous vne chose, que les vices meurent premier que vous. Quittez toutes ces voluptez, pleines de trouble & de tumulte, qui vous cousteront bien cher vn iour. Les passées font de mal autant que les futures. Quelque bon succez qu'ayent les crimes, ils ne laissent pas de gesner l'ame apres l'executiõ. Le trouble qu'ils donnent

ne se passe pas auec eux. Il en est de mesme d'vn plaisir que la Vertu n'accompagne point. Il a tousiours le repentir à sa queuë, il n'est ny solide ny fidelle. Et quand il ne seroit point dommageable, la fuite nous donne assez de suiet de le fuir.

II. Voyez plustost de treuuer quelque bien qui soit durable, or il n'y en a point d'autre que celuy que de soy l'ame prẽd elle-mesme. C'est de la vertu seule que viennent les ioyes perpetuelles, & qui sont hors de toute apprehension. S'il y a de l'obstacle, il passe au dessous d'elle, comme vn nuage, qui ne leur empeche point le iour. Quand sera-ce que nous serons si heureux d'y paruenir? Certainement nous ne nous arrestons pas tout court: mais nous nous hastons bien lentement. Il y a encore bien de la besogne. Si vous en voulez voir la fin, il y faut veiller, & trauailler vous mesmes. Ce n'est point chose qui se fasse par Procureur. Il y a d'autres sciences, où l'on peut prendre de l'aide pour estudier. Il y auoit de mon temps vn Caluisius Sabinus fort riche, & qui auoit de l'esprit, & le reuenu d'vn affranchi. C'estoit l'homme que ie vy iamais, qui auoit la plus mauuaise grace à faire le grand. Il auoit si peu de memoire, que s'il vouloit parler d'Vlisse, d'Achille, ou de Priam, il ne sçauoit pas trouuer leurs noms, quoy qu'il les connust mieux, que

nous ne cognoissons nos maistres d'escole. Iamais vieil Nomenclateur, de ceux-cy qui forgent les noms, quand ils ne les sçauent point, n'en donna de si faux à personne, cõme ce pauure homme en dõnoit aux Grecs & aux Troyens: Et cependant il auoit enuie d'estre tenu pour vn sçauant personnage. Il s'auisa pour auoir plustost fait, d'auoir des esclaues, & les acheter bien cher, dont l'vn sçeust Homere par cœur, & l'autre Hesiode: les neuf Lyriques eurent aussi chacun le sien. Ne vous estonnez pas, si ie vous dis qu'il les acheta bien cher. Il n'en trouua point: il les fit faire exprés. Quand il eust dressé tout cét equipage, il commença de rompre la teste à ceux qu'il appelloit à manger auecque luy. Ses protecoles estoiẽt à ses pieds, qui luy fournissoient des vers, à mesure qu'il en demandoit. Mais il n'en pouuoit pas reciter vne moitié, que l'autre ne luy échappast. Vn Sabellius Quadratus, qui ne faisoit autre mestier que de suiure les tables des riches, qu'il voyoit n'auoir pas beaucoup d'entendement, & se rire d'eux en mangeant leur bien, luy conseilla d'auoir des vallets à luy ramasser les parolles. Comme Sabinus luy eust dit, que ces esclaues luy coustoient deux mille escus la piece: Vous eussiez eu, respondit Sabellius; autant d'armoires à meilleur marché. Toutefois il auoit ceste bonne

opinion de soy, qu'il pensoit estre le plus sçauant homme qui fust en sa maison. Le mesme luy conseilla de s'exercer à lutter. Sabinus, homme mal sain, passe & extenué, luy ayant respondu là dessus; Comme voudriez vous que ie luttasse? tout ce que ie puis faire c'est de viure. Ie vous prie dit-il, ne dittes pas cela, vous auez tant de vallets, si grands & si forts à vostre commandement : vne bonne ame ne tombe point au commerce? Et quand il s'en trouueroit à vendre, ie ne pense pas qu'il se trouuast personne qui en voulust acheter: Quant à la mauuaise, on ne trafique d'autre chose. Mais prenez ce que ie vous doy & adieu. C'est richesse qu'vne pauureté qui se range aux loix de nature. Epicure a tousiours ce langage en la bouche, & n'en change que les paroles. Mais on ne peut iamais trop dire ce qu'on ne peut iamais assez sçauoir. Il est des personnes à qui il ne faut que monstrer les remedes, & d'autres à qui il les faut mettre dans la teste à coups de marteau.



EPISTRE XXVIII.

ARGVMENT.

I. Le changement des lieux ne pro-

site point à ceux qui portent leur vice auec eux.

II. Fuir le bruit du Palais.

III. Cognoistre sa faute, c'est estre en voye d'amandement.

I. VOVS vous estonnez que tant de voyages que vous auez faits, & tant de lieux où vous auez esté, ne vous ont fait passer vostre humeur melancholique ; Et pensez estre seul à qui cela soit arriué. C'est l'esprit qu'il faut changer, & non pas l'air. Passez tant de mers que vous voudrez : reculez-vous en des solitudes, où iamais homme ne mette le pied : En quelque part que vous alliez, vous aurez tousiours vos vices auecque vous. Quelqu'vn faisant vn iour ceste mesme plainte à Socrate, il luy dit : Pourquoy vous estonnez-vous que vos voyages vous soient inutiles, veu que vous-vo⁹ portez par tout où vous allez ? la cause qui vous fait partir s'en va quand & vous. Quel grand profit vous peut faire de voir, & connoistre des païs & des villes, que iamais vous n'auez connus ny veus. Tout cela n'est que vous tourmenter en vain. Voulez-vous sçauoir d'où vient que vous ne gaignés rien de fuir ? vous-vous enfuyez auecque vous. Il faut mettre bas ce qui vous charge l'esprit : au-

trement, ſoyez où vous voudrez ; vous ne ſerez iamais bien : faites compte que vous eſtes aujourd'huy comme eſt ceſte Sybille en Virgile, quand l'enthouſiaſme la prend, & qu'elle a dans le corps vn Eſprit autre que le ſien.

La Preſtreſſe tempeſte, & voudroit bien pouuoir
Mettre le Dieu dehors.

Vous courez de tous coſtez, penſant vous deſcharger de ce qui vous preſſe, & tant plus vous vous remuez, tant plus vous en receuez d'incommodité ; comme vous voyez dans vn vaiſſeau, que ces paquets qui ne bougent d'vne place, ne l'eſbranſlent point, & que quand ils ſont jettez inégalement d'vn lieu à l'autre, ils le font perdre, & preſque renuerſer de leur coſté. Tout ce que vous faites, vous le faites contre vous. Vous vous gaſtez de vous remuer, vous donnez des heurts à vn malade. Quãd vous ſerez guery, vous n'irez en lieu qui ne vous donne du plaiſir. Quand on vous relegueroit au bout du monde, & qu'on vous confineroit en la Region la plus ſauuage qui ſoit ſur la terre, quelque barbare qu'y ſoit le peuple, vous y trouuerez de l'hoſpitalité. L'importance de vôtre repos eſt en vous, & non pas au lieu où vous allez. Il ne peut chaloir où nous ſoyons : C'eſt folie de s'en ſoucier : il faut faire conte que

nous ne sõmes point nez pour vn petit coin de terre, mais que le mõde entier est nostre patrie. Si vous auiez ceste impression, vous ne vous estonneriez pas, que la diuersité de tant de lieux, où le degoust vous a chassé de l'vn à l'autre, ne vous auroit de rien seruy. Ce n'est pas voyager ce que vo⁹ faites: c'est roder & tournoyer. Vous estes auiourd'huy en vn lieu: demain en l'autre; cõme si la felicité que vous cherchez, ne se pouuoit pas trouuer par tout. En quelle part du monde sçauroit-on oüir pl⁹ de tẽpeste, qu'en vn palais? & cependant qui seroit cõtraint d'y viure, on trouueroit moyẽ d'y auoir du repos.

II. Mais tant que l'election de ma demeure me sera libre, ie m'en tiendray le plus loin que ie pourray. Car comme il n'est point de corps si bien composez, qu'vne demeure mal aerée n'apporte quelque alteration à leur santé: tout de mesme, quand vn esprit vertueux n'a pas encore attint sa perfection, mais est encore en chemin d'y arriuer, il est des choses, qu'il fait beaucoup pour luy de n'approcher point. Ie ne suis pas de l'opinion de ceux, qui à corps perdu se iettent au milieu des ondes: & nourris volontairement dans le tumulte, ne sont pas bien aises, s'ils ne sont tousiours aheurtez contre quelque difficulté. Ie ne dy pas que si les occasions s'en presentent, vn homme sage ne les reçoiue auecque patience. Mais

il ne prendra pas plaisir à les chercher:il aimera mieux la paix que la guerre. Et de fait, qu'auroit-il gaigné de s'estre demeslé de ses vices,s'il luy falloit toute sa vie auoir le ballay en main, pour nettoyer les ordures de son voisin: Vous me direz que Socrate eut trente Tyrans en teste, & que iamais ils ne luy peurẽt faire faillir le cœur, qu'importe le nombre des maistres, il n'y a qu'vne seruitude. Quiconque la peut mespriser quand il y auroit autant de maistres qu'il y a d'hommes au monde, il est libre.

III. Il est temps de cesser: mais il faut premierement acquiter la gabelle. Le commencement de s'amender, c'est de connoistre qu'on a failly. Epicure est autheur de ceste sentence, qui est tres-belle à mon iugement. Car qui ne pense point faillir, ne sçauroit vouloir qu'on le reprenne Il se faut prendre en faute deuant que de s'amender. Il en est qui font gloire de leurs vices. Estimez-vous qu'vn qui ne pense point estre malade, se mettre en peine de chercher le Medecin: Et pource faites ce qu'il vous sera possible pour vous conuaincre. Informez contre vous: soyez premierement, vostre accusateur, & puis vostre iuge: A la fin, demandez grace, mais ne la vous donnez pas quand vous penserez meriter punition.



EPISTRE XXIX.

ARGVMENT.

I. Qu'il ne faut pas cesser de reprendre ceux qui n'ayment point à estre repris.

II. Les meschants ne rient pas longtemps.

III. La Vertu enseigne le mespris de la mort.

IV. On ne peut plaire au peuple, & estre homme de bien.

I. VOus me demandés des nouuelles de Marcellinus, & desirez sçauoir ce qu'il fait : ie ne le voy gueres. Ce n'est pas que ie luy donne sujet de s'éloigner de moy : mais il ne prend pas plaisir d'ouïr la verité. Toutesfois il n'a plus que faire de rien craindre de ce costé-là. Car il ne la faut dire qu'à ceux qui prennent plaisir à l'écouter. C'est pourquoy tout le monde n'approuue pas ceste franchise generale de Diogene, & des autres Cyniques ; qui sans distinction de personnes, faisoient des remonstrances aux premiers qu'ils rencon-

troient en leur chemin: Car à quel propos vous amuseriez-vous à prescher vn sourd, ou vn muet? Mais vous direz: Pourquoy ne feray-je bon marché des paroles, puis que c'est chose qui ne couste rien? Ie ne puis pas sçauoir si ie feray le profit de celuy que j'aduertiray: mais ie sçay bien que ie n'en puis aduertir beaucoup, que ie ne face le profit de quelqu'vn. Il faut ouurir la main: qui fait beaucoup d'entreprises, c'est force qu'il y en ait vne qui luy succede. Pour moy, Lucilius, ie ne suis pas d'auis qu'vn homme d'honneur en vse de ceste façon. Son authorité perd son lustre par ceste communication trop vniuerselle; Et ceux qui se corrigeroient par ses remonstrances, s'il ne les rendoit pas si communes, n'en peuuent faire compte, quand ils voyent que sans election de sujets ny de personnes, il les employe en toutes occasions indifferemment. Il n'est pas besoin que celuy qui tire, donne à tous coups dans le blanc: il n'y a point d'art en ce qui se fait par accident. La sagesse est vn art: il est raisonnable qu'elle ait vn but, qu'elle choisisse ceux qu'elle iugera capables d'instruction, & quitte les autres, non du premier coup toutefois, mais apres auoir essayé tout ce qu'elle aura jugé propre pour leur guerison. Ie ne tiens pas que Marcellinus soit du tout perdu; Toutesfois pour le sauuer, il ne faut

plus gueres tarder à luy tendre la main. C'est vn bel esprit, mais qui prend desia le chemin de se gaster. Il en sera ce qui pourra : j'en courray la fortune, & luy diray librement mon aduis, de ce que ie luy verray faire mal à propos.

II. Ie sçay bien qu'il se mettra tout aussi-tost sur ses bouffonneries, qui feroient rire vn mort, & se mocquera de luy-mesme le premier, & puis de moy. Ie n'auray pas ouuert la bouche, qu'il ne me preuienne, & que le premier il ne me die tout ce que ie luy penseray dire. Il recherchera tout ce qui se passe en nos escoles, & me remettra deuant les yeux les salaires des Philosophes, leurs amies, & leurs bonnes cheres. Il m'en monstrera l'vn au Bourdeau, l'autre au Cabaret, & l'autre à la Cour. Il me monstrera ce plaisant Philosophe Ariston, qui se fait promener en vne chaire, & discourt en ceste belle posture : car c'estoit l'heure qu'il prenoit pour trauailler. C'est celuy de qui Scaurus, vn iour qu'on disputoit de quelle Secte il estoit, respondit : Ie sçay bien qu'il n'est pas Peripateticien: & Iulius Grecinus grand personnage, interrogé quel iugement il en faisoit : Ie ne puis, dit-il, que vous en dire. Car ie ne sçay ce qu'il fait sur ceste selle entre-deux limõs, comme si on luy eust parlé d'vn cocher. Il me mettra deuant le nez tous ces

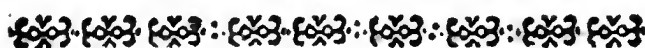
Charlatans, qui pour leur honneur eussent mieux fait de ne se mesler point de la Philosophie, que d'en trafiquer indignement, comme ils font Mais tenez vous preparé à souffrir toutes ces injures. Peut-estre qu'il me fera rire: & peut-estre aussi que ie le feray pleurer : s'il continue de rire, ie seray bien aise, puis qu'il faut qu'il ait du mal, que pour le moins sa folie soit de belle humeur. Quoy qu'il en soit, la gayeté de telles gens n'est iamais longue : prenez y garde; vous les verrez tout d'vn coup pasmez de rire, & en moins de tourner la main, ils crieront comme enragez. Ie suis resolu de l'entreprendre, & de luy monstrer que ie ne l'estime pas si peu comme font beaucoup d'autres : si ie ne déracine du tout ses vices, ie les garderay de croistre. Sa maladie ne guerira pas : mais elle aura de bons interualles ; & peut-estre qu'apres les interualles la parfaite guerison pourra venir. Quand on ne feroit que l'en soulager, à vn malade ce n'est pas peu. Vne bonne relasche est vne espece de santé.

III. Tandis que ie me prepare à son instruction, vous, qui desia pouuez quelque chose, & qui par la cõsideration du progrés que vous auez fait jusqu'à cest'heure, iugés à peu pres ce que vous pouuez faire à l'aduenir ; formez vostre vie, releuez vostre courage, faites ferme contre tout

ce qui eſt formidable, & ne vous ſouciez point du nombre de ceux qui vous penſent faire peur. Ne ſeroit-ce pas vne folie bien manifeſte de craindre la multitude, en vn lieu où il faut venir l'vn apres l'autre. Pluſieurs vous peuuent bien menacer : mais en voſtre mort il n'y a paſſage que pour vn. C'eſt le reglement qu'a fait Nature. Vn vous a donné l'ame, vn vous l'oſtera.

IV. Si vous auiez quelque diſcretion, vous ne me demanderiez plus rien. Mais ie ne veux rien auoir du voſtre: ie m'en vay vous jetter ce que ie vo⁹ doy. Ie n'ay iamais eu volonté de plaire au peuple : car ce que ie ſçay, le peuple ne l'approuue pas; & ce que le peuple approuue, ie ne le ſçay pas. Vous me demandez qui dit cela? Ne ſçauez-vous pas qui eſt mõ Chaland? Epicure. Mais il n'y a Philoſophe, de quelque Secte qu'il ſoit Paripatetique, Academique, Stoïque ou Cynique, qui ne vous en die autant que luy. Il n'eſt pas bien aiſé qu'vn hõme à qui la Vertu plaiſt, puiſſe plaire au peuple : on ne peut auoir ſa bonne grace, que par des moyens qui ne valent rien : il faut donner ordre de luy reſſembler : Si vous n'eſtes des ſiens, vous ne ſçauriez eſtre à ſon gré. Or en voſtre eſtabliſſement, voſtre opinion vous importe bien plus que celle des autres. Il faut eſtre infame, pour eſtre aimé de ceux qui le ſont. Dequoy donc ſeruira

cette Philosophie que vous estimez tant, & que vous tenez preferable à tout ce qu'il y a de choses & de sciences au monde; Que vous aymerez mieux vous plaire qu'au peuple, Que vous peserez plutost les opinions, que vous ne les conterez, Que vous ne craindrez ny les Dieux ny les hommes, & supporterez les aduersitez auec patience, ou les finirez auec honneur. Au demeurant si je voy que le peuple vous tienne pour vn grand personnage; que quand vous entrerez il fasse des acclamations, & vous applaudisse: que tout l'equipage des Comediens soit en rumeur à vostre venuë; que par toute la ville les femmes & les enfans preschent vos loüanges; pourquoy ne me ferez vous pitié, puis que ie sçay par quelle eschelle on monte à ceste faueur?



EPISTRE XXX.

ARGVMENT.

I. La Vieillesse est vne maladie sans remede.

II. Le Sage ne craint point la mort.

III. Les Vieillards peuuent mieux parler de la mort que les jeunes.

IV. La necessité de mourir doit oster l'apprehension de la mort.

V. La Vieillesse nous tire du monde sans violence.

VI. Le Sage seul fait bon visage à la mort.

VII. Les vieillards doiuent moins craindre la mort que les ieunes, bien que toutefois elle soit aussi pres des vns que des autres.

1. I'Ay veu le bon-homme Bassus Aufidius, bien bas & bien cassé. Il fait ce qu'il peut, pour se deffendre de la vieillesse : mais elle est desia la plus forte : elle abbat plus qu'il ne peut redresser : elle se laisse choir sur luy de toute sa pesanteur. Vous sçauez qu'il a esté tousiours mal-sain, & d'vne temperature fort seiche. Il s'est entretenu long-temps, ou, pour mieux dire, rappetassé le mieux qu'il a peu. Mais la force luy a failly d'vn coup ; cõme en vn nauire, s'il n'y a qu'vne fente ou deux, il y a moyen de le calfeutrer : mais depuis qu'il cõmence à s'ouurir de tous costez, c'est perdre sa peine que de le vouloir racoustrer : il en est de mesme d'vn corps où l'âge s'est rendu maistre. On peut bien appuyer sa foiblesse pour vn temps : mais à la fin, comme en vn vieil édifice de qui l'assemblage se déjoint,

& qui tandis qu'on l'estançonne d'vn part s'esclatte de l'autre, il n'y a plus de remede que d'en sortir.

II. Le bon-homme pourtant ne laisse pas d'auoir tousiours bon courage. Ceste coustume luy vient de l'estude qu'il a faite en Philosophie, qui resout tellement les ames, que de quelque petite complexiõ que soit vn homme, il a tousiours assez de force. La presence de la mort ne luy change pas ny la couleur ny la parole; & quand il deffaut, c'est alors qu'il a moins d'apparence de defaillir. Vn bon Pilote, quoy que sa voile soit en pieces, & son vaisseau; trouue moyen de racommoder les restes de son equipage, & d'acheuer sa routte. Bassus en fait de mesme, & voit venir sa fin auec vn visage si ferme, que s'il auoit la mesme asseurance à regarder celle d'vn autre, vous l'estimeriez plustost insensible que resolu. Il y a de la peine, quand nous sommes arriuez à ceste-heure ineuitable, de s'ẽ pouuoir aller sans regret, & ne murmurer point. C'est vne leçon qu'on ne sçait pas, sans l'auoir long-temps estudiee. Aux autres morts il y a quelque esperance: si vous estes malade, vous guerissez. Si le feu vous surpréd, vous l'esteignez: Si la maison où vous estes tombe, c'est peut-estre d'vne façon que vous n'aurez point de mal: Si vous faites naufrage, quelque vague

vous pourra ietter à bord : si quelqu'vn vous tient l'espée à la gorge,pour vous tuer quelque chose pourra suruenir qui luy fera faillir son coup. Mais si la vieillesse vous mene à la mort, il faut marcher:il n'y a repit, ny opposition qui vous en garentisse; C'est bien la mort la plus douce de toutes; mais aussi est-ce la plus longue. Vous diriez à voir ce bon-homme qu'il est à ses obseques : il s'inhume, suruit à soy-mesme,& ne s'afflige point de n'estre plus auecque soy : car il dit beaucoup de choses à ce propos. Il fait ce qu'il peut,pour nous persuader, que si en la mort nous auons du trauail, ou de la crainte, nous en sommes cause, & non pas elle; & qu'en mourant nous ne sommes non plus incommodez que quand nous sommes morts. Or il y a aussi peu de raison de craindre ce qu'on ne sentira point,que ce qu'on ne souffrira point. Comme est-il possible qu'vn homme s'imagine de sentir vne chose qui le priuera de tout sentiment ? Il faut donc conclurre qu'il n'y a non plus d'apprehension que de mal en la mort. Ie sçay bien que ce sont choses qui beaucoup de fois ont esté dittes, & qui le seront encore beaucoup de fois: mais ie ne faisois point de profit à les lire,& encore moins à les ouïr dire à des gents à qui l'aage ne donnoit point encore occasion de craindre qu'ils conseilloient de n'apprehender point.

III. Mais ſans mentir ce langage venant de Baſſus, qui a vn pied dans la foſſe, m'a touché d'vne eſtrange façon: car pour en dire mon aduis, ie trouue qu'il eſt plus mal-aiſé de ſe reſoudre à la mort, quand on en approche, que quand on y eſt. Quelque laſche & timide que ſoit vn homme, quand il voit la mort preſente il ſe diſpoſe à ne vouloir point euiter ce qui n'eſt point euitable. Vous voyez vn Gladiateur, qui durant le combat aura fait le plus mal & le plus poltronnement qu'on ſçauroit faire; quand il ſera bas, tendre luy-meſme ſa gorge à ſon aduerſaire, & luy conduire l'eſpee à la partie qu'il penſe la plus mortelle, affin d'eſtre bien toſt deſpeché. Mais quand la mort eſt encore en chemin, & qu'indubitablement elle s'en vient à nous, c'eſt vn peril où il faut vne froideur & vne aſſeurance, de qui peu d'hommes ſont capables que ceux qui par l'eſtude ſe ſont de longue main preparez à cet aſſaut. C'eſt pourquoy ie prenois grand plaiſir à l'oüyr dire ſon aduis d'vne choſe, qu'il auoit bon moyen de cognoiſtre, pour la voir de ſi prés comme il faiſoit. S'il reuenoit quelqu'vn de l'autre monde, qui vous dit qu'il n'y a point de mal en la mort, vous le croiriez, par ce qu'il parleroit d'vne choſe qu'il auroit eſprouuée. Tout de meſme auſſi ne pouuons-nous mieux ſçauoir l'eſtonnement que

donne la mort quand elle approche, que de ceux qui se sont trouuez aupres d'elle, qui l'ont veuë arriuer, & qui luy ont donné la bien-venuë.

IV. Vous pouuez bien mettre Bassus de ce nõbre là : il ne nous a point voulu laisser tromper: il ne trouue non plus d'apparẽce à craindre la mort que la vieillesse. A la jeunesse succede la vieillesse ; à la vieillesse la mort: Qui ne veut point mourir, seroit contẽt de n'auoir point vécu. La mort est la cõdition de la vie: quãd on nous donne l'vne, on nous permet l'autre: nous en sommes au chemin: c'est folie de l'aprehẽder. L'aprehensiõ est des choses douteuses: la mort est certaine, il la faut attendre: c'est vne necessité qui n'épargne personne, il n'y a point de Force qui nous en deffende. Pourquoy se plaindroit vn hõme d'estre compris en vne loy, qui comprend tout le monde ? La premiere partie d'équité, c'est l'égalité: mais il n'est point de besoin de plaider la cause de Nature. Elle ne nous a point donné de loy pour no⁹, que la mesme qu'elle a prise pour elle : tout ce qu'elle a fait, elle le deffait, ce qu'elle a deffait elle le reffait.

V. Or à ceste-heure si par le benefice de la vieillesse nous sortons du monde tout bellement, & n'en sommes point rauis par force, mais tirez doucemẽt vne piece apres l'autre; n'auõs-nous pas dequoy remercier

les Dieux, qu'apres auoir gousté du monde à nostre aise, nous-nous trouuiõs conduits en vn repos qui nous estoit necessaire, & qu'en vne si longue lassitude nous auions occasion de desirer?

VI. Vous en voyez qui souhaittent la mort d'vne façon, qu'ils ne sçauroient estre plus passionnez à demander la vie. Mais ie trouue bien autant de courage à ceux qui de pied ferme la regardent venir sans s'émouuoir: Ceux-là quelquefois y sont emportez ou par vne rage, ou par quelque dépit violent qui les transporte. Mais indubitablement ceste procedure si tranquille, est vne preuue qui ne se peut faire que par vn esprit bien iudicieux & bien rassis. Il se void assez de personnes qui par colere se vont rendre à la mort: mais quand elle vient, il en est peu qui luy facent bon visage, si par vne longue meditation ils ne se sont disposez à la receuoir.

VII. C'est pourquoy ie suis bien souuent tout exprez allé trouuer ce bon homme, à qui ie porte beaucoup d'amitié, pour voir s'il seroit tousiours en mesme posture, & si i'y reconnoistrois point quelque affoiblissement de l'esprit comme du corps. Mais tousiours ie luy treuue la disposition meilleure; comme en la septiesme carriere le contentement de ceux qui courent est plus visible, pource qu'ils

penſent qu'il ne s'en faut gueres qu'ils n'ayent emporté le prix. Il s'accommodoit aux preceptes d'Epicure, & me diſoit, Qu'il ſe perſuadoit premierement, qu'en ceſte expiration derniere on ne ſentoit point de mal : toutefois que s'il y en auoit, c'eſtoit quelque cõſolation de penſer qu'on en ſeroit bien-toſt quitte, pource qu'vne extreme douleur n'eſt iamais longue. Au demeurant que ſi ceſte diſtraction du corps & de l'ame le trauailloit, il ſe repreſenteroit qu'apres ceſte douleur, il n'en auroit iamais d'autre. Qu'il ne doutoit point qu'vn homme de ſon aage n'euſt l'ame au bord des leures; & que par conſequent il n'y auroit pas beaucoup de peine à la faire ſortir. Vn feu qui s'eſt pris à quelque matiere forte, & qui a beaucoup de corps, s'eſteint auec de l'eau, & quelquefois par la ruïne de ce qu'il bruſle : mais celuy qui n'a plus d'aliment, s'amortit de ſoy-meſme. Voila les diſcours qu'il me fait, & que i'eſcoute fort volontiers, non comme choſes nouuelles, mais parce que ie penſe eſtre aux mains auecque la mort. Et quoy donc? n'ay-ie iamais veu perſonne qui ſe ſoit tué ſoy-meſme ? Si i'en ay veu, & ne me ſuis pas contenté de les voir : ie les ay regardez: mais i'eſtime bien plus ceux qui ſans eſtre fachés de la vie, ouurent la porte à la mort & la reçoiuent de bonne grace, ſans que

toutesfois

toutefois ils la prennent au colet pour la faire entrer. Il disoit que si la mort nous donnoit de la peine, la faute en vient de nous mesmes, qui prenons l'alarme aussitost que nous pensons qu'elle est prez de nous. Car de qui peut elle estre esloignée, puis qu'en tous lieux & à toutes heures elle est sur le point de nous assaillir ? Quand nous craignons quelque sujet de mort qui semble venir à nous, considerons combien il y en a d'autres bien plus proches, de qui nous n'auons point de peur. Vn ennemy vous menace de vous tuer: vne indigestion preuiendra de son espée. Considerons les causes de nostre apprehension : nous trouuerons qu'elles semblent vne chose, & en sont vne autre. Ce n'est pas la mort que nous craignons, mais l'imagination de la mort. Nous en sommes toujours aussi prés vne fois que l'autre : Tellement que s'il la falloit craindre, il se faudroit resoudre de n'estre iamais qu'en alarme. Car en quelle saison en sommes nous exemps ? Mais ie dois aprehender que mes letres ne vous semblent si longues, que vous les haïssiez pis que la mort. Ie m'en vay donc les finir, apres vous auoir dit encore vne parolle. Voulez-vous ne craindre iamais la mort? meditez-la perpetuellement.



EPISTRE XXXI.

ARGVMENT.

I. Fuir la Volupté, la felicité de l'homme gist au repos de l'ame.
II. Il n'est point de bien sans Vertu, ny de mal sans Vice.
III. Definition du bien & du mal: quelle est la regle du Sage.
IV. L'homme sage est seul heureux.

I. VOVS estes à moy, ie le voy bien. Vos promesses commencent desià d'auoir quelque effet. Ie vous ay veu fouler aux pieds toutes ces vanitez que le vulgaire appelle biens, ne vous proposer que la vertu: Continuez en ceste belle resolution. Ie ne vous demande pas que vous faciez plus que ce que vous auez entrepris. Vos fondements tiennẽt beaucoup de place: faites le bastiment suiuant le dessein. Faites la besogne que vous auez en la main & pour bien faire bouchez vous les oreilles, non auec de la cire, selon qu'Vlisse fit de ses compagnons; mais auec quelque chose de plus ferme. Les voix qu'il apre-

hendoit estoient bien attrayãtes, mais non pas generales: celle que vous auez à craindre n'est point au pied d'vn rocher: vo' l'orrez en quelque part du monde que vous alliez. La volupté n'a point ses embusches en vn lieu seul: il n'y a ville qui ne vo' doiue estre suspecte. Passez outre, & soyez sourd aux meilleurs amis que vous ayez. Leur intention est bonne; mais leurs vœux ne vallent rien. Si vo' voulez estre heureux priez Dieu que rien de ce qu'ils vous souhaittent ne vo' arriue. Ce qu'ils voudroiẽt vous voir posseder, n'est pas bien: tout le bien que peut auoir vn homme, c'est de s'asseurer de soy-mesme; & en cela seul est la cause & l'establissement de sa felicité. Le moyen d'y paruenir, c'est de ne se soucier point du trauail, & de le tenir pour indifferẽt. Car qu'vne mesme chose soit tantost bonne, & tantost mauuaise; tantost facile à supporter, & tãtost difficile, cela ne se peut faire. Ce n'est pas bien que le trauail. Qu'est-ce donc qui est bien? Le mespris du trauail. Ie ne sçaurois approuuer qu'on prenne beaucoup de peine en des choses de peu de fruit: mais quand ie verray quelqu'vn s'acheminer à quelque entreprise loüable, tant plus il se bandera, sans vouloir faire de reposees, tãt plus ie me rauiray de le regarder, & luy crieray, Courage, efforcez vous: faites, si vous pouuez, ceste

montee tout d'vne haleine. Les belles ames se nourrissent au labeur. Ne prenons point garde aux souhaits accoustumez de nos peres & de nos meres, pour y conformer les nostres : Nous ferions mieux de n'en faire du tout point.

II. Vn homme de merite se fait tort d'importuner les Dieux: quel besoin est-il de vœux ? faites vostre bonne fortune vous mesmes : vous la ferez si vous prenez ceste impression, que, où il y a de la vertu, il y a du bien, & qu'où il y a du vice, il n'y peut auoir que de l'infamie & du deshonneur. Comme il n'est point de splendeur sans lumiere, d'obscurité sans tenebres, de chaud sans feu, ny de froid sans air : ainsi les choses ne sont honnestes, ou deshonnestes, qu'entant que le vice ou la vertu les acompagne.

III. Qu'est-ce qui est donc bien? Connoistre les choses. Qu'est-ce qui est mal? Ne les connoistre point. En l'eslection des choses, la consideration du temps sera la regle d'vn habile homme. Mais quoy qu'il reiette, ou qu'il choisisse, s'il a l'ame grande, & au dessus de toutes choses, il ne reiettera rien par crainte, & aussi ne choisira rien par admiration. Sur tout, qu'il se garde de se rauallér. Ce n'est rien que de ne refuser point le trauail, il le faut chercher. Me demandez vous ce que i'appelle trauail

inutile & superflu? Celuy de qui le sujet n'est point releué: non toutefois qu'il soit non plus mauuais, que celuy qu'on employe aux choses loüables, pource que c'est de l'ame que vient la resolution, qui nous solicite aux entreprises laborieuses, & nous dit; A quoy est bon ce repos; Vn homme de bien ne craint point la sueur.

IV. Au demeurant, souuenez-vous d'estre tousiours conforme à vous mesme; & ne vous dementir en aucune de vos actions. En l'égalité de la vie consiste la perfectiõ de la vertu, qui ne peut estre sans la cognoissance des choses diuines & humaines; Et de là vient la felicité souueraine, par laquelle nous sommes faits compagnons des Dieux, & n'auons plus la peine de les prier. Voulez-vous sçauoir le moyen d'y paruenir? Il ne vous faut aller ny par l'Apennin, ny par le mont-Senis, ny par les deserts de Candauie, ny courre la fortune des Syrtes, ou de Scille & de Caribde: combien toutefois qu'vne chetiue petite commission les vous a tous fait passer. Le chemin y est seur & plaisant: & pour le faire, il ne vous faut ny prouision ny equipage que la Nature ne vous ait donné. Ne quittez point ce que vous auez d'elle: vous irez du pair auec Dieu. Vous n'irez point du pair auecque Dieu pour estre riche: Dieu n'a rien. Vous n'irez point pour des habits magni-

fiques : Dieu n'en a point. Non pour auoir vne reputation qui vous face connoiſtre à tous les peuples de la terre : Dieu n'eſt connu de perſonne, & pluſieurs meſmes ont mauuaiſe opinion de luy, qu'il ne punit pas. Nõ pour vne preſſe de vallets, qui vo⁹ portent en litiere aux champs & à la ville. Ce Dieu, tout grand, & tout puiſſant, porte tout. Auſſi ne ſera-ce ny la beauté ny la force : le temps les conſume. Il faut donc trouuer quelque choſe qui ſoit incorruptible, ſans embarras, & ſi bonne, qu'on ne puiſſe rien deſirer de meilleur. Que peut-ce eſtre ? l'Eſprit. Mais vn eſprit ſi droit, ſi bon & ſi grand, qu'on puiſſe dire que c'eſt vn Dieu logé dans vn corps humain. Ceſt eſprit ne ſe trouuera point pluſtoſt en vn Prince qu'en vn Gentil-homme, en vn Gentil-homme qu'en vn valet. L'ambition & l'iniure ont fait ceſte diſtinction de qualitez. Il n'y a ſi petit recoin en la terre, d'où il n'y ait moyen de monter au Ciel. Aydez-vous ſeulement, & prenez vne forme digne de Dieu. Ce ne ſera ny auec or, ny auec argent : ce ne ſont point matieres qui le puiſſent repreſenter. Souuenez-vous que les Dieux ne furent iamais ſi propices, qu'au temps qu'ils eſtoient de terre.



EPISTRE XXXII.

ARGVMENT.

I. Le Sage ne frequente que ses semblables.

II. Il acheue de viure deuant que de mourir.

III. Pourquoy nous desirons de viure long temps.

I. IE demande de vos nouuelles à tous ceux qui vienēt de vos quartiers, & m'informe que vous faites, où vous estes, & en quelle compagnie vous demeurez. Il vous est impossible de me tromper. Ie suis auecque vous. Ne vous figurez pas seulement qu'on me rapporte vos actions: imaginez vous que ie les voy. Voulez vous sçauoir de tout ce qu'on me dit de vous ce qui me resioüit le plus? c'est, qu'on ne m'en dit rien: & que la plus-part de ceux à qui ie m'adresse, n'en ont point ouy parler. Le meilleur moyen que vous ayez de vous garentir, c'est de ne frequenter point gens d'autre humeur que la vostre, & qui de-

firent ce que vous mesprisez. I'ay ceste bonne opinion de vous, que vous n'estes plus capable de change, & que quelques solicitations qu'on vous sçache faire, vous demeurerez ferme en vostre resolution.

II. Qu'est-ce donc qu'il y a? ie ne crains point le chãge, ie crains le diuertissement: nostre vie est si courte, qu'on ne sçauroit si peu nous arrester, qu'on ne nous face beaucoup de tort. Et puis nous l'accourcissons encore par nostre inconstance, n'ayant pas si-tost entrepris vne besogne, que nous la quittons pour en commencer vne autre: nous deschirons nostre vie, & la mettons par morceaux. Aduancez vous donc, Lucilius, & pensez qu'elle diligence vous feriez, si vous auiez vn ennemy à dos, qui vous suiuist l'espee en la main. Vous en estes-là: vous estes couru, piquez, & vous sauuez. Mettez-vous hors de peril, & vous representez à toute heure, combien c'est belle chose d'acomplir sa vie auant que de mourir, & pouuoir auec vne ame non brouïllee d'apprehension ny de solicitude quelconque, acheuer en repos le reste de ses iours. La vie n'est point plus heureuse, pour estre plus longue; O quand verrez-vous le temps que vous mespriserez le temps! Que vous serez tranquille & paisible & sans vous soucier d'adjoûter vn iour à l'autre, vous ferez conte que vo⁹ aurez assez vescu

III. Voulez-vous ſçauoir d'où vient que nous ſommes ſi deſireux de l'aduenir? Il n'eſt point d'homme qui ſoit à ſoy: de tout ce dont vos parents vous deſirent l'abondance, ie vous en deſire le mépris: ils appauuriſſent vn monde de perſonnes, pour vous enrichir: ils ne peuuent rien porter chez vous, qu'ils ne prennent chez vn autre. Vous ne pouuez croiſtre, que quelqu'vn ne diminuë. Quant à moy, tout ce que ie vous deſire, c'eſt que vous ſoyez voſtre, & que deliuré de toutes les cogitatons vagues, & fluctuantes, qui vous mettent l'ame en deſordre, vous cherchiez à vous contenter par l'intelligence du vray bien, qui eſt auſſi toſt poſſedé comme connu, ſans deſirer autre longueur à voſtre vie, que celle qu'il ſemblera bon à Nature de vous donner. Quiconque vit apres auoir acheué ſa vie, il ſe peut vanter d'eſtre libre, & qu'il n'eſt point de neceſſité capable de le forcer.



EPISTRE XXXIII.

ARGVMENT.

I. Les diſcours des Stoïques ſont ſentenieux.

II. Pour faire iugement d'vn grand personnage, comme d'vne belle femme, il faut tout voir.

III. Vn homme d'âge ne doit pas touiours rapporter les dits d'autruy, mais doit raisonner luy mesme.

I. VOus voulez qu'en ces lettres comme aux precedentes, ie mette quelques sentences de nos Stoïques : ils ne se sont point amusez à des fleurettes: prenez-les par où vous voudrez, ils sont tousiours masles. Quand en vne multitude vne chose paroist par dessus l'autre, il y a de l'inégalité. Vn arbre quelque grand qu'il soit, n'est point admirable en vne forest qui est toute de mesme hauteur. Vous ne trouuez autre chose parmi les vers & dans les histoires, que les sentences que vous me demandez; Et pource ie ne veux pas que vous les attribuiez à Epicure, elles sont à tout le monde, & particulierement aux Stoïques. Mais on les remarque en luy plus qu'on ne fait ailleurs, pource qu'elles y sont rares, & qu'on s'estonne quand vn homme qui fait profession d'vne vie molle & delicieuse, quelque parolle où il y a de la rigueur. I'en parle selon l'opinion commune; car selon la mienne, tout ioly qu'il est, auec ses manches pendantes, ie trouue

qu'il a du courage & de la force. On peut bien sentir le musc & l'ambre, & n'estre ny moins galand, ny moins braue, que si on sentoit la poudre à canon. Ne me demandez donc point de triage : ce qui se trouue par endroits chez les autres, est par tout chez les Stoïques. Nous n'auons point de monstre, pour abuser les acheteurs, qui ne trouueront rien dans la boutique. Prenez en vn eschantillon où bon vous semblera: nous ne faisons qu'vne bource tout ce que nous sommes: Chasque sentence n'a point son autheur à part. Si nous les voulons separer, de qui dirons nous qu'elles sont ? De Zenon, de Cleantez, de Crisippus, de Panetius. Nous n'auōs point de maistre: chacun est à soy. Entre-eux si Hermatus, ou Metrodorus disent quelque chose, tout est attribué à Epicure. S'il se traite quelque chose chez nous, c'est sous son nom, & sous ses Auspices. Toutes ces belles choses que no⁹ auons sont en si grand nombre, & si semblables, que quand nous voudrions, il est impossible d'y rien choisir.

C'est au pauure homme à conter son troupeau.

Enuoyez vos yeux où vous voudrez, vous rencontrerez tousiours quelque trait qui vous semblera triable : Si ce n'estoit que vous les voyez en vne trouppe, tout vous plairoit esgalement.

II. Ne vous imaginez donc point de

pouuoir faire vn sommaire de nos sentences. Les esprits des grands hommes ne se goustent point superficiellement, & par vne seule piece : il y faut tout voir, & tout manier. Vous trouuez plus de choses que de paroles, & vn ouurage si bien suiui, qu'il est impossible d'en rien oster, sans faire tomber tout le bâtiment. Ie suis bien content que vous voyez tous les membres vn à vn, mais ie veux que ce soit en vn mesme corps. Ce n'est pas assez d'vne belle cuisse, ou d'vn beau bras, pour faire iuger vne femme belle ; il faut qu'vne grace vniuerselle de toutes ses parties, tienne si douteux & si suspendus ceux qui la voyent, qu'ils ne sçachent où prendre party pour les considerer. Toutesfois si vous en auez trop d'enuie, ie ne seray pas si mesquin en vostre endroit : Ie vous en bailleray , mais ce sera à plaines mains : nous en regorgeons de tous costez, nous ne les amassons point vne à vne : nous les prenons à poignees. Ce ne sont point gouttes qui tombent l'vne apres l'autre : le coulement y est perpetuel : il continüe. Ie ne doute point qu'il ait du profit pour les ignorãs, & pour ceux qui escoutẽt de loin : Car des choses ainsi baillées par morceaux, & cõprises cõme des vers en certain nombre de paroles, vont bien plustost au fonds. C'est pourquoy nous faisons apprendre des sentences, & des Chries aux

enfans, pource que ce sont choses accommodées à leur suffisance, & que leur esprit n'est pas capable de monter plus haut.

III. Vn bouquet ne sied point bien en la main d'vn homme: il n'est plus temps qu'il face prouision de ie ne sçay quel petit nombre de mots que tout le mõde sçait, & se fie en sa memoire: il faut qu'il s'appuye sur soy-mesme, & qu'il parle par sa bouche, & non par la bouche d'autruy. Depuis qu'vn homme est vieil, ou qu'il approche de l'estre, ce luy est vne vilenie de n'estre habile homme, que par son liure. Zenon a dit cela. Et vous, quoy? Cleanthez a dit cela; & vous quoy? Iusques à quand n'aurez-vous mouuement que par autruy? Faites des regles vous mesmes: baillez quelque leçon aux autres: monstrez quelque chose de vostre creu. Ie ne sçaurois auoir bonne opinion de ceux-cy, qui ne font iamais rien d'eux-mesmes, mais se contentent de seruir d'interpretes aux autres, & se tiennent tousiours cachez à l'ombre de quelqu'vn. Il ne m'est point aduis qu'ils puissent auoir rien de genereux en l'ame, puis qu'il n'osent rien faire de ce qu'ils ont si long-tẽps estudié. Tout le mestier qu'ils font; c'est d'apprẽdre par cœur. Se souuenir est vne chose, & sçauoir en est vne autre. Se souuenir, est conseruer vne chose mise en depost en nostre memoire.

Sçauoir, au contraire, c'est trauailler à sa propre besongne, sans patron, & sans regarder à chasque fois vn maistre, pour demander son approbation. Zenon dit cecy. Cleanthez dit cela. Faites qu'il y ait difference entre vous & vn liure. Serez vous tousiours escolier? Ne monterez-vous iamais en chaire? Quel plaisir prenez-vous d'écouter, puis que vous pouuez lire? Mais c'est beaucoup que la viue voix. Il est vray quand celuy qui parle, prend du sien: mais à reciter les paroles d'vn autre, & faire le greffier, ie ne trouue pas qu'il y ait beaucoup d'honneur. Il y a encore autre chose: c'est que ceste maniere de gens qui ne sortẽt iamais de hors page, suiuẽt les premiers en des opinions que tout le monde reprouue, & en des choses qu'on cherche encore, & qui ne seront iamais trouuez, si nousnous contentons de ce que les premiers ont mis en auant. Dauantage, qui suit vn autre ne suit rien, ne trouue rien, & pour mieux dire, ne cherche rien. Et quoy donc? ne tiendray-ie point le chemin de ceux qui sont passez deuant moy? Si feray: mais si i'en trouue vn plus court & plus beau, ie feray bien-aise de le prendre, & d'y faire le passage pour les autres. Ceux qui nous ont precedez ne sont pas nos maistres: ils ne sont que nos guides: la verité tend la main à tout le monde, personne ne s'en est

saisi iusques icy. Sa recherche donnera encore de la besongne assez à ceux qui viendront apres nous.



EPISTRE XXXIV.

ARGVMENT.

I. Le sage disciple resiouyt le Precepteur.

II. Pour deuenir homme de bien, il ne suffit pas d'auoir bien commencé, il faut bien finir.

I. IL m'est aduis que ie suis plus grand que de coustume, & que ie sens quelque chaleur qui me raieunit, tant ie suis transporté de ioye, quand parce que vous faites, & ce que vous m'escriuez, ie reconnois quelque auantage sur vous mesmes: car pour le commun, il y a long-temps que vous luy auez mis la poudre aux yeux. Si vn laboureur prend plaisir de voir fructifier ses arbres, vn berger de voir multiplier son troupeau, vn nourricier de voir bien porter son nourrisson; Quel contentement pensez-vous que ce soit à ceux qui ont fait la nourriture des esprits, quand apres les auoir formez en vn aage encore tendre, ils les voyent tout d'vn coup esleuez & par-

uenus ? Ie vous tiens pour mien : vous estes ma creature. Aussi-tost que i'eus reconnu ce que vous est.ez, ie ne failly pas de mettre la main sur vous, de vous donner courage, & auecque quelque coups d'esperon, vous faire aller plus viste que le train accoustumé. I'en fais de mesme encore à cette heure: mais ie vous trouue desia courant, & aussi capable de faire des-remonstrances que d'en receuoir.

II. Que me demandez vous dauantage? direz-vous. Certainement ie vous auoüe que vous estes bien auancé : mais il n'est pas de l'instruction des esprits , comme des autres ouurages. Le bon commencement n'y fait pas la moitié de la besogne: C'est vne grande partie de bonté, que d'auoir enuie d'estre bon, mais ce n'en est qu'vne partie. Sçauez - vous qui i'appelle bon ? Celuy qui est si parfait & si accomply, qu'il ne peut deuenir mauuais, quelque violence qu'on luy fasse, & quelque necessité qui luy puisse arriuer. Ie ne doute point que vous ne le deuiez, pourueu que vous alliez tousiours d'vn mesme pas, & que vos effets respondent tellement à vos paroles, qu'ils semblent auoir esté frappez en mesme coin. S'il y a de la discordance entre le faire & le dire, c'est signe d'vn esprit qui n'est ny bien fait, ny bien assis.



EPISTRE XXXV.

ARGVMENT.

I. L'amitié fait tousiours du bien, & l'amour quelquefois du mal.

II. Le plaisir qu'on prend auec ses amis est plus sensible par la presence.

III. La Constance est la marque d'vn homme sage.

I. LA priere si affectionnée que ie vous fis d'estudier, n'est pas toute pour vostre profit, il y va du mien. I'ay enuie d'auoir vn ami, & vous ne me le pouuez estre, si depuis que vous auez commencé, vous ne continuez à vous façonner : car pour ceste heure, ie croy bien que vous m'aymez: mais ce n'est pas à dire que vous soyez mon amy ? Et quoy donc ? Sont-ce deux choses ? Ouy, & bien differentes. Qui est amy, ayme : qui ayme, n'est pas amy. L'amour est quelquefois cause de mal: l'amitié ne fait iamais que du bien. Quand vous ne tireriez autre commodité de vostre estude, que de sçauoir aymer, vous n'aurez pas perdu vostre peine : dépeschez-vous donc, de peur qu'vn autre

n'ait la science de ce que vous auez appris.

II. Pour moy, i'en reçois bien desia quelque fruit par le plaisir que i'ay de me figurer, que vous & moy ne ferons qu'vn cœur; & que si mon aage m'oste quelque chose de ma vigueur, ie la reprendray du vostre, encore qu'il n'y ait pas beaucoup à dire de l'vn à l'autre. Mais ie ne veux pas demeurer au plaisir de l'imagination : i'en veux auoir par effect. Nous auons bien quelque contentement des personnes que nous aimons en leur absence, mais c'est vn contentement de peu de substance, & qui s'esuanoüit incontinent. La veuë, la presence, & la conuersation font la volupté plus viue & plus sensible; Sur tout quand ceux que nous voulons voir, sont en l'estat que nous les desirons. Le plus beau present que vous me sçauriez donc apporter, c'est vous mesmes. Ceste consideration vous doit faire auancer. ie suis vieil, & vous estes mortel: Hastez-vous, toutefois ne vous hastez pas tant, que vous ne soyez auecque vous premier qu'auecque moy.

III. Faites vous honneste homme, & vous gardez sur tout d'estre irresolu. Quand vous voudrez essayer les progrez de vostre suffisance, prenez garde si vous voulez aujourd'huy ce que vous vouliez hier. La volonté variable monstre la fluctuation d'vn esprit, qui va tantost d'vn costé, tantost de

l'autre, selon qu'il est poussé par le vent. Ce qui est fixe & fondé, ne flote point. Ceste constance se trouue parfaite en celuy qui est parfait en sagesse : & telle quelle, en celuy qui tellement quellement y a profité. Quelle difference donc y faites-vous? L'vn bransle, mais sans partir de sa place, & l'autre ne branle pas seulement.



EPISTRE XXXVI.

ARGVMENT.

I. Preferer la vie priuée à celle des Courtisans, & personnes publiques.

II. L'humeur morne est plus propre à l'estude, & l'estude des premieres lettres plus conuenable aux ieunes, qu'aux vieux.

III. Le commerce des amis doit estre des bonnes meurs, & non des biens de fortune.

IV. La regle du Sage c'est le m'espris de la mort.

V. La persuasion n'est point necessaire, où l'inclination nous porte.

VI. La mort ne nous oste point la vie

mais luy donne quelque intermission.

I. DOnnez du courage à vostre amy, & le fortifiez contre toute ceste maniere de gents, qui le blasment d'auoir quitté sa bonne fortune, & preferé l'ombre d'vne vie paisible à la splẽdeur des charges honorables, où il estoit capable de paruenir. Il ne se passera iour qu'il ne leur fasse paroître l'vtilité de sa resolution. Ceux de qui la condition est enuiée, auront tousiours quelques nouuelles atteintes. Les vns seront froissez : les autres donneront du nez à terre. La Felicité n'est que tumulte : elle se donne des agitations, & des tournoyemens de teste de toutes sortes. Elle passionne les vns apres la grandeur, & les bouffit d'imagnations ambitieuses. Elle amuse les autres aux delices, & les amollit & relasche entierement. Vous me direz qu'il en est qui la portent bien : ie vous l'auoüe ; aussi en est-il qui portent bien leur vin. Il ne faut donc pas qu'ils vous fassent croire, qu'vn homme soit heureux qui a sa basse-court pleine de gents qui ont affaire à luy : ce leur est vne fontaine : ils l'épuisent, & la troublent. Ils disent, que ce n'est qu'vn causeur & vn faineant. Vous sçauez bien qu'il est des personnes de qui il faut prendre les paroles à contre-poil.

II. Ils l'appellent heureux. Et quoy ? l'e-

ſtoit-il auparauant? Il y en a qui le trouuent trop ſauuage, & trop de hazard: ie ne fais non plus de cas de ceux-là que des autres: Ariſton diſoit, Qu'il aymoit mieux vne froideur morne en vn ieune homme, qu'vne humeur plaiſante qui le rẽdit agreable en compagnie: vn vin rude en ſa nouueauté ſera delicat en l'arriere ſaiſon. Celuy qui ne ſe garde point, a la couleur belle auſſi-toſt qu'il ſort de la caue. Quand ils l'appellent melancholique, & ennemy de ſon auancement, qu'il les laiſſe dire, pourueu qu'il continuë d'aymer la vertu, & de prendre comme il faut la teinture des bonnes lettres. Son auſterité ſe trouuera de bon gouſt auecque le temps: il eſt à ceſt-heure en la vraye ſaiſon d'apprendre. Et quoy? n'en n'eſt-il point touſiours ſaiſon? Si eſt: mais comme il eſt touſiours bien-ſeant d'eſtudier toute leçon, il n'eſt pas conuenable à tout âge. Ce ne ſeroit gueres d'honneur à vn vieillard d'apprendre à lire: il faut acquerir quand on eſt ieune, pour joüir quand on eſt vieil.

III. Vous aurez beaucoup fait pour vous, s'il deuient honneſte homme par voſtre moyen. C'eſt de ces choſes-là, qui ſont auſſi bonnes à donner qu'à prendre, que le commerce eſt loüable entre les amis, & non pas des biens qui ſont en la diſpoſition de la Fortune, pour les croiſtre & diminuer

comme il luy plait. Il ne s'en peut plus desdire, sa parole est donnee, il y a moins de honte de faire banqueroute à vn creancier qu'à son honneur. Pour payer vne debte, le marchand a besoin d'vne heureuse nauigation, le laboureur de la fertilité de la terre, & de la faueur du Ciel: mais il ne luy faut qu'vne bonne volonté pour payer.

IV. La Fortune n'a point de iurisdiction sur les mœurs; qu'il auise à vous donner vne regle si droite, & mette sõ esprit en telle assiette, que pour bon ou mauuais succez qu'il luy arriue, il ne se glorifie d'auoir gaigné, ny se plaigne d'auoir perdu, mais que riche ou pauure il soit tousiours esgal à soymesme, & ne se monstre iamais, pour vne condition, ny pour l'autre, plus haut ny plus rabaissé. S'il estoit né entre les Parthes, il sçauroit tirer de l'arc plutost qu'il ne sçauroit parler. Si en Allemagne, il feroit encore au berceau, qu'il sçauroit ietter le iauelot. S'il eut esté du temps de nos peres, il eust sçeu piquer vn cheual aussi-tost que le monter, & manier vne espee aussi-tost que la tenir. Chacun se dispose à la discipline, & aux exercices de sa nation. Au lieu de tout cela, ie veux qu'il apprenne vne chose qui le rende impenetrable à toutes fleches, & inexpugnable, à tous ennemis. C'est le mespris de la mort.

V. I'auoüe bien qu'en cette imaginatiõ il

y a quelque chose d'espouuãtable, qui ne se peut represéter sans quelque trouble, parce que ce nous est chose naturelle de nous aimer. Mais aussi quel besoin auroit-il de persuasion ny d'accoustumance en vne chose où l'inclination volontaire le porteroit? On n'apprend point à pouuoir, en vne necessité, coucher sur des roses: c'est pour la souffrãce des choses dures qu'vn hõme prepare, afin que parmy les tourments, sa foy ne fleschisse point; & que s'il en est besoin debout & blessé mesmes, il passe la nuit en garde dans vne tranchée, & ne s'ose pas seulement appuyer de ses armes, de peur que le repos ne luy donnast occasion de s'endormir: si la mort estoit incommode il faudroit qu'il y eust quelque chose qui en receust l'incommodité.

VI. Si vous auez si grande enuie de viure souuenez vous que rien de ce que vous voyez partir de deuant vos yeux ne se consume: tout retourne en ce mesme sein de la Nature pour en sortir la seconde fois comme il en est soti la premiere: les choses cessent, elles ne perissent point. La mort mesme, qui nous est si formidable, & que nous fuyons auecque tant de soin, ne nous oste point la vie, mais seulement luy donne quelque intermission. Vn iour viendra que nous serons remis au monde; ce qu'assez de personnes refuseroient; si ce

n'est qu'ils ne se souuiendroient pas d'y auoir esté? Mais ie reserueray ceste matiere pour vne autre-fois : qui doit reuenir, doit partir sans regret. Considerez le tournoyement de toutes choses en ce monde : comme en vn cercle, il n'y en a point qui s'aneantissent. Elles ne sont faites que pour monter & descendre alternatiuement. L'Esté qui s'en va, reuiendra en l'année qui vient. L'Hyuer est passé : Decembre le r'amenera. La nuit a fait perdre la presence du Soleil : le iour luy fera bien-tost quitter la place : Quelque chose qui passe, ceste reuolutiō perpetuelle d'estoilles nous l'establit : vne moitié du Ciel hausse : l'autre baisse. Ie finiray ma lettre, quand i'auray dit encore vn mot, C'est, Que les fols, ny les enfans ne craignent point la mort, & que c'est vne vergongne, que la Raison ne nous puisse donner ceste asseurance que la faute du iugement nous fait auoir.

EPISTRE XXXVII.

ARGVMENT.

I. La Philosophie nous enseigne à vaincre les necessitez, & à surmonter les passions.

II.

II. Il nous faut obeyr à la Raison, si nous voulons qu'on nous obeisse.

I. LA parole que vous auez donnée, vous oblige d'estre hõme de bien. Vous auez fait monstre, & presté le fermét. Ce seroit vous piper que de vous promettre de l'aise & du plaisir en ceste guerre; ie vous veux dire ce qui en est. Le serment de l'arene & de la Philosophie sont semblables en l'vn comme en l'autre on iure de souffrir le feu, le fer, & les verges iusqu'à la mort. Toute la difference qu'il y a, c'est, que les Gladiateurs qui se loüent pour les spectacles, & qui n'ont rien à payer de ce qu'ils mangent & boiuent, que leur propre sang, sont obligez à vne patience forcée; & de vous on vous la demande. Ils peuuent quitter les armes, & tenter la misericorde du peuple: mais vous ne pouuez faire ny l'vn ny l'autre: il faut mourir debout & sans se rendre. Mais aussi quand tout sera bien consideré, que nous seruiroient quelque peu de iours ou d'annees qu'on nous sçauroit donner dauantage? Quand nous entrons au monde, nous venons en vne guerre d'où nous n'auons iamais nostre congé: tout le remede que vous y auez, c'est de vaincre les necessitez que vous ne pouuez euiter: il se faut faire passage: La Philosophie le vous ouurira. Si

vous aymez vostre vie, vostre asseurance, vostre contentement, &, qui est le principal, vostre liberté, le mieux que vous pouuez faire, c'est de vous ietter entre ses bras : rien ne vous peut reussir que par son moyen. La chose du monde la plus basse, abiecte, sordide, seruile, & suiette à toute sorte de cruelles passions, c'est la folie. Contre tant de maistres, qui gouuernent quelquefois l'vn apres l'autre, & quelquefois tout ensemble, la Sagesse est le seul expedient de s'affranchir : voyez de l'aller trouuer : il n'y a qu'vn chemin qui vous y mene. Vous ne sçauriez vous égarer.

II. Voulez-vous que tout vous obeïsse, obeissez à la Raison. Si vous vous laissez commander à elle, beaucoup se laisseront commander à vous : Elle vous enseignera ce que vous deuez entreprendre, & comme il vous y faudra conduire. Vous ne vous intriquerez point. A peine m'en sçaurez vous nommer vn qui vueille quelque chose, & qui sçache rendre raison d'où luy est venuë ceste volonté. On ne delibere gueres: tout se fait par boutades. La fortune nous rencontre aussi souuent, comme nous elle. C'est vne vilenie de n'aller point, mais se laisser porter, & puis quand on voit la tempeste, faire l'esbahy, & demander. Qui m'a mis icy ? comme y suis-ie venu?

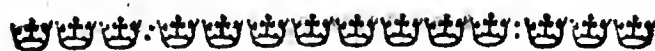
EPISTRE XXXVIII.

ARGVMENT.

I. Les discours familiers sont plus puissants pour enseigner, que les elegants & polis.

I. VOvs auez raison de vous plaire au commerce de nos lettres, & de le desirer. Il y a bien du fruit en vn entretient qui se coule ainsi dans l'ame vne piece apres l'autre. Les disputes faites auec apparat en presence de tout vn peuple, sont plus magnifiques, mais non pas si familieres. La Philosophie est vn conseil de bien faire: pour le donner il n'est point besoin de crier, les harangues sont bonnes pour la persuasion d'vne ame irresoluë. Mais il est plustost question d'enseigner, que d'inciter à vouloir apprendre: ceste façon de parler moins releuée fait plus d'effect. Les paroles entrent auec moins de peine: mais elles ne laissent pas de bien tenir. L'efficace en est plus considerable que le nombre: il les faut espandre comme des graines, qui pour estre petites ne laissent pas, quand elles tombent en terroir qui leur est propre, de despoyer leur force, & se dilater à de meu-

ueilleuſes grandeurs. Il en eſt de méme de la Raiſon à la voir ce n'eſt que bien peu de choſe: elle croiſt & ſe multiplie en l'action. Pourueu qu'il y ait de langage, quand elle rencontre vne teſte iudicieuſe, & bienfait, elle ſe fortifie, & fait de l'operation aſſez. Ie vous repete encore vne fois qu'il eſt des preceptes comme des gaines. Ce ſont petites choſes qui font beaucoup: ſi l'eſprit qui les reçoit a de la diſpoſition à bien apprendre, il ne faut point douter que de ſa part il ne contribuë à la generation, & n'adiouſte beaucoup à ce qu'il aura recueilly.



EPISTRE XXXIX.

ARGVMENT.

I. Vn eſprit genereux ſuit l'exemple des choſes loüables.

II. Fuir les grandeurs exceſſiues, & s'arreſter aux medíocres.

III. Le peché ne va iamais ſans penitence, & ſans douleur.

IV. Les voluptez rendent par l'accouſtumance les choſes neceſſaires,

qui estoient auparauant superfluës.

I. IE vous enuoyeray les memoires que vous demandez,&les vous dresseray, le plus curieusement, & auecque le moins de langage qu'il me sera possible: mais aui-sez si vn discours ordinaire vous feroit point plus de profit. C'est, à mon aduis,ce qu'il faut pour vn qui apprend. Ceux qui sçauent, se peuuent passer d'vn simple cueil. Le premier enseigne: Le dernier aduertit. Mais vous n'auez que faire de me demander ny l'vn ny l'autre: ie vous fourniray de tous deux quand il vous plaira. Vous me connoissez: ie ne vous en dy autre chose. Vous aurez de moy ce que vous desirez: mais vous attendrez que ie sois en humeur. Cependant, vous auez assez d'autres escrits: seruez-vous en; quoy que ie ne doute point que l'ordre n'y soit pas bien gardé: prenez la liste des Philosophes: il ne faut que cela pour vous esueiller. Quand vous verrez combien d'honnestes hommes auront trauaillé pour vous: vous voudrez estre de la partie. Vn esprit genereux a cela, que l'exemple d'vne chose loüable le conuie à l'imitation. Tout homme qui a du courage, desdaigne les choses basses & sordides: celles qui sont de belle apparence luy plaisent, & l'apellent à les rechercher.

II. Il est de nostre esprit cõme de la flamme: il s'esleue tousiours en haut, & peut aussi peu descendre que reposer. Tant plus il y a de force, tant plus il a le mouuement prompt, & l'action vigoureuse. Heureux est celuy qui le peut employer à bien. Il se met hors de la iurisdictiõ de la Fortune. S'il prospere, son ame pour cela ne sortira point de sa place. S'il luy arriue des aduersitez il y trouuera de la consolation, & se mocquera de ces vanitez que les autres regardent auec admiration. Vn grand cœur mesprise tout ce qu'on appelle grand: il fuit choses excessiues, & s'arreste aux mediocres. Celles-cy sont vtiles, & les autres nuisent par leur superfluité. Comme vous voyez que les bleds se couchent pour estre trop bons, que les branches se rompent pour estre trop chargées, & qu'vne fertilité qui passe mesure n'arriue point à maturité, il en est de mesme des esprits. Vne felicité disproportionnée les enerue, & leur est vn instrument à fascher les autres, & se faire mal à soy-mesme.

III. Il est des hommes à qui leurs voluptez font ce que le plus cruel ennemy qu'ils sçauroient auoir, n'auroit pas le courage de leur faire. En quoy s'ils meritent quelque pardon, c'est, que leur peché ne va iamais sans penitence, & qu'il leur demeure tousiours quelque douleur qui pese bien autant que le plaisir.

IV. Il ne faut point trouuer estrange que leur fureur leur donne de la peine : depuis que nos desirs passent au delà de Nature, il n'est plus de barriere capable de les arrester. Nature a des bornes: les vanitez & les concupiscences n'en ont point. Le profit est la mesure des choses necessaires : mais les superfluës, à quelle aune les reduisez vous? Ce leur est tout vn, pourueu qu'ils se plongent dans les voluptez, & ne prennent pas garde que par ceste accoustumance ils tõbent en cet inconuenient, que les choses qui auparauant ne leur estoient que superfluës, leur sont necessaires à l'aduenir. Ils seruent leurs voluptez, au lieu de les posseder & (ce qui est le comble de leur ruyne) ils ne pensent pas estre bien, s'ils ne font mal. Depuis que nous en sommes venus là, que d'aymer ce qui n'est point honneste, il faut faire conte que nostre misere ne peut aller plus auant, & que quand nous auons tant continué nos vices, que nous en auons fait des mœurs, c'est se rompre la teste que de chercher des remedes, & penser encore à la guerison.



EPISTRE XL.

ARGVMENT.

I. Les lettres nous repreſentent les amis abſens.

II. Il blaſme le parler viſte, & appreuue le lent en vn Philoſophe.

I. IE vous ay bien de l'obligation de la diligence que vous apportez à m'eſcrire. Puis que ie ſuis priué de vo⁹ voir d'autre façon, ie ſuis bien-aiſe de vous voir en vos lettres. Ie n'en reçoy iamais, que ie ne m'imagine que nous ſoyons enſemble. Et de fait ſi nous prenons plaiſir d'auoir le pourtrait de nos amis, parce qu'il nous en entretient la memoire, & par vn contentement illuſoire adoucit en quelque façon l'amertume de leur eſloignement: cõbien doiuent les lettres eſtre agreables, puis que ce ſont les marques les plus certaines, & la repreſentation la plus viue qu'il eſt poſſible d'auoir des perſonnes que nous aymons? Ce que la preſence a de plus doux les caracteres imprimez de la main d'vn ami le font reconnoiſtre ſur le papier.

II. Vous m'eſcriuez qu'on vous a conté,

qu'vne autrefois Serapion le Philoſophe ſe trouuant en ces cartiers où vous eſtes, diſcouroit auec vne promptitude ſi grande, & vne ſuitte de paroles ſi preſſée, qu'il sembloit qu'vne voix ſeule ne pût pas fournir à la multitude des conceptions que ſon eſprit luy fourniſſoit. Ceſte qualité ne me plait pas en vn Philoſophe: ie veux du reglemēt en ſa langue. Auſſi vous voyez qu'Homere en la deſcription d'vn Orateur, luy donne vne vehemence rapide, & continuée comme celle d'vn torrent, quand le Printemps a fondu les neges. Mais quand il eſt queſtion d'vn vieillard, il le fait couler tout bellement, & compare ſes paroles à du miel. Faites donc eſtat que ce grand flux de bouche a plus du charlatan, qui veut arreſter le monde à ſon banc, que de l'homme d'honneur, qui traicte quelque choſe de graue, & ſe propoſe l'inſtruction de ceux qui l'eſcoutent. Mais comme ie n'approuue pas le langage court, auſſi ne veux-ie pas qu'il tombe vn mot apres l'autre, comme des gouttes d'eau. La longueur importune les oreilles, & la precipitation les accable, combien que ce qu'on voit venir de loin ſe retienne, & trouue mieux ſa place en la memoire, que ce qui va ſi viſte, qu'on n'a loiſir de le regarder. Mais en fin, il eſt queſtiō de bailler des preceptes: vne choſe qui échape n'eſt point baillée. Adiouſtez à cela

qu'vn discours qui ne se propose que la demonstration de la verité, doit estre simple. C'est son artifice que de n'en auoir point. En ces harãgues populaires, qui ne sont ordinairement que mensonges, & où le but n'est que d'émouuoir vn peuple, & d'abuser de son imprudence, pour le trainer par les oreilles, tãtost d'vn costé, tantost de l'autre, on peut faire passer les paroles si prõptement, qu'on n'a pas le loisir de les manier: mais comme est-il possible d'arrester vn autre, & ne s'arrester point? On s'abuse: vne remonstrance faite pour la guerison des ames, ne veut point demeurer en la superficie. Il faut qu'elle descende au fonds de l'estomach. Quel bien sçauroit faire vn remede, s'il ne demeure quelque temps sur la partie malade? Toute ceste parlerie a plus de vanité que d'autre chose: c'est vne piece de beaucoup de son, & de peu de valeur. I'ay des frayeurs, il me les faut oster. Mes passions m'emportent, il leur faut donner vne bride. I'ay des doutes: il me les faut esclaircir. Il faut regler ma desbauche, & corriger mon auarice. Laquelle est de toutes ces choses qui se pourra faire en courant la poste? Où est le medecin qui guerira son malade, s'il ne fait qu'entrer & sortir? Et puis quelles graces peuuent auoir des paroles, où il n'y a point d'élection? Mais comme il est de certaines choses difficiles

a croire, qu'il faut voir vne fois, pour pouuoir dire qu'on les a veuës, il en est de mesme de ceux-cy, qui vont aussi viste de la langue. Il leur faut donner vne heure de temps à les oüyr, & n'y retourner plus: Car que sçauriez-vous apprendre d'eux, ou que voudriez-vous imiter? Quelle stabilité pensez-vous trouuer en leur ame, puis que leur discours est si peu ferme, que quand ils luy ont vne fois donné le bransle, il leur est impossible de l'arrester? Ils ressemblent à ceux qui courent à la vallee: leur pesanteur les emporte, & les fait aller plus loin qu'ils n'ont resolu. Ceste volubilité n'a point de grace en la Philosophie: ce n'est point sõ fait de ietter les paroles en desordre, mais de les asseoir tout bellement chacune en sa place, & ne s'auancer autrement que pied à pied. Et quoy donc? elle n'aura iamais liberté de se hausser? Pourquoy non? Mais que tousiours elle ait égard à la bien-seance de sa profession, & se souuienne, qu'il n'y a rien qui luy porte plus de preiudice, que ceste profusion de langage ainsi violent & desreglé. Il est bon qu'il ait de la force, mais moderée, & qu'elle coure, mais comme vn ruisseau, non comme vn torrent. Et tant s'en faut que ceste promptitude me plaise en vn Philosophe, qu'à peine la pourrois ie approuuer en vn Orateur. Car comme voudriez-vous

qu'vn Iuge, qui peut-estre ne sçauroit pas trop bien son mestier, le pût suiure, courant ainsi à bride abbatuë, principalement quād en la fertilité de quelque sujet, il se laisseroit emporter à l'ostentation de sa suffisance ? ou quand quelque passion sortie hors de ses bornes, & plus forte que son iugement, luy feroit ouurir la bonde aux paroles, & dire ce que puis apres il seroit content de n'auoir pas dit ? Il faut que la langue s'accommode aux oreilles, sans les mettre hors d'halene à courre apres elle, ou sans leur bailler de la matiere plus que ce qu'elles sont capables d'en receuoir : vous ferez donc sagement de ne vous approcher point de ceste maniere de gens, qui se soucient plustost de dire beaucoup, que de dire bien. Il y auoit vn certain P. Vinicius, de qui Asellius disoit, Qu'il parloit à remises, & Geminus Varius, Qu'il s'estonnhissoit cōme on faisoit cas de son éloquence, veu qu'il ne sçauoit pas mettre trois paroles ensemble. Ie sçay bien qu'il n'y auoit gueres de plaisir à luy voir tirer les mots l'vn apres l'autre, & que quelquefois on luy eust peu dire ; Parlez, ou vous taisez. Mais encore aimerois-ie mieux vous proposer sa sentence pour exemple, que la precipitation de Haterius. Cét homme en son temps estoit estimé grand diseur ; il ne hesitoit iamais, ne rompoit iamais son train : & du

commencement alloit d'vne traitte jusqu'à la fin : Mais quoy qu'il en soit, ie ne pense pas qu'vn homme de iugement voulust parler comme luy. Toutefois chaque nation a son goust particulier : ce qu'on trouue mauuais en vn lieu, semble de bonne grace en vn autre. Peut-estre entre les Grecs on supportoit ceste licence: mais nous sommes si esloignez, que mesmes en escriuant,nous mettons des points entre les mots pour les separer. Ciceron mesme, qui le premier a donné reputation à l'éloquence Romaine, n'alloit iamais qu'au petit pas en ses harangues. Le langage Latin a de la vaine gloire : il se regarde : Et par-ce qu'il a bonne opinion de son merite, il prend plaisir que les autres le voyent, afin d'en faire cas. Fabianus, grand personnage de vie & de sciẽce, & qui apres ces deux points, tient le troisiesme rang en la loüange d'vn homme fort eloquent,auoit vne façon de parler non impetueuse, mais sans peine : de sorte que c'estoit plutost facilité que promptitude. C'est bien chose que ie ne deffens point à vn homme sage, que l'aisance de parler : toutefois ie ne le luy commande pas, & trouue encore qu'il fera mieux de prononcer les paroles, que de les verser. Ce qui me fait vous entretenir si long-temps sur ce sujet, pour vous en diuertir, c'est que ie sçay bien que c'est vn mestier que vous ne pou-

uez faire, que premieremẽt vous ne renonciez à voſtre honneur. Il faut que vous perdiez toute honte, & que vous-meſme n'écoutiez pas ce que vous direz, pource que par inaduertance il vous eſchappera beaucoup de choſes, qui ne vous ſembleroient pas bonnes, ſi vous y apportiez du iugemẽt. Ie vous dis que c'eſt vn meſtier qui veut de l'imprudence: preparez-vous y, ſi vous le voulez ſuiure. Ce n'eſt pas encores tout: vo⁹ n'y pouuez acquerir de gloire: il vous faut exercer iournellement, & laiſſer la ſubſtance des choſes, pour l'eſcorce du langage; Au lieu que quand bien vous auriez des paroles, plus que vous n'en ſçauriez deſirer, & qu'elles vous ſortiroient de la bouche, comme d'vne ſource ineſpuiſable; pour bien faire il en faudroit eſtre ſobre, & ne les employer qu'auecque diſcretion. La modeſtie eſt auſſi requiſe au lãgage d'vn homme d'honneur, comme en ſon alleure. La ſomme des ſommes, c'eſt que ie veux que tu ſois lent à parler.



EPISTRE XLI.

ARGVMENT.

I. L'homme de bien eſt touſiours accompagné d'vn bon Genie.

II. Mespriser les biens de fortune & aymer ceux de l'ame c'est le fait du bon Genie, ou d'vne Vertu diuine, qui est dans l'homme de bien.

I. VOvs ne sçauriez mieux faire, que de trauailler continuellement à vous faire homme de bien. C'est chose que vous seriez mal-auisé de desirer, puis que vous mesme auez moyen de la vous donner. Il ne faut point pour cela leuer les mains au Ciel: il ne faut point gaigner vn Sacrestain, qui vo⁹ laisse parler à l'oreille d'vne Image, pour en estre mieux exaucé. Vous auez Dieu prés de vous: vous l'auez auec vous: vous l'auez dans vous. Il est vray, comme ie le vous dy, Lucilius, nous auons vn esprit sacré, qui reside en nous pour la conseruation de nos vies, & l'obseruance de nos actions: il se comporte auecque nous, selon que nous-nous comportons auecque luy. Il n'est point d'homme de bien, sans quelque Dieu, qui l'assiste à monter par dessus la Fortune, & le rend capable des hautes & magnanimes resolutions. Quel Dieu? Nul ne le sçait? S'il se presente à vos yeux quelque touffe épaisse de vieux arbres, esleuez au delà de l'ordinaire, & où la multitude des branches passees les vnes dãs les autres, ne reçoiue point la clarté du

iour; quand & quand la hauteur, la solitude, & l'esbahissement de voir en vne rase campagne vn ombrage si espais & si couuert, vous donnent opinion qu'il y ait quelque Deïté. Si vous voyez vn antre qui auec ses pierres toutes mangees, & sur vne relaxation faite non de main d'homme, mais par la Nature mesme, porte le faix d'vne montagne; vous auez aussi-tost l'ame frappee de quelque scrupule de Religion. Nous tenons les commencemens des grands fleuues pour venerables, & donnons des Autels à la saillie subite de quelque large riuiere, qui sort de dessous terre. Nous portons du respect aux fontaines des eaux chaudes. L'opacité sombre, ou la profondeur immense de quelques estangs, les a fait estimer sacrez. Si vous voyez vn homme ineffrayable aux dangers, impenetrable aux passions, heureux en aduersité, calme en la tempeste, plus haut que le reste des hommes, & aussi haut que les Dieux; ne serez-vous pas touché de quelque ressentiment, qui vous induise à le venerer? Ne direz-vous pas; Il y a là quelque chose de trop grand, & de trop haut, pour en faire comparaison à si peu de chose que le corps? Sans doute quelque vertu diuine y est descenduë, & n'est pas croyable qu'vne ame si excellente, si mesurée, & qui auec vn mépris si genereux estime toutes choses infe-

rieures à son merite, & si courageusement se moque de ces objets qui font naistre des craintes, & des desirs, puisse auoir son mouuement d'ailleurs, que de quelque puissance du Ciel. Vne chose de ceste grandeur, ne sçauroit demeurer debout, si quelque Dieu ne la soustenoit. C'est pourquoy la part de luy la plus grande, est au lieu d'où elle est descenduë. Comme les rayons du Soleil nous touchent bien, mais ils ne laissent pas d'estre au Ciel, d'où ils sont enuoyez sur la terre, tout de mesme vne ame grande & sacree, transmise au monde, pour nous faire voir de plus pres la Diuinité, conuerse bien auecque nous : mais tousiours par vn de ses bouts elle tient à son origine, & ne s'en détache point. Elle y est suspenduë : elle y tourne les yeux, & s'y appuye. Ce qu'elle est parmy nous, c'est pour estre nostre guide, & comme plus iudicieuse, assister à nos actions, & nous apprendre à les gouuerner.

II. Mais comme la connoistrez-vous ? quand vous la verrez ne se parer d'autre chose que du sien : Car est-il rien de si hors de propos que de loüer vn homme pour des choses qui ne sont pas à luy ? N'est-ce pas n'auoir point de sens, que d'admirer ce qui d'vn moment à l'autre peut changer de possesseur? La selle de velours, & le mors doré, ne font point la bonté d'vn cheual. Voyez

vn Lion, que le cõmerce des hommes ait reduit à se laisser dorer le crein, & receuoir les embellissemens qu'il plait à son gouuerneur de luy donner; & en voyez vn autre, qui ferme, nerueux, & d'vne haleine entiere, n'a pour ornemẽt que ceste hydeur effroyable, auecque laquelle la Nature l'a fait naistre dans les deserts; Ie ne doute point que vous ne trouuiez cestuy-cy de meilleure grace que l'autre; à qui par vn long appriuoisement vous verrez souffrir des choses si eslognées de son imperieux & magnanime naturel. C'est vne folie à vn homme, de se glorifier de ce qui n'est point à luy. Le nombre des raisins, & la pesanteur des grappes, qui font ployer les échelats, est la loüange d'vne vigne: quand elle est fertile, elle est belle. En vn homme il faut loüer ce qui est sien, & non autre chose. Il a de beaux enfans, vne belle maison, beaucoup de terres labourables, & force argent en rente; tout cela est pres de luy, ie l'aduoüe; Mais dans luy il n'y en a rien. Donnez luy des loüanges des choses qu'on ne luy peut oster ny donner: & qui propremẽt appartiennent à l'homme: Demandez-vous que c'est? L'esprit, & en cét esprit vne Raison qui n'ait aucun defaut. L'homme est vn animal raisonnable: Son bien est donc parfait, quand il est parfaitement ce que Nature a voulu qu'il soit. Mais que luy de-

mande ceste Raison ? La chose du monde la plus aisee, qu'il viue selon Nature. Tout ce qu'il y a d'empeschement, c'est vne folie vniuerselle, qui le fait naistre. Nous tombons l'vn sur l'autre dans les vices: Le peuple nous pousse : personne ne nous retient, comme seroit-il possible de nous guarentir ?



EPISTRE XLII.

ARGVMENT.

I. Les hommes de bien sont rares.

II. A faute de puissance, & non de volonté, on cesse bien souuent de mal faire.

III. Nous ne sçauons faire choix des choses qui nous sont vtiles.

IV. La perte des choses fortuites n'est point fascheuse.

I. IE voy bien que celuy de qui vous m'écriuez, vous a desia fait croire qu'il est homme de bien. Ce n'est pas chose qui se puisse ny faire, ny reconnoistre en si peu de temps. Sçauez-vous ce que i'appelle en cét endroit homme de bien ? Celuy qui l'est aucunement ; car quant à l'autre

qu'il est en perfection, il en est peut-estre comme du Phenix : il s'en voit vn en cinq cẽts ans,il ne s'en faut point esbahir. La fortune en la generation des choses grandes veut des interualles, & les recommande par la rareté. Pour les mediocres, & qui naissent parmi la presse, elle les produit ordinairement. Mais pour retourner à vostre homme, il est encore bien loing de son compte; & s'il sçauoit que c'est d'vn hõme de bien, il ne le penseroit encore estre, & possible perdroit l'esperance de pouuoir iamais le deuenir. S'il se fonde en ce que les méchants ne luy plaisent point, il ne fait rien en cela, que les méchants mesmes ne fassent : & la plus rigoureuse punition que souffre la méchanceté, c'est qu'elle se déplait à soy-mesme, & que ceux qui la font ne l'approuuent pas. S'il allegue, Qu'il veut mal à ceux qui subitemẽt arriuez à quelque grãde puissance, s'y cõportent insolément; que sçay-je, si quand il pourra ce qu'ils peuuent, il ne fera point ce qu'ils font?

II. La foiblesse en beaucoup de gens cache les vices, qui si tost qu'ils penseront auoir assez de force, n'auront pas moins d'ẽuie de paroistre, que ceux à qui la bõne fortune a donné desia courage de se descouurir. La méchanceté y est : mais les instruments luy manquent: il n'y a dequoy la monstrer : il n'est point de serpens si veni-

..eux, qu'on ne puisse manier seuremẽt, tandis qu'ils sont roides de froid. Le venin y est bien tousiours, mais il est endormi. Il est assez de cruautez, d'ambitions, & de luxures, capables d'aller du pair auec les plus signalez exemples qui s'en soient iamais veus: tout ce qui leur defaut, c'est, que la Fortune leur resiste, & leur oste le moyen de se produire. Donnez-leur la puissance des autres, vous leur trouuerez la mesme volonté. Vous souuient-il qu'vn iour que vous me parliez d'vn homme de parmi le monde, & me disiez qu'il estoit du tout à vous, ie vous dy que c'estoit vn esprit volage, & que luy pensant tenir le bras, vous ne luy teniez que la manche? Fus-ie menteur? Il a laissé la manche par vous le teniez: Il s'en est enfuy. Vous sçauez quels traits il vous a ioüez depuis, & combien il vous a preparé de pieges, sans sçauoir que luy mesme y deuoit tomber. Il ne voyoit pas, qu'en la perte des autres il procuroit la sienne: & qu'encore que ce qu'il demandoit luy peust seruir de quelque chose, c'estoit neantmoins vn fardeau, soubs lequel il seroit à la fin contraint de succomber.

III. C'est pourquoy quand nous affectons quelque chose, & que la passion nous la fait poursuiure auecque beaucoup de labeur, il faut considerer, ou qu'elle est du tout inutile, ou qu'elle ne vaut pas l'in-

commodité que nous prenons pour y paruenir. Il est des choses superfluës : Et d'autres qui bien qu'elles ne le soient pas, toutefois n'ont pas de merite assez, pour nous trauailler. Mais nous ne penetrons pas si auant, & nous faisons accroire qu'on nous donne des choses qu'on nous vend bien cher: & en cela se cõnoist nostre peu de sens, que nous ne pensons acheter que ce qui nous fait mettre la main à la bource, & croyons qu'on nous donne ce dequoy nous sommes nous mesmes le payement, nous-nous impliquons de toutes sortes de solicitudes : nous-nous soubmettons à toutes risques, & sommes contẽts de perdre l'honneur, le temps, & la liberté, pour acquerir des choses où nous ne voudrions pas seulement penser, s'il nous falloit vendre ou quelque maison, ou quelque heritage pour les auoir : tant il n'y a rien dequoy nous fassions si bon marché que de nous-mesmes. Quand donc nous voudrons deliberer quelque chose, ou si nous sommes sur le point de l'executer, faisons comme quand nous entrons chez vn marchand : Sçachons de quel prix est ce que nous voulons auoir : ce qui ne nous couste rien, nous couste quelquefois bien cher. Ie vous pourrois nommer assez de choses, de qui l'acquisition nous a fait perdre la liberté : pource qu'elles sont à nous, nous ne sommes plus à nous.

I . C'eſt ce que nous auons à conſiderer, quand nous auons enuie d'auoir quelque choſe : comme d'autre coſté, s'il arriue que nous la perdions, noſtre conſolation eſt, de nous repreſenter qu'elle eſtoit fortuite ; que nous-nous en ſommes paſſez autrefois, que nous-nous en paſſerons bien encore à l'aduenir. Si nous l'auons euë long-temps, nous dirons que nous auons eu loiſir de nous en ſaouler ; & ſi nous ne l'auons gueres euë, que nous n'auons point ſujet de regreter vne choſe à laquelle nous n'eſtions pas encore acouſtumez ; Nous aurons moins de bien ; nous aurons donc moins d'inquietudes. Nous aurons moins de credit ; nous ſerons moins ennuyez. Iettons les yeux ſur tout ce qui nous oſte le ſens, & pour qui nous fondons en larmes, quand nous le perdons ; nous trouuerons que ce n'eſt point le perdre qui nous afflige, mais l'opinion ſeule d'auoir perdu. Nous y penſons, mais nous n'en ſentons rien. Qui ſe poſſede ne peut rien perdre : mais le mal eſt, qu'il s'en trouue peu, qui ſoient capables de ſe poſſeder.



EPISTRE XLIII.

ARGVMENT.

I. Les actions des grands, iusques aux plus petites, ne peuuent estre cachees.

II. L'homme de bien ne cache point sa vie, comme le mechant.

I. VOvs-vous esbahissez comme ie suis si particulierement informé de vos affaires: Et qui me peut auoir descouuert vne chose que vous n'auez communiquée à personne. Ne sçaues-vous pas que le bruit est vn grand maistre de nouuelles. C'est par luy que i'ay eu des vostres. Et quoy donc? direz-vous? suis ie si grand chose, qu'on fasse courir des bruits de moy? Ne prenez pas garde où ie suis: mais où vous estes. Toute chose eminente par dessus ce qui est aupres d'elle, est grande au lieu où elle est éminente. La grandeur n'a point de certaine mesure: c'est la comparaison qui la croist, ou la diminuë. Vn batteau grand sur vne riuiere, est petit sur la mer: Vn gouuernail grand pour vn nauire, est petit

petit pour vn autre. Faites si peu de cas de vous qu'il vous plaira: vous estes grand en vostre gouuernement. Toutes vos actions sont regardées; & iusques à vostre manger & vostre dormir, vous ne faites rien qui ne soit sceu.

II. Ce vous doit estre plus de sujet de penser á vous. Vous serez heureux, quand vous pourrez viure à la veüe de tout le mõde. Il y en a la plus-part qui pensent que ceste enceinte de murailles, qui nous enuironne chez nous, n'est pas tant pour garder nostre vie en plus de seureté, comme pour commettre nos meschancetez auec plus de licence. Faites que vous n'en soyez pas de mesme. Pensez que vous auez vne maison pour vous couurir, & non pour vous cacher. Ie vous vay dire vne chose, par où vous iugerez comme nous sommes gens de bien. Vous ne trouuerez pas vn homme seul qui pût viure à porte ouuerte. Les portiers sont de l'inuention de nostre conscience: ce n'est point la magnificence qui nous a solicitez de les auoir. Nous viuons d'vne façon que nous sommes surpris, si nous sommes veus sans y penser. Mais à quoy est bon de se cacher, & de fuïr les yeux & les oreilles des personnes? La bonne conscience appelle la multitude. La mauuaise, en quelque solitude qu'elle se reduise, a tousiours de l'anxieté. Si ce

que vous faites eſt honneſte, pourquoy ne voulez-vous que tout le monde le ſçache? S'il eſt des-honneſte, puis que vous le ſçauez, que gaignez-vous qu'on ne le ſçache point? Que vous eſtes vn pauure homme, ſi vous contez ce teſmoin à rien!



EPISTRE XLIV.

ARGVMENT.

I. De la vraye & fauſſe Nobleſſe.
II. Les Nobles & les Roturiers ont meſme origine.
III. Le trop grand deſir des biens de Fortune, empeſche la Felicité.

I. VOvs alleguez touſiours voſtre petiteſſe, & dites, que ny la Nature, ny la Fortune n'ont rien fait pour vous. Ie m'eſtonne bien de vous ouyr tenir ce langage, veu le moyen que vous auez de vous oſter de parmi le peuple, & monter ſi haut, qu'il n'y aura rien au deſſus de vous. Vne des bonnes choſes qui ſoient en la Philoſophie, c'eſt qu'elle n'eſpluche point les Genealogies. Si nous recherchons d'où les hommes ſont venus premierement, nous ſommes tous de la race des Dieux. Vous

estes Cheualier : vostre industrie vous y a fait paruenir : Mais vrayement il y en a bien qui ne le sont pas. On ne reçoit pas tout le monde à estre Senateur : & aux armes mesmes, où il n'y a que du peril, & de la peine, les Soldats n'y sõt pas receus qu'auec election. Les Capitaines sont quelquesfois les dégoustez à les enrooler. La bonne conscience ouure sa porte à tout le monde : Nous sommes tous de bonne maison pour elle. La Philosophie ne distingue point les personnes: elle a de la splendeur assez pour tous. Socrate n'estoit pas Gentil-homme : Cleanthez gaignoit sa vie à tirer de l'eau, & arrouser les iardins: Platon n'estoit pas noble : quand il vint à la Philosophie, ce fust elle qui luy donna ceste qualité. Pourquoy vous deffiez vous de vostre suffisance? Qui vous fait desesperer de pouuoir aller du pair auec eux ? Faites-vous digne de leur merite, & ils vous aduoüeront de leur race. Vous en serez digne, si vous croyez qu'il n'y ait homme au monde plus noble que vous. Le plus pauure a autãt de predecesseurs que le plus riche: il n'y a homme de qui la premiere origine ne soit au delà de toute memoire. Platon dit, Qu'il n'y a point de valet qui ne soit de race de Roys, ny de Roy qui ne soit de race de valets ; tout se bigarre de ceste façon auecque le temps.

II. La vicissitude des choses est l'exercice de la Fortune. Qui est-ce qui est donc noble? Celuy qui naturellement a la disposition à la Vertu. C'est tout ce qu'il y faut considerer. Autrement, si vous en voulez faire la decision par l'Antiquité, il n'y a si chetif, qui de pere en pere, & d'ayeul en ayeul, ne vous mene si loin, qu'il ne se trouuera rien au deuant de luy. C'est bien chose sans doute, que depuis la naissance du monde, nous ne pouuons estre venus iusqu'à nostre siecle, que par vne mutation alternatiue de toute sorte de conditions. Vne basse-court pleine d'images enfumées, n'est point ce qui fait l'homme noble: ceux qui ont esté gens de bien deuant nous, ne l'ont point esté pour nous faire auoir de la reputation: nous n'auons rien à ce qui nous a precedez C'est l'esprit qui fait l'homme noble, quand d'vne cabane, aussi bien que d'vn Palais, il se peut esleuer au dessus de la Fortune.

III. Posez donc le cas que vous n'estes point Gentil-homme, mais roturier; que vous importe, puis que vous auez moyen de si bien faire, qu'en quelque compagnie de Gentils-hommes que vous soyez, il n'y aura que vous qui soit noble: demandez-vous comment? Si vous ne prenez point l'auis du peuple, à faire distinction de ce qui est bon ou mauuais: l'importance n'est

pas d'où les choses viennent, mais où elles vont: on ne peut nier, que ce qui nous peut faire viure heureusement ne soit bon : car il n'est point susceptible d'empirement. D'où vient donc que nous ne trouuons le bon chemin ? De ce que bien que nous desirions tous la vie heureuse, nous prenons ses instrumens pour elle, & la fuyons en la desirant. Car au lieu de nous procurer vne securité solide,& vne confidence inesbranlable, qui sont deux points où gist la Felicité; nous cherchons de tous costez des sujets de nous affliger; & marchans par vn chemin plein d'embusches, nous nous chargeons de tant d'équipage,que nous ne sommes pas assez forts pour le porter. De ceste façon nous n'auons iamais nostre compte: & tant plus nous trauaillons, tant moins il se trouue de besongne faite. Nous reculons au lieu d'auancer:Et comme tous ceux qui courrent dans vn labyrinthe, nous-nous impliquons tousiours d'auantage, & pour faire trop de diligence, sommes cause de nostre retardement.



EPISTRE XLV.

ARGVMENT.

I. Peu de liures, mais bons: Les diſputes captieuſes des Philoſophes, ſont inutiles.

II. Le Vice nous fait la guerre, ſous vne apparence de Vertu.

III. Quel homme ſe peut dire heureux.

IV. Si toutes les choſes neceſſaires peuuent eſtre appellees bien.

V. La meilleure partie de la vie ſe paſſe à la recherche des choſes ſuperflues.

I. VOvs vous plaignez qu'il ſe recouure peu de liures en vos cartiers. Ce n'eſt rien d'en auoir beaucoup : l'importance eſt, qu'ils ſoient bons. Ie ſçay bien que la diuerſité des lectures donne du plaiſir : mais il y a plus de profit à n'en faire qu'vne. Le moyen d'eſtre bien-toſt où vous auez enuie d'aller, c'eſt de n'aller que par vn chemin, ſans vous eſgarer d'vn ſentier à

l'autre. Ce n'eſt pas marcher, c'eſt roder. Vous me direz, que vous me demandez des liures, & non pas du conſeil. Ie ſuis preſt de vous enuoyer tout ce que i'ẽ ay, & ne m'en laiſſer pas vn. Ie ſuis bien marry que moy-meſme ie ne vous puis aller trouuer, & vous iure que ſi ce n'eſtoit que i'eſpere que vous aurez bien toſt fait voſtre commiſſion, tout vieil & indiſpoſé comme ie ſuis, i'euſſe encore entrepris ce voyage; & que ny Scille, ny Carybde, ny tout ce que les Fables nous content de la difficulté de ce traiet, ne m'en euſſent retenu. S'il ne ſe feuſt point trouué de vaiſſeau, ie fuſſe pluſtoſt paſſé à nage, tant i'ay d'enuie de vous embraſſer, & de voir le progrez que vous auez fait. Au demeurant, pource que vous me demandez mes liures; ie ne m'en eſtime point plus habile-homme; non plus que ie m'eſtimerois beau-fils, ſi vous m'auiez demandé mõ pourtrait. Ce que vous en faites, eſt pour me faire plaiſir, pluſtoſt que pour bonne opinion que vous en ayez: & c'eſt l'amitié que vous me portez qui vous abuſe. Tels qu'ils ſont, liſez les, comme d'vn homme à qui la verité plaiſt; & qui ne la ſçachant point encore, contre toutes les difficultez qui s'y treuuent demeure opiniaſtre à la chercher. Car de moy, ie n'ay point de maiſtre: ie ne porte le nom de perſonne. I'honnore beaucoup le iugement des honneſtes

hommes; mais ie ne mesprise pas le mien. Ils ont cherché, comme nous sans rien trouuer: ce que possible ils eussent faict, s'ils n'eussent desiré que les choses necessaires, & ne se fussent point amusez aux superfluës. La subtilité des paroles, & les disputes captieuses leur ont fait perdre beaucoup detẽps. Nous faisons des nœuds: sans autre fin que pour les deslier, tant nous auons de loisir: nous sçauons desia viure, nous sçauons desia mourir. Quand il est question de nous garder d'estre trompez aux choses, & non point aux parolles, c'est vne besongne où nostre esprit a besoin de toute sa force: il ne faut point qu'il oublie rien à la maison. A quoy peut seruir cette distinction de similitudes de parolles, où personne hors de la dispute ne se peut tromper.

II. Ce sont les choses qui nous abusent: ce sont donc les choses qu'il faut discerner. Nous prenons les mauuaises pour les bonnes. Quand nous auons fait vn souhait, nous en faisons vn contraire: nos vœux sont combatus par nous vœux, & nos conseils se font la guerre l'vn à l'autre. En combien de choses se conforme la Flaterie à l'Amitié? Il ne luy suffit pas de l'imiter; elle fait dauantage & passe encore plus auant. Les oreilles s'ouurent, quand elle parle, & auec vne reception fauorable, la

... descendre iusques au cœur. Ce qui ... le plus dangereux, c'est ce qu'on y trouue le plus doux. Apprenez moy à connoistre ceste similitude. Vn ennemi se presente à moy sous vn visage d'amy. Le vice me veut surprendre: de peur que ie ne le reconnoisse, il emprunte le nom de la Vertu, la Temerité se fait appeller Valeur, la Faineantise Discretion, & la Timidité bon Iugement. C'est en cela qu'il y a du danger d'estre trompé: donnez-moy de certaines marques pour les connoistre. Vn homme à qui on demande s'il a des cornes, n'est pas si mal-aduisé que de se porter la main au front, pour sçauoir ce qui en est, ny si grossier, qu'il ne sçache bien qu'il n'en a point. Vous auez beau prescher, s'il vous en dit: ce sont tromperies, qui non plus que celles des joueürs de gobelets, ne sont point dangereuses. Au contraire, quand on y est bien trompé, c'est quand on y prend bien du plaisir. Nous demandons qu'on nous trompe encore vne fois: refaites, que i'entende comme cela se fait: il ne m'en souuient plus. I'en dy de mesme de ces captions: car comme voulez-vous que ie les appelle autrement? il y a aussi peu de bien à les sçauoir, que de mal à ne les sçauoir point.

III. Si vous auez enuie d'esclaircir des ambiguitez, apprenez-nous que celuy que

le commun appelle heureux, ne l'est point: que celuy qui a ses coffres pleins d'argent, n'est point riche; mais celuy qui porte sõ biẽ en l'ame: qui haut & braue, foule aux pieds ce qui est merueille aux autres, qui ne void personne auec qui il voulust chãger de cõditiõ qui n'estime l'hõme que par ceste seule partie qui le fait homme, qui sçait le chemin que la Nature luy monstre, & se conforme à ce qu'elle ordonne: à qui nulle violence ne peut rien oster, qui conuertit le mal en bien iudicieux aux doubtes, & ferme aux secousses; inestonnable aux frayeurs, impenetrable aux mouuements : à qui la Fortune, quand de toute sa force elle luy a tiré la plus dangereuse de toutes ses fleches ne fait point de playe: mais seulement quelque legere esgratigneure bien à peine, & bien rarement: Car pour les traits communs desquels elle debelle ordinairement le reste des hommes, ils bondissent sur luy comme la gresle, qui fait bien quelque bruit sur les tuilles de nos maisons, mais se resout tout aussi-tost, sans faire mal à ceux qui sont dessous. A quelle fin m'amusez vous à ceste façon d'argumenter, que vous mesme appellez mensongere, de laquelle on a tant escrit de liures ? Si vous auez de la subtilité, ce n'est que mensonge que toute ma vie. Faites paroistre vostre bel esprit à me conuaincre, & me reduisez à la verité.

IV. I'estime vne infinité de choses, necessaires, desquelles vne grande partie est superfluë, & celles qui ne le sont point, ne peuuent rien contribuer à ma felicité. Ce sont là nos difficultez qu'il faut cõbattre, & les obscuritez qu'il faut éclaircir. Car il ne s'ensuit pas que tout aussi-tost vne chose soit bonne pource qu'elle est necessaire. Si nous donnons le nom de bien à du pain, à de la boüillie, & à tout plain d'autres choses, dont nous ne nous pouuons passer, nous ne luy faisons pas beaucoup d'honneur: ce qui est bien, est tousiours necessaire, ce qui est necessaire, n'est pas tousiours bien: car il se trouue assez de choses qui ne sont d'aucun merite, & qui cependãt ne laissent pas d'estre tres-necessaires.

V. Il n'y a personne, à mon aduis, si mal informé de l'importance du nom de bien, qu'il le vueille rabaisser à des choses qui n'ont autre commodité que de nous aider à passer vne iournée. Et quoy donc, au lieu de ces distinctions de neant, qui vous arrestent, ne seroit-ce pas vne plus digne & plus fructueuse occupation pour vostre esprit, de faire entendre au monde, que la meilleure partie du temps se perd à la recherche des choses superfluës, & que la vie bien souuent se trouue passee, tandis qu'on fait des prouisions pour la passer? Regardez tout ce qu'il y a d'hommes au monde,

& les considerez vn pour vn, ou tous à la fois, vous n'en trouuerez pas vn qui ne remette sa vie au lendemain. Demandez-vous dequoy cela nuit? De plus qu'il ne se peut dire: Car ils ne viuent pas, mais ils viuront: ils different toutes choses d'vn iour à l'autre. Quand nous ne ferions autre chose qu'y penser, la vie nous deuanceroit tousiours; mais à cest' heure estans lents & paresseux comme nous sommes, elle passe au delà de nous, comme estrangere: & n'y a iour qu'elle ne se perde, bien qu'elle ne finisse qu'au dernier. Mais de peur de faire vn liure plustost qu'vne lettre, & vous remplir les mains de papier, ie me reserueray pour vne fois à disputer contre ces pointilleux si deliez, qui oublient de faire, tant ils sont empeschez à parler.



EPISTRE XLVI.

ARGVMENT.

I. Les beaux Liures, quelque grosseur qu'ils ayent, ne sont iamais longs.

I. I'Ay receu vostre liure que vous m'auiez promis, & l'ay ouuert, pensant ne faire qu'y mettre le nez, & le refermer tout aussi tost, pour le lire vne autre fois quand i'en aurois la commodité. Mais ie l'ay trouué si bien à mon goust, qu'il a fallu que ie sois allé de long. Ie ne sçaurois mieux vous faire croire ce qu'il m'en semble, que de vous dire, qu'encore que sa grosseur le fera plustost estimer quelque ouurage de Tite Liue, ou d'Epicure, que le vostre, ou le mien : ie n'ay pas laissé de le trouuer court, & ne m'est point parti des mains que ie ne l'aye couru de bout en bout. Il se faisoit tard : ie mourois de faim. La pluye me menaçoit : mais auec tout cela, i'en ay veu la fin. Il ne m'a pas resjoüi seulement : il m'a contenté. Quelle viuacité d'esprit, quelle force de courage n'y ay-ie point reconnuë? Ie dirois, quelle saillie, si en quelque endroit il y eust des reprises d'haleine & de rehaussemens par interualles. Mais il n'y en a point : tout y est si continu que ie puis dire, que c'est vne besogne virile, & vrayement sacrée : & cependant il ne laisse pas d'y auoir tousiours quelque trait agreable aux lieux où il s'est offert occasion d'y mesler de la douceur. Vous estes grand, il le faut auoüer, & releué, cõme i'ay tousiours desiré que vous soyez, & comme ie prendray plaisir de vous voir

continuer. Il se peut bien faire que l'abondance de la matiere vous a seruy de quelque chose : C'est pourquoy ie conseilleray toujours de la prendre fertile, qui occupe l'esprit, & qui l'excite. Ie vous en diray dauantage de vostre liure, quand ie l'auray repassé encore vne fois: Le jugemẽt que i'en fais à cẽst'-heure, c'est comme si ie l'auois seulement oüy, & non pas leu. Laissez-le moy foüiller, & ne craignez point que ie ne vous en die librement ce que i'en trouueray. O que vous estes heureux de n'auoir rien qui me donne sujet de vous mentir de si loin, si ce n'est que suiuant la corruption du siecle, ie voulusse mentir par accoustumance, ne pouuant mentir par occasion.



EPISTRE XLVII.

ARGVMENT.

I. Comme il faut viure auecque les Seruiteurs.

II. Que leur employ est different, selon qu'il plaist à la Fortune.

1. IE suis bien-aise d'entendre de ceux qui viennent de vos cartiers, comme vous-vous comportez doucement auec

vos seruiteurs. Vous estes trop suffisant, & trop iudicieux, pour en vser autrement. Sont-ce seruiteurs ? ce sont hommes : ce sont domestiques : ce sont petis amis ; Et si nous considerons que la Fortune a le mesme commandement sur nous qu'elle a sur eux, ils peuuent dire ; nous sommes tous conseruiteurs. C'est pourquoy ie me ry de ceux qui penseroient s'estre fait grand tort, d'auoir fait manger vn seruiteur auec eux. Pourquoy le font-ils ? par vne coustume vaine & fastueuse, qui s'est introduite, qu'vn maistre ne mangeroit pas à son aise, s'il n'auoit vne douzaine de valets debout à ses costez. Monsieur est à table, qui se remplit ; & à peine de creuer, se met des viandes au ventre, qu'il est puis apres bien empesché d'en faire sortir : Et cependant les pauures seruiteurs sont là, qui n'osent pas seulement mouuoir les lévres. S'ils soufflent, aussi-tost le baston est sur les épaules : vn toussement, vn esternuëment, vn hoquet, qui sont choses casuëlles, leur sont crimes irremissibles. De quelque façon qu'ils interrompent le silence, ils sont asseurez des estriuieres, ou de quelque chose de pis, & demeurent en ceste posture, & en ceste abstinence iusques au iour. De là vient que n'osant rien dire en la presence de leurs maistres, ils parlent en leur absence : au lieu qu'autrefois ceux à qui leurs

maistres permettoient de parler, non deuant eux seulement, mais auec eux, & ne leur faisoient point coudre la bouche, comme on fait aujourd'huy, presentoient librement leurs testes pour celles de leurs maistres; & s'ils les voyoient prests de tomber en quelque peril, s'y exposoient volontairement, pour les en garentir. Ils parloient en compagnie: mais ils se taisoient en la torture. De ceste mesme arrogance est procedé le prouerbe qui se dit communément, *Autant de valets, autant d'ennemis*. On se trompe; ils ne sont point nos ennemis: mais nous leur en donnons tout le suiet que nous pouuons. Ie n'allegue point l'inhumanité que nous auons, d'employer des hommes aux mémes seruices où nous employõs des bestes. Cependant que nous sommes à table, l'vn a charge de marcher sur ce que nous crachons: l'autre, de ramasser ce que laissent tomber des yurognes, que bien souuent seront si saouls, qu'ils ne verront goutte: l'autre auecque vne adresse estudiée donnera de la viande à la compagnie: il monstrera sa suffisance à trouuer bien les jointures de l'aisle, ou de la cuisse de quelque oyseau. Miserable certainement, de n'estre au monde que pour coupper vne perdrix, ou vn levraut de bonne grace! si ce n'est que celuy qui pour la volupté tient escole de ceste science, l'est encores plus

que luy, qui ne l'apprend que par necessité. Vn autre qui sert au buffet, est paré comme vne femme, & luy fait-on disputer sa jeunesse contre les annees. Il est hors d'vn âge où son maistre le veut ramener par artifice, & porte dé-ja l'habit de soldat, qu'il luy fait abbatre le poil auec le rasoir, ou arracher du tout. Il passe toute la nuict sans dormir, vne partie à seruir son maistre à table, & l'autre à le contenter au lit. Vn autre, qui a charge de tenir le controlle des actions de ceux qui sont à table, se tient là planté à les regarder, afin que selon qu'ils auront mieux fait leur deuoir, ou de flater, ou de boire, ou de causer, il les fasse reuenir le lendemain. Adjoustez-y ceux qui vont acheter la viande, qui sçauent exactement le goust du maistre, ce qui l'excite, ce qu'il est bien-aysé de voir; quelle nouueauté luy rend l'appetit, dequoy il est ennuyé, & ce que ce jour-là il prendra plaisir de manger. Cependant il penseroit auoir perdu sa Noblesse, s'il auoit appellé quelqu'vn de ses seruiteurs à manger auecque luy. Les Dieux sont bien plus iustes, qui pour retribution de cette arrogance, leur donnent bien souuent des maistres, du nombre de ceux qu'ils ont ainsi méprisez. I'ay veu chez Caliste celuy qui auoit esté son maistre, qui luy auoit mis l'escriteau, & l'auoit mis en vente parmy ses esclaues de rebut, rece-

uoir ceſt affront à la porte, qu'on l'ouuroit aux autres, & que luy ſeul eſtoit empeſché d'entrer. Le ſeruiteur, qui auoit eſté mis en la premiere dixaine, par où le Crieur commence ſa proclamation, rendit le change à ſon maiſtre, & comme il ne l'auoit pas eſtimé digne de ſa table, il vouluſt paſſer plus outre en ſa reuanche, & ne l'eſtima pas ſeulement digne de ſa maiſon. Ce maiſtre auoit vendu Caliſte : mais combien de choſes vendit depuis Caliſte à ſon maiſtre? Voulez-vous remarquer comme celuy que vous appellez voſtre ſeruiteur, eſt de meſme origine, qu'il joüit du meſme ciel, qu'il reſpire le meſme air? C'eſt ſous la meſme condition de viure & de mourir que vous? Il vous eſt auſſi poſſible de le voir libre, comme à luy de vous voir ſeruiteur. Combien penſez-vous qu'il y euſt d'hommes de bonne maiſon, & qui par le ſeruice qu'ils faiſoient à la guerre s'acheminoient à la qualité de Senateur, qu'en la deffaite de Varus la Fortune fiſt deſcendre à des ſeruices indignes, & rendit les vns bergers & les autres gardiens de quelque loge au milieu des champs. Et puis meſpriſez vn homme pour eſtre en vn eſtat où vous pouuez eſtre reduit? Ie ne veux pas m'embarquer en ceſte matiere, & diſputer de l'vſage des ſeruiteurs à qui nous ſommes ſi ſuperbes, ſi cruels, & ſi contumelieux. Toutefois

voicy la regle que i'en fay. Viuez auecque vos inferieurs, comme vous voulez que vos Superieurs viuent auecque vous. Autant de fois que vous representerez la puissance que vo⁹ auez sur vostre seruiteur, autant de fois representez-vous que vostre maistre n'en a pas moins sur vous. Oüy, mais ie n'ay point de maistre: vous estes encore ieune: vous en pourriez bien auoir vn. Ne sçauez-vous pas en quel âge Hecube fut esclaue, en quel âge le furent Cresus, la mere de Darius, Platon, & Diogene? Viuez doucement auecque vos seruiteurs: donnez-leur de la priuauté: faites les deuiser, deliberer, & manger familierement auecque vous. Ie sçay bien qu'en cét endroit tous nos delicats se võt écrier, Qu'il n'est rien de si mal-seant & de si vilain que ceste communication; Et cependant tous braues & altiers comme ils sont, ie les troueray bien souuent baisant la main aux valets des autres. Ne voyez-vous pas mesme comme nos peres ont recõneu, qu'il y auoit trop d'enuie au nom de maistre, & trop d'iniure au nom de seruiteur? Ils appelloiét le maistre, pere de famille; & quand ils vouloient signifier les seruiteurs, ils disoient ceux de la maison. Ceste obseruation est encore aujourd'huy gardée aux Comedies. Ils instituerent vne feste, où non seulement ils voulurent que les seruiteurs mangeas-

sent auecque leurs maistres, mais aussi leur donnerent des honneurs, & leur remirent la iurisdiction de leur famille, cõme si leur maison eust esté vne petite Republique. Et quoy donc ? ie feray seoir tous mes seruiteurs à ma table ? Comme vous n'apellez pas indifferémment tous ceux qui sont libres, à manger auecque vous ; ainsi ferez-vous distinction des seruiteurs: Vous-vous trompez, si vous pensez que ie rejette vn muletier, pource que c'est vn muletier, ou vn vacher, pource qu'il est vacher. Ie n'auray point d'esgard à leurs charges, mais à leur vie.

II. Il dépend de nous d'estre ou bons, ou mauuais : mais d'estre employez à vne chose ou à l'autre, ceste distinction appartient à la Fortune. Faites-en manger quelques-vns auecque vous, pource qu'ils en sont dignes : les autres, affin qu'ils le deuiennent. S'ils ont quelque chose de seruile, comme cela se peut faire ; par la conuersation qu'ils ont auecque des personnes sordides, ils le perdront, s'ils sont receus en la compagnie de gens d'honneur. Ce n'est pas *in foro* seulement, *vel in curia*, qu'il faut chercher vn ami : Si vous y prenez garde, vous n'aurez que faire d'aller si loing. Bien souuent vne bonne matiere chomme à faute d'ouurier : faites en la preuue. Vn homme est mal-aduisé qui marchande vn cheual, s'il s'amuse à

regarder la bride & la selle. Aussi est-ce luy qui fait iugement d'vn homme, ou par ses habits, ou par sa condition, qui n'est autre chose qu'vne robe qu'il a tout à l'entour de luy. Est-il serf? oüy: mais peut-estre il a l'ame libre. Est-il serf? Quel mal luy fait cela? Monstrez-m'en vn qui ne le soit point. L'vn sert aux femmes, l'autre à l'argent, l'autre aux honneurs & tous à la crainte en general. Ie vous feray voir vn homme de qualité Consulaire, qui fait sa maistresse d'vne vieille, vn riche qui sert vne chambriere, & de ieunes gents des meilleures maisons, qui seruent à des Comediens. De toutes les seruitudes la plus indigne, c'est la volontaire. Ne croyez pas ces glorieux, qui vous disent, qu'il ne faut pas faire bon visage aux seruiteurs: gardez vostre auantage: mais sans arrogance, faites qu'ils vous respectent, & non qu'ils vous craignent. On me dira, peut-estre, qu'à mon compte, il faudroit affranchir tout ce qu'il y a de seruiteurs, & qu'il n'y eust plus de difference d'eux à leurs maistres. On se trompe: ce n'est point mon intention: mais, comme ie viens de dire, ie veux que les seruiteurs respectẽt les maistres, & non qu'ils les craignẽt. Ie voy bien que c'est, direz-vo⁹: vo⁹ voulez qu'ils viuent auecque moy comme mes cliens, ou comme gents qui me viennent voir à mon leuer. Les Dieux se con-

tentent qu'on les respecte, & qu'on les ayme. Vn maistre est iniuste, s'il demande plus qu'il ne faut. Où il y a de la crainte, il ne peut y auoir d'amour. Vous faites dõc tres-bien à mon iugement, de ne vouloir point que vos seruiteurs vous craignent, & de ne les chastier quand ils faillent, d'autre chose que de paroles. Il est des occasions où il est necessaire de frapper : mais ce n'est pas à dire qu'aussi-tost qu'vne mouche nous pique, il faille auoir le baston en la main. La delicatesse nous amene ordinairement à ceste rage, qu'aussi-tost qu'il nous arriue quelque chose, autrement que nous ne voudrions, nous entrons en colere, & voulons faire comme les Roys, qui bien qu'ils n'ignorent pas, que par la grandeur de leur Fortune, ils sont hors de la portée de toutes iniures, & que le reste du monde n'est que foiblesse aupres de leur force; toutesfois pour auoir sujet de faire déplaisir, se plaignant d'en auoir receu. Ie ne vous entretiendray pas dauãtage, parce que ie sçay bien qu'il ne vous faut point de remõstrances. Vn homme de bien se plaist en sa preud'hommie : il ne s'en diuertit jamais : la malice, comme vne giroüette se tourne tantost d'vn costé, tantost de l'autre : & sans regarder si le change luy porte quelque auantage, pense tousiours auoir assez fait d'auoir changé.

EPISTRE XLVIII.

ARGVMENT.

I. Le mal, comme le bien, doit estre commun entre les amis.

II. Les Sages desirent le profit de leurs amis; & les fols ne fondent l'Amitié que sur leur propre interest.

III. Fuyr la Sophisterie.

IV. La Philosophie nous promet de nous faire égaux aux Dieux.

I'Ay receu de vous vne lettre sur le chemin, aussi longue que le chemin mesme. I'en reserueray la responce pour vne autre fois. Car il n'est pas possible que ie vous donne vn bon conseil, que premierement ie ne me retire à part pour y penser. Ie sçay bien qu'auant que me consulter, vous auez esté long-temps à vous y resoudre. Ie vous laisse donc à penser, si ie doy legerement decider ce que vous auez eu de la peine à me proposer : puis, il y a des considerations en moy, qui ne sont point à vous. Ie parle en Epicurien : mais quoy que ie die, rien ne me peut estre considerable pour vous, qu'il ne le soit pour moy.

I. Si ce qui vous touche ne me touche, ie ne suis pas vostre amy : nous ne deuons rien auoir de separé. Bien & mal, tout est partageable entre nous : tout nous est commun : aussi n'est-il pas possible qu'vn homme viue heureusement, qui ne tourne les yeux que sur soy-mesme,& qui ne considere que son profit. Il faut que vous viuiez pour vn autre , si vous voulez viure pour vous. Ceste societé , parce qu'elle nous mesle les vns aux autres, & nous apprend qu'il y a quelque droit vniuersel entre les hommes, est le saintement & religieusement obseruable ; mais encore plus, parce qu'elle sert à l'entretien de ceste autre plus intime & plus estroite , de laquelle ie vous ay parlé. Si beaucoup de choses vous sont communes auec vn autre,à qui la seule humanité vous oblige ,toutes le vous seront auec vn amy. Voilà, Lucilius, dequoy ie voudrois que tous ceux-cy qui sont si subtils, me fissent des leçons, & qu'ils m'aprinssent plustost ce que ie suis obligé de faire, ou pour vn amy,ou pour vn homme, que non pas combien ces mots d'homme, & d'amy ont de signification.

II. La Sagesse & la folie me monstrent des chemins differens;à laquelle me rangeray-ie ? quel party estes vous d'auis que ie prenne?La Sagesse a de l'amitié à l'endroit de tous hommes : La folie n'a pas mesmes

de

de l'humanité à l'endroit de ses amis : La Sagesse se prepare pour l'vtilité de ses amis. La folie se prepare des amis pour son vtilité.

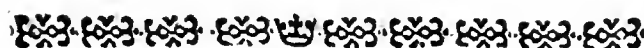
III. Vous me tournez les parolles d'vn sens à l'autre, & vous amusez à ranger les syllabes : mais me voudriez vous bien faire croire, que si ie ne sçay faire des interrogations captieuses, & des propositions veritables, & tirer vne conclusiõ fausse pour l'approbation d'vn mensonge, que ie ne pourray cognoistre ce que ie doy fuyr ou desirer. Ie rougis de honte, qu'en l'âge où nous sommes, nous nous ioüons d'vne chose de telle importance. Vn rat est vne syllable; vn rat mange le fourmage, il s'ensuit donc qu'vne syllable mange le fourmage. Prenez le cas que ie ne sçache me deffaire de ceste surprise; en quel inconuenient tomberay-ie, ou qu'est-ce qu'il m'en sera de pis ? Ce sera peut-estre, que quelque iour pensant prendre vn rat au trebuchet, ie n'y prenne vne syllabe; ou que si ie n'y prens garde, vne syllabe ne mange mon fourmage. Mais peut-estre cette consequence semblera plus subtile & mieux tirée. Vn rat est vne syllabe, vne syllabe ne mange point de fourmage, vn rat donc ne mange point de syllabe. O niaiseries vrayement dignes de petits enfans ! Est-ce pourquoy nous fronçons les sourcils ? Est-ce pourquoy nous nous laissons croistre la barbe ? Est-ce que

nous enseignons auec vn visage si melancolique & si rechigné.

IV. Voulez-vous sçauoir ce que la Philosophie promet aux hommes ? Conseil. L'vn se void prest à mourir, l'autre n'a dequoy viure: l'autre est en peine pour la conseruation de ses richesses, & l'autre enuieux de celles d'autruy. Cestuy-là craint sa mauuaise fortune : cettuy-cy est en ombrage pource qu'il void que tout luy succede. Ses prosperitez luy sont suspectes: Il voudroit bien s'en demesler. L'vn est mal auecque les hommes, & l'autre n'est pas bien auec les Dieux. A quoy luy peuuent seruir ces badineries que vous leur alleguez ? Il n'est point question de rire. Ceux qui vous appellent sont en peine. Les vns ont perdu leurs biens sur la mer, les autres sont prisonniers, les autres malades, les autres necessiteux, les autres ont arrest de mort, & deià le glaiue est tiré pour leur frapper la teste. Vous leur auez promis à tous du secours: A quoy vous amusez-vous? où pensez-vous? Cettuy-cy que vous entretenez de chansons, asseurez-le. Tout ce que vous voyez icy d'affligez, iettent les les yeux sur vous. Toute esperance d'auoir secours que de vous est perduë pour eux. Ils vous prient de remedier à leurs inquietudes, & auecque le flambeau de verité leur donner moyen de se remettre en chemin.

faites leur connoiſtre les choſes que la Nature a fait neceſſaires,& celles qu'elle a fait ſuperfluës, combien il y a peu de peine à ſuiure ſes regles, combien eſt contente, & pleine de toutes cõmoditez la vie de ceux qui s'y rangent, & combien au contraire ont d'anxietez & d'amertumes ceux qui ſe conduiſent par opinion. Apprenez-leur à vaincre leurs paſſions, ou pour le moins à les moderer. Pleuſt à Dieu que toutes ces Sophiſteries ne fuſſent qu'inutiles. Elles sõt prenicieuſes, ie le vous mõſtreray quãd vous voudrez,& vous feray auoüer, Qu'il n'y a rien qui rompe & debilite vn bel eſprit, comme font ces ſubtilitez. I'ay honte de dire comme ils équipent vn homme contre la Fortune, & quelles armes ils luy mettent en main pour la combatre. C'eſt icy le chemin du ſouuerain bien par où vous allez. Vous ne trouuez que des tricheries & des exceptions infames à ceux meſme qui ſont au tableau du Preteur. Car à quoy tendent vos interrogations captieuſes, ſinon à ſurprendre vn homme pour luy faire-faire quelque faute en la forme de proceder? Mais comme le Preteur releue ceux-cy, la Philoſophie tout de meſme releue les autres, & les rétablit en leur entier. Qu'auez-vous à faire de nous tenir de ſi magnifiques langages, pour les accõpagner apres de ſi peu d'effet? Vous nous

promettez de nous mettre l'ame en si bonne assiette que l'or & le fer nous esbloüyront aussi peu l'vn que l'autre ; & de nous fortifier tellement contre tout ce que les hommes craignent & qu'ils desirent, que nous foulerions aux pieds ; Et cependant vous nous remettez comme des enfans à connoistre nos lettres. Que voulez-vous dire ? Est-ce là le chemin d'aller au Ciel? car la promesse que m'a fait la Philosophie, c'est que i'iray du pair auecque Dieu. C'est ce qu'elle m'a dit en me conuiant : c'est ce qui m'ameine : tenez moy parolle. Croyez-moy donc, Lucilius, intriquez vous le moins que vous pourrez en ces exceptions, & positions de Sophistes. Rien ne sied mieux à la preud'hommie que la franchise & la simplicité. Quand vous aurez à viure beaucoup d'années, menagez-les si bien que vous voudrez ; vous n'auez du temps que ce qu'il vous en faut pour les choses necessaires : ie vous laisse à penser, en ayant si peu comme il vous en demeure, quelle apparence il y auroit de l'employer aux superfluës.



EPISTRE XLIX.

ARGVMENT.

I. Les obiects nous rappellent bien souuent la memoire de nos amis absens.

II. De la vitesse du Temps.

III. Pour bien mourir, il faut souuent penser à la mort.

IV. La Nature nous a donné vne raison imparfaite, mais elle nous a rendus capables d'istruction, pour la rendre parfaite.

I. IL faut auoüer, Lucilius, qu'il y a de la nonchalance, quand nous ne nous souuenons point de nos amis, si quelque obiet ne nous les represente. Mais si est-ce que quelquefois le regret de leur esloignement sera dans le fonds de nostre ame, sans se produire. Quelque lieu qui nous enuironne fera sortir au iour, & ne resuscitera pas leur memoire comme morte, parce qu'elle ne l'est point, mais la r'appellera lors diuertie à quelque autre imagination: ny plus ny moins que si apres la mort

d'vne personne qui nous estoit chere, vn valet, vne robe, vne maison nous ramentoiuent sa perte, & refraischissent vne amertume, qui desia par le temps auoit commencé de s'adoucir. Vous ne sçauriez croire comme la cãpagne, & Naples principalement, à la veuë de vostre maison, m'a renouuellé le déplaisir que i'ay de n'estre plus auecque vous. Vous ne m'estes iamais plus present que quand ie vous esloigne. Il m'est auis que ie vous vois boire vos larmes, & resister naïuement à ces agreables tesmoignages que la passion me produisoit de vostre amitié.

II. Il me semble qu'il n'y a rien que ie vous perdis: mais dequoy ne pouuons nous dire, ce fut hier, si nous- nous en voulons resouuenir? Il n'y a rien que i'estois à l'escolle du Philosophe Sotion: il n'y a rien que ie commençay de plaider: il n'y a rien que ie quittay le Palais: il n'y a rien que ie cessay d'y pouuoir aller. La diligence du temps est infinie: le moyen de s'en apperceuoir, c'est de regarder derriere no⁹: car quãt à ce qui est present, il passe auec vne fuitte si precipitée que nous n'auons pas loisir de le considerer. Voulez-vous que ie vous en die la raison? Tous les temps qui sont passez sont en vn lieu. Vous les voyez tout à la fois; ils sont tous en vn monceau, de là toutes choses descendent en abysme d'oubli:

Et d'ailleurs il n'y peut auoir de longs interualles en vne chose qui est toute courte. Ce que nous viuons n'est autre chose qu'vn point: mais la Nature, pour nous le faire trouuer plus long, en a fait plusieurs parties: De l'enfance elle en a fait vne: de l'aage puerile vne autre: de l'adolescence vne autre: de l'âge d'homme, inclinãt vers la vieillesse, vne autre: & de la vieillesse la fin. Voyez combien de degrez elle a mis en si peu d'espace. Il n'y a rien que ie vous allay conuier, quand vous-vous mistes en chemin pour aller où vous estes; Et toutefois ce rien est vne bonne partie de nostre âge, pensons que nous en serons bien-tost au bout. Il ne m'a pas tousiours esté aduis, que le Temps courust comme il fait à cest-heure. Ie ne sçay si c'est que ie me sens prés du bout, ou que ie commence de penser au mauuais mênage que i'en ay fait: mais ie trouue qu'il va si viste, que presque ie ne me le puis imaginer. C'est pourquoy ie ne fus iamais si en colere, que ie suis contre ceux qui dependent le temps en choses superflues, & ne considerent pas que quelque espargne qu'ils en facent, il n'y en a pas à demy pour les necessaires. Ciceron dit, que quand il auroit encore vne vie au bout de la sienne, il n'en auroit pas assez pour lire les Poëtes Lyriques. I'en dy de mesme des Dialecticiens. Encore ils

ne baguenaudent pas de si bonne grace ; & qui pis est, il leur est bien aduis qu'ils font quelque chose de grande importãce, au lieu que les autres font profession ouuerte de donner du plaisir. Ie ne dy pas qu'il ne les faille voir, mais il les faut voir seulement, & leur donner le bon-iour de la porte, de peur qu'on ne nous en fist accroire & qu'il ne nous fust aduis que ce ne fust quelque chose de plus profitable que ce n'est. Que vous sert de vous consumer auec vne question qu'il y a bien plus d'esprit à mespriser qu'à resoudre ? C'est à faire à vn homme qui n'a doubte de rien, & qui ne part qu'à sa commodité, de rassembler iusques aux plus petites choses, & ne vouloir rien laisser derriere. Quand l'ennemy nous vient sur les bras, & que l'alarme est au cãp la necessité nous fait tomber des mains ce que la paix & le repos nous auoient fait amasser. Ie n'ay pas le loisir à cest'heure de rechercher les significatiõs d'vne parole ambigue, & de faire voir en cela mõ bel esprit.

Voyez courre le peuple, & border les rampars,
Voyez le fer aigu luire de toutes parts.

La guerre me bruit aux oreilles: il me faut pouruoir d'vne ame genereuse, & qui ne s'estonne de rien oüir. Si en nostre ville assiegée, où les femmes & les vieillards portent des pierres pour la deffence de la murail-

le, & les capables de porter les armes sont auecque l'espée à la main derriere la porte attendans ou demandans qu'on la leur ouure, pour sortir sur l'ennemy, qui de son costé par batterie, sappes & mines, fait trembler la terre sous les pieds, & n'oublie rien afin de pouuoir entrer, vous me voyez bien de loisir dans vne chaire mettre en auant ces plaisantes questions. Ce que vous n'auez point perdu, vous l'auez, vous n'auez point perdu de cornes, vous auez donc des cornes, & telles autres resueries faites au moule de ceste-cy, ne diriez-vous pas que i'aurois perdu le sens? Vous en pouuez dire autant à c'est-heure. Ie suis assiegé encore en vn siege de ville. Le dãger seroit au dehors, & la muraille me couuriroit de l'ennemy: mais à cest'heure ce qu'il me veut tuer est dans moy. Ie ne suis pas de loisir d'escouter vos niaiseries: i'ay bien autre chose à demesler: que dois-ie faire?

III. La mort me suit: la vie me quitte: donnez-moy quelque bon aduis: faites que ie ne fuye point la mort, & que la vie ne me fuye point; parlez-moy de la constance qu'il faut auoir aux aduersitez, & de la resolution aux choses ineuitables. Faites que ie me contente du peu de temps que i'ay à viure, & apprenez-moy, que l'importance de la vie n'est pas en l'espace, mais en l'vsage; & qu'il peut arriuer, voire qu'il arriue

fouuent, qu'vn aura esté long-temps au monde, & n'aura pas beaucoup vescu. Dites-moy, quand ie me vay coucher : Il se peut faire que vous ne vous leuerez iamais: Quand ie suis leué : il se peut faire que iamais vous ne vous coucherez. Quand ie sors de la maison : il se peut faire que vous n'y r'entrerez plus: Quand i'y suis rentré; il se peut faire que vous n'en sortirez plus. Vous vous abusez, si vous pensez que ce soit seulement en vn batteau, que nous sommes à deux doigts de la mort : c'est par tout. Elle se peut bien quelquefois monstrer prez de nous, mais tousiours elle en est aussi prez en vn lieu qu'en l'autre. Dissipez-moy ces tenebres: vous aurez moins de peine à m'enseigner vne chose à laquelle ie suis preparé.

IV. La Nature nous a fait capables d'instruction, & si nous n'auons vne raison parfaite, nous en auons vne qu'il y a moyen de conduire à la perfection. Parlez-moy de la Iustice, de la Pieté, de la Frugalité, de la Chasteté, tant de celle qui nous garde d'attenter sur le corps d'autruy, que de celle qui nous rend soigneux de conseruer le nostre: si vous ne me destournez point du chemin, ie feray bien-tost où ie veux aller : Car comme dit le Tragique,

La verité parle sans artifice.

Et pource il ne la faut point impliquer. Le

déguisement est la chose du monde la moins conuenable aux mouuements d'vne belle ame, & la plus indigne de ses desseins genereux & releuez.



EPISTRE L.

ARGVMENT.

I. Nous sommes tous aueugles en nos passions.

II. Les Vices sont plus corrigibles en ieunesse qu'en vieillesse.

III. La Vertu est comme naturelle en l'homme, & le Vice estranger.

I. VOs dernieres lettres sont de si vieille datte, que i'ay pensé que ie ne gagnerois rien de demander de vos nouuelles à celuy qui me les a rendües. Il faudroit qu'il eust bonne memoire de se souuenir de si loin. Toutefois ie n'en suis point autrement en peine, parce que ie sçay bien que vous auez desia l'ame en si bon estat, qu'en quelque lieu que vo⁹ soyez, ie ne puis ignorer ce que vous faites. Car que pouuez vous faire autre chose que trauailler iournellement à reparer vostre vie, despoüiller quelqu'vne de vos erreurs, & reconnoistre, que bien souuét le defaut que vous pensez estre aux choses, est en vous-mesme? Il est des

fautes que nous imputons aux lieux ou au temps, & ne prenons pas garde que rien n'en est cause que nos vices, qui nous accompagnent en quelque part que nous allions.

II. Vous sçauez bien qu'Harpaste, la folle de ma femme, m'est demeurée comme vne charge hereditaire, car autrement ie ne suis pas homme à qui ceste maniere de monstres soit bien agreable. Si ie veux passer mon temps de quelque fou, ie ne suis point en peine de le chercher bien loin, ie me donne du plaisir de moy mesme. Cette pauure femme a tout d'vn coup perdu la veuë: vous aurez peut-estre de la peine à croire ce que ie vous vay dire, mais cependant il n'est rien plus veritable, elle ne sçait pas qu'elle est aueugle, & ne cesse de dire à son Gouuerneur, que la maison est obscure & qu'il la mene en vne autre. Il ne faut point douter que tout ce que nous sommes, nous ne facions ce que nous nous rions de luy voir faire. Personne ne pense estre auare: personne ne pense auoir des passions. Toutefois les aueugles se pouruoyent d'vn guide: mais nous en quelque erreur que nous soyons, nous ne nous pouuons laisser mener, l'Ambitieux dit, Que ce n'est pas son humeur de l'estre, mais qu'au temps où nous sommes, il est impossible de viure d'autre façon: Le Prodigue, Qu'il n'aime

pas la depense: mais qu'il est necessaire d'en faire, ou se bãnir de la Cour. Le querelleux, Qu'il n'ayme rien tãt que la paix: mais que c'est son malheur, & les suiets qu'on luy en donne, plustost que son inclination. Vn vagabond, qui ne donne point de forme à sa vie, s'excuse sur sa ieunesse. Que sert de se flatter? nostre mal ne vient point de dehors il est dans nous: nous l'auons au sein: & de ceste ignorãce d'estre malades, vient la difficulté principale de nous guerir.

II. Si vne fois nous entreprenons ceste cure, que de douleurs, & d'indispositions il faudra remuer? A ceste heure que la maladie n'est pas encore enuieillie & qu'elle seroit plus remediable, nous ne cherchõs pas seulement le medecin; Et les ames tendres, & qui n'ont point encore eu de part à la corruption du siecle, seroient faciles à se remettre au chemin, s'il leur estoit monstré. Il faut qu'vn homme soit bien reuolté contre la Nature, s'il ne se trouue quelque moyen de l'y ramener. Nous auons honte d'apprendre à estre gens de bien, & de chercher vn maistre qui nous l'enseigne; mais si est-ce qu'on se trompe d'esperer qu'vn si grand bien nous arriue fortuitement. Il y faut de la peine, & toutesfois non pas beaucoup, si, comme i'ay dit, nous formons nostre ame de bonne heure, & la redressons tandis que le mauuais ply qu'elle a pris ne

fait que commencer. Mais ie ne tiens pas que ce qui est dur, ne puisse auoir quelque remede: toutes difficultez sont expugnables à l'assiduité du soin, & à la pertinacité du labeur; et vn chesne mesme est redressable, quelque tortu qu'il soit. Ces pieces de bois, dont nous faisons nos chevrons, & nos poutres, s'estendent au sentiment de la chaleur, & contre la force que Nature leur a donnée s'accommodent aux seruices où nous les voulons employer. Combien plus heureusemẽt nous succedera ceste diligence au racoustrement de nostre ame, qui est la chose du mõde la plus flexible & la plus soupple. Car qu'est-ce l'ame qu'vn esprit qui de quelque façon est reduit en soy-mesme, & qui fait d'autant moins de resistance, qu'il est plus simple & plus deslié?

IV. Croyez-moy, Lucilius, ne desesperons point de nous, parce que nous sommes de long-temps accoustumez au vice. Il n'est point de sage qui n'ayt esté fol. Nous auons esté tous préoccupez. Il faut apprendre les vertus, & desapprendre les vices. Mais ce qui nous doit donner plus de courage de nous reformer, c'est, que depuis qu'vn bien est vne fois entre nos mains, il ne nous eschappe iamais: La possession en est perpetuelle. La Vertu ne se desaprend point. Les Vices en nos ames sont plantez en vn terroir estrãger: & pource il est bien-

aisé de les en chasser, & faire qu'ils n'y reuiennent plus. Les choses qui sont en vn fonds qui leur est propre, s'y conseruent facilement. La Vertu est selon nature : les vices sont ses ennemis declarez. Mais comme les Vertus vne fois logées en nostre ame, n'ē sortent point, & n'est rien de si peu de peine que de les y retenir : ainsi la resolution de les aller querir est difficile, pource que c'est l'ordinaire d'vne ame folle & indisposee, de craindre ce qu'elle n'a point essayé : il la faut donc forcer, afin qu'elle commence. Ce n'est point vne medecine de mauuais goust : il y a du plaisir à la prendre, aussi bien que du profit. La Philosophie a cela, qu'en la guerison mesme, elle nous est agreable, au lieu que les autres remedes ne plaisent qu'apres la guerison.



EPISTRE LI.

ARGVMENT.

I. Fuir les lieux qui conuiennent à la débauche.

II. Les voluptez nous gastent : le mépris de la mort nous rend maistres de nos passions, & de la Fortune.

III. Les lieux austeres sont plus propres à mediter le bien de l'ame, que les delicieux.

CHacun fait comme il peut, Lucilius. Vous estes en Sicile, où vous auez pres de vous Æthna, ceste montagne, de qui on parle tant. Valgus & Messala l'appellent vnique: mais ie ne sçay pourquoy, veu qu'il se trouue assez de lieux qui iettent du feu, non seulement aux endroicts esleués, ce qui se voit plus souuent, à cause de la nature de cest Element qui cherche tousiours le haut, mais aux campagnes mesmes. Pour moy ié me contente de Baies, puis que ie ne puis mieux. I'en parti le lendemain que i'y fus arriué. Ceste infinité de delices que la Nature y a produites, & de qui les loüanges sont ordinairement en la bouche des voluptueux, me fait auoir peur d'y demeurer.

I. Et quoy donc? est-il possible qu'il y ait des lieux qu'on doiue haïr? Ie ne le dy pas: Mais comme vn homme d'honneur ne prend pas de toute sorte de robes, ny ne porte de toutes couleurs indifferemment; non qu'il ait de la passion aux robes, ny aux couleurs, ny qu'il en aime, ou haïsse l'vne plus que l'autre; mais parce qu'il en trouue quelques-vnes mal-seantes à la

profession qu'il fait de modestie; ainsi est-il des contrees euitables au Sage, & à celuy qui le veut estre, sinon pour sa corruption, à tout le moins pour le scandale des bonnes mœurs : Et pource s'il se veut retirer, ce ne sera point au Canope d'Egypte: encore que le Canope n'empesche personne d'estre homme de bien, ny à Baies non plus. C'est depuis quelque temps la retraitte des vices: Et comme si le lieu auoit quelque priuilege, la desbauche s'y licencie, & s'y relasche extraordinairement. En l'election d'vne demeure, il faut penser de l'esprit, aussi bien que du corps. Comme ie ne voudrois pas me loger parmi des gesnes & des tortures, aussi ne ferois-ie parmi des broches & des lichefrites. Quel besoin est-il de voir des yurongnes chanceller en vne greue, fourmiller sur vn estang de basteaux pleins de colations & de concerts : faire tout plain de telles follies que le luxe, qui ne reconnoist plus de loix, trouue d'autant plus agreables qu'elles sont faites en des lieux où personne ne les peut ignorer? Nostre consideration principalle est de fuir tout ce qui prouocque les vices : endurcir nostre ame, & ne luy monstrer que le moins qu'il sera possible ce qui la peut conuier à la Volupté. Vn seul hyuer fut la ruïne d'Annibal; Ce grand Capitaine que les neiges des Alpes auoient laissé passer, fut

arresté par les delices de la campagne. Il vainquit par les armes, & fut vaincu par les vices. Nous ne sommes pas moins en guerre qu'il estoit, & en vne sorte de guerre qui n'a iamais de paix ny de repos. Nous voyons en cest exemple ce que peuuẽt les voluptez mesmes aux ames les plus sauuages. La premiere chose qu'il nous faut faire, c'est de nous en rendre maistres : l'entreprise n'est point petite, il y faut aller d'autre façon que les gands en la main.

II. Qu'auons-nous à faire de resoudre ce que nous auons de vigueur en vn bain chaud, ou dans les vapeurs d'vne estuue seche ? Ne suons point autrement que par le trauail : on se moquera de nous, de nous lasser, comme fit Hannibal à moitié du chemin, & quitter la guerre, pour nous amuser à faire bonne chere. Si la faineantise est dãgereuse aux victorieux mesmes, que peut-elle estre à ceux qui sont encor au cõbat ? Nous auons aussi peu de sujet de nous reposer, qu'auoit l'armee d'Hannibal. Il y a du peril à reculer, & de la besogne à tenir bon. I'ay guerre contre la Fortune, & n'ay que faire d'elle, ie ne me veux point assujettir à sa domination, ou (ce qui est plus difficile) ie m'en veux dégager. Ce ne sont point choses où le courage se dõne rélâche. Si ie cede à la Volupté, il faudra que ie cede à la Douleur: il faudra que ie cede au Tra-

... : il faudra que ie céde à la Pauureté. l'Ambition & la Colere voudront que ie leur en fasse de mesme. Qu'est-ce que i'en puis attendre, sinon que toutes ces passions me démembrent, pour en auoir chacun sa piece? La Liberté m'est proposee, c'est la recompence que ie me promets de mon trauail. Demandez-vous quelle est ceste liberté? N'estre sujet à necessité quelconque: ne s'émouuoir de chose qui puisse arriuer, & faire descendre la Fortune à la mesure de ma hauteur. Tant plus ie sentiray sa puissance, tant moins ie la recõnoistray. Qu'ay-je affaire d'endurer d'elle, estant libre de mourir quand il me plairra?

III. Pour faire ces belles & sainctes meditations, il faut prendre vn lieu qui ait ie ne sçay quoy de graue & de religieux. Vn trop beau sejour oste quelque chose de la force de l'ame: il ne faut point douter que la qualité des lieux ne puisse quelque chose à nous corrompre: les cheuaux qui viennent d'vn païs rude, ont la corne dure, & ne se gastét iamais le pied: ceux qui sõt nourris parmi des marests, & des herbages se foulent incontinant. Les meilleurs soldats viennent des montaignes: ceux des villes ne sont que poultrõs. Les meilleures mains pour les armes, sont celles qui ont tenu le manche de la charruë. Il n'y a point de trauail qui les puisse lasser: ces beaux fils qui

ont leur fraise si bien dressee, & qui sont si parfumez, sont sur les dents au bout de la premiere traite. L'austerité d'vn lieu donne ie ne sçay quelle vigueur à l'esprit, & le rend capable de faire de grands effets. Scipion en exil étoit plus honnestement à Literne qu'à Baies. Il ne falloit pas qu'il tombast si mollement: & ces Messieurs mesme, qui les premiers osterent l'Empire à la Republique, & le mirent en leur maison, Marius, Pompee, & Cesar, bastirent bien au terroir de Baies, mais ce fut sur les coupeaux de montagnes, estimants que faisant la profession qu'ils faisoient, ils ne pouuoient mieux estre qu'en des lieux d'où ils peussent voir & descouurir tout à l'entour. Considerez l'assiete, la matiere & la façon de leurs bastiments; Vous direz plustost que ce sont des places pour la guerre, que des Palais pour le plaisir. Pensez-vous que iamais Caton eust eu le courage de demeurer en la maison de Vatia, pour conter les courtisanes qui passent d'vn bord à l'autre, voir sur vne eau toute couuerte de roses vne infinité de gondolles peintes de toutes sortes de couleurs, & oüir les villenies d'vne canaille, qui du soir au matin ne fait autre exercice que de chanter? N'eust-il pas mieux aimé coucher en vne tranchée, que luy-mesme auroit faite de sa propre main pour vne nuict? Aussi qui est l'hom-

me, pourueu qu'il soit homme, qui n'aime mieux qu'on l'esueille auec vne trompette, qu'auecque la musique, de toutes les plus douces voix qu'il seroit possible d'assembler? Nous pouuons bien auoir assez crié contre Baies; mais iamais assez contre les vices. Ie vo⁹ prie, Lucilius, soyez-leur irreconciliable; & comme ils n'ont ny fin ny mesure à se produire, n'ayez ny fin ny mesure à les repousser. Iettez-moy dehors tout ce qui vous deschire le cœur; & si vous n'y pouuez faire autre chose, arrachez-vous plustost le cœur, que de ne les vous arracher point, sur tout faites sortir les voluptez, & les tenez pour ennemies capitalles, comme les Egyptiens, ceux qu'ils appellent Philetes. Elles nous embrassent: mais c'est afin de nous estrangler.



EPISTRE LII.

ARGVMENT.

I. L'Irresolution est vne marque de folie.

II. Nous ne pouuons connoistre la vraye Sagesse, sans l'aide d'autruy.

III. Prendre les gens de bien pour guide de nos actions.

IV. Le Sage mépriſe les loüanges.

I. QVe peut-ce eſtre, Lucilius, que voulans aller d'vn coſté, nous ſommes emportez de l'autre ; & nous laiſſons ramener en vn lieu, d'où nous auons enuie de nous eſloigner ? D'où vient ceſte contradiction, qui lutte contre noſtre ame, & ne nous laiſſe iamais vouloir vne choſe à bon eſcient? Nous ſommes entre les reſolutions, comme entre les vagues, pouſſez de l'vne, & repouſſez de l'autre : nous ne voulons rien franchement, rien abſolument, rien ſtablement. La Folie en eſt cauſe, direz-vous, qui ne ſçait ce qu'elle blaſme, ou qu'elle approuue, & n'a iamais deux fois vn meſme gouſt.

II. Mais quand & comment ſera-ce que nous-nous démeſlerons d'auec elle ? Nous ne le pouuons faire de nous-meſmes : nous auõs trop peu de force: il faut que quelqu'vn nous tende la main, & nous tire du bourbier. Epicure dit, Qu'il y en a, qui ſans que perſonne leur aide, arriuent à la connoiſſance de la verité, & donnent le premier honneur à ceux qui ont ceſte gaillardiſe de ſe pouuoir produire d'eux-meſmes. Il fait vne ſeconde ſorte de ceux qui ont beſoin qu'on les aſſiſte, & qui ne peuuent aller, ſi quelqu'vn ne leur monſtre le chemin: mais quand on les meine, ils vont bien, entre

lesquels il conte Metrodorus. Ceux-cy semblent aussi d'vn bon naturel : toutefois ils ne peuuent marcher qu'apres les autres. Quant à nous, qui ne sommes point de ces premiers, si nous pouuons estre des secōds, nous serons bien. Qui se peut sauuer, quand on luy aide, n'est pas mal habile homme, & mesme a desia quelque chose de vouloir estre sauué. Apres ces deux sortes, vous en trouuerez encore vne troisiéme, de ceux qui par induction sont capables de bien faire : mais il leur faut vn aide, ou par maniere de dire vn chasse-derriere. Epicure dit, qu'Hemarchus est de ces derniers: aussi luy fait-il pl⁹ de caresses: mais il estime l'autre bien dauantage. Car encore qu'ils soient arriuez tous deux à mesme fin, il ne laisse pas d'y auoir plus de loüange pour celuy qui a fait vn mesme ouurage d'vne matiere plus difficile. Prenez le cas qu'ō eust fait deux bastimēts aussi hauts, & aussi magnifiques l'vn que l'autre : l'vn sur vne roche, qui a esté biē-tost acheué, l'autre sur vne terre molle & pasteuse, où il a fallu foüiller bien auant, premier que de trouuer vn fonds assez ferme, pour porter les fondements. En l'vn tout ce qu'il y a d'ouurage paroist : en l'autre, la meilleure partie & la plus difficile est cachee dans terre. Il en est ainsi des esprits. Les vns ont vne viuacité, qui tout aussi-tost les porte où ils se

proposent d'aller, les autres se veulent faire comme auecque la main, & le principal de la besogne est à les fonder. S'il en falloit faire jugement, ie dirois que ceux où il y a si peu de peine, ont esté les mieux fortunez, & que les autres ont plus fait pour eux, qui par leur labeur ont acquis ce qu'ils n'auoient point eu de la Nature: & sans inclination à la Sagesse, par la diligence qu'ils y ont mise, n'ont pas laissé d'y paruenir. Nous sommes de ceux qui ont l'esprit dur & laborieux: pource resoluons-nous au trauail, & appellons quelqu'vn à nostre secours. Mais qui? n'importe. Addressez vous à ces premiers qui sont de loisir, autant des siecles passez que du present: ils ne sont pas moins capables de vous aider.

III. Mais si vous en choisissez quelques-vns de nostre temps, prenez garde que ce ne soit pas de ces Charlatans, qui n'ont autre chose que des paroles, & ie ne sçay quels lieux communs, qui leur seruent en toutes occasions: mais de ceux de qui la vie presche, à qui vous voyez faire, & ce qu'ils vous enseignent de faire, & que vous ne surprenez iamais en ce qu'ils vous conseillent d'euiter: adressez-vous à ceux que vous trouuerez plus admirables à les considerer qu'à les oüir. Vous pourrez bien aller voir ceux qui reçeuoient des

compagnies

compagnies chez eux, & discourent en leur presence, pourueu qu'ils le fassent plutost pour l'amendement d'eux & de leurs auditeurs, que par vne vanité de se faire estimer bien suffisans: Car qu'y a-t'il de plus vilain qu'vn Philosophe qui cherche des applaudissemens? Voyez-vous des malades loüer vn Chirurgien, tandis qu'il leur couppe vn bras, ou vne iambe? Ne dittes mot; laissez-vous penser: si ie vous voy crier, ie ne penseray autre chose, sinon que ce qui vous esmeut: c'est que ie mets la main sur vostre mal. Voulez-vous faire connoistre que vous escoutez auec attention, & que vous oyez des choses qui vous rauissent? Ie le veux bien. Pourquoy ne vous permettrois-ie de dire vostre aduis de ce qui vous semble de meilleur?

IV. Pytagore commandoit à ses escoliers vn silence de cinq ans: mais au bout du terme, ils n'auoient pas congé de loüer, aussi-tost que de parler: & de faict, pensez-vous qu'vn homme de iugement descende plus ioyeux de sa chaire, pour les acclamations de ie ne sçay quels ignorants, qui luy desent qu'il a triomphé? Quelle occasion auons nous de nous resioüir, pour estre loüez de ceux qu'il nous est impossible de loüer? Fabianus parloit publiquement: mais il y auoit de la modestie en ceux qui l'escoutoient: Et si par fois leur voix se haussoit,

pour luy donner quelque loüange, c'estoit plustost pour la grandeur des choses, que pour l'ornement ou la douceur des paroles. Il n'est pas du tout deffendu de loüer: mais il faut qu'il y ait de la difference entre l'applaudissement du Theatre, & celuy d'vne Escolle. Toute chose a ses marques, si vous y prenez garde; Et n'y a rien de si peu d'importance, où vous ne recognoissiez les humeurs d'vne personne. Vne desmarche, vn geste de la main, vne response, vn doigt porté à la teste, & vn regard mesme vous feront cognoistre vn impudique. Vous cognoistrez vn meschant au rire, & vn qui est hors de sens, au visage, & à la façon. Il n'est point d'imperfections qui n'ayent des marques exterieures qui les descouurent. Vous iugerez mesme de la suffisance d'vn homme, à voir la mine qu'il fait quand on le loüe. Quand vous voyez des auditeurs s'oublier à des singeries des mains deuant vn Philosophe, & faire les rauis & les trãsportez à le regarder, si vous pensez qu'ils le tiennent pour vn habile homme, vous vous abusez: ils le tiennent pour vn homme perdu. Ce sont plustost cris de pitié que d'approbation. Il faut laisser toutes ces acclamations pour les sciences, de qui la fin n'est que de donner du plaisir. Quant à la Philosophie, elle est adorable. Ce n'est pas qu'il ne soit per-

mis aux ieunes gens de contenter quelquefois leur fantaisie: mais ce sera quand ils ne se peuuent plus taire: & puis cette louange est vne exhortation à ceux qui escoutent, & vn aiguillon pour les inciter à la Vertu: mais il faut que la maiesté des matieres soit ce qui les espreuue, & non la disposition des paroles. Si l'Eloquence apprend à viure plustost qu'à parler, il y a plus de danger que de profit à l'escouter. Mais ie n'en diray pas dauantage pour cette heure, & me reserueray d'en faire vn discours à part, où tout au long ie monstreray comme il faut discourir deuant vn peuple, & le deuoir reciproque de parler & d'escouter. Il n'y a point de doute que la Philosophie n'ait receu beaucoup d'alteration, & bien diminuée de sa splendeur, depuis qu'on l'a fait si publique comme elle est auiourd'huy. Ce n'est pas qu'il ne faille qu'on la voye: mais il faut que ce soit au cabinet, & par les mains d'vn homme d'honneur, & non pas d'vn frippier.



EPISTRE LIII.

ARGVMENT.

I. Les maladies de l'Ame, plus elles sont grandes, & moins on les sent.

II. La Philosophie guerit les maladies de l'Ame.

III. L'estude de la Sagesse veut tout vn homme.

IV. La Philosophie nous rend comme égaux à Dieu, & nous deffend contre les traits de la Fortune.

QV'est-ce qu'il est impossible de me persuader, puis qu'on m'a persuadé de me mettre sur l'eau? Quand ie m'embarquay, la mer estoit calme. Il est vray que le temps estoit chargé de nuees, qui ne se pouuoient resoudre que nous n'eussions du vent, ou de la pluye. Mais ie pensay qu'il y auoit si peu de Naples à Poussol, que deuant que cela fust, ie serois à couuert. Ainsi pour auoir plutost fait, & retranché toutes ces sinuositez qui sont en la coste, ie pris le

large vers Nesidia. Cette bonace qui m'auoit desbauché, ne se perdit, que ie ne fusse justement à la moitié du chemin. Tellement qu'autant me valoit passer outre que reculer. Il ne faisoit pas encore de tourmente : mais la mer s'y disposoit : & desia les vagues cõmençoient de s'emouuoir. Ie commençay de prier le pilote de me descendre en quelque lieu de la coste. Il me respondoit à cela, qu'il n'y auoit point de port, & qu'en mauuais tẽps il ne craignoit rien tant que la terre. Mais i'estois si tourmenté d'vn mal de cœur extreme, sans pouuoir rẽdre ma gorge, que ie ne pouuois penser au peril: Tellement que voulust ou non, il fallust qu'il me contentast. Comme ie me vis pres du bord, ie n'attendis point toutes ces ceremonies qui sont en Virgile, qu'on tournast la proüe du costé de la mer, ou qu'on iettast l'ancre par proüe : Mais me ressouuenant du métier que i'auois appris estant ieune garçon, ie me mis en l'eau tout chaussé & tout vestu. Combien pensez-vous que i'eus de peine à grimper contre ces rochers, & faire vn chemin en des lieux où iamais personne n'auoit passé? Ie reconnus bien que ce n'estoit pas sans cause que les mariniers craignoient la terre. Ie vous laisse à penser comme ie pouuois porter mes incommoditez, qui ne me pouuois porter moy-mesme. Bien vous

diray-ie, que ie ne croy point qu'Vlysse, encore qu'il n'allast en part où il ne fist naufrage, ne fut iamais si mal traitté de la mer que moy. Pour le moins il rendoit sa gorge, quand le cœur luy faisoit mal : mais pour moy, ie ne pense pas que ie peusse entreprendre si petit voyage, que ie ne fusse vingt ans à le faire.

I. Apres que mon estomach se fut remis, ce qui ne se fait pas aussi-tost qu'on est à terre, & que i'eus pris de l'huille pour me fortifier, ie commençay de penser en moy-mesme, comme nous pouuons oublier nos defauts, non seulement ceux de l'ame, qui se mõstrent moins, tant plus ils sont grãds, mais ceux mesmes du corps, qui de fois à autre se ramentoiuent, & nous font penser à eux. Si nous auons quelque legere esmotion, nous ne nous en apperceuons pas : mais quand elle s'est augmentée, & que la fiévre y est toute apparente, il n'y a si dure complexion, où la maladie ne se fasse recognoistre. Si nous auons quelque douleur aux pieds, ou sentons quelque pointe aux iointures, nous faisons bonne mine, & disons que c'est vne entorse, ou quelque lassitude, pour auoir fait vn exercice trop violẽt, ou du tout disons, que nous ne sçauons que c'est : Mais quand les nodositez sont toutes fermées, & les nerfs si roi-

des & si tendus qu'il n'y a plus moyen de marcher, à cette heure là, par force nous cõfessons que ce sont gouttes Il n'est pas de mesme des maladies des esprits. Plus elles sont grandes, moins on les sent. Et ne s'en faut point esbahir, pource que celuy qui ne dort que legeremẽt, reçoit des images en ce repos, & quelquefois en dormãt songe qu'il dort; Mais quand le sommeil est profond, il esteint mesmes les songes, & priue tellemẽt l'esprit de toutes actions, qu'il n'est pas capable de pouuoir rien imaginer; d'où vient que personne ne confesse ses vices? Pource qu'il est encore parmy eux. On ne conte ses songes qu'apres qu'on est esueillé.

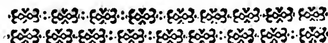
II. C'est vne marque d'estre sage, que de confesser qu'on a esté fol. Esueillons-nous donc, afin de cognoistre nos imperfectiõs: nous ne le pouuons faire que par le moyen de la Philosophie. C'est elle seule qui nous peut oster l'assoupissemẽt que nous auons. Donnez-vous tout à elle, Lucilius, vous estes digne d'elle, & elle digne de vous. Embrassez-la de tout vostre cœur, & franchement, renoncez à toute accointance, pour vous attacher à la sienne. Pour philosopher, vous n'auez que faire d'en demander congé à personne. Si vous estiez malade, il ne vous souuiendroit ny de mesnage, ny de procés, & n'y auroit si bon amy qui vous peust faire aller au Palais plaider sa

cause. Vous laisseriez toutes choses pour penser à vostre guerison; Et quoy donc? pourquoy n'en ferez-vous de mesme à ceste heure?

III. Laissez tout ce qui vous empesche,& trauaillez à vous faire homme de bien. Il ne faut point auoir d'occupation pour y arriuer. La Philosophie commande en Reyne; elle donne le temps : on ne le luy donne point. Ce n'est point vne besongne qu'il faille faire par acquit : Vous l'auez tousiours sur les bras; Elle est maistresse : elle a tousiours les yeux sur vous pour vous commander. Comme vne certaine ville offroit par ses deputez à Alexandre, vne partie de son terroir, & la moitié de tous ses biens; Ie ne suis pas venu en Asie, leur respondit-il, pour prendre ce que vous me donnerez, mais afin que vous ayez ce qu'il me plaira de vous laisser. La Philosophie tient le mesme langage. Ie ne veux pas prendre le temps que vous aurez de reste: ie veux que vous en ayez ce que ie vous en voudray donner.

IV. Dediez-vous tout à ceste occupation; ne bougez d'auprés d'elle: bandez vostre esprit à la seruir, & vous tirez du nõbre du commun. Tout ce qu'il y a d'hommes au monde sera moins que vous; & les Dieux ne seront gueres dauantage. Voulez-vous sçauoir ce qu'ils auront plus que vous: ils

viuront plus long temps ; mais il faut aduoüer que c'est la gloire d'vn bon maistre d'auoir peu d'espace, & ne laisser pas d'y loger tout. La vie du Sage luy est aussi longue, comme à vn Dieu son eternité. Il se trouue quelque chose, où le Sage peut auoir de l'aduantage sur les Dieux mesmes. Ils sont obligez de leur sagesse à leur nature, & non à leur diligence. C'est vne chose grande, sans mentir, d'auoir la foiblesse d'vn homme, & la securité d'vn Dieu. Vous ne sçauriez croire combien la Philosophie a de vertu contre toutes les violences de la Fortune. Elle a beau tirer contre elle : tous ses traicts la trouuent couuerte & impenetrable. Ceux qui sont legers demeurent dans les plis de sa robe. Les autres qui ont plus de force retournent contre ceux mesmes qui les ont descochez.



EPISTRE LIV.

ARGVMENT.

I. Seneque se plaint de la courte haleine.

II. Meditation de la mort.

III. Le Sage ne doit apporter aucune resistance à la mort.

I. I'Auois esté quelque temps assez bien disposé, mais tout d'vn coup ma maladie m'a repris. Vous demanderez laquelle, & vous aurez raison, parce que i'en ay de toutes les sortes. Mais si est-ce que i'en ay vne entre les autres à qui il semble que ie sois particulieremẽt assigné: C'est la courte haleine: quãd cela me prend il semble d'vn coup de vague, mais il ne me tient pas plus d'vne heure: car aussi qui pourroit longuement expirer? Ie pense qu'il n'y a mal incommode ny dangereux par où ie n'aye passé: mais ie n'en trouuay iamais de si fascheux. C'est estre malade, que d'auoir quelqu'vn des autres; mais c'est rẽdre l'ame que d'auoir cestui-cy; c'est pourquoy les Medecins l'ont appellé meditation de la mort. Cette respiration fait à la fin ce qu'elle a souuẽt essayé. Vous pensez qu'à cette heure que ie vous escrits, ie sois biẽ aise d'en estre eschappé. Si ie prens cette cessation de mal pour vne guerison parfaite, ie suis aussi ridicule comm'vn qui pẽseroit auoir gaigné sa cause pour auoir obtenu vn delay. Tant s'en faut que cela soit, qu'en la suffocation mesme il ne m'est iamais venu pensée qui m'ait troublé l'ame, ou qui m'ait diminué la resolution.

11. Que veut faire la mort de me taster si souuent? Qu'elle se dépesche hardimẽt: ce n'est pas d'à cette heure que ie la cognois. Demandez-vous depuis quand? deuant que ie vinsse au monde. C'est estre mort que de n'estre point; ie sçay desia ce que c'est. Ce que i'estois quand ie n'estois point; ie le seray quand ie ne seray plus. S'il y a du tourment apres estre hors du monde, il faudroit qu'il y en eust deuant que d'y venir : ce qui est faux. Ie vous prie, ne trouueriez-vous pas vn homme hors du sens, qui diroit que la condition d'vn flãbeau seroit pire apres estre esteint que deuant que d'estre allumé? Nous en sommes de mesme: on nous allume, & puis on nous esteint. Entre l'allumer & l'esteindre nous souffrons bien quelque chose : mais apres estre esteints, & deuant qu'estre allumez, rien du tout. Ie me trompe, Lucilius, ou nous nous trompons de penser que la mort nous suiue. Elle a esté deuant nous, & sera encores apres. C'est mort que tout ce qui a esté deuant nous. Car n'est-ce pas tout vn de ne commencer point, ou de cesser : puis que l'effet de l'vn & de l'autre, c'est de n'estre point? Voila les remonstrances que ie me faisois moy-mesme auec le penser : car de parler il n'y auoit ordre. Cependant peu à peu mon haleine a cõmencé de faire ses interualles vn peu plus longs & à ne me presser

plus si fort. Ce n'est pas qu'elle soit encore en son naturel : mais elle n'est plus si frequente, ny si pressée comme elle estoit. Qu'elle fasse comme elle voudra ; ce m'est tout vn d'expirer: tout ce que ie pense c'est de ne souspirer point.

III. Ne vous imaginez pas que l'approchement de ma fin me fasse peur : i'y suis tout preparé : quand ie n'acheuerois pas le iour où ie suis, il ne m'en chault. Vn homme est loüable & digne de seruir d'exemple, qui ne se fasche point de mourir quãd il a du plaisir à viure. Il n'y a point de gloire à sortir quand on est ietté dehors. Et toutesfois si a : on me iette dehors, mais ie fais si bõne mine, que la force qu'on me fait ne paroist point, & pource iamais le Sage n'est mis dehors. Car estre ietté dehors, c'est estre chassé d'vn lieu, d'où l'on sort en despit de soy. Toutes les actions du Sage sont volontaires, & n'y a moyen de le forcer à chose quelconque, parce qu'il veut ce que la necessité le contraindroit de faire, quand il ne le voudroit pas.



EPISTRE LV.

ARGVMENT.

I. L'exercice profite à la santé.

II. Celuy qui se retire des villes & des compagnies ne vit point tant en repos & en asseurance que le Sage.

III. Description d'vne maison de plaisance.

IV. La tranquilité ne despend point de l'assiette d'vn lieu, mais de l'esprit.

V. La communication des amis absens est plus douce que des presens.

I. COmme ie descends du carrosse, ie me trouue aussi las que si i'auois autant cheminé comme ie suis demeuré assis. Il y a de la peine à se faire porter, comme à vne chose contre Nature, qui nous a donné des pieds pour marcher, & des yeux pour voir de nous-mesmes, sans mandier le secours d'autruy. Nous sommes foibles, pource que nous sommes delicieux; & par l'accoustumance de ne vouloir pas faire vne chose, nous auons cessé de la pouuoir. Toutesfois, soit que les flegmes me bouchassent le gosier, soit que quelqu'autre cause m'empeschast de respirer à mon aise, i'auois besoin de ceste agitation; comme de fait ie m'en suis fort bien troué, & pource ie me suis fait promener plus long temps auec ce que d'ailleurs i'y estois conuié par le plaisir que ie prenois de voir

cette riue qui se courbe entre Cumes & la maison de Seruilius Vatia, & comme vn petit sentier est close d'vn lac d'vn costé, & de l'autre la mer. Car pource que la mer y auoit couru nouuellement, il y faisoit plus ferme que de coustume. Or vous sçauez que le battement du flot applanit vne greue, & que quand elle est quelque temps sans estre moüillée, elle se relaxe, à faute que le sable n'a point d'humeur qui le lie, & qui le fasse entretenir.

II. Il est vray que selon ma coustume, ayant regardé de tous costez pour voir s'il se presenteroit rien dequoy ie peusse faire mõ profit; d'auenture ie iettay les yeux sur la maison, qui autrefois a esté à Vatia. Ce fut là que cét hõme, plus cogneu par sa vie retirée que par autre qualité, passa si doucement la plus part de ses iours, que quoy qu'il fust extremement riche & qu'il eust esté Preteur, on ne le tenoit heureux pour autre occasion que pour son repos. Car autant de fois que l'amitié d'Asinius Gallus, ou la perfidie de Sejanus (qu'il faisoit aussi dangereux seruir comme offencer) auoient mis quelqu'vn en danger, vous entendiez ceste exclamation, O Vatia! il n'y a que vous au monde qui sçachiez viure! De moy, ie trouue qu'il se sçauoit cacher: mais non pas viure. Le repos est vne chose, & la poltronnerie en est vne autre. Ie ne

passay iamais deuant sa porte, tandis qu'il viuoit, que ie ne disse, *Icy gist Vatia.* Mais en cela vous pouuez cognoistre, (Lucilius) qu'il y a ie ne sçay quoy de sainct & de venerable en la Philosophie, puis que pour estre agreable, c'est assez de recommandation de luy ressembler : car aussi-tost qu'vn homme se retire des compagnies, & cherche le repos, le peuple croit qu'il ne se soucie de rien, qu'il est content de sa condition, & qu'il ne vit que pour soy. Neantmoins, c'est au Sage seul à qui ces qualitez se doiuent attribuer. C'est luy seul qui n'a point de solicitudes, & luy seul qui sçait viure pour soy : car il sçait viure, qui est le principal. Quant à celuy qui fuit les hommes & les affaires, que le mauuais succez de ses cupiditez bannit de la conuersation, qui ne peut voir les autres plus à leur aise que luy ; qui de crainte, comme quelque beste lasche & timide, se cache au fonds dans vne tanniere : on se trompe de penser que ce soit pour viure à soy : son intention n'est que de gourmãder, dormir & paillarder ; Encore qu'vn homme ne viue pour personne, il ne s'ensuit pas qu'il viue pour soy. Mais y a tant de gloire à n'estre point variable, & perseuerer en vne resolution, quand on l'a prise, que mesmes on porte quelque reuerence à ceux qui s'opiniastrent à se reposer.

III. De la maison & de ce qui en dépend, ie ne vous en puis rien dire de certain. Ie ne sçay que ce qui en est exposé à la veüe des passants. Il y a deux grottes qui n'ont pas peu cousté à faire. Leurs concauitez ont chacune de l'espace autant qu'vne basse-court, & sont du tout faites l'vne comme l'autre. Le Soleil n'entre iamais en l'vne, & ne part point de l'autre qu'il ne soit couché. Tout du long des prez coule vn ruisseau, qui se va rendre partie en la mer, & partie au lac d'Acheruse, & semble que ce soit vn canal fait à la main. Au reste il y a du poisson en telle quantité, qu'il est impossible de l'en espuiser. Tant qu'il y a moyen de pescher sur la mer, on n'y touche point: mais quand il fait mauuais tẽps, on met la main à la prouision: Toutesfois ce que i'y trouué de plus à propos, c'est qu'ayant Baies de l'autre costé de la muraille, elle est par ce moyen hors de ses incõmoditez: & cependant, s'il y a du plaisir, ne laisse pas d'en auoir sa part. Voila les loüanges que i'en cognois: pour les autres dont ie ne puis parler que par opinion, ie croy que ce soit vne demeure, bonne pour toutes les saisons de l'annee. Elle est droit au Ponant, & le reçoit tellement, qu'il est cause que Baies ne l'a point.

IV. Ie ne trouue pas que Vatia fust trop mal-aduisé, vieil & cassé comme il estoit

d'auoir choisi cette retraite, pour y acheuer ses iours, & n'y penser faire autre chose que se bien traitter : Mais que la tranquilité depende de l'assiette, & des commoditez d'vn lieu, ce n'est pas mon opinion : c'est l'esprit qui fait tout. I'en ay veu de bien melancholiques en des maisons bien plaisantes,& de bien occupez en des solitudes bien escartées.

V. Vous-vous trompez, si vous pensez estre mal, pource que vous n'estes point à la campagne : Et puis, pourquoy n'y estes-vous point ? Enuoyez-nous vos pensées; quelque absence qu'il y ait : vous serez auecque vos amis, autant de fois,& si long temps qu'il vous plaira. Nous ioüissons mieux absents que presents de ce qu'il y a de plus doux en la communication. La presence nous rend delicats:& pource que quelquefois nous deuisons, & nous promenons ensemble: quand nous sommes separez, nous ne pensons plus à ceux que nous venons de voir : & ce qui nous doit faire porter l'absence plus patiemment , c'est qu'en presence mesmes nous sommes le plus souuent absents. Contez la separation des nuits,les occupations diuerses, les estudes particulieres, les allées & venuës aux champs, vous trouuerez que vous n'estes gueres plus souuent auecque vostre ami, que s'il estoit dehors. L'ame n'est iamais

absente, elle void à toutes heures les plus esloignez. C'est auec elle qu'il faut posseder nos amis: & pource, soit que vous estudiez, soit que vous soyez à table, soit que vous-vous promeniez, soyez continuellement auecque moy. Si les ames n'auoient la clef des champs, nous serions logez bien estroittement. Ie vous voy, Lucilius: Ie vous oy, & suis tellement auecque vous, que quand ie commence de vous escrire, il ne m'est pas aduis que ie doibue faire vne lettre, mais vn billet.



EPISTRE LVI.

ARGVMENT.

I. Le silence n'est point entierement necessaire pour estudier.

II. La bonne conscience trouue le repos par tout.

III. L'occupation est le remede contre l'oisiueté.

IV. Nos passions ne trouuent point de repos, mesme dans la solitude.

V. Les menaſſes de la fortune ne troublent point le Sage.

I. IE meure, le Silence n'eſt pas ſi neceſſaire pour eſtudier, comme on nous fait acroire. Ie ſuis icy en vn lieu où ie n'ay rien qu'vne tempeſte perpetuelle. Ie ſuis logé au deſſus des eſtuues. Imaginez-vous à ceſt'heure toutes les ſortes de bruits qui peuuent importuner les oreilles, quand les plus forts font leurs exercices, & iettent leurs mains chargées de plomb, quand ils ahannent, ou font ſemblant d'ahanner, ie les oy eindre: quand apres auoir retenu leur haine ils viennẽt à la laiſſer aller? I'entends leurs ſifflements & leurs reſpirations mal-plaiſantes: quand il ſe trouue quelque maraud de valet d'eſtuue, qui ne frotte pas comme il faut, ie luy entends ſonner les eſpaules tantoſt d'vne façon, tantoſt de l'autre, ſelon que la main qui le frappe eſt plus ou moins ouuerte. Et ſi là deſſus celuy qui a la charge des pelotes, vient à les compter; & trouue qu'il luy en manque quelqu'vne, toutes les autres tempeſtes ne ſont rien aupres de la ſienne, adiouſtez-y à ceſte heure quelque miſerable, qui ſentira les aulx; vn qui ſera ſurpris friponant quelque choſe, & quelque autre qui penſant auoir bõne voix ſe plaira de la faire reſonner dans le bain. Mettes-y encore le bruit

que fait l'eau, quãd quelqu'vn se iette tout d'vn coup dans la cuue. Apres tout ce nombre de personnes, qui ne sçauroient que faire beaucoup de bruit, quand ils ne parleroient qu'à l'accoustumée. Figurez-vous vn barbier, qui pour se faire remarquer parmy les autres, fait ouïr de fois à autre ie ne sçay quelle voix gresle & bruyante, & ne ferme iamais la bouche, sinon quand il arrache le poil des aisselles, & fait crier vn autre pour luy. Parlons à ceste heure des crieurs de pastez, saucisses, tartellettes, & toute telle maniere de gents, qui vendent leurs marchãdises chacun auecque sa musique particuliere. Vous direz que parmy toute cette multitude de bruits si dissemblables, il faut que ie n'aye point d'oreilles, ou que ie sois de fer, de ne perdre point l'entendemeut, veu que Crysippus, l'vn de nos Docteurs, s'importunoit tellement d'estre salüé, qu'il en estoit à la mort. Mais, ie vous iure que ie m'en soucie aussi peu de tout ce fremissement, que si i'oyois le flot ou la tombée d'vne eau. Quoy que i'aye oüy dire qu'vne autrefois vne ville fust portée par ses habitãs, du lieu où elle estoit en vn autre, pour ne pouuoir endurer les cataractes du Nil : Ie ne me trouue point si diuerty d'vn bruit que d'vne parole. Le bruit n'emplit & ne frappe que les oreilles, & la parole attire l'esprit, & l'emmeine

auecque soy. Au nombre des bruits qui ne me destournent point, ie mets les charrettes, coches & carrosses, vn mareschal logé chés moy, vn qui apprend à ioüer de la trompette, & ne fait rien qui vaille. Vn son intermis aussi me fasche plus qu'vn qui est continüé: mais ie me suis tellement accoustumé à tout cela, que quand i'orrois vn Comite criant apres sa chourme, qui ne vogue pas comme il faut, ie ne m'en troublerois pas.

II. Ie sçay contraindre mon esprit de penser à soy, sans se laisser emporter à ce qui est exterieur. Que le tintamarre du mõde soit au dehors, pourueu qu'au dedans tout soit en paix : que le Desir & la Crainte ne disputent point : qu'il n'y ait point de noise entre l'Auarice & la Luxure, que l'vne ne tourmente point l'autre : ie ne me soucie pas du reste. Que me seruiroit que là tout contre il y eust vn profond silence, & que les passiõs fissent du tumulte chez moy.

Le repos de la nuit auoit tout assoupy.

Cela n'est point : il n'y a point de repos que celuy qui vient de la Raison. La nuit n'oste point les ennuis : au contraire, elle les fait naistre, & ne guerit point nos inquietudes, mais leur donne seulement vne autre forme. Les songes de ceux qui dormẽt ne sont point moins turbulents, que les occupatiõs de ceux qui sont esueillez. C'est en

la bonne conscience qu'est la vraye tranquilité. Voyez moy ces delicats, de qui le sommeil impose silẽce à toute vne maison, pour qui tout ce qu'il est de seruiteurs se ferment la bouche & suspendent les pas, s'ils approchent d'eux, de peur qu'en entendant quelque chose qui les trouble, ils soient parmy les solicitudes dans leur lict, où ils se tournent tantost sur vn costé, tantost sur l'autre, & ne dormant que des yeux se font croire d'ouir ce qu'ils n'ont point oüy. Que pensez-vous qui en soit cause? Le bruit est dans leur ame. C'est-là qu'il faut mettre la paix, & faire cesser la sedition. Elle ne dort pas tousiours, quand le corps est assoupy: le repos est quelquefois ce qui la trauaille.

III. C'est pourquoy quand nous sentons que la faineantise, impatiente de soy-mesme, nous donne de mauuaises intentions: il faut chercher de l'exercice, & s'occuper à quelque chose de loüable. Les grands Capitaines n'ont point de meilleur remede à la desobeissance des soldats, que de les tenir continuellement employez. Ceux qui ont tasche, n'ont iamais loisir de faire les fols. L'occupation est vne medecine indubitable aux maux de l'oisiueté.

IV. Ce n'est pas tousiours le desordre des affaires publiques qui nous conuie à la retraire. Quelque bonne mine que nous

faſſions, il y a bien ſouuent du dégouſt, ou de la peur pl⁹ que d'autre choſe. C'eſt pourquoy l'Ambition, qui n'eſt pas morte: mais ſeulement laſſée, ou deſeſperée de quelque mauuais ſuccez, nous vient retrouuer en la ſolitude & nous tourmente en noſtre maiſon comme à la court. I'en dis de meſme de la Luxure. Il ſemble quelquefois qu'elle ſe ſoit retirée, & cependant en ceſte profeſſion de frugalité meſmes, & au milieu de l'eſpargne, monſtrant qu'elle n'auoit pas condamné les voluptez, mais ſeulement s'en eſtoit ennuyée, elle les redemande, & s'y replonge autant plus hardiment que iamais, parce qu'elle penſe le faire plus ſecrettement. Les vices qui paroiſſent, ſont moins dãgereux que les autres, & aux maladies meſme, c'eſt ſigne de gueriſon, quand elles produiſent leur malice en l'exterieur. Iamais l'Ambition, l'Auarice, & les autres maux de l'ame ne ſont plus à craindre, que quand le deſguiſement y eſt ſi grand, & la ſimulation ſi artificieuſe, qu'on ne les apperçoit point: Nous ſemblons eſtre en repos: nous n'y ſommes pas. Car ſi c'eſt à bon-eſcient que nous y ſommes, ſi c'eſt ſans regret que nous auons ſonné la retraite, & prins congé des vanitez du monde, les diuertiſſemens n'auront plus de lieu. Que les hommes & les oiſeaux chantent tant qu'ils voudront: ils n'interrompront

point nos cogitations loüables, solides, & desia bien asseurees.

V. Ce n'est pas signe que nous auons encores l'esprit ny bien ferme ny bien reduit à soy, quand nous dressons l'oreille au cry que nous oyons emmy la ruë. Ceste curiosité n'est point, qu'il n'y ait de la solicitude & de l'apprehension en l'interieur.

Et me quem dudum, &c.

Le premier est sage, qui parmy les fleches, qui sifflent de toutes parts; parmy les efforts de deux peuples, qui sont aux mains l'vn contre l'autre, & dans les ruynes mesmes de sa ville, qui bruit de tout costé ou du fer ou de la flamme, demeure sans s'effrayer. L'autre est vn mal-habile homme. Il seroit vaillãt peut-estre, s'il n'auoit rien : mais de la peur qu'il a de perdre ses biens, au moindre bruit qu'il oit il est en alarme: si quelqu'vn parle, il pense que c'est l'ennemy, qui luy vienne sur les bras. Si quelque chose bransle, il est plus mort que vif. Ses coffres le font poltron. Prenez-moy le premier venu de tous ceux que vo⁹ iugez estre bien à leur aise, qui font mener tant de mulets, & de charretes de bagage? vous trouuerez qu'il craint pour ce qu'il porte, & pour ce qui le suit. Voulez-vous connoistre quand vous aurez la paix dans l'ame? Ce sera quand quoy que vous oyez, vous demeurerez ferme, & que les flateries, les menasses,

menasses & toutes confusions de voix, vous bruiront aux oreilles, sans que pour cela vous soyez distraict d'auecque vous. Et quoy donc ? ne vaut-il pas mieux estre hors de la feste, & de la tempeste ? Si fait : aussi ie m'en veux aller d'autre costé. Mais i'ay voulu sçauoir ce que c'estoit, & donner de l'exercice à ma patience. Quel besoin est-il de me tourmenter dauantage, puis qu'Vlysse, qui auoit mesme affaire des Syrenes, eût si peu de peine à se garentir soy & les siens ?



EPISTRE LVII.

ARGVMENT.

I. Il y a des passions naturelles, qui peuuent bien alterer le Sage, mais non luy faire peur.

II. C'est folie de craindre plus ou moins les choses qui ont pareille fin.

III. L'Ame, comme immortelle, ne peut estre offencée des incommoditez du corps.

I. COmme ie m'ẽ voulu reuenir de Baies à Naples, il ne me fallut point beaucoup prescher pour me persuader que la

mer estoit mauuaise, tant i'auois peu d'enuie de m'y remettre. Mais ie trouuay tant de fanges par le chemin, que presque ie puis dire que ie vins par eau. Ie couru ce iour-là toute la fortune des Athletes. I'eus l'huile en la campagne, & la poudre sous la grotte de Naples. Il n'y a rien de si long que ceste prison, ny de si obscur que ces trous, qui au lieu de nous donner du iour dans les tenebres, nous font voir les tenebres mesmes. Au demeurant, on ne gaigneroit rien qu'il y fist clair, parce que la poussiere y creue les yeux : vous sçauez comme c'est chose importune & fascheuse en lieu descouuert. Iugez ce que se peut estre sous ceste cauerne, où la poudre se tourbillonne en soy-mesme; Et n'ayant par où sortir, retourne contre ceux qui la font esmouuoir. Ie souffry tout ensemble deux incommoditez contraires, En mesme iour, & en mesme chemin, ie fus trauaillé de fange & de poussiere; Et cependant ceste obscurité mesme me donna du sujet de m'entretenir. Il me fut aduis que ie receus quelque coup en l'ame; Et quoy que ie n'eusse point de peur, si ne peus-je faire que l'ordure & la nouueauté d'vne chose inaccoustumée ne m'apportassent de l'alteration. Ie ne veux pas à ceste heure parler de moy, qui suis biẽ loin d'vne suffisance passable, tant s'en faut que i'en aye vne parfaite : Mais ie vous diray que l'homme le

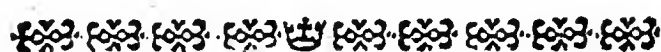
plus aſſuré du monde, & ſur qui la Fortune aura le moins de iuriſdiction, n'y ſçauroit paſſer que ſon eſprit n'ayt quelque atteinte, & que le viſage ne luy change de couleur. Il y a des choſes, Lucilius, où toute la Vertu perdra ſa force, & cedera, quelque reſiſtance qu'il face, à l'aduertiſſement que Nature luy donne de ſa mortalité: pource vous le verrez incontinent ſe refrongner, & fremir aux choſes ſubites. Si de quelque haute falaiſe il regarde la mer en bas, il s'ébloüira. Cela ne ſe doit pas appeller crainte: c'eſt vne affection naturelle, inexpugnable à tout diſcours de raiſon. De là vient qu'il ſe trouue aſſez de vaillans hommes eſtre preſts à toutes occaſions d'eſpandre leur ſang, qui cependant n'ont point le courage de regarder celuy d'vn autre. Les vns s'éuanoüiſſēt s'ils voyēt vne playe qui viēne d'eſtre faite, les autres auront mal au cœur d'vne qui ſera deſia vieille & purulēte. Il s'ē trouueroit meſme qui ſeroiēt pl⁹ hardis à receuoir vne eſpee qu'à la regarder. C'eſt pourquoy ie vous ay dit que ie n'eus point de peur, mais ſeulement quelque alteration.

II. Ie ne reuis pas ſi toſt la lumiere, que ie me ſentis ie ne ſçay comment reſioüy, ſans y penſer, ny ſans en auoir intention: & alors ie me mis à diſcourir en moy-meſme quelle follie c'eſtoit de craindre vne choſe

plus ou moins que l'autre, puis que toutes ont vne pareille fin. Car, quelle difference faites-vous d'estre assommé de la cheute d'vne montagne, ou d'vne tour? Il n'y en a point: & toutesfois il s'en trouuera qui craindront cette ruine plus que l'autre, combien que toutes les deux nous facent mourir egalement: mais c'est que l'apprehension considere plustost les causes que les effects. Vous pẽsez à ceste heure, que selon l'opinion des Stoïques, ie vueille dire que l'ame d'vn homme accablé soubs vne si grande pesanteur, demeure esparse dans ses membres, pour ne trouuer par où sortir. Ce n'est pas ce que ie veux faire: ie trouue de l'abus en ceste opinion. Car comme la flamme ne peut estre accablée, pource que elle eschappe autour de ce qui la presse: & que l'air, quelques coups qu'on luy donne de pointe ou de taille, n'est ny blessé ny coupé, mais se respand à l'entour de ce qui le fait retirer: ainsi l'Ame, qui est d'vne substance plus simple & plus deliée que nulle autre, ne peut estre ny surprise ny escrasée dans le corps, mais par le benefice de sa nature subtile est poussée dehors par les choses mesmes qui la semblent accabler.

III. Comme la foudre, apres auoir fait vn grãd esclair, & quelque ruine notable, s'ẽ retourne par vn petit trou: l'ame tout de mes-

me, plus ſubtile que le feu paſſe par la plus denſe partie du corps, & trouue de l'ouuerture aſſez pour eſchapper. Toute la queſtion eſt, ſi elle eſt immortelle. Cette doute vuidée, tenez pour aſſeuré qu'il n'eſt point de genre de mort qui la puiſſe faire mourir: l'immortalité n'a point d'exception, & le priuilege des choſes eternelles, c'eſt qu'il n'y a rien qui les puiſſe offencer.



EPISTRE LVIII.

ARGVMENT.

I. Diuers raiſonnemens de l'Autheur, tirez de la Philoſophie d'Ariſtote & de Platon.

II. Les choſes que nous voyons, & que nous touchons, ne ſont pas au nombre de celles qui ont eſtre, parce que elles finiſſent à chaque moment.

III. Que noſtre Ame doit continuellement vacquer à la meditation de Dieu & non pas du monde.

IV. Pour viure longuement il faut quitter les voluptez.

V. Si la Vieilleſſe apporte vn ſi grand

dégoust qu'on doiue desirer la mort en cét âge là.

IE n'auois iamais tant recogneu la faute que nous auons de mots, comme i'ay fait auiourd'huy. Nous sommes tombez en propos de Platon : & là dessus il s'est offert vne infinité de choses qui auoient besoin de noms, & cependant n'en auoient point : & d'autres qui aux autres siecles en auoiẽt eu, & par le degoust du nostre les auoient perdus. Ie vous laisse à penser comme c'est chose supportable en vn belistre d'estre friand. Combien estimez-vous que dans Ennius & Arrius il y a de mots changez & gastez, puis qu'en Virgile mesme, que nous auons tous les iours entre les mains, il s'en trouue qu'on fait difficulté de receuoir ? Si vous me demandez à quelle fin ie fais ce preambule, ie le vous diray. C'est que ie vous veux faire trouuer bon que i'vse du mot d'essence : aussi bien vueillez-vous, ou non, ie suis resolu d'en vser. Ciceron est celuy qui l'a mis au monde. Ie pense que vous ne voudrez pas meilleur tesmoignage que le sien. Si vous en voulez vn plus recent, ie vous allegueray Fabianus, homme discret, elegant, & si curieux en l'eslection des paroles, que peut-estre il en est moins agreable. Car autrement, Lucilius, comme voudriez-vous que ie nommasse

οὐσία, vne chose neceſſaire, qui comprend la Nature & eſt le fondemẽt de toutes choſes? Dõnez donc voſtre ſauf-conduit à mon mot d'eſſence: & cependant, quelque cõgé que vous me donniez ie n'en vſeray que le moins qu'il me ſera poſſible: & peut-eſtre me contenteray-ie d'auoir eu congé d'en vſer. Le fruict de voſtre bonté ſera, que ie ſortiray d'vn bourbier, qui m'a fait dire des iniures à noſtre lãgue, de laquelle vous cognoiſtrez encore mieux la miſere, ſi ie vous dis vne ſyllabe qu'il eſt impoſſible de traduire. Demandez-vous qui elle eſt? C'eſt τὸ ὄν. Vous m'eſtimerez bien groſſier, & qu'il n'eſt rien ſi aiſé que de l'interpreter, par *ce qui eſt*. Mais ie trouue bien à dire de l'vn à l'autre. Premierement ie ſuis contraint de mettre vn Verbe pour vn Nom. Toutesfois, s'il me fait beſoin, ie m'en ſeruiray. Vn de mes amis, & fort ſçauãt homme, diſoit auiourd'huy, que Platon le prenoit en ſix diuerſes ſignifications. Ie les vous diray toutes, apres que ie vous auray monſtré qu'il y a vn Genre. Car pour ceſte heure nous cherchons ce premier Genre, où toutes les Eſpeces ſont cõme ſuſpẽduës, d'où naiſt toute Diuiſiõ, & ſous lequel toutes choſes ſont compriſes. Le moyen de le trouuer, c'eſt de prendre toutes choſes en remontant, & de ceſte façon nous arriuerõs à ce qui eſt le premier. L'homme eſt vne

Espece, comme dit Aristote. Le cheual & le chien sont Especes; Il faut donc trouuer quelque lieu qui leur soit commun à tous, & qui les comprenne sous soy. Que sera-ce? Animal. Animal est donc le Genre de tout ce que ie viens de dire, d'vn homme, d'vn cheual, & d'vn chien. Mais il y a des choses qui ont ame, & ne se peuuent nommer animaux. Car on tient que les semences & les arbres ont ame: aussi disons-nous qu'ils viuent, & qu'ils meurent. Les choses animées seront donc par dessus, & comprendront sous soy les Animaux & les Plantes. Mais il est des choses qui n'ont point d'ame, comme les pierres. Il faut donc trouuer quelque chose plus generale que les animées, qui sera le corps, & dire qu'il est des corps animez, & d'autres inanimez. Mais encore il y a quelque chose au dessus: car nous disons qu'il est des choses corporelles, & d'autres incorporelles. D'où sera-ce donc que nous les tirerons? De ce qu'assez improprement ie viens de nommer *ce qui est?* Et voicy la diuision que nous en ferons. Ce qui est, est corporel, ou incorporel. C'est donc le premier, & le plus ancien Genre de tous les autres; & s'il le faut ainsi dire, le Genre general. Les autres sont bien Genres; mais ce sont Genres speciaux, comme l'homme se peut dire Genre. Car il y a sous soy les

Especes des Natiõs;les Grecs,les Romains, les Parthes : Les couleurs, blancs, noirs, blonds. Il y a puis apres chaque particulier, Caton, Ciceron, Lucrece. Ainsi donc entant qu'il en contient d'autres sous soy, nous l'appellons Genre, entant qu'il est contenu sous vn autre, nous disons qu'il est Espece. Ce Genre, qui est general, n'a rien au dessus de soy. C'est le principe des choses : tout est sous luy. Les Stoïques le veulent faire preceder par vn autre, duquel ie m'en vay parler, quand i'auray monstré qu'à bonne raison i'ay donné le premier rang à ce Genre dont i'ay fait mention, comme ayãt les bras assez larges pour tout comprendre. Voicy la diuision que ie fais. Ce qui est, est corporel, ou incorporel : il n'y a point de troisiesme. Des choses corporelles, les vnes sont animées, & les autres inanimées. Des animées les vnes ont esprit & ame, & s'appellent animaux, & les autres n'ont que l'ame seulement. Ou bien, les vnes ont mouuement, marchent & passent, les autres sont fichées en terre, qui prennent nourriture & accroissement par des racines. Derechef, des animaux les vns sont mortels, & les autres immortels. Il y a quelques Stoïques qui font cettui-cy le premier Genre, & ie m'en vay vous dire surquoy ils se fondent. Ils disent qu'en Nature il y a des choses qui sont, & d'autres qui ne sont

point.Du nõbre de celles qui ne sõt point, sont les Centaures, les Geãs & telles autres choses, qui bien qu'elles n'ayent point de Substãce,sont toutefois discernées par vne Forme que nostre imagination leur a fait voir.

I. Ie reuiẽs à ceste heure à la promesse que ie vous ay faite, de vous dire la diuisiõ que fait Platon de tout ce qui est au mõde en six sortes de choses.Premieremẽt, il y a ce qui n'est ni visible ny touchable,ni perceptible par aucun sentiment, mais pource qu'il est Genre,il est seulemẽt objet de l'esprit,comme l'homme en general ne se voit point, si fait bien en particulier, comme Ciceron & Caton. Vn animal est chose qui ne se voit point,mais vn chien & vn cheual,qui sont Especes,se voyẽt.Platon met au second lieu les choses qui sont eminentes & releuées par dessus les autres,& appelle cela *estre par excellence* : comme *Poëte* est vn nom cõmun à tous ceux qui se meslent de faire des vers; Et cependant entre les Grecs il ne s'entend auiourd'huy que d'vn. Quand vous oyez dire le Poëte, pensez que c'est d'Homere qu'on parle.Qu'est-ce donc que nous pouuons dire estre vrayement par excellence? C'est Dieu, si grand & si puissant que tout est petit & foible aupres de luy. La troisiesme sorte, est des choses de qui proprement on peut dire qu'elles sont. Elles sont

innombrables & hors de noſtre veuë ; & celles-là ſont proprement le meuble de Platon. Il les appelle Idées, deſquelles ſe fait, ſe prend, ſe forme tout ce que nous voyons au monde. elles ſont immortelles, immuables & inuiolables. Ie m'ē vay vous dire que c'eſt qu'Idée, ou pour le moins ce que Platon dit que c'eſt. Idée eſt l'exemplaire eternel des choſes qui ſe font naturellement. I'interpreteray ceſte definition pour vous la faire mieux entendre. Ie veux faire voſtre pourtrait. Vous eſtes l'exemplaire de ma peinture, où mon eſprit prend la Forme qu'il donne à ſon ouurage. Ainſi ce viſage qui m'enſeigne & qui m'inſtruit, & d'où ie prends mon imitation, eſt vne Idée. Nature a de ces exemplaires de choſes, d'hommes, de poiſſons & d'arbres vn nombre infiny, ſur leſquels elle prend tout ce qu'elle veut produire. La quatrieſme ſorte de choſes, c'eſt ce qu'il appelle la Figure. Ie vous diray que c'eſt : mais ſoyez attentif ; & ſi vous trouuez la choſe difficile, ne vous en prenez pas à moy, mais à Platon. Il n'y a point de ſubtilité qui ne donne de la peine. Ie me ſuis tantoſt ſeruy de la ſimilitude du peintre. Voulant pourtraire Virgile, il le regardoit. Le viſage de Virgile eſtoit l'Idée, & le patrō de la beſōgne qu'il alloit faire. Ce que le peintre tire de ceſte Idée pour l'employer en ſon ouurage,

c'est la Figure. Demandez-vous quelle difference il y a? L'vn est le patron, & l'autre la chose tirée sur le patron, & mise en la besongne. Le peintre en imite l'vne, & fait l'autre. La face d'vne statuë, c'est la Figure. La face du patron sur lequel le sculpteur a fait la statuë, c'est l'Idée. En voulez-vous vne autre distinction? La Figure en est l'ouurage & l'Idée hors de l'ouurage, & non seulement hors de l'ouurage, mais aussi deuant l'ouurage. La cinquiesme sorte est des choses qui sont communement. Celles-cy commencent de nous appartenir, comme les hommes, les bestes, & toutes choses. La sixiesme est de celles qui sont presque, mais non du tout, comme le Vuide, & le Temps.

II. Quant aux choses que nous voyons, & que nous touchons, Platon ne les met pas au nombre de ce qui est proprement: Car elles ont vn flux perpetuel, & ne font que croistre & diminuer. Personne n'est en vieillesse, celuy mesme qu'il estoit en ieunesse, ny au soir celuy qu'il estoit au matin. Nos corps sont emportez comme l'eau d'vne riuiere: tout court auecque le temps. Il n'y a rien de permanent en ce que nous voyons; & tandis que ie sçay que tout change, ie suis changé moy-mesme. C'est ce que dit Heraclyte, Que iamais nous n'entrons deux fois en vne mesme riuiere. Elle a bien tousiours le mesme nom, mais

ce n'est plus l'eau qui y estoit. On ne s'apperçoit pas si bien de ce changement en vn homme qu'en vne riuiere. Mais pourtant, nous ne laissons pas de couler aussi viste, & pource ie m'estonne de nostre folie, de faire tant de cas d'vne chose si fugitiue comme le corps, & craindre de mourir vn iour, veu que tous les momens de nostre vie sont autant de morts de l'estat où nous estions auparauant. Auez-vous peur que ce qui se fait tous les iours se face vne fois? Ie vous ay parlé de l'homme, qui est vne matiere fluide, caduque & sujette à toute sorte d'inconueniens: mais parlons du monde. C'est vne chose eternelle, & inexpugnable à tout accident: Et cependant il est sujet à mutatiõ, & ne demeure pas en vn estat. Car encore qu'il continuë d'auoir toutes les choses qu'il a eües, il les a d'autre façon qu'il ne les auoit: ou bien elles vont d'vn autre ordre. Me demandez-vous dequoy vous seruira ceste subtilité? De rien. Mais comme vn Graueur, qui a les yeux lassez de les auoir si longuement tenus sur sa besongne, les iette sur quelque autre chose, pour les soulager: ainsi deuons-nous quelquesfois nous relascher l'esprit, & le resiouïr par quelque diuertissement. Toutesfois en ce diuertissement mesme, il ne faut pas estre du tout oisif. Vous y trouuerez dequoy faire vostre profit, pourueu que vous

y preniez garde. C'est chose que ie pratique ordinairemẽt,& ne lis riẽ de si esloigné de la Philosophie,d'où ie ne tasche de tirer quelque chose & le cõuertir à mon vtilité. Que prẽdray-ie en ces discours que ie viẽs de faire,qui ne touchent en façon du mõde à la reformation des mœurs ? Quelle correction de mes vices trouueray-ie dans les Idées de Platon ? Quelle discipline à mes passions? Si ie n'y treuue mieux, au moins y auray-ie appris, Que tous ces objets de nos sentimens; qui nous allument & nous irritent, n'ont point vne essence veritable, mais sont fantosmes,qui n'ont pris vn visage que pour vn temps. Il n'y a rien de stable ny de solide; et cependant nous ne laissons pas de les desirer comme perpetuelles,& comme les deuant posseder perpetuellement.

III. Nous auons vne foiblesse qui nous fait arrester à châque pas : c'est à la consideration de l'eternité qu'il faut enuoyer nos ames. Ce sont ces formes vniuerselles, esleuées au dessus de nous, qu'il leur faut faire admirer,& Dieu au milieu d'elles, donnant ordre à faire viure les choses, que pour le vice de la Matiere il n'a peu faire immortelles, & remediant par sa preuoyance aux imperfections de ce qu'il a creé. L'ouurage du monde ne se maintient pas pour estre eternel(car il ne l'est pas)mais pour la

resistance que le soin de son conducteur fait à sa corruption. Les choses immortelles subsistent, mesmes sans qu'on les defende: les mortelles sont en la protection de celuy qui les a faites, qui par sa vertu leur donne ce que la fragilité de leur Matiere leur a desnié.

IV. Ne faisons point de cas des choses qui sont de si peu de prix, que mesme on reuoque en doute si elles sont, & accompagnõs ceste consideration d'vne autre : C'est, que si Dieu, par sa prouidẽce fait viure le monde, qui n'est non plus immortel que l'homme, & le soustient parmy tant de choses qui l'ébranlent, nous auons de nostre costé quelque moyen de donner du respit à nostre vie, si nous-nous rendons maistres de nos voluptez, & les bannissons de nostre commerce, comme cause principalle des incommoditez ordinaires que nous souffrons en nostre santé. Platon n'a vescu long temps, que par le soin qu'il eut de se conseruer. Car encore que naturellement il eust la complexion bonne, & que sa taille luy eust donné le nom qu'il auoit, ses voyages sur mer, & les fortunes qu'il auoit couruës auoiẽt beaucoup diminué de sa vigueur. Mais il se rangea sous vne abstinence si estroitte, & se dõna des loix si seueres en l'vsage de tout ce qui solicite nos desirs qu'auec toute son indispositiõ il ne laiss-

ſa pas de bië enuieillir. Car ie croy que vo⁹ ſçauez bien qu'il veſquit quatre vingts & vn an iuſtement, & qu'il deceda le iour meſme qu'il eſtoit né. Pour ceſte obſeruation, & pour ce qu'il auoit accomply le nombre le plus parfait de tous, qui eſt neuf fois neuf, les Mages qui fortuitement ſe trouuerent alors en Athenes, luy ſacrifierët; comme l'eſtimans auoir eu quelque choſe au deſſus de la condition ordinaire de l'humanité. Mais ie penſe que quand il euſt veſcu quelques iours moins, & qu'ils ne luy euſſent point fait de Sacrifice, il ne s'en feuſt pas beaucoup ſoucié. Le bon regime & la ſobrieté ne ſont pas de peu d'importance à nous faire viure beaucoup. Ce n'eſt pas que la longue vie me ſemble choſe qui doiue eſtre beaucoup deſirée : mais auſſi ne ſuis-ie pas d'aduis de la refuſer. Quand nous ſommes gens de bien, nous auons du plaiſir d'eſtre auecque nous.

V. Il faut donc vuider ceſte queſtion, ſi on ſe doit degouſter des extremitez de la vieilleſſe, & laiſſer venir la mort au pas ordinaire, ou bien aller au deuant, & de ſa main propre ſe la procurer. Ie ne fay point beaucoup de difference entre craindre la mort, & l'attendre laſchement. C'eſt vne yurognerie extreme apres que le vin eſt beu, de boire encore la lie: comme ſi on ſe faſchoit qu'il demeuraſt quelque

chose dans le tonneau. Toutefois, c'est encore vne dispute, si la vieillesse est la lie de l'âge de l'homme. Car on peut dire que c'est ce qu'il y a de plus clair & de plus net, au moins quand l'entendement est encore sain, que les sens font bien leur office, & que le corps n'est ny si perclus, ny si cassé, qu'il ne se puisse remuër: aussi est il vray qu'il y a bien difference de viure longtemps, ou de mourir lentement. Mais si le corps est inutile à toutes fonctions, Pourquoy ne tireray-ie l'esprit d'vne demeure, qui ne luy peut plus donner que de l'ennuy? Et peut-estre qu'il sera bon de le faire, vn peu deuant que l'occasion vous y conuie, de peur que quand il le vous faudra faire, vous n'en ayez pas le moyen. Car puis qu'il y a plus de danger à viure mal qu'à mourir tost, vn homme a bien peu de iugement, qui par le racourcissement de quelques iours n'euite le hazard d'vn si grand inconuenient qui luy peut arriuer. Vous n'en voyez gueres à qui deuant que mourir la vieillesse n'ait fait sentir quelque incommodité; Et pour le meilleur marché que nous en ayons, la vie nous est inutile, & ne nous sert non plus que si nous ne l'auions point: Mais d'ailleurs, quelle cruauté fait vn homme de retrancher quelque portion de sa vie, encore qu'il sçache bien qu'elle ne doit pas durer eternellement?

Ne m'escoutez point à regret ; comme si desia ma parolle s'adressoit à vous : mais comprenez bien ce que ie vous vay dire. Si la vieillesse me laisse l'vsage de moy-mesme, c'est à dire, de la partie que i'ay meilleure en moy, ie ne luy rompray point cõpagnie : mais si mon entendement se trouble, si le iugement, & la memoire me diminuent, & en fin si elle m'ôte la vie, & ne me laisse rien que l'ame, ie me dépescheray de sortir d'vn bastimẽt qui s'en va choir. Pour vne maladie dõt la guarison n'est point desesperée, & qui ne m'incommode point l'esprit, ie ne me tuëray point ; aussi ne feray-ie pour vne douleur. Mourir de ceste façon, c'est estre vaincu. Toutefois, si la douleur est incurable, & qu'il la faille souffrir toute ma vie, ie deslogeray, non pour l'amour d'elle, mais pource que par elle ie suis invtile aux actions pour lesquelles ie suis au monde. Il ne faut ny mourir ny viure pour la douleur. Il y a faute de courage en l'vn, & de iugement en l'autre. Mais ie me laisse emporter à ce discours, qui me seruira de payement pour vne autre-fois. Et puis, comme pourroit mettre fin à sa vie celuy qui ne la peut mettre à sa lettre ? Adieu donc : ie m'asseure que ie vous fais plus aise auecque cette parole, qu'auecque tout ce que ie vous sçaurois dire de la mort.



EPISTRE LIX.

ARGVMENT.

I. Difference de la Ioye & de la Volupté, ſuiuant les Stoiques.
II. Le Sage n'eſt iamais ſurpris.
III. D'où vient que la Folie eſt preſque inſeparable de l'homme, & le moyen d'y remedier.
IV. Qui doit eſtre appellé Sage.
V. La vraye ioye ne ſe trouue point parmy les honneurs, & les plaiſirs du monde.
VI. Le Sage eſt touſiours content.

I. VOſtre lettre m'a bien donné de la volupté : Trouuez bon que i'vſe des termes du peuple, & ne le prenez pas comme les Stoïques. La Volupté, ſelon leur doctrine, eſt vice, ie l'accorde. Mais ſi eſt-ce vne parolle que nous employons ordinairement, quand nous voulons dire que l'ame eſt en quelque agreable diſpoſition. Ie ſçay bien auſſi que prenant les choſes comme nous les prenons, la Volupté eſt vne choſe deshonneſte, & que

la Ioye à parler proprement, n'appartient qu'au Sage seul, parce que c'est le rehaussement d'vne ame asseurée en sa vertu propre, & en son propre bien. Toutefois nous disons ordinairement, que nous auons eu bié peu de la ioye que nostre ami soit pourueu de quelque Estat, qu'il soit marié, que sa femme soit accouchée. Et toutefois ce sont si peu de ioyes, que souuent ce sont au contraire commencemens d'ennuis qui luy doiuent auenir. La ioye a ces qualitez iointes si inseparablement auec elle, que iamais elle ne cesse, & iamais ne se change en son contraire. Quand donc Virgile dit *les mauuaises ioyes de l'ame*, il s'accommode à la beauté des parolles, plus qu'il n'en cherche la proprieté. Car il n'est point de mauuaise ioye. Il a donné ce nom aux voluptez, & s'est fort bien exprimé: car il a voulu signifier des hommes ioyeux de leur mal. Quoy qu'il en soit, ce n'est point sans cause que i'ay dit que vostre letre m'a donné bien de la volupté. Car encore qu'vn mal-habil'-homme se puisse bien resioüir pour vn iuste suiet: toutefois pource que son affection est desreglée, & qui en vn moment est capable de mutation ie l'appelle vne volupté sans compas, ny mesure, que l'opinion d'vn faux bien luy fait auoir. Mais pour venir à mon propos, il faut que ie vous die ce qui m'a contenté en vostre

lettre ; c'eſt que vous eſtes maiſtre de voſtre diſcours. Il ne vous eſlêue, ny vous emporte que iuſques où vous auez reſolu d'aller Il en eſt aſſez, qui pour mettre vn mot qui les chatoüille, écriront des choſes à quoy ils n'auront point penſé. Vous n'en eſtes pas de meſme. Vous n'écriuez rien qui ne ſoit bien joint, & qui ne ſe rapporte à voſtre ſuiet. Vous dites autant qu'il vous plaît : & toutefois voſtre diſcours a encore plus de ſubſtance que de parolles. C'eſt vn teſmoignage de quelque ſuffiſance plus grande, & qu'en voſtre ame il n'y a rien de ſuperflu, ny de bouffi. I'y trouue des tranſlations, ny trop hardies, ny de mauuaiſe grace, comme celles à qui l'vſage a deſia baillé leur paſſe-port. I'y trouue auſſi des Figures, deſquelles ceux qui nous deffendent l'vſage, & ne les permettent qu'en vers, ne ſont pas ſçauans en la lecture des Anciens. Car encore qu'ils ne cherchaſſent pas tant de recommendation par vne elegance plauſible, comme par vn ſimple recit des choſes, & par vne demonſtration eſloignée de tout artifice, ſi eſt-ce que vous ne voyez que des paraboles en leurs eſcrits. Il eſt vray qu'elles ne nous ſont pas neceſſaires, pour le ſuiet que les Poëtes en vſent: mais pour fortifier la foibleſſe de ceux que nous voulons inſtruire, & leur repreſenter les choſes ſi naïfuement, qu'ils penſent

pluroſt les voir que les ouïr. Ie me plais fort à lire Sextius : c'eſt vn eſprit vif, qui en ſa Philoſophie a les parolles Grecques, & les fait Romaines. I'y trouue vne Figure qui me contente fort. Il dit qu'en vne armee, quand de toutes pars on ſe doute des ennemis, on la fait marcher en forme quarree, & que tout de meſmes le Sage doit tenir de tous coſtez les Vertus en bataille, affin qu'il ne luy puiſſe venir aucun effort ſur les bras, qu'elles ne ſe trouuent preſtes à ſa deffence, & ſans tumulte, reſpondent au commandement qui leur ſera fait. Il adiouſte que cét ordre que donnent les grands Capitaines en leurs troupes, de les diſpoſer en ſorte, qu'en meſme temps vne parolle ſoit portee par tout, nous eſt d'autant plus neceſſaire, que bien ſouuent ils apprehendent ſans occaſion, & ſont plus aſſeurez au chemin qui leur eſt le plus ſuſpect. Mais où eſt la Folie, la peur y eſt perpetuelle, l'eſpouuante y eſt deuant comme derriere, à main droicte comme à main gauche. Les perils la ſuiuent, & la precedent. Elle s'eſtonne de tout, parce qu'elle ne pouruoit à rien, & prend l'alarme de ceux meſmes qui viennent à ſa deffence, pour ne les ſçauoir diſtinguer de ſes ennemis.

II. Vn hõme ſage eſt touſiours en ceruelle. De quelque coſté qu'on l'attaque, on ne le trouue iamais que l'eſpee à la main. Que la

Fortune vienne quand il luy plaira, qu'elle luy oste ses biens: qu'elle enuoye sa femme & ses enfans au tombeau: qu'elle luy face reçeuoir des affronts, & l'afflige en sa personne de toutes les douleurs qu'il est possible de sentir, il n'en fera pas vn pas en arriere. Au contraire, auec vne asseurance au visage, qui tesmoignera celle du cœur il marchera vers elle, & sera plutost aux mains qu'elle n'aura fait semblant de s'approcher. Nous auons beaucoup de choses qui nous retiennent, beaucoup qui nous affoiblissent. Il y a long-temps que nous sommes sales: il est mal-aisé de nous nettoyer: Ce ne sont point taches ordinaires que les nostres: elles sont à l'huille.

III. Ie m'en vay proposer vne question que ie dispute ordinairement en moy-mesme; D'où vient que la Folie est si opiniastrement attachée auec nous, que presque elle est inseparable. Premierement, c'est que nous n'apportons pas le courage qu'il faut à la repousser, & recherchons nostre salut d'vne façon, qu'il semble que nous ayons peur de le trouuer. Secondement, nous ne croyons pas à bon-escient aux preceptes que nous ont donné les hommes sages, & ne leur ouurons pas l'estomach: mais comme en choses qui ne nous touchent gueres, pensons auoir assés fait quād nous les auons regardez par dessus. Mais

aussi cõme pourroit vn homme apprendre à faire la guerre aux vices, veu qu'il ne peut vacquer aux choses loüables, qu'autant que les vices ne le tiennent point occupé? Nous ne mettons iamais la main au fonds; il nous suffit d'escumer le dessus; Et pensons faire tort à nos autres affaires, si nous prenons quelque heure, pour apprendre à nous faire gens de bien. Le principal empeschemẽt que nous ayons, c'est que legerement, & auecque peu de suiet nous entrons en bõne opinion de nostre merite. Si quelqu'vn nous dit que nous sommes honnestes gens, que nous auons bon iugement, & bonne conscience, nous nous y accordons tout aussi-tost; & ne nous contentons pas d'vne loüange où il y ait de l'apparence: mais quoy que la flatterie nous amasse impudemment à nos oreilles, nous le receuons comme chose qui nous appartient. Nous sçauons bien que nous ne sommes ny si bons & si sages comme on nous veut faire accroire; mais cependant nous ne donnons iamais de dementi là dessus; & qui pis est, sommes tellement aueuglez de l'amour de nous-mesmes, qu'il n'y a rien dequoy plus volontiers nous nous oyons loüer, que de ce qui est directement contraire à ce que nous faisons. Sommes nous cruels? nous voulons qu'on propose nostre humanité. Viuons nous de rapines? nous

voulons

voulons qu'on die que nous donnons tout. Sommes nous tousiours, ou dans vn cabaret, ou dans vn bordeau? nous voulõs qu'on face cas de nostre Continence; Et de là viẽt que parce que nous croyons estre les plus gens de bien du monde, nous ne pensons nullement à nous amender. Alexandre, comme il faisoit la guerre aux Indes, & saccageoit des peuples qui n'estoient pas seulement cogneus de leurs voisins, faisant le tour d'vne ville qu'il assiegeoit, pour reconnoistre l'endroit le plus foible de la muraille, il fut blessé d'vn coup de fleche: toutefois il ne laissa point de continuer. Mais à quelque temps de là cõme la playe se refroidissoit, pource que le sang ne couroit plus, elle commença à luy douloir à bon-escient. Estant donc contraint de se retirer, Tout le monde, dit-il, me iure que ie suis fils de Iupiter, mais cette blessure me fait bien connoistre que ie suis homme. Faisons en de mesme: & quand on nous flattera, selon la mesure de nos qualitez, disons, Vous me voulez faire accroire que ie suis vn suffisant homme: mais ie voy biẽ combien ie recherche de choses inutiles, & combien i'en desire, qui seroient ma ruine, si ie les auois. Les bestes mesmes ont plus de iugement que ie n'en ay. La faim & la soif sont la mesure de leur manger, & de leur boire, & ie ne sçay point encore com-

bien il faut que ie mange & boiue pour mé remplir.

IV. Voulez-vous à ceste heure que ie vous monstre que ie ne suis pas sage? Le Sage est celuy qui plein de ioye au cœur & au visage, vuide de toute apprehension & de tumulte, est aussi content de sa condition, comme les Dieux sont de la leur. Examinez-vous à ceste heure vous-mesme, si vous n'auez ennuy quelconque qui vous trouble, si vous n'auez point d'esperance qui vous donne des inquietudes : si iour & nuit vostre ame est en pareille assiette, tousjours releuée, & tousiours agreable à soy-mesme. Vous pouuez dire que vous estes arriué iusques où la felicité de l'homme peut aller.

V. Mais si de toutes parts vous recherchez toutes sortes de voluptez, faites compte que vous auez aussi peu de sagesse que de ioye. Quelque bonne volonté que vous ayez, vous vous abusez si parmy les richesses vous vous promettez d'y paruenir. Vous cherchez le contentement parmy les solicitudes, quand vous le cherchez parmy les honneurs. Vous demandez des fleurs en vne plante qui ne produit que des espines. La ioye est le souhait general de tout le monde : mais le moyen d'en auoir vne grande & permanente, personne ne le sçait. L'vn la cherche en la dissolution des fe-

ftins, & en la fuperfluité des defpences: l'autre en la vanité des eftats, & d'auoir tout le peuple d'vne ville à fa queuë: L'autre aux bonnes graces de fa maiftreffe, & l'autre en l'oftentation des fciences, qui ne gueriffent de rien. Toute cefte maniere de gens fe laiffent trõper à l'apparẽce de leurs paffe-temps fugitifs & periffables, comme les yurõgnes au vin, qui pour vne plaifante humeur qui ne dure qu'vne heure, leur dõne des douleurs qui les accompagnent toute leur vie; Ou cõme les Ambitieux aux acclamations fauorables d'vne multitude, qui leur ont coufté beaucoup iufques à cefte heure, & leur doiuent encore plus coufter à l'aduenir. Souuenez-vous donc que l'effect de la Sageffe, c'eft vn contentement toufiours égal à foy-mefme, & que nul accident n'eft capable de diminuer. L'efprit du Sage eft comme l'eftat du monde: deffus, de la Lune le beau temps y eft perpetuel.

VI. Vous fçauez donc à cefte heure quelle occafion vous auez de vouloir eftre Sage; pource que le Sage n'eft iamais fans contentement. Ce contentement ne luy vient que de ce qu'il fçait bien qu'il eft hõme de bien. Il faut eftre iufte: il faut eftre magnanime: il faut eftre temperant: autrement il n'y a moyen d'eftre ioyeux. Et quoy donc, les fols & les mefchãs ne fe refiouïffent ils

point? non plus que des lions quand ils ont trouué quelque proye. Apres que ces miserables toute la nuict se sont lassez de vin & de femmes, & se sont rendus aux voluptez par impuissance d'y fournir, ils s'escrient alors

Namque vt supremam falsa inter gaudia noctem
Egerimus nosti.

Tous gẽs débauchez passent la nuict en de fausses ioyes, & comme s'ils n'en deuoient iamais passer d'autre. Ceste ioye que goustent les Dieux, & ceux qui les imitent, n'a iamais d'intermission ny de fin. Elle en auroit si elle estoit mendié d'ailleurs. Mais pource qu'elle naist en eux-mesmes, elle ne dépend point d'vne puissance estrangere. La Fortune n'oste point ce qu'elle n'a point donné.



EPISTRE LX.

ARGVMENT.

I. Il blasme les vœux que les parens font pour leurs enfans.

II. Contre la Gourmandise & la somptuosité des festins.

I. IE me plains, ie dispute, ie me mets en colere. Encore vous desirez ce que vostre nourrice, vostre precepteur, ou vostre mere vous ont desiré. Vous ne iugez pas encore combien ils vous ont desiré de mal. O que les vœux de ceux qui nous ayment nous sont contraires, & principalement quand le succés en est comme ils le souhaittent! Ie ne m'estonne pas si d'vn bout à l'autre nostre vie est pleine de miseres. Nous croissons entre les maledictions de nos peres & de nos meres.

II. Vne fois en nostre vie parlons aux Dieux, sans leur rien demander. Iusques à quand sommes-nous resolus de les importuner, comme si nous n'auions dequoy nous nourrir? Ne ferons-nous iamais autre mestier que semer les champs de toute vne contrée? Quand serons-nous lassez de tant de moissons? Iusques à quand sera-ce qu'vne infinité de barques iront aux Prouinces estrangeres, chercher la prouision d'vne seule table? Peu d'arpens de terre fournissét de la pasture pour vn bœuf. Vne forest donne à viure à plusieurs elephans; Et l'homme pour sa nourriture biẽ à peine se contente de la terre & de la mer? Et quoy dõc? dirons-nous que la Nature, qui nous

a fait le corps si petit, nous ait donné des ventres insatiables, afin que les animaux les plus vastes, & les plus voraces qui soient au monde, nous cedent la gloire de gourmander? Nullement. Que pensez-vous qu'il faille pour contéter Nature? Elle est saoule de peu de chose. C'est l'Ambition qui nous fait despendre, & non point la faim. Mettons donc, comme Saluste, ces hommes qui se font esclaues de leur bouche, au nombre des bestes, & quelques-vns encore, non au nombre des bestes, mais au nombre des morts. Vser de soy, c'est ce qui se doit appeller viure. Ceux qui se cachent, sont en leur maison en vn cercueil. Vous pouuez faire ceste inscription en vn marbre au dessus de leur porte. **Ils sont morts auant que mourir.**



EPISTRE LXI.

ARGVMENT.

I. *Nous deuons penser à bien viure en ieunesse, & à bien mourir en vieillesse.*

II. *Le Sage n'apporte aucune resistance à la mort, puis qu'elle doit necessairement arriuer.*

I. IL est temps d'auoir de meilleures volontez à l'aduenir que nous n'auons eu par le passé. Quant à moy, à ceste heure que ie suis vieil, tout le soin que i'ay, c'est de faire cognoistre que ie ne veux plus ce que ie voulois quand i'estois ieune. Ie donne les iours & les nuits à ceste meditation. Toute l'estude que ie fais, & toute la besongne où ie m'occupe, c'est à mettre vne fin aux affections vicieuses, ausquelles ie me suis laissé conduire par cy-deuant. Ie tasche de faire en sorte que le iour où ie suis, me tienne lieu de toute ma vie. Ie ne le prens pas pourtant comme le dernier, mais comme le pouuant estre. A ceste heure mesme que ie vous escris, ie me tiens en estat, cõme si la mort me deuoit appeller. Ie suis tousiours prest de partir; & le peu de soin que i'ay cõbiẽ ie dois viure est occasiõ que ie vy content. Autrefois i'ay pensé à bien viure : à ceste heure ie pense à bien mourir. Or bien mourir, c'est mourir sans regret.

II. Donnez ordre que s'il est possible, vous ne *fassiez* iamais rien contre vostre gré. Tout ce qui doit estre, sera. La necessité n'est que pour celuy qui repugne. Il n'y en a point pour celuy qui consent. Ie veux dire que quiconque volontairement obeït à ce qu'on luy commande, esuite ce qu'il y a d'insupportable en la seruitude,

qui est de faire ce qu'on ne veut pas. Il n'y a point de misere à faire vne chose par commandement : oüy bien à la faire par contrainte. Reglons donc nostre ame d'vne façon, que s'il faut que quelque chose aduienne, nous nous y accordions aussi tost : & sur tout, que le souuenir de sortir du monde ne nous afflige point. Il se faut preparer à mourir premier qu'à viure. Si nous n'estions insatiables, nous auons des prouisions assez pour la vie. Mais tousiours il nous semble & tousiours nous semblera qu'il nous manque quelque chose. Les ans ny les iours ne font point la longue vie, mais la bonne disposition de l'esprit. Pour moy, Lucilius, ie me contente, quand la mort voudra que ie parte, ie ne respondray point que ie n'aye pas assez vescu.



EPISTRE LXII.

ARGVMENT.

I. Le Sage n'est iamais occupé, parce qu'il ne s'attache point aux choses, il s'y preste.

II. Celuy a tout, qui mesprise tout.

I. C'Est vne moquerie de dire que les occupations nous empeschent d'estu-

dier. Nous faisons la pluspart semblant d'auoir des affaires. Ceux qui en ont les augmentent, & ceux qui n'en ont point sont en peine d'en trouuer. Pour moy, Lucilius, ie suis de loisir, & en quelque part que ie sois ie suis à moy. Ie me preste aux choses, mais ie ne m'y attasche pas, ny ne cherche point les occasiõs de perdre le temps. Ie me dõne par tout de l'entretien, & tousiours occupe mon esprit à quelque meditation qui me puisse apporter quelque profit. Pour estre auecque mes amis, ie ne suis pas moins auecque moy. Bien souuent, ou pour faire vn office, ou pour quelque autre occasion, ie me trouue en des compagnies où ie ne suis pas. I'enuoye mon esprit à la communication de quelque homme de bien, en quelque lieu qu'il soit, & de quelque siecle qu'il ait esté. Ie ne vay en part, où ie ne mene Demetrius auecque moy. C'est le meilleur homme qui soit au monde. Aussi quelque nud qu'il soit, ie quitte ceux qui sont couuerts de clinquants, pour m'entretenir auecque luy. Ie ne le regarde iamais qu'auec admiration. Mais comme seroit-il possible autrement? Ie vois qu'il ne luy manque rien.

II. Quelque autre que luy pourroit bien tout mespriser. Mais d'auoir tout, c'est vne richesse qui ne se trouue qu'en luy seul. Le plus court chemin d'auoir des biens, c'est

de les mespriser. Quant à Demetrius, il ne vit pas comme les mesprisant : mais comme les ayant baillé aux autres pour en vser.



EPISTRE LXIII.

ARGVMENT.

I. Qu'il ne faut pas s'affliger demesurement en la mort d'vn amy.

II. Le pleurer excessif est plustost marque de grauité, & de vouloir estre estimé affligé, que d'vne vraye amitié.

III. Le Temps est vn remede aux ennuys, que la Raison n'a peu guerir.

IV. Seneque se blasme soy-mesme de s'estre laißé vaincre à la douleur, en la mort d'Anneus Serenus.

I. VOvs vous affligez de la mort de vostre amy Flaccus. Mais si faut-il que vostre douleur ait des bornes. Ie sçay bien que vous ferez mieux de ne vous en fascher du tout point. Toutefois, c'est chose que ie ne m'ose promettre de vous, parce que ceste resolutiõ est d'vn homme plus ferme, & plus releué sur la Fortune que vo⁹ n'estes. Ie ne dis pas que cét accident n'eust touché le plus sage qui soit au mon-

de : mais il n'eût fait que le toucher. Pour nous, nous faisons beaucoup, quand n'ayant pas de la force assez, pour ne pleurer point, nous en auons assez pour ne pleurer que de mesure. Puis qu'il est impossible qu'on n'ait de l'eau dans les yeux en la perte d'vn amy, pour le moins il n'y faut pas auoir des riuieres ; il faut qu'il sorte des larmes, mais non pas la bonde. Ne pensez point que ma lettre soit trop rigoureuse, veu que le plus grãd des Poëtes Grecs, veut que tout dueïl s'acheue en vn iour ; & remarque mesme, que Niobe, vne des plus desolees femmes qui fust iamais, n'oublia point de manger en son affliction.

II. Voulez-vous sçauoir d'où viennent tant de lamentations, & de gemissements desmesurez ? Nous voulons prouuer que nous sommes extremement ennuyez de la perte que nous auons faite, & ne nous laschons pas tant à la douleur pour la douleur mesme, comme pour donner opinion que nous en auons beaucoup. Nous ne sommes point tristes pour nous, mais pour autruy. Nos douleurs ont leur vanité, comme nos autres actions. Et quoy donc ? ne me souuiendray-je point de mon amy? La memoire que vous en aurez, ne sera gueres lõgue, si vous la bornez à vostre douleur. Vous estes bien triste & bien rechigné. Mais vo⁹ ne laisserez pas de rire au premier suiet

qui s'en presentera. Ie ne vous remets point à ceste longueur du temps, qui cicatrise toutes playes, & rend les plus desolez capables de consolation. Ie vous dy que vous ne serez pas si tost diuerty que vous ne perdiez ce que vous auez de triste en l'imagination. Vous gardez à ceste heure vostre douleur; Soyés y si vigilãt que vo⁹ voudrés, il faut qu'elle eschape, & sa violẽce mesme sera ce qui la fera moins durer. Trouuons moyen que la souuenãce de ceux que nous auons perdus nous soit agreable. Il n'y a personne qui se represente volontiers vne chose qui le fasche. Toutesfois, s'il ne se peut faire que nous voyans priuez à iamais des personnes qui nous estoiẽt cheres, nous nous en ramenteuons la perte sans quelque amertume. Faisons, s'il est possible, qu'en ceste amertume mesme il y ayt quelque douceur. Car, comme souloit dire Attalus, la memoire des amis nous est agreable, comme l'austerité du vin vieil, ou comme vne douce aigreur en vne pomme. Mais en fin le temps en oste ce qu'il y a de rude, & ne nous en laisse que le plaisir tout pur. Si nous le croyons, nous mangeons du sucre & des confitures, quand nous nous ramenteuons nos amis qui se portent bien. Mais en la memoire de ceux qui sont morts, on ne peut, à son aduis, se resioüir sans s'affliger. Or qui est-ce qui ne sçait point que les

choses acres & mordicantes excitent l'appetit? Quant à moy ie ne suis pas de son opinion. La souuenance de mes amis decedez m'est toute douce. Ie n'y trouue rien d'aigre, ny rien d'amer. Quand ie les ay, ie pense les pouuoir prendre. Quand ie les perds, ie pense les auoir encore. Vous estes homme raisonnable, Lucilius, Iugez de ce faict comme vous deuez. Ne soyez point ingrat d'vn biẽ que la Fortune vous a fait. Elle vous a osté vn amy, mais elle vous l'auoit donné. Ceste incertitude de ne sçauoir combien nous deuons iouïr de nos amis, nous en doit faire iouïr plus auidemment. Representons-nous combien de fois nous les laissõs pour aller en quelque lõg voyage; combien demeurant en mesme lieu, nous auons passé de iours sans les voir, & nous trouuerons que quand ils viuoient ils n'estoient pas si souuent en nostre compagnie comme à ceste heure qu'ils sont morts. Mais comme est-il possible de ne se moquer point de ceux qui pleurent desesperément leurs amis, apres les auoir possedez nonchalamment, & ne les ayment qu'apres les auoir perdus? La peur qu'ils ont qu'on reuoque en doute s'ils ont aymé, parce qu'ils n'en ont iamais fait preuue, les fait pleurer de ceste façon. Ils attendent bien tard à faire paroistre leur affection. Si nous auons d'autres amis, nous leur faisons tort

de penser qu'il n'y ait pas en eux dequoy se consoler de celuy que nous auons perdu. Si nous n'en auõs point, no⁹ auons plus à nous plaindre de no⁹ que de la Fortune. Elle nous a osté vn amy, & nous n'en auõs point fait du tout. Et puis qui n'a eu qu'vn amy, n'ẽ a point eu. Si quelqu'vn, à qui on auroit dérobé son mãteau, s'amusoit à le pleurer, au lieu de chercher dequoy se couurir les espaules, & se parer du froid; ne diriez-vo⁹ pas qu'il n'auroit point d'entendement? Vous auez mis en terre vn hõme que vo⁹ aymiez: le remede est d'en aimer vn autre: vous aurez moins de peine à refaire vn amy, qu'à le pleurer. III. Ie sçay que ce que ie vous vay dire, est en la bouche de tout le mõde: mais pour cela ie ne laisseray pas de l'alleguer. Le Temps est le remede indubitable des ennuis que la Raison ne peut guerir. La plus vilaine fin qu'vn hõme de iugement sçauroit mettre à ses larmes, c'est la lassitude de pleurer. Laissez la douleur, plustost que la douleur vous laisse; & de bõne-heure cessez de faire vne chose que vous ne pouuez continuer long-temps, quelque volonté que vous en ayez. Nos peres qui bailloient vn an aux femmes pour pleurer, ne vouloient pas qu'elles pleurassent tout du long de l'annee: mais leur deffendoient de pleurer plus d'vn an. Quant aux hommes, les loix ne leur en donnent point de terme, pource qu'ils ne le peuuent si peu faire, que

tousiours il n'y aille de leur honneur; & encore auecque cette fragilité des femmes, laquelle est-ce de toutes celles qui s'attachent à leurs maris morts, & qui se vueillent ietter dans la fosse, de qui les larmes ayent continué iusqu'au bout du premier mois? Il n'y a rien qui nous attriste si tost que la douleur. Quand elle est recente, il se trouue quelques gents qui la consolent; mais quand elle est vieille, le monde s'en mocque, & iustement. Car il y a de la simulation, ou de la folie.

IV. Ie sçay bien, quoy que ie vous écriue, que iamais homme ne fut inconsolable, comme ie fus en la mort d'Anneus Serenus, & qu'à mon grand regret on me met entre les exẽples de ceux que la douleur a vaincus. Toutefois aujourd'huy ie condamne ma faute, & reconnois bien que ceste affliction si démesuree venoit de ce que iamais ie ne m'estois representé qu'il pouuoit mourir deuant moy. Tout ce que ie m'imaginois, c'estoit qu'il estoit bien plus ieune que ie n'estois. Et comme si les destins eussent conté les âges, ie ne doutois point que ie n'allasse au tombeau premier que luy. Le remede à cét inconuenient, c'est d'auoir tousiours ceste consideration deuant les yeux, Que nous sommes mortels, & que nous n'auons rien qui ne le soit. Ie deuois dire alors, Serenus est plus ieune que moy; qu'importe, il doit mourir apres

moy, mais il peut mourir deuant. A faute de m'estre preparé de ceste façon, la Fortune m'a surpris & m'a dõné ceste secousse qui m'a pensé faire choir. A ceste heure ie n'ay iamais autre meditation en l'ame que la necessité de quitter le monde, & l'incertitude à quelle heure, & par quelle porte il en faudra sortir. Tout ce qui peut arriuer quelquefois peut arriuer auiourd'huy. Pensons donc, Lucilius, que nous irons bientost nous-mesmes là où nous auons regret qu'il soit allé, & peut-estre, si selon l'opinion des Sages, il y a quelque vie qui nous reçoiue au partir de celle-cy : celuy que nous pensons estre mort n'a fait que nous preceder.



EPISTRE LXIV.

ARGVMENT.

I. Les preceptes de la Philosophie bien entendus sont des remedes aux maladies de l'Ame.

II. Il faut honorer ceux qui nous ont frayé le chemin à bien viure.

VOus fustes hier auecque nous. Si vous n'y auiez esté ny plustost ny plus sou-

uent vous auriez ſujet de vous plaindre. C'eſt pourquoy i'ay dit auecque nous: car auecque moy, vous y eſtes perpetuellemẽt, Il m'eſtoit ſuruenu quelques amis, pour leſquels il falloit faire vn peu plus de fumee que de couſtume, non toutesfois tant comme celle des grandes cuiſines, qui met les ſẽtinelles d'vne ville en alarme; mais aſſez pour faire conoiſtre que i'auois des hoſtes. Nous parlaſmes de beaucoup de choſes, comme font des amis qui mangent enſemble: mais d'vn propos nous paſſions à l'autre, ſans en continüer vn iuſqu'à la fin. Apres cela nous nous miſmes à lire dans Q. Sextius le Pere. Sans mẽtir, ie trouue que c'eſt vn grand homme, & Stoïque, quoy qu'il y en ait qui ne le veulent pas auoüer, Bon Dieu, que ie le trouue nerueux! que ie le trouue releué! les eſcrits des autres Philoſophes ne ſont pas de meſme. Toute leur recõmandation vient du nom de leur maiſtre; au demeurant ouurez-les, vous n'y trouuerez pas vne goutte de ſang. Ils propoſent, ils diſputent, ils cherchent des ſubtilitez; mais au partir de là, vous en ſortez auec ſi peu de reſolution que vous en auez apporté. Mais de Sextius, vous n'en ſçauriez ſi peu lire, que tout auſſi-toſt vous ne diſiez, Il a de la vie; il a de la vigueur: il eſt libre: il eſt au deſſus de l'homme: c'eſt à ceſte heure que ie me ſens du courage & de

la force. Quant à moy, ie vous confesseray librement, qu'en quelque posture que soit mon ame, ie n'ay pas si tost commencé de le lire, qu'il ne me prenne enuie de prouocquer tout ce qu'il y a de mal-heur au monde, & de faire vn appel à la Fortune mesme. Ie pense estre en la place de cestuy-cy, qui dans Virgile demande vn suiet de faire paroistre sa valeur.

Spumantemque dari pecora inter inertia votis
Optat aprũ, aut fuluũ descẽdere mõte leonẽ.

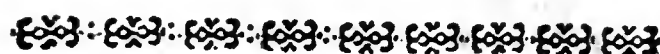
Il faut que i'aye ou de l'occupation à ma valleur, ou de l'exercice à ma patience. Car entre autres choses, Sextus a cela de particulier que vous monstrant combien est grãde la felicité qu'il vo⁹ propose, par mesme moyen il vous fait connoistre qu'il n'est point impossible d'y paruenir. Il la vous fait voir en vn lieu haut, mais accessible à qui se voudra mettre en chemin. La Vertu mesme fera que ses contentements vous sembleront des miracles, & cependant vous ne desesperez point de les auoir. Il faut auouër qu'il n'y a point d'occupation à qui ie donne plus d'heures qu'à l'estude de la Philosophie. Mais i'en suis comme du monde, que ie regarde tous les iours auec autant d'esbahissement que si iamais ie ne l'auois veu. Aussi toutes ses inuentions & ses inuenteurs me sont venerables; il s'en faut saisir comme d'vne succession commu-

ne cela m'eſt acquis: cela eſt fait pour moy. Mais auſſi deuons nous imiter le bon pere de famille, & faire que par noſtre induſtrie cêt heritage aille à la poſterité, meilleur & plus riche que nous ne l'auons receu. On nous a bien laiſſé de la beſogne: nous en laiſſerons bien à ceux qui viendront apres nous. Et quiconque naiſtra d'icy à mille ſiecles, s'il y prend peine il aura touſiours moyen d'y adiouſter quelque choſe du ſien. Mais quand les premiers auroient ſi exactement trauaillé, qu'il n'y auroit moyen de rien inuenter apres eux, il ne faut point craindre qu'en la nouueauté ſeule d'vſer des inuentions & en la dexterité de les diſpoſer, il n'y ait touſiours aſſez de matiere pour les eſprits que produiront les ſiecles futurs.

I. Faites compte qu'on nous a laiſſé des medicamens pour guerir les yeux: tout ce que vous auez à faire, ſans en chercher d'autres, c'eſt de ſçauoir bien appliquer ceux-cy, ſelon que le mal, ou le Temps le requerra. L'vn eſt bon pour la deſmangeaiſon des yeux, l'autre pour la craſſitude des paupieres, l'autre pour le diuertiſſemẽt d'vne defluxiõ ſubite, l'autre eſclaircit la veuë. C'eſt à vous de les broyer, de choiſir le tẽps d'en vſer, & de ſçauoir la quantité qu'il en faut mettre de chacun. Les Anciens nous ont laiſſé des remedes pour la gueriſon de l'ame. C'eſt à nous maintenant de ſçauoir

quand & de quelle façon ils faut appliquer. Ceux qui nous ont precedé sont allez bien auant, mais non pas iusqu'au bout.

II. Quoy qu'il en soit, nous leur deuons de l'admiration, & sommes tenus de les reuerer comme Dieux : Et quand nous aurions leurs pourtraits, & que nous celebrerions leurs natiuitez, ie ne pense pas que ce ne nous fust vn grand aiguillon pour nous inciter à la vertu : Pour le moins en deuons-nous tousiours parler auec hõneur, & rendre à ces precepteurs vniuersels du genre humain, & qui nous ont fait l'ouuerture à des choses si profitables, le respect & la reuerence que nous rẽdons à nos precepteurs particuliers. Si nous voyons venir vn Consul, ou vn Preteur, nous luy ferons toutes les demonstrations qu'on fait aux personnes de leur merite. Nous mettrons iustement pied à terre : nous nous descouurirons, & leur quitterons le chemin; Et quand M. Caton, Lælius, Scipion, Socrate, Platon, Zenon & Cleantes se presenteront à nous, nous les regarderons comme personnes vulgaires, & ne ferons pas semblant de nous en esmouuoir. Quant à moy, ie proteste qu'ils me sont venerables, & qu'on ne les nomme iamais en ma presence que ie ne me leue pour leur faire honneur.



EPISTRE LXV.

ARGVMENT.

I. Combien il y a de principes des choses, suiuant l'opinion de Platon, d'Aristote, & des Stoïques.

II. Comment, & pourquoy Dieu a creé le monde.

III. Que la meditation des premiers principes nous porte à la cognoissance de Dieu, & au desir d'estre reünis à luy.

IV. Nous deuons plustost penser au bien de l'Ame qu'à celuy du corps.

HIer au matin i'estois vn peu mal fait: toutefois apres midy cela s'estāt passé, ie me mis à lire; & par cet essay me trouuant assez en estat de trauailler, ie voulu passer plus outre. I'auois en main vn sujet assez difficile, & dequoy i'estois resolu de venir à bout. Ie commençay d'en escrire quelque chose, & de m'y bander plus que ie ne fais ordinairement. Là dessus il me

suruint quelques amis, qui m'osterent de dessus la besogne, & me tancerent comme vn malade, qui ne se garde pas, & qui ne fait point de cas de sa santé. Les discours furent mis en la place de l'escriture; & sur ce que nous ne peusmes pas demeurer d'accord de tout ce qui fut mis en auant, vous fustes nommé pour arbitre. Tellement que c'est à cest-heure à vous de nous appointer: Vous auez plus de besongne que vous ne pensez: il y a trois parties.

I. Nos Stoïques, comme vous sçauez, font deux principes de toutes choses, la Cause, & la Matiere. La Matiere demeure oisiue,& ne fait qu'attendre qu'on la mette en œuure: mais au reste elle ne bougera, si personne ne la bouche. Or la Cause,c'est à dire la Raison,donne forme à la Matiere & la tourne comme bon luy semble: d'où vient toute ceste diuersité d'ouurages que nous voyons. Il faut dõc qu'en vne chose il y ait ce dequoy elle est faite: & ce qui la fait: l'vn, la Cause, & l'autre, la Matiere. Toute science est vne imitation de la Nature,& pour ce rapportons ce que i'ay dit de l'ouurage de l'vniuers à ce qui est de l'operation particuliere de l'homme. En vne statuë il a fallu qu'il y ait eu de la Matiere qui receut l'artifice, & vn Artisan qui donnât vn visage à la Matiere, en la statuë dõt le bronze a esté la Matiere, la Cause, l'Ou-

urier. Toutes autres choses en sont de mesme. Elles sont cõposées de ce qui est fait, & de ce qui fait: les Stoïques ne reconnoissent point d'autre cause que ce qui fait. Aristote en met de trois sortes. La premiere, la matiere, sans laquelle rien ne se fait. La seconde, l'Ouurier: & la troisiesme la Forme, qui est dõnee aux ouurages, comme à vne Statuë, & l'appelle εἶδος Il y adiouste encore vne quatriesme, qui est l'intention de l'ouurage. Ie m'en vay vo⁹ dire ce que c'est. Le bronze est la premiere Cause de la statuë: car pour la faire, il estoit necessaire d'auoir ce dequoy elle deuoit estre faite. La secõde Cause, c'est l'Ouurier. Car ce bronze n'eust iamais est statuë, sans la dexterité de quelque main, capable de le façonner. La troisiesme cause, c'est la Forme: car on ne diroit point vne Statuë à lãce, vne statuë à diademe, si l'vne n'auoit vne lance, & l'autre vn diademe. La quatriesme Cause, c'est le dessein de l'Ouurier, sans lequel il n'auroit point trauaillé. Qu'apellez vous le dessein? Ce qui a cõuié l'Ouurier, & l'a mis en besogne, cõme l'argẽt, s'il l'a faite pour la vẽdre la Gloire, s'il a cherché d'auoir de la reputatiõ, ou la deuotiõ, si sõ but a esté d'en faire vne offrande à quelque Temple, & pource ce qui a esté occasion de la faire se peut appeller Cause. Ne pensez-vous point qu'entre les Causes de l'Ouurage, il faille

compter vne chose, sãs laquelle l'Ouurage n'auroit point esté fait? A ces quattre Causes, Platon en adiouste vne cinquiesme, qu'il appelle Idee. C'est le patron sur qui l'Ouurier iette la veüe, pour faire ce qu'il s'est proposé. Or il n'importe pas que le patron soit vn obiet exterieur, que l'Ouurier tienne deuant ses yeux, ou vne conception interieure, qu'il se figure en l'esprit. Ces exemplaires de toutes choses, les nombres de tous les ouurages qui sont faits, & leurs mesures, sont compris en l'intelligẽce de Dieu. Il est tout plein de ces figures, que Platon appelle Idées, immortelles, immuables, infatigables: c'est pourquoi l'hõme est perissable: mais l'humanité sur laquelle est prise la forme de l'homme est permanent: Et quoy qui aduienne à l'homme, elle ne reçoit point d'alteration. Il y a donc cinq Causes, selon Platon, dequoy, parquoy, comme quoy, suiuant quoy, & pourquoy: Et enfin ce qui procede de toutes ces Causes par leur assemblement, comme en la statuë, puis que nous auons pris cet exẽple. Le dequoy, c'est le bronze. Le parquoy, c'est l'ouurier. Le comme quoy, c'est la Forme qui luy est appropriée: le suiuant quoy, c'est le patron surquoy l'Ouurier a trauaillé: le pourquoy, c'est l'intention de l'Ouurier: ce qui en procede, c'est la statuë.

II. Tout cela, comme dit Platon, se trouue

en

en l'edifice du monde. Dieu est l'Ouurier. Ce dequoy il est fait, est la Matiere, la Forme, l'agencement & l'ordre que nous y voyons: le Patron, ceste Imagination sur laquelle Dieu a conceu la merueille de son Ouurage. L'intention, ce pourquoy il l'a fait. Vous me demãderez quelle peut auoir esté son intention? Sa bonté, pour le moins Platon le dit ainsi Quelle cause a eu Dieu de faire le mõde? Il est bon, il a voulu faire des choses qui fussent bonnes. Celuy qui est bon ne porte enuie à rien qui soit bon. Voila pourquoy il l'a fait le meilleur qu'il luy a esté possible. Donnez donc à ceste heure vostre iugement, & declarez laquelle de ces opinions vous trouuez la plus vraysemblable: Ie ne dy pas la plus vraye, parce que le Vray est autant par dessus nous que la verité mesme. Ceste multitude de Causes, mises par Platon & par Aristote, comprend ou trop, ou trop peu. Que s'ils mettent au nombre des Causes toutes choses generalement, sans lesquelles l'ouurage ne peut estre fait, ils en ont nõmé trop peu: Car il faut qu'ils y mettent le Temps, puis que sans Temps rien ne peut estre fait. Il faut aussi qu'ils y mettent le Lieu, parce qu'on ne peut faire vne chose qu'il n'y ait vn lieu pour la faire. Et faut en fin qu'ils y mettent le mouuemẽt, parce que sans mouuement il ne se fait rien, sans mouuement

rien ne se corrompt. Il y a des mouuements en tous arts : & n'est possible qu'il se face mutation quelconque, qu'il ne se face du mouuemēt. Mais l'importāce est de sçauoir qui est la cause premiere & generalle. Il faut qu'elle soit simple; car la Matiere l'est: voulons-nous sçauoir que c'est? c'est la raison operante, c'est Dieu : Et pource tout ce ce que ie viēs de nommer ne sont pas Causes chacune à part soy: mais elles dependēt toutes de la Cause efficiente. Vous dites que la Forme est vne Cause: & ie vous respons que l'Ouurier la met en son ouurage, & que par consequent elle en est partie, & non pas Cause. Il n'y a non plus de raison de dire que le Patron soit Cause : c'est vn instrument necessaire à la Cause. Le Patron est necessaire à l'Ouurier, comme vne lime, ou vn sizeau : Sans lime & sans sizeau l'art ne peut trauailler, & toutesfois ce sont parties & non causes de l'art. Quant à l'intention de l'Ouurier, que vous dites estre vne Cause: encore que c'en fust vne, ce n'est pas vne Cause efficiente, mais suruenante, comme sont vne infinité d'autres. Mais ce n'est pas dequoy nous auons affaire. Nous cherchons la Cause generalle. Car de dire auec eux, que c'est tout le monde parfaict & acheué comme il est, ie n'y voy point d'apparēce: Et ne les trouue pas en cela si deliez comme ils ont accoustumé d'estre : car il y

a difference entre l'Ouurage, & la Cause de l'Ouurage. Ou prononcez vostre sentence, ou, ce qui est le plus court en choses si difficiles, demandez temps de vous y resoudre, & nous dites que nous reuenions vne autre fois.

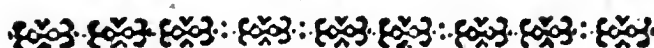
III. Vous me demanderez quel plaisir ie prens à me tourmenter apres des choses qui ne peuuent remedier à mes affections vicieuses, ny me faire perdre vne seule de ces cupiditez qui me trauaillent? La premiere meditation que ie fais, c'est du moyẽ de me mettre l'esprit en repos. Ie ne regarde le monde qu'apres que ie me suis regardé. Mais pẽsez-vous que ceste recherche mesme soit du tout infructueuse, & que le tẽps y soit entierement perdu? Il n'y a point de doute que l'esprit ne se lasse de la charge qu'il porte, & qu'il ne demande de retourner à ce Tout duquel il est partie. Ces considerations luy en donnent le moyen: mais l'importance est de n'en faire pas les pieces si petites, & d'y chercher autre chose que ces vaines subtilitez. La pesanteur du corps est le supplice de l'ame. Il la presse, & la tient en vne prison où elle est en vne misere perpetuelle, si par la consideration des ouurages de Nature, la Philosophie ne luy donne quelque relasche, & de la terre ne la fait aucunement approcher du Ciel: c'est là qu'il est en sa liberté: c'est là qu'il se plaist

de se pourmener; & que quelquefois se dérobant de sa garde, il repare en la contemplation des choses diuines ce qu'il a accueilly de vicieux & de sale au commerce de l'humanité. Comme vn Artisan, qui a les yeux lassez de quelque besongne delicate, s'il est logé en vne maison sombre, & qui n'a que des veües empruntées: il sort en la rüe, & se va pourmener par la ville en quelqu'vn de ces lieux qui sont destinez à l'oysiueté du peuple, où il prend de l'air & du iour tout à son aise: Ainsi l'esprit enfermé dans ce logis obscur & melancholique, autant de fois qu'il peut eschaper, se tire en lieu descouuert, & se resioüit en la consideration des merueilles de l'Vniuers.

IV. Le Sage, & celuy qui est apres à l'estre, tiennẽt bien auec leurs corps, mais ce qu'ils ont de meilleur s'en esloigne, pour vacquer à la meditation des choses celestes; & faisant compte qu'il est au rolle d'vne compagnie, il pense que ce qu'il vit, est sa solde; Et sans vouloir ny bien ny mal à la vie, se reduit à souffrir les inconuenients des choses mortelles, iusques à ce qu'il arriue en ceste condition plus heureuse, à laquelle il sçait bien qu'il est reserué. Me voulez-vous destourner de la cõsideration des œuures de Nature, & ne me laisser qu'vne partie de ce que ie puis auoir entier? Né m'informeray-ie point qui sont les princi-

pes des choses?qui est celuy qui leur a donné leurs formes; & d'vne masse lourde & confuse,où elles estoient embrouïllées au fonds d'vne abisme,les a mises en la disposition agreable où ie les voy? Ne m'informeray-ie point qui est l'Ouurier du monde? comme il s'est peu faire que ceste grãdeur enorme ait pris vn ordre & vn reglement?qui peut auoir ramassé tãt de choses esparses? distingué tant de meslanges, & donné de l'embellissement à tãt de difformitez?d'où peut venir vne lumiere si grande?si c'est feu,ou quelque chose plus claire que le feu? Ne m'informeray-ie point de toutes ces choses? Ne sçauray-ie d'où ie suis descendu? Si ie ne reuiendray plus au monde,quãd i'en seray hors? ou si ie renaistray beaucoup de fois? où i'iray quand ie partiray du monde, & quelle place est preparée à mon ame, apres que la mort l'aura tirée de la captiuité du corps?Me deffendés vous le commerce du Ciel? Voulez-vous que i'aye tousiours le nés en terre? Ie suis de trop bon lieu, pour estre valet de mon corps.Ie ne suis pas né pour si peu de chose que luy. C'est vne chaine qui me garde d'estre libre & non autre chose. Quãd la Fortune m'attaque,ie la mets au deuant, pour receuoir les coups,& les empescher de venir iusques à moy. Tout ce que i'ay qui peut souffrir des iniures est dãs ce meschãt

logis. S'il a des seruitudes, elles ne m'assujettissent point. Iamais la chair ne me donnera d'apprehensions. Ie ne seray iamais Hyppocrite pour elle, & ne mentiray iamais pour luy faire honneur. Nostre association n'est point si ferme, que ie ne la rompe quand bon me semblera; & à ceste heure mesme que nous sommes ensemble, si nous sommes compagnõs, nous ne sommes pas egaux pourtant. C'est à l'esprit qu'appartient le commandement. Mespriser son corps, c'est le moyen d'asseurer sa liberté. Ceste consideration, dont nous parlerons tantost, nous y seruira beaucoup; c'est que tout est composé de Matiere, & de Dieu; Que Dieu tempere le monde, & que toutes choses le suiuent comme leur guide & cõme leur Gouuerneur. Or Dieu, qui a donné la Forme, est plus puissant que la Matiere qui l'a receüe. Ce que Dieu est au mõde, l'Ame l'est en l'hõme. Le corps est en luy, ce que la Matiere est en l'autre. Il est dõc raisonnable que le pire serue au meilleur. Soyez resolu contre toutes les choses fortuites: ne craignez ny les iniures, ny les coups, ny la prisõ, ny la pauureté. qu'est-ce que la mort? Ou c'est vne fin, ou c'est le passage: ie ne me soucie point de n'estre plus: c'est la mesme chose que n'auoir point esté; ny de passer parce que ie ne sçaurois aller en part où ie ne sois plus au large que ie ne suis.



EPISTRE LXVI.

ARGVMENT.

I. Le corps, quelque laid qu'il soit, n'est iamais sans grace, quand il est accompagné d'vn bel esprit.

II. Les biens, quoy que de trois sortes, sont égaux.

III. L'amour de la Verité, est le premier bien de l'homme.

IV. Toutes les actions vertueuses sont esgales en Vertu, mais differentes au suject qui les exerce.

V. La Vertu fait mespriser les tourmens & les incommoditez.

VI. La moderation dans la ioye est aussi loüable que dans l'affliction. La Vertu rend égaux tous les hommes vertueux.

VII. La Raison est le iuge du bien & du mal: qu'il y a des biens selon Nature, & d'autres qui semblent contre Nature.

VIII. Il borne la felicité de l'homme par le repos de l'esprit, par la santé du corps, & par la patience dans les douleurs.

I. I'Ay veu ces iours passez Claranus, mō compagnon d'escole, que ie n'auois veu il y auoit fort long-temps. Ie n'ay que faire de vous dire qu'il est bien vieil. Vous le croyez bien ainsi: mais ie vous iure qu'il a l'esprit verd & vigoureux, & qui donne encore de l'exercice à son corps attenué. Il y a eu de l'iniustice en la Nature, d'auoir donné vn si mauuais logis à vn si bel hoste. Sinon que peut-estre elle nous ait voulu faire voir en cet exemple, qu'il n'y a peau si foible ny si miserable, qui ne puisse loger vn esprit bien courageux & bien content. Il est venu à bout de tout ce qui le pouuoit empescher; & pour apprendre à mespriser toutes choses, il s'est mesprisé le premier. C'est chose qui ne me semble pas bien ditte

En vn beau corps, la Vertu nous plaist mieux.

Car elle n'a point besoin d'estre embellie d'ailleurs. Elle est son ornement elle mesme; & le corps où elle loge, est consacré pour son habitation. Sans mentir quand i'ay bien regardé Claranus, ie le trouue beau, & son corps aussi droit que son esprit. Il peut sortir d'vne cabane vn grand per-

sonnage, vn bel esprit & grand, d'vn corps bien difforme, & bien petit. Aussi ie pense que tout expres la Nature a produit des hommes ainsi contre-faits, pour monstrer que la vertu peut naistre par tout. Il ne faut point douter qu'elle n'eust volontiers fait venir les esprits tous nuds au mõde, si c'est chose qu'elle eust peu faire. Mais ce qu'elle fait à cest'heure est bië dauãtage: car elle en loge quelques vns dãs des corps si mal disposez, qu'il sëble qu'il leur soit impossible de se produire. et cepëdãt ils ont l'actiõ si viue, & si gaillarde, que malgré tout ce qui les empesche, ils ne laissent pas de se faire admirer par leurs effects. Quant à moy, ie ne pense pas qu'elle ait donné ceste mauuaise taille à Claranus, que pour estre vn exemple, que par la laideur du corps vn esprit ne s'enlaidit point, & qu'vn corps, quelque laid qu'il soit, n'est iamais sans grace, quand il est accompagné d'vn bel esprit. Or combien que nous n'ayons esté gueres de iours ensemble, nous n'auons pas laissé de faire beaucoup de discours, que ie vous feray tenir, à mesure que i'auray la commodité de les rediger par escrit.

II. Nostre dispute fust le premier iour; comme les biens peuuent estre esgaux, veu qu'il en est de trois conditions. Il y en a que nos Stoïques appellent premiers biens,

comme la ioye, la Paix, le Repos du pays. D'autres seconds, qui sont tirez d'vne matiere miserable, cõme la Patience aux tourmens, & l'Abstinence en vne fascheuse maladie. Quant à ces premiers biens, nous les souhaittons directement, les seconds en cas de necessité. Il y a encores des troisiesmes, comme, vne alleure modeste & reglée, vn visage rassis & vne contenance telle qu'vn homme de iugement la doit auoir.

III. Comme peuuent ces biens estre pareils, veu que nous en desirons les vns, & auons en horreur les autres? Pour les distinguer il faut remonter iusques à ce qui est le premier bien, & considerer quel il est. C'est vne ame bandée à la contemplation de la verité; qui sçait ce qu'il faut desirer, ou fuïr: qui n'estime point les choses selon l'opinion, mais selon leur nature: qui s'implique dans toutes les parties du monde, & remarque attentiuement comme tout s'y passe, qui tousiours fait ou medite quelque chose qui proportionne sa vehemence à sa grandeur, immuable aux menasses, comme aux caresses, maistresse de la mauuaise Fortune comme de la bonne; releuée par dessus tout ce qui arriue; qui par sa bonne grace monstre sa beauté, & par sa force, sa disposition & sa conniuence; vuide d'apprehension, & de tumulte, inexpugnable à toute violence; que nulle aduer-

ſité n'abaiſſe, & que nulle proſperité n'enorgueillit. Telle eſt la vertu de l'ame: tel eſt ſon viſage, s'il eſtoit poſſible de le voir tout, & tout à la fois. Au demeurant, elle a beaucoup d'eſpeces, qui ſe font paroiſtre ſuiuant la diuerſité des ſujets, ſans qu'elle en demeure ny plus petite, ny plus grande.

IV. Ce qui eſt parfaictement bon ne peut deſcroiſtre: Auſſi la vertu ne recule iamais, mais elle ſe conuertit tantoſt en vne qualité, tantoſt en l'autre; & donne la forme des objets où elle ſe veut trauailler. Quoy qu'elle touche, elle luy donne ſa reſſemblance, & ſa teinture: elle eſt l'ornement des actions, des amitiez, & quelquesfois des maiſons entieres, qui la reçoiuent, & qui prennent ſon reglement. En fin elle ne met la main à choſe quelconque, à laquelle elle ne donne tant d'eſclat & de grace, qu'on ne la peut regarder ſans eſtre rauy. C'eſt pourquoy ſa force ne peut eſtre plus forte, ny ſa grandeur plus grande, n'eſtant pas poſſible d'accroiſtre ce qui eſt en ſa perfection. Il n'eſt rien plus droict que ce qui eſt droict, rien plus veritable que ce qui eſt veritable, ny rien plus temperé que ce qui eſt temperé. Toute vertu a ſa meſure, & toute meſure ſes bornes. La Conſtance ne ſçauroit aller au delà des ſiennes, non plus que

la Foy, l'Asseurãce & la Verité au delà des leurs. Que peut-on adiouster à ce qui est parfait? Aussi ne peut-on non plus adiouster à la vertu, laquelle il faut dire auoir esté defectueuse, s'il y a eu moyen d'y adiouster. Il en est de mesmes de ce qui est Honneste, de ce qui est Bien-seant, de ce qui est Iuste & de ce qui est Legitime. Ils sont tous limitez de certains termes. C'est vne marque d'imperfection que de pouuoir croistre. Les loix de toutes choses bonnes sont semblables. Ce qui est loüable, & ce qui est desirable ne sont pas mieux ioints ensemble, que le bien public, & le bien particulier. Toutes les vertus, les actions vertueuses, & les hommes vertueux, n'ont l'vn rien plus que l'autre. Les vertus des plantes & des animaux, pource qu'elles s'aduancent & s'arrestent, valent ou plus, ou moins: mais les humaines, parce qu'il n'y a qu'vne raison droicte, & simple, elles sont toutes sous vne mesme regle. Il n'y a rien plus diuin que ce qui est diuin, ny plus celeste que ce qui est celeste. Ce qui est mortel monte, descend, croist, decroist, vuide, & se remplit. En ceste incertitude, il ne peut y auoir que de l'inegalité. Les choses diuines n'ont toutes qu'vne nature. Or la Raison n'est autre chose qu'vne partie de l'esprit diuin, plongée dans le corps humain. S'il est vray que la Raison soit diui-

ne, & qu'il n'y ait rien de bon s'il n'y a de la Raison, il s'ensuit que tout ce qui est bon soit diuin. Or il n'y a point de difference entre les choses diuines; il n'y en peut donc auoir entre les bonnes; & par ce moyen la Ioye & la Patience aux tourmens sont choses pareilles: Car en toutes deux il y a du courage: mais en l'vn il est plus remis & plus lasché, en l'autre plus ardent & plus tendu. Et quoy? ne trouuez-vous pas autant de valeur en celuy qui resolument attaque vne ville, & la force, qu'en celuy qui la deffend auec vne extreme obstination? Scipion est braue, qui serre les Numantins de si prés, que ne les pouuãt vaincre, il les fait ruiner par leurs mains propres; Et les Numantins braues, qui sçauẽt qu'ils ne sõt point enfermez, puis qu'ils ont la porte de la mort ouuerte; & en ceste resolutiõ rendẽt l'ame entre les bras de leur liberté. Toutes autres choses bõnes, cõme la Trãquilité, Simplicité Liberté, Constance, Equanimité, Perseuerãce, sont egales entre elles: Car elles procedẽt toutes d'vne vertu qui tiẽt l'ame droite, & l'ẽpesche de se fouruoyer. Et quoy donc, la Ioye & la Patience, inflexible aux douleurs ne different point? Du tout point en ce qui est des vertus: mais beaucoup en ce qui touche le suiet, où l'vne & l'autre s'exerce. Car en l'vn l'esprit se dilate & se relasche naturellement; & en

l'autre, il sent de la douleur, qui est chose contre Nature. Ce ne sont point choses qui se touchent, puis qu'il y a tant d'espace qui les separe. Il n'y a pas moins de vertu d'vn costé que d'autre, la diuersité des sujets n'apporte point de changemẽt à la vertu. Que la Matiere soit molle ou dure, facile, ou difficile, plaisante ou fascheuse, la Vertu n'en est ny pire ny meilleure. C'est donc force que les biẽs de l'vn & de l'autre soiẽt égaux, par ce que celui qui est ioyeux, se comporte si bien en sa ioye, & celuy qui souffre fait vne si loüable resistance à la douleur, qu'il est impossible de se comporter mieux. Or deux choses, qui sont telles qu'il n'en peut-estre de meilleures, ne peuuent estre que pareilles. Car si ce qui est hors la vertu, la peut faire ou plus grande, ou plus petite; vne mesme chose ne peut estre bonne & honneste tout ensemble; Et cela estant il ne faut plus parler qu'il y ait rien d'honneste au monde. La raison est, qu'vne chose ne peut estre honneste, quand on la fait par force & contre son gré. Toute chose honneste est volontaire: qui fait vne chose lentement, qui se plaint, qui recule, qui aprehende, il oste à l'action tout ce quell'a de grace, qui est de prendre plaisir en ce qu'on fait. Ce qui n'est point libre ne peut estre honneste: toute crainte a de la seruitude; ce qui est honneste est

hors de trouble & de crainte. On ne peut refuser vne chose, la iuger mauuaise, & s'en tourmenter, qu'il n'y ait du tumulte, & de la discorde en l'ame. Car d'vn costé l'apparēce du bien nous pousse, & de l'autre la doute du mal nous retient; Et pource, quand il est question de faire quelque chose de loüable; s'il y a des obstacles, il ne faut point dire qu'il y ait du mal; mais seulemēt qu'il y a de l'incommodité. Vne chose honneste ne connoist ny commandement ny contrainte; Elle est pure & separee de tout mal. Ie voy bien que c'est, direz-vous, vous nous voulez persuader qu'autant fait celuy qui est bien à son aise, que celuy qui n'ouure point la bouche en la torture, & qui par sa patience fait rendre ceux qui ont charge de le tourmēter. Ie pouuois vous respondre ce que dit Epicure, Qu'vn homme sage, quand on l'auroit mis à rostir dans le Taureau de Phalaris s'écrieroit, Ie me trouue bien; ie me mocque de tout ce qu'on me fait. Vous estonnez-vous que ie vous die, qu'on n'est pas mieux de faire bōne chere en vn festin, que d'estre parmy les gesnes quand on à le courage & la force de les endurer? Que ferez-vous quand vous oïrez Epicure vous dire, Que c'est plaisir d'estre tourmenté. Quant à moy ie trouue qu'en cest exemple il y a de la difference entre la Ioye & la Douleur. Si i'en auois

choix, i'en desirerois l'vn, & tascherois de me parer de l'autre, s'il m'estoit possible. L'vn est naturel, l'autre contre Nature. Tant qu'on les considerera de cette façon il y aura bien loin de l'vn à l'autre.

V. Mais si vous en venez à la Vertu, vous trouuerez qu'aux matieres tristes, comme aux plaisantes, sa procedure est tousiours semblable. La peine, la douleur, & tout ce qu'il y a d'incommoditez, ne seruẽt de riẽ, la vertu les gardera de paroistre. Les douleurs, les ennuis, les iniures se resserreront aussi tost: & de quelque part qu'elle esclaire, tout ce qui brilloit en son absence s'obscurcira, comme les estoilles en la presence du Soleil. Les incommoditez, quelques grandes qu'elles soient, quand elles se rencontrent auec elle, ne paroissent non plus que l'eau d'vne nuée en la mer. Et pour mõstrer qu'il est comme ie le vous dis, qu'vn homme de bien voye vne chose loüable, il s'y en ira sans marchãder. Les bourreaux, les feux, les fers ne l'en divertiront point. Il ne regardera pas ce qu'il est necessaire qu'il souffre, mais ce qu'il est honneste qu'il face. Vne belle action ne luy sera non plus suspecte qu'vn homme de bien. Il se fiera d'elle, comme il feroit de luy, & n'en attendra que de l'aise, du repos, & de la prosperité. Il fera d'vne chose loüable, mais triste & penible, comme d'vn homme de bien

pauure ou banni, & qui aura mauuais visage. Or à cest-heure mettez vn homme de bien & plein de richesses d'vne part, & de l'autre de qui tout le bien soit en l'esprit, quoy qu'ils soient inégaux en Fortune, ils sont égaux en preud'hommie. Il faut faire le mesme iugement des choses que des personnes. La vertu n'est pas moins loüable au corps d'vn homme malade, ou prisonnier, qu'en celuy d'vn homme libre, bien robuste, & bien composé. Si vous estes vertueux, ayez tous vos membres ou soyez estropié, vous estes d'autant de merite d'vne façon que de l'autre: Autrement ce seroit iuger du maistre par l'habillement du valet. Car toutes choses qui sont suiettes aux accidens comme l'argent, le corps, & les honneurs, sont seruiles, imbecilles, fluides, caduques, & perissables d'vn moment à l'autre. Comme au contraire, les œuures de la vertu sont hors de toute iurisdiction: rien ne les peut ny forcer ny vaincre. Que la Fortune les manie doucement, ou rudement, comme il luy plaira: c'est tout vn. Elle ne leur peut donner vn masque si laid, qu'elles ne soient agreables. Le desir est aux choses ce qu'est aux hommes l'amitié. Ie ne pense pas que vous aimassiez mieux vn homme de bien riche que pauure ny fort & nerueux, que gresle & fluet. Aussi quand vne chose est honneste, vous ne la

deuez pas moins desirer laborieuse & difficille, que pleine de repos & de plaisir. Autrement vous me ferez croire, que de deux aussi vertueux l'vn que l'autre, vous aimerez mieux le beau fils bien parfumé, que l'autre qui seroit si crasseux, & en si mauuais equipage, qu'il feroit horreur à regarder: Et puis apres vous en viendrez-là, que vous aymeriez mieux celui qui seroit bien sain, & entier de tous ses membres, que celuy qui seroit borgne ou boiteux: Et en fin de degré en degré, vostre dégoust passeroit si auant, que de deux aussi iustes & aussi sages l'vn que l'autre, vous prefereriez sans doubte celuy qui auroit les cheueux plus longs, & plus frisez que son cõpagnon. Où il y a de l'inégalité de vertu, toute autre inégalité ne paroist point. Elle est le principal: le reste n'est qu'accessoire. Car qui seroit si mauuais Censeur contre ses enfans, qu'il aimast mieux le sain que le malade, le grand & de belle taille, que le court & le petit? Les bestes ne sont point partiales en leur affection enuers leur portée. Elles se laissent teter aux vns comme aux autres. Les oiseaux partagent égallemẽt la béchée à leurs petits. Vlysse est aussi bien r'appellé par les rochers d'Itaque, qu'Agamemnon par les delices de Mycenes. Personne n'ayme son païs, pource qu'il est grãd: mais pource que c'est son païs. A quelle fin tend

ce diſcours ? Pour vous faire entendre que la vertu fait de ſes ouurages comme vn pere de ſes enfans. Elle les regarde tous de meſmes yeux, leur eſt indulgente aux vns comme aux autres, fait encore quelque choſe de plus pour ceux qu'elle voit les plus trauaillez; comme vous voyez que les peres meſmes diſtribuant leurs richeſſes entre leurs enfans, en feront quelque grace particuliere à celuy de qui le mauuais eſtat meritera qu'on en ait cõpaſſion. Ainſi la vertu, qui voit quelques-vns de ſes ouurages mal traitez de la Fortune, ne les aime pas mieux que les autres; mais comme bonne mere, elle les prend entre ſes bras, & leur aide en quelque choſe à ſupporter leur affliction. Pourquoy ne ſe peut-il faire qu'vn biẽ ſoit plus grand que l'autre ? Pource que rien ne peut eſtre plus propre que ce qui eſt propre, ny plus plain que ce qui eſt plain. Vous ne pouuez pas dire de deux choſes qui ſont égales à vne troiſieſme, que l'vne luy ſoit plus égale que l'autre. Auſſi ne pouuez-vous dire qu'il n'y ait rien plus honneſte que ce qui eſt honneſte. Que ſi toutes vertus ont pareille nature, il en faut autant croire des trois ſortes de biens; & de-là je conclus que la moderation eſt auſſi loüable à ſe faſcher qu'à ſe réjoüir.

VI. Ceſte ioye n'a point dauantage ſur vne conſtance qui ne s'ébranle point

aux tortures, & qui sous les coups que les bourreaux luy donnent, sçait deuorer les gemissements. Ces premiers biens sont desirables, & les seconds merueilleux ; Et neātmoins ils ne laissent pas d'estre égaux; pource que tout ce qu'il y a d'incommode demeure couuert sous vn plus grand bien. Quiconque les iuge inégaux, il regarde les choses exterieures, & nō pas la Vertu. Les vrais biens sont de mesme port, & ont mesme estenduë les vns que les autres. Les faux ont plus de vuide que de plain. La monstre en est belle; Mais comme vous les venez à peser, vous trouuez que ce n'est pas ce qu'il sembloit. Il est comme ie le vous dis, Lucilius, tout ce qui a passe-port de la Raison, est solide, ne perit iamais, fortifie l'esprit, & le releue en vne hauteur d'où iamais il ne descēd. Les choses que le vulgaire loüe, & qu'il appelle bonnes, enflent ceux qui se paissent de vanitez. Celles qu'il estime mauuaises, donnent aux ames ceste mesme frayeur, qu'aux bestes ombrageuses, les lieux qui leur font imaginer quelque peril. Mais comme il n'y a point de sujet de se réjouïr aux vns, il n'y en a point de craindre aux autres. La Raison seule, pource qu'elle ne s'assuiettist point aux sens, mais leur commande, est immuable, & ne se reuocque iamais, quand vne fois elle a fait vn iugement. La Raison est égale à la Raison, com-

me vne chose droite à l'autre ; & par consequent la vertu, qui n'est autre chose qu'vne droite Raison, est égale à la vertu. Toutes les vertus sont raisons. Sont-elles raisons : elles sont donc droites. Si elles sont droites, elles sont égales. Car estant semblables à la Raison, elles sont semblables entre elles. Or ie dy que les actions sont semblables entre elles entant que l'Honneur & la Iustice les accompagnent, autrement il y a de la difference, selon que la matiere est plus large, ou plus estroite, precieuse, ou vile, & generale, ou particuliere. Quoy qu'il en soit, ce qu'elles ont de meilleur est tousiours égal : comme les gents de bien sont tous égaux en ce qu'ils sont gents de bië: mais quelquefois l'âge les fait differer. L'vn est vieil, & l'autre ieune : Quelquefois la forme du corps : l'vn est beau, l'autre laid. Et quelquefois la Fortune, l'vn est riche, l'autre pauure ; l'vn plein de credit & d'honneur a du renom par tout le monde, & l'autre bas & contemptible, bien à peine est connu de ses voisins : mais en ce qu'ils sont gents de bien, ils sont égaux. Le sens n'est pas iuge de ce qui est bon ou mauuais. Il ne sçait, ny ce qui est vtile, ou invtile. S'il ne voit, ou s'il ne touche l'objet, il n'en sçauroit que dire. Il ne peut ny preuoir les choses futures, ny se ramenteuoir les passees ; Et partant il n'en peut

sçauoir les consequences : Or c'est de cela que s'enfile l'ordre & l'entresuitte des choses, & ceste vniformité de vie qui s'achemine à la perfection.

VII. C'est donc à la Raison de decider ce qui proprement se doit appeller Bien, ou Mal. Elle ne fait point de cas d'vne chose mendiée d'ailleurs, & qui ne naist point en l'homme : ce qui n'est ny bon ny mauuais, luy semble de peu d'importance : tout ce qu'elle estime Bien est en l'Esprit. Au reste il y a des biens qu'elle met au premier rang, comme la victoire des enfans qui soient gents de bien ; le salut du païs, & à ceux-là, elle s'achemine de propos deliberé. D'autres seconds, qui ne se monstrent qu'aux mauuaises fortunes, comme la patience aux incommoditez d'vne grande maladie, ou en l'affliction d'vn bannissement, & d'autres encore, qui sont autant selon que contre Nature, comme, de marcher discretement, auoir bõne grace en vne chaire: car le seoir est aussi naturel que l'estre debout, ou le marcher. Entre ces deux precedents il y a de la difference. Car les premiers sont selon Nature ; comme, se resiouïr d'auoir des enfans qui soient gens de bien, & de voir les affaires publiques en bon estat. Les seconds contre Nature : comme estre dans les tourments, & ne gemir point, auoir

vne fiévre chaude, & se passer de boire. Et quoy dõc? est-il possible qu'il y ait quelque bien qui soit contre Nature? non; mais quelquefois le sujet où il est, est contre Nature. Mais contre tous ces maux auoir vne ame inexpugnable, c'est chose qui est selon Nature; Et pour le faire plus court, la matiere du Bien est quelquefois contre Nature; mais le Bien iamais, pource qu'il n'y a point de Bien sans Raison: or la Raison se range à la Nature. Qu'est-ce donc que Raison? Imitation de Nature. Qu'est-ce que le souuerain Bien de l'homme? S'accommoder à ce que Nature veut. Vo⁹ direz sans doubte, qu'vne paix qui ne v'd iamais d'espee hors du fourreau, est bien plus heureuse, qu'vne qui a cousté beaucoup de sang; Et vne santé qui ne fut iamais ébranlee, plus douce qu'vne qui par l'obseruation d'vne diette rigoureuse, & par la continuation de prendre des medecines, on a finalement recouuerte, apres auoir esté long-tẽps hors d'esperãce de guerir: Et que par mesme moyen il ne faut point doubter qu'vne pure ioye ne soit meilleure, qu'vne resolution opiniastre à souffrir les fers & les feux. Vous-vous abusez: les choses fortuites ont bien de la difference. Car on les estime plus ou moins, selon qu'elles apportent plus ou moins d'vtilité: Tous biens ont vn mesme but, qui est de consentir à

nature. Ce consentemét est aussi grand aux vns qu'aux autres. Quand en vne assemblee nous suiuons tous l'opinion de quelqu'vn qui a parlé le premier, on ne peut pas dire; Cestui-cy s'y accorde plus que cestui-là. Tous d'vne voix se rangent à la mesme opinion. I'en dis de mesme des Vertus : Elles s'accordent toutes à Nature. I'en dis de mesme des biens ; ils s'accordent tous à Nature. L'vn est mort ieune, l'autre vieil, & l'autre au berceau. Tous ces trois n'estoient ny plus ny moins mortels l'vn que l'autre, encore que la mort ait laissé faire plus de chemin à l'vn, quell'ait tranché l'autre en sa fleur, & fait sortir l'autre du monde, aussi-tost qu'il y fut entré : vn autre est mort en mangeant, vn autre en dormant, vn autre en passant son temps auec vne femme. Opposez leur à cest'-heure ceux que l'espee a tuez, que la morsure d'vn serpent a fait mourir, qui ont esté brisez sous quelque ruïne ; ou qui par vne longue contraction de nerfs, auecque des douleurs extremes, ont perdu l'vsage du corps vn membre apres l'autre : on peut dire qu'entre ces sortes de mort, il y en a de pires & de meilleures : mais c'est tousiours vne mort. Les chemins par où elle vient sont diuers : mais ils se viennent tous rendre en vn carrefour. Il n'y a point de mort plus grande ny plus petite : car en tous hommes generallement,

rallement, elle se limite en la fin de la vie. Ie vous en dy de mesme des biens: l'vn est parmy du sucre, l'autre parmy de l'absynthe: l'vn a conduit l'indulgence de la fortune, l'autre a dompté sa violence. Quoy que la matiere où ils trauaillent soit differente, & que l'vn marche à son aise en vne campagne raze, l'autre auec peine grimpe contre vn rocher; ils sont aussi bons l'vn que l'autre, & tous ont vne mesme fin. Ils sont bons, ils sont loüables, & ne marchent qu'auecque la Raison & la Vertu La Vertu ne veut rien auoir d'inegal, entre les choses qu'elle auoüe à soy; & ne prenez pas ce que ie vous dy pour vne doctrine de Stoïques seulement. Epicure mesme fait deux sortes de Biens, desquels il compose ceste souueraine & parfaite felicité. Qu'il n'y ait ny douleur au corps, ny trouble en l'esprit.

VIII. Quand ces biens là sont pleins, il n'y a moyen d'y rien adiouster. Car cōme mettrez vous quelque chose en vn vaisseau plein? le corps n'a point de douleur; Que se peut-il adiouster à ceste insolence? l'esprit n'a point de trouble; que se peut-il adiouster à ceste tranquillité? Comme le Ciel esclairé d'vn beau Soleil, & de tous costez purgé de nuees, n'est point susceptible de plus grande lumiere; Ainsi l'homme qui a soin du corps & de l'esprit, & qui bastit sa felicité du repos de l'vn & de l'autre, quand

il a le corps sans douleur, & l'esprit sans trouble, se peut dire au cōble de ces desirs, & en vn estat qui ne sçauroit estre meilleur. S'il y suruient quelques delices exterieures, elle ne font point pour cela croistre son bien, parce qu'il estoit desia parfait: mais elles le cōfissent, par maniere de dire, & luy donnent de l'entretien. Quand vn homme a la paix du corps & de l'esprit, il n'est pas possible que sa felicité puisse aller plus auant. Nous ne sommes pas les seuls qui parlons des biēs de ceste façon. Epicure en fait vne diuisiō pareille à la nostre. Il dit qu'il est de certaines choses qu'il estime desirables, comme vn repos de corps auec exemption de toutes incommoditez, & vn relaschement d'esprit, qui prend plaisir en la consideration de son propre bien. Apres ces premiers, il en met d'autres qu'il cōfesse auoir du merite. Mais il aymeroit mieux n'en auoir que faire. En ce rāg il met la patience en quelque fascheuse maladie, & la constance aux extremitez d'vne douleur. Il estoit sujet à la pierre & à la colique, & en estoit si tourmenté, qu'il est impossible de l'estre dauantage. Et neantmoins, il dit que le iour mesme qu'il auoit quelque accez de l'vne de ces maladies ne se passoit pas sans contentement. Or il n'y a point de contentement hors la iouïssance du souuerain bien. Il s'ensuit donc

que ces choses quevous aymerez mieux n'esprouuer point, & que toutesfois quand l'occasion s'offre de s'en seruir, vous adnoüez estre cherislables, loüables & dignes d'aller du pair auecque les plus grãds biens, sont estimees biens par Epicure. Aussi ne peut-on nier que les biens qui ont fait la closture d'vne vie bien heureuse, qu'Epicure mesme en mourant a remerciez, ne puissent faire comparaison auecque les biens qu'on met au premier degré. Tout ce que ie vous ay dit, Lucilius, n'est encore rien. Il faut que vous me donniez congé de passer plus auant. S'il estoit possible qu'il y eust des biens plus grands les vns que les autres, ie prendrois ceux qui vous sembleroient desagreables, & laisserois les doux & les delicats. Les prosperitez sont plus aisees à conduire que les aduersitez à passer. Ie sçay bien que le mesme iugemẽt qui nous rend moderez en la bõne fortune, nous garde en la mauuaise de perdre le cœur, & qu'vn soldat qui sans peur aura esté en garde hors de la tranchee en vne nuict que l'ennemy n'aura point donné d'alarme, peut bien estre aussi braue que celuy qui apres auoir eu les iarrets couppez aura combatu sur les genoux, & ne se sera iamais voulu rendre. Mais quoy que ce soit, ceux qu'on voit reuenir sanglãts, ou d'vn assaut ou d'vn charge, ont des

acclamations de loüange, & des benedictions du peuple, plus particulieres & plus affectionnees, que ceux, qui bien qu'ils ayent aussi bien fait, toutesfois ne rapportent point de marques d'y auoir esté. C'est pourquoy, sans mētir ie ferois pl⁹ de cas de ces Biēs à qui la Fortune a donné de l'exercice; qui ont veu les tempestes, & y ont fait preuue de leur suffisance, que de ceux qu'vne bonnasse continuelle a laissé languir en oisiueté. A quelle main entiere du plus vaillant homme du monde ne prefererois-ie celle de Mutius, toute tronçonnee & rostie comme elle fut? Du mesme courage qu'il auoit mesprisé les ennemis, il voulut mespriser les flammes, & ne se lassa de regarder fondre sa main dans le feu, que Porsenna, p[illegible]enuie d'vn si bel acte, luy fist oster en despit qu'il en eust; Et pour faire cesser sa gloire, fit cesser le plaisir qu'il prenoit en sa pu[illegible]ition. Qui me gardera que ie ne mette ce bien entre les premiers, & que ie ne l'estime d'autant par dessus ces biens paisibles, & qui n'ont iamais senty secousse aucune de la Fortune? Que c'est chose plus nouuelle de vaincre auec vne main perdüe, qu'auec vne main armée. Et quoy donc, me desireray-ie ce bien? pourquoy non? comme aurois-ie le courage de faire vne chose, si ie n'auois le courage de la desirer; sinon que ie pensasse estre mieux

à mon aiſe de bailler mes iambes à frotter à quelque Bardache deſia vieil,ou me faire chatouïller les doigts par ie ne ſçay quelle femme,ou par quelque homme qui ne vaudroit gueres mieux ? Pourquoy n'eſtimeray-ie Mutius bien plus heureux, qui tendit ſa main au feu,comme s'il l'euſt preſentee à quelque Operateur pour la manier? Il r'accouſtra tout ce qu'il auoit gaſté,ſans armes ; & tout eſtropié qu'il eſtoit, il mit fin à la guerre,& auec vn morceau de main emporta la victoire de deux Roys.



EPISTRE LXVII.

ARGVMENT.

I. Les hommes ont de grandes obligations à la Vieilleſſe.

II. Que tous biens ſont deſirables, & que ceux qui ne ſemblent pas tels, ne laiſſent pas de l'eſtre.

POur commencer par les diſcours ordinaires, le Printemps approche deſia de l'Eſté: Mais au lieu de s'eſchauffer il ſe refroidit, & n'y a point encore d'aſſeurance, pource que bien ſouuent nous retombons en Hyuer quand nous en penſons eſtre eſchappez. Voulez vous ſçauoir com-

me il est encore incertain? Ie ne puis encore ny sortir de la chambre, ny demeurer sans feu; Vous ditez que c'est n'auoir ny chaud ny froid, ie l'aduoüe, Lucilius, mon âge a de la froideur assez sans en chercher ailleurs. A grand peine puis-ie degeler au mois de Iuillet. Aussi ie demeure la plus-part du temps sur les matelas. I'ay ceste obligation à ma vieillesse, qu'elle me fait garder le lict. Pourquoy ne luy en aurois-ie de l'obligatiõ? Elle m'empesche de faire ce que la Raison me deffend de vouloir: mon plus grand entretien est auec mes liures. Si quelquesfois ie reçois de vos lettres, ie me fay croire que ie suis auecque vous: ie me transporte tellement que ie pense plustost parler à vous que vous escrire; Et pource ie respondray sur la question que vous me faites, comme si vous estiez present, nous l'examinerons vous & moy.

I. Vous me demãdez si tout ce qui est bon est desirable; & dites que si c'est vne bonne chose que de ne s'émouuoir ny de torture, ny de feu, ny de maladie, & les endurer patiemment, il s'ensuit que la torture, le feu, & la maladie sont choses desirables: à quoy toutesfois il n'y a point d'apparence; & ne voit-on point que iamais homme ayt fait d'offrandes aux Dieux, pour les remercier d'auoir bien eu les estriuieres, ny pour auoir esté bien trauaillé de la

goutte, ou bien allongé à la torture. Distinguez ces choses, Lucilius, & vous cognoistrez qu'en ce que vous trouuez si rude, il y a quelque chose à desirer. Ie voudrois bien n'auoir point la torture : mais s'il faut que ie l'aye, ie souhaitterois la pouuoir souffrir en homme d'honneur & de courage. I'aymerois mieux la paix que la guerre, & neantmoins s'il faut que la guerre vienne, ie desireray de ne me desesperer point aux calamitez qu'elle apportera. Ie ne suis pas si hors du sens, que ie demande d'estre malade; toutefois s'il m'arriue de l'estre, ie desireray de pouuoir (mais auec resolution) souffrir ce qu'il faudra que ie souffre, & forcer mon intemperãce d'obeïr au regime qui luy sera prescrit. Ainsi les incommoditez ne sont point desirables, mais bien la Vertu, qui fait supporter les incommoditez. Il y en a des nostres qui tiennent que ceste patience aux aduersitez, c'est chose qu'il ne faut ny trop fuïr, ny trop desirer; & qu'il n'y a point de raison de desirer vne chose qui ne soit puremẽt bonne, tranquille & hors de tout ce qui nous peut broüiller l'esprit. De moy, ie ne suis pas de leur auis. Pourquoy? premierement, pource qu'il n'est pas possible qu'vne chose soit bõne & ne soit point desirable. 2. Si la vertu est desirable, il faut que tout Biẽ le soit, puis qu'il n'y a point de Bien où il n'y ait de

la Vertu. Au partir de là, si vne patience magnanime aux aduersitez n'est point desirable, ie demande si la Magnanimité l'est point ? Or est-il que c'est pour elle que nous mesprisons les dangers, & les appellons au combat. Sa plus belle partie & la plus admirable c'est, que tant s'en faut que elle craigne les feux & les fers, que tout au contraire elle cherche l'occasion de s'esprouuer auec eux ; & quelquesfois mesme au lieu de parer les coups, s'ouure l'estomach, & le dispose à les receuoir. S'il est vray que la Magnanimité soit desirable, il en faut auoüer autant de la resolution à supporter ce qui nous fait mal, car c'est vne partie de la Magnanimité : Mais faites-en la distinction que ie vous ay dite ; & vous n'aurez plus rien qui vous abuse. Souffrir des tourmens n'est point chose desirable ; mais c'est chose desirable de les souffrir courageusemẽt. C'est le courage que ie desire, pource qu'en cela cõsiste la Vertu. Mais quoy qu'il en soit, où s'est-il iamais trouué persõne qui ait fait de semblables souhaits? Il est des vœux qui se font ouuertement, quand la chose qu'on demande est specifiée : il en est d'autres qui sont cachez parmy vne multitude de vœux particuliers, compris sous vn vœu general. Comme ie me desire vne vie honneste, c'est chose qui consiste en plusieurs actions. Là dessous est

le tonneau de Regulus, le poignard de Caton, le bannissement de Rutilius, & ce breuuage empoisonné de Socrate, qui de la prison le fist monter au Ciel. Tellement que quand i'ay desiré vne vie honneste, i'ay par mesme moyẽ desiré le tõneau, le poignard, le bannissement, & le poison, parce que ce sont choses sans lesquelles il est quelques-fois impossible de viure honnestement.

O terque quaterque beati!

N'est-ce pas vne mesme chose de desirer ceste mort à quelqu'vn, & de confesser qu'il y a sujet de la desirer? Decius se deuoüa pour la Republique; & donnant des esperons à son cheual, alla chercher la mort dãs les espées des ennemis. Son fils par vne emulation genereuse de la Vertu paternelle, auec paroles solemnellement conceües, & desia comme hereditaires en sa maison, en fist de mesme, ne se souciant d'autre chose que d'appaiser les Dieux par la Victime qu'il leur sacrifioit. Surquoy pensez-vous que furent fondées ces resolutions glorieuses de l'vne & de l'autre, que sur l'opinion qu'ils auoient, que c'estoit chose desirable qu'vne bonne mort? Il n'y a donc point de doute, que la plus belle & la meilleure chose du monde ne soit que de mourir en quelque entreprise vertueuse, & par vn acte memorable consacrer son nom aux

siecles à venir. Vous pensez, quand vn homme resiste courageusement à la douleur, qu'il ne se serue que d'vne Vertu, pource que la Patience est celle qui paroist le plus en ceste action: vous vous trompez elles y sont toutes. Quant à la Magnanimité, c'est chose certaine qu'elle y est, parce que la Patience, la Souffrance & la Tolerance ne sont que ses branches. La Prudence y est, qui comme intendante sur tout ce qui se delibere, conseille de se comporter genereusement en ce qu'il est impossible d'éuiter. La Constance y est, qui ferme contre toute violence, ne quitte iamais la place qu'elle a prise, & iamais ne démord ce qu'vne fois elle a resolu. Toutes les autres Vertus y sont tout de mesme: c'est vne societé qui ne se diuise point que la leur. Quand il se fait quelque chose de loüable, il y en a bien vne qui principalement en prend la conduitte: mais c'est par l'aduis de ses compagnes; or depuis que toutes les Vertus approuuent vne chose, encore qu'il semble que ce ne soit l'ouurage que d'vne seule, indubitablement elle est desirable. Et quoy? Penseriez-vous que rien ne fut desirable que ce qui vient par le ministere des voluptez & du repos, & qui nous fait mettre les festons sur nostre porte? Il y a des voluptez melancoliques, & des vœux plus celebrables par adoration

que par applaudiſſement. Ne penſez-vous pas que Regulus ne deſiraſt d'eſtre bien-toſt de retour au ſupplice, qui luy eſtoit reſerué par les ennemis ? Prenez l'ame de quelque grand perſonnage, & pour quelque temps laiſſez les opinions populaires : repreſentez-vous la vertu telle que vous deuez penſer qu'elle eſt belle, magnifique, & qui ne demande point que nous luy portions des œillets & des roſes; mais que nous la ſeruions auec le ſang & la ſuëur. Regardez M. Caton approchant ſes mains pures de ceſte venerable poitrine, & courageuſement agrandiſſant la playe, que le coup n'auoit pas fait aſſez profonde. Que luy direz vous? Que vous plaignez ſon inconuenient, ou que vous loüez ſa reſolution. Il me ſouuient à ce propos de noſtre Demetrius, qui dit qu'vne vie hors de toute apprehenſiõ, & qui n'a iamais conteſté contre la Fortune, eſt vne mer morte. Quand vn homme n'a rien qui l'excite, qui lui face noiſe, ny qui par menace ou attaque luy donne ſuiet d'eſprouuer comme il a le courage en bonne aſſiette, mais croupit en l'oiſiueté d'vn repos continuel; ce n'eſt pas tranquilité *Malitia eſt.* Attalus le Stoïque diſoit ordinairement, Qu'il aymoit mieux que la Fortune l'employaſt au camp qu'à la chambre. Ie ſuis tourmenté : mais ie ne dis mot : cela va bien. On me fait

mourir : mais ie ne gemis point : cela va bien. Mais ie parlerois indignement d'vne chose si honneste & si graue de luy donner vn nom si delicat. Ie suis dans le feu, mais ie ne me rends point. Pourquoy ne sera-ce chose desirable, non que le feu me brusle, mais que le feu ne m'estonne point? La plus belle & la plus excellente chose du monde, c'est la Vertu : & iamais les choses ne peuuent estre que bonnes & desirables, quand elles se font par son commandement.



EPISTRE LXVIII.

ARGVMENT.

I. Il blasme la vie trop solitaire.

II. Quelles doiuent estre les occupations de ceux qui se retirent du monde.

III. La Vieillesse est plus propre pour vaquer au bien de l'ame, que tout autre âge.

IE me range de vostre opinion, & suis d'aduis que vous vous cachiez en quelque retraitte ; mais que vous cachiez vostre retraitte mesme. Si les Stoïques ne vous en donnent le precepte, ils vous en monstrent

l'exemple : mais vous y trouuerez l'vn & l'autre. Ie le vous feray voir quand il vous plaira. Nous ne voulons pas que ceux qui nous suiuent se meslent de toutes Republiques, ny continuellement, ny sans fin : & puis quand nous auons mis le Sage aux affaires d'vne Republique digne de luy, qui est le mõde, en quelque part qu'il face sa retraitte, il est tousiours en sa Republique; & peut-estre il sort d'vn petit coin, pour entrer en vn Palais; & porté dans le Ciel, recognoit combien il estoit bas, quand il montoit en ces chaires eminentes, que les grãds du monde ont esleuées pour l'ostentatiõ de leur vanité. Retenez biẽ ce que ie vous vay dire. Le Sage n'est point sans affaires, puis que le Ciel & la Terre sont deuant luy. Ie reuiens à cest'-heure à ce que i'auois commencé de vous cõseiller; que la retraitte que vous voulez faire soit secrette. Ne publiez point que c'est pour Philosopher : trouuez luy quelqu'autre pretexte : dittes que vous vous trouuez mal, & que vo' vous affoiblissez, ou que vous estes lassé de trauailler.

I. C'est vne lasche ambition que de chercher de la gloire à se reposer. Il est des bestes qui de peur qu'on ne les trouue, brouillent leurs voyes à l'entour de leurs gistes. Il vous en faut faire de mesme: autremẽt vous ne faudrez pas d'estre suiui. La plus-part des hommes ne se soucient pas d'entrer où ils

voyent la porte ouuerte, & elle est close, ils crochettēt les serrures pour y entrer. Il n'y a rien qui solicite plus vn larron que ce qui a est sous la clef. On ne fait iamais cas de ce qu'on n'enferme point. Ce qui est en prise n'arreste iamais les curieux. Le monde est ainsi fait, il n'y a si lourdaut à qui ce qui est tenu secret ne face ouurir les yeux. Vous ferez tres-bien, si vous vous retirez, de ne publier point vostre retraitte. C'est vne maniere de la publier, que ne se cacher trop, & ne se laisser voir à personne: l'vn s'est retiré à Tarente, l'autre s'est enfermé à Naples: vn autre depuis long temps n'a mis le pied hors de sa maison. C'est appeller le monde, que de faire vne farce de sa solitude.

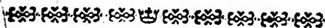
II. Quand vous ferez vostre retraitte, pensez à parler auec vous, & non à faire parler de vous. Mais que me diray-ie? Ce que les hommes se disent les vns des autres si volontiers. Vous vous direz du mal de vous mesmes. Contez vous vos veritez, & vous accoustumez à les oüir. Si vous sentez quelque chose en vous, ou plus qu'en nulle autre part vous reconnoissiez vostre infirmité, c'est dequoy vous ferez vostre principal entretien. Chacun sçait les indispositions de son corps, & pource l'vn se fait vomir, pour se descharger l'estomach: l'autre mange souuent, pour le fortifier: l'autre se desseche par abstinence: l'autre se

purge : l'autre,qui eſt goutteux, ſe garde du vin & du bain: Et quoy qu'il en arriue, nous ne nous ſoucions pas du demeurant, pourueu que nous remedions à ce qui nous preſſe le plus. Ainſi nous auons dans l'ame des parties intereſſées, qu'il eſt queſtion de guerir.que fais-ie quand ie me repoſe ie pāſe mon vlcere.Si ie vous monſtrois vn pied enflé,vne main liuide,ou les nerfs deſſechez de quelque iambe r'accourcie,vous ne trouueriez point mauuais que ie ne bougeaſſe d'vne place, & que ie donnaſſe ordre à ma gueriſon. I'ay vn mal plus grand que tout cela,mais ie ne le vous puis monſtrer. L'abcez eſt interieur, ie ne veux point que vous me donniez de loüanges, & que vous me preſchiez que ie ſuis vn grand homme,que i'ay tout meſpriſé,que pource que les folies de ceſte vie m'ont deſpleu, ie m'en ſuis voulu ſeparer. Rien ne m'a dépleu que moy-meſme. Vous n'auez que faire de venir à moy pour y profiter quelque choſe. Vous-vous trompez de penſer que ie vous doiue donner du ſecours. Ce n'eſt pas vn medecin qui ſe tient ceans,c'eſt vn malade. I'ayme bien mieux, quand vous partirez d'auecque moy, que vous diſiez, i'eſtimois cét homme là bien heureux, ie le tenois pour homme bien ſuffiſant : i'auois porté les oreilles ouuertes, mais il m'a trōpé:ie n'ay riē veu,ny riē oüy qui m'ait con-

tenté, ny qui m'ait fait enuie d'y retourner. Si vous vous en allez auecque ceste opiniõ de nous; si vous en partez de ceste façon, ie suis bien : i'ayme mieux que mon repos soit excusé qu'enuié. Vous me direz à cest'-heure; Et comment, Seneque, me recommandez-vous le repos ? Vous tenez le langage d'vn Epicurien. Ie vous recommande le repos; il est vray : mais c'est vn repos où j'entends que vous ayez des occupations plus belles & plus laborieuses, que celles que vous auez laissees. Estre tousiours à la porte de quelque grand, tenir vne liste des vieillards qui n'õt point d'enfans, auoir du credit en cour, ce sont choses suiettes à l'enuie, de peu de duree, & à quoy, sans mentir, vn homme d'honneur se fait tort de s'arrester. Cestuy-cy a plus de reputation au Palais que ie n'ay: cét autre est mieux suiuy: ie ne puis auoir tant de train que l'vn, ny tant de faueur que l'autre. Il ne m'en chaud que tout le monde me vainque, pourueu que ie vainque la Fortune. Pleust à Dieu que vous eussiez prins il y a long-temps le chemin que vous prenez à cest'heure ! Mais c'est la coustume d'attendre à deuiser de la felicité de la vie, qu'on soit en la presence de la mort. Quoy que ç'en soit, contentons nous d'auoir esté si longs, & ne differons plus à l'aduenir: puis que nous n'auons voulu croire la raison de beaucoup de choses

qu'elle nous disoit estre superfluës, & ridicules, croyons-en l'experience que le Temps nous en a donnee.

III. Faisons comme ceux qui sont partis tard, & veulent regagner le temps. Piquons: nous auons vn âge le plus propre du monde à cest estude. Il a jetté son écume, & laissé les vices qu'en la chaleur de nos premiers ans il estoit impossible de dompter. Il ne faut plus guere de choses pour les éteindre du tout. Oüy: mais quand feray-je mon profit d'vne chose que ie commence d'apprendre, quand ie suis prest de mourir? Si vous n'en tirez autre commodité, vous en mourrez plus homme de bien: Mais cependant ne pensez pas qu'il y ait âge si propre à faire vne bonne conscience, que celuy qui par la cognoissance des affaires du monde, & par vne longue & frequente patience de beaucoup de choses, a perdu la fouge de ses passions, & s'est disposé du tout à la recherche de son salut. C'est le peu de temps que nous auons, pour l'employer à l'aquisition d'vn si grand bien. Quiconque se fait sage en vieillesse, il en a l'obligation à ses annees.



EPISTRE LXIX.

ARGVMENT.

I. Les voyages font perdre le fruict de la vie contemplatiue, & replongent l'Ame dans le Vice.

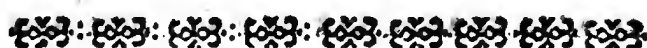
II. Le Sage medite continuellement la mort.

I. IE n'approuue pas que vous changiez fouuent de lieu, & que tantoft vous foyez en l'vn, tantoft en l'autre fans faire autre chofe que d'eftre toujours par le chemin. Premierement, pource que tous ces voyages tefmoignent vn efprit mal arrefté. Vous ne pouuez bien eftablir voftre repos, fi vous regardez toufiours apres les nouueautez, & ne faites autre meftier que de courir. Ayez le corps ferme, fi vous voulez que l'efprit le foit. Apres cefte raifon, il y en a vne autre. C'eft que les remedes, s'ils ne font continuez, ne peuuent profiter. Le repos & l'oubly de la vie paffée ne veulent point d'interruptiõ. Dõnez loifir à vos yeux d'apprendre à fe paffer des chofes qu'autrefois ils ont tãt pris de plaifir à regarder. Accouftumez vos oreilles à de meilleures parolles que celles qu'elles ont oüyes par le

passé. Vous ne sçauriez sortir, que vous ne rencontriez quelque chose qui r'allumera vos cupiditez. Comme pour oublier vne maistresse à bon escient, il se faut garder de riē voir qui nous la ramentoiue, parce qu'il n'est point de playes qui se cicatrisent si tard, ny qui plustost se remettent à seigner que celles de l'amour. Ainsi pour ne retomber iamais au desir des choses qui vous ont passionné, ne rendez plus à vos yeux ny à vos oreilles les obiets que vous leur auez ostez. L'affection est prompte à se rebeller. De quelque costé qu'elle se tourne, si elle se veut occuper, elle trouuera qui luy donnera de la besogne, & des gages: Il n'est rien de si mauuais qui n'ait sa recompense. L'Auarice promet de l'argent: la Luxure, beaucoup de plaisirs, & de beaucoup de sortes: L'Ambition, des estats, du credit, de la grandeur, & tout ce qui en dépend: les vices ne se font point seruir sãs payer: mais aupres de la Vertu chacun vit à ses despens, & sur sa bource. Quand nous donnerions tout vn siecle à dompter les vices, la licence qu'ils ont prise de lõgue main les a tellement enflez, que ie ne sçay si nous en pourrions venir à bout. Ie vous laisse à penser ce que nous pourrõs faire en vn temps si court comme celuy de nostre vie, & encore le coupant en tant de morceaux comme nous faisons. Veillons continuellement en vne

choses, & y tenons tousiours l'esprit bandé : tout ce que nous pourrons faire ce sera de la mettre à quelque chose pres de sa perfection.

II. Si vous me croyez, n'ayez autre meditation, ny autre exercice que de vous preparer non seulement à receuoir la mort, mais à l'enuoyer querir, si l'occasion se presente que vous en ayez besoin. Autãt vaut-il aller vers elle, comme attendre qu'elle vienne vers nous. Tout reuient à vn : c'est vne parolle tres-mal ditte, & vrayement digne de la bouche des ignorants, où elle est ordinairement, Qu'vn homme est bien-heureux de mourir de sa belle mort: Et puis vous pouuez penser encore vne autre chose, que vous ne pouuez mourir que vostre iour ne soit venu. Quand vous mourrez, vous auez eu le tẽps que vous deuiez auoir. Vous ne laissez rien du vostre : ce qui demeure est pour les autres.



EPISTRE LXX.

ARGVMENT.

I. La vie passe sans qu'on s'en aperçoiue.

II. Qu'on doit quelquefois desirer la

mort, & ne la fuir iamais: il n'importe pas de mourir tost ou tard, mais de bien ou mal mourir.

III. Qu'il ne faut point conseruer la vie par une action lasche.

IV. Si on doit attendre ou preuenir la mort.

V. D'où viẽt l'apprehẽsion de la mort.

VI. Que les meditations de tous les accidents humains horsmis de la mort, peuuent estre superfluës.

VII. Que les gens de basse condition ont mesprisé la mort aussi bien que Caton, & que les autres grands personnages.

I. IE suis allé visiter vos Pompees, qu'il y auoit long temps que ie n'auois veus. Ils m'ont tellement representé mes ieunes ans, qu'il m'estoit aduis que i'en venois de partir, & que i'y deuois encores faire ce qu'autresfois i'y auois fait. Nous laissons la vie derriere nous, & comme à ceux qui sont en la mer.

Les villes & les chãps loin des yeux se reculent.

Ainsi en la rapide vitesse des années, nous perdons premierement nostre Enfance, puis l'Adolescence, puis ce qui est entre le ieune homme & le vieil aux confins des deux

aages,puis ce qu'il y a de meilleures années en la vieillesse mesme; et finallement commence à paroistre ceste fin generale de tout ce qu'il y a d'hommes au monde.

II. Pensons nous que ce soit vn escueil; Sots & mal-auisez que nous sommes? C'ét vn port que nous deuons quelquefois desirer, & iamais fuir. Celuy qui de ses premiers ans y est arriué, n'a non plus de suiet de se plaindre, que celuy qui auroit bientost fait vn voyage, qu'il pensoit deuoir estre bien long. Car aux nauigations (comme vous sçauez,) quelquefois faute de vent nous sommes si lõg-temps à bransler sur l'eau, que la bonnasse nous importune: & quelquefois aussi nous en auons vn si bon que nous sommes tous esbahis que nous voyons la terre, & qu'il faut descendre du vaisseau. Pensez qu'il en est de mesme en la vie. Quelquefois ceux mesme qui n'ont point de haste, se trouuent en vn moment portez, où ils doiuent aller: & quelquefois ils sont menez si bellement, que le chagrin les desseiche, & que bien souuent en ceste longueur, il arriue dés occasions pour lesquelles ils seroient bien-aises de ne viure point. Car le viure de soy n'est pas desirable, mais le bien viure. C'est pourquoy le Sage ne vit iamais qu'autant qu'il doit, & non autant qu'il peut. Il regarde le lieu où il doit viure, & en quelle compagnie,

comment & ce qu'il doit faire. Ie pense tousiours quelle sera sa vie, non combien longue. S'il se voit pressé d'incommoditez, & de trauerses qui luy empeschent le repos, il s'ouure la porte luy-mesme, & n'attend pas tousiours à le faire, qu'il se voye à l'extremité: mais aussi-tost qu'il commence à se deffier de la Fortune, il prend garde à ses affaires, & considere si c'est point là qu'il faut ietter l'ancre. Ce luy est tout vn qu'il se donne luy-mesme la mort, ou qu'il la reçoiue, qu'elle vienne tard, ou de bonne heure. Il sçait bien qu'il ne sçauroit beaucoup perdre d'vne chose qui ne vient que goutte à goutte. L'importance n'est pas de mourir tost, ou mourir tard, mais de mourir bien, ou mourir mal. Qui meurt bien, se met hors du danger de viure mal. Et pource ie trouue que ce Rhodiot parla plus en femme qu'en homme, qui ayant esté mis en vne cage par vn Tyran, qui le faisoit nourrir là dedans en beste sauuage, comme quelqu'vn de ses amis luy conseilloit de se laisser mourir de faim, luy respondit, que tant qu'vn homme viuoit, il ne se deuoit iamais desesperer de rien.

III. Quãd cela seroit vray, si est-ce qu'on me pourroit bien mettre la vie à si haut prix, que ie n'en voudrois point. Il est des choses bien precieuses, que quand ie serois asseuré de les auoir en faisant vne si

vilaine confession de ma lascheté, i'aimerois mieux ne les auoir pas. Pourquoy considereray-ie plutost, que sur celuy qui vit la Fortune peut toutes choses, que ie ne considereray que sur celuy qui sçait mourir la Fortune ne peut rien? Si est-ce pourtant que quelquefois, encore que ie me voye la mort toute asseurée, & que ie sois sur le point de receuoir le supplice qui m'est destiné, ie ne presteray point la main à ma punition: C'est vne folie de mourir, de peur de la mort. Voicy venir celuy qui vous doit tuër, ayez patience: pourquoy le preuenez-vous, & pourquoy vous faites vous procureur de la cruauté d'autruy? Est-ce que vous portez enuie à vostre bourreau, ou que vous luy voulez espargner sa peine? Socrate pouuoit bien preuenir la ciguë par l'abstinence: & cependant il fust trente iours prisonnier, attendant la mort d'vne heure à l'autre, non pas en ceste intention, que tout estoit possible, & qu'en si long espace de temps, il y auoit place pour beaucoup d'esperances, mais pour se conformer aux loix, & ne retrancher rien à ses amis du peu de temps qu'ils auoient à le posseder.

IV. Quelle contrarieté d'opinions est-ce de mespriser la mort, & auoir peur de la prison; Scribonia, femme d'honneur, fust tante de Drusus Libo, ieune homme d'aussi petit iugement, que de grande maison? Qui se promettoit plus, qu'en son siecle il n'estoit

ſtoit permis à perſonne d'eſperer, & plus qu'en quelque ſiecle qu'il fuſt, vn ſi mal-habile homme que luy ne pouuoit iamais auoir. Cõme il euſt eſté rapporté du Senat dãs vne littiere, tout mal-fait, & malaccõpagné, (parce que tous ſes plus proches le tenãs, non plus criminel, mais deſia mort, l'auoient malheureuſemẽt abandonné: il cõmença de prẽdre aduis s'il deuoit attẽdre la mort ou ſe la dõner. Surquoy Scribonia luy ayant demandé quel plaiſir il auroit à faire la beſongne d'vn autre; il la creut; il ſe fit mourir, & fit bien; Car ayãt à mourir au bout de trois ou quatre iours à l'appetit de ſon ennemy, c'eſtoit bien faire ſa beſongne que de viure pour attẽdre ſa cõmodité: Ce n'eſt donc pas choſe qui ſe puiſſe vniuerſellemẽt decider, ſi me voyant menacer de la mort par quelque violence exterieure, ie la dois attendre ou preuenir. Il y a beaucoup de raiſons d'vne-part & d'autre. Si de deux morts qui s'offrent l'vne eſt douce & l'autre cruelle, pourquoy ne ietteray-ie la main ſur celle qui aura moins d'incommodité? Comme pour m'embarquer ie choiſiray le nauire où ie me dois mettre, & pour me loger ie prendray pluſtoſt vne maiſon que l'autre; i'en feray de meſme de la mort. Ayant à quitter le monde, ie prendray le chemin qui me ſemblera le plus beau pour en ſortir. Et puis, comme la plus longue vie

n'est pas tousiours la meilleure, ainsi la mort la plus lõgue est tousiours la pie. Il n'y a chose où l'esprit doiue plustost suiure sa fantasie qu'en la mort. Qu'il sorte du costé que son humeur le pousse; soit que le fer soit plus selon son goust, soit qu'vne corde luy plaise dauantage, ou qu'il ayme mieux quelque breuuage qui luy bouche les veines; laissons-le faire. Qu'il rompe les liens de sa seruitude de la faço que bon luy semblera. En la vie il faut tascher de contenter tout le monde, mais en la mort, nous n'auons à contenter que nous. La meilleure mort est celle qui nous est plus agreable. Ne vous imaginez point que quelqu'vn dira que vous auez eu faute de cœur; vn autre, qu'il y a eu de la temerité en vostre fait; & vn autre encore qu'il y auoit bien quelque maniere de mort plus genereuse, & plus braue que celle que vous auez choisie. Mais pensez plustost que vous estes sur vne deliberation que quand vous l'aurez executée, vous n'aurez plus que faire de ce qu'on dira de vous? Et ne vous souciez d'autre chose que de vous oster à la Fortune le plustost que vous pourrez: autrement vous trouuerez tousiours quelqu'vn qui n'approuuera pas vostre resolution. Il y en'aura mesme entre ceux qui font profession d'estre Philosophes, qui vous diront, Qu'il ne faut iamais faire de violence contre sa vie; Que c'est impieté d'estre

meurtrier de soy-mesme, & qu'il faut attendre le terme que la Nature nous a limité : Ceux qui tiennent ce langage, rendent la liberté prisonniere, & ne s'en apperçoiuent pas. La Prudence eternelle n'a rien fait plus à nostre aduantage, que ce que n'ayant qu'vne porte pour venir au monde, nous en auons vne infinité pour en sortir. A quel propos me reserueray-ie aux rigueurs d'vne maladie, qui n'a point d'esperance, ou à toutes les vergongnes que me voudra faire vn insolent & cruel ennemy ? Si parmy les tourments mesmes, i'ay moyen de m'ouurir le passage & me faire faire place : s'il se presente quelque chose deuant moy pour m'empescher ? Le poinct seul où nous ne pouuons proposer de grief contre la vie, c'est, qu'elle ne tient personne. La condition des hommes est bône en vne chose, que iamais personne n'est miserable que par sa faute. Prenez-vous plaisir de viure ? viuez. Vous en faschez-vous ? Vous estes libre de vous en retourner d'où vous estes venu ? Vous vous estes si souuent fait ouurir la veine, pour vous alleger d'vne douleur de teste, ou pour vo⁹ descharger de quelque abõdance d'humeurs. Ne pẽsez pas qu'il vous faille faire quelque grãde playe qui vous déchire tout ce que vo⁹ aués dãs le corps. La pointe d'vn canivet vous fera l'ouuerture d'vne liberté

perpetuelle, & par vne piqueure vous vous mettrez hors d'apprehẽsion à tout iamais.

V. A quoy tiẽt-il donc que nous y allions si lentement? C'est que iamais nous ne nous ramenteuons que nous ne sommes icy que pour vn temps, & que quelque iour il nous sera force d'en desloger. Nous sommes comme ces vieux locataires, que la longueur du temps a tellement accoquinez en vne maison, que quelques incommoditez qu'il y reçoiuent il leur est impossible d'en vouloir partir. Voulez-vous estre maistre de vostre corps? Demeurez-y comme tousiours prest à le quitter. Proposez-vous que c'est vne compagnie où vous ne deuez pas tousiours estre; Et vous la laisserez auecque moins de regret, quand il vous en faudra separer. Mais comme nous resoudrons nous à finir nostre vie, nous qui ne faisons tous les iours autre chose qu'estendre nos concupiscences?

VI. Certainement il n'y a point de meditation qui nous soit si necessaire: car toutes les autres peuuent estre superflües. Parce que ie me seray preparé contre la pauureté, peut-estre ie seray riche tant que ie viuray: ie me seray pourueu d'armes cõtre les douleurs, & vne santé continuelle m'ostera les occasiõs de m'en seruir: ie me seray fortifié de resolutiõs, encore que la fortune me fist perdre ma femme, mes enfans, ou mes amis;

& ils viuront tous plus que moy. La mort eſt le ſeul ennemy contre lequel ie ne puis faillir de me preparer, parce qu'indubitablement il me faudra venir aux mains auec elle.

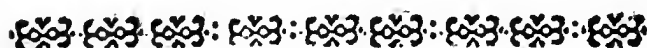
VII. Il ne faut pas s'imaginer qu'il n'y ait que les grands perſonnages qui ayent de la force aſſez pour rompre les fers qui nous tiennent en ceſte captiuité du corps. Caton fut braue certainement, de prendre ſon ame auecque la main, & la mettre dehors, quand il vit qu'elle ne ſortoit pas aſſez toſt par l'ouuerture que l'eſpee auoit faite. Mais ce ne ſont pas coups qui appartiennent à luy ſeul: en la lie meſme des hommes, il s'en eſt trouué qui d'vne ſecouſſe magnanime & vigoureuſe, ſe ſont arrachez aux outrages de la Fortune, & n'ayant peu ny mourir à leur fantaſie, ny faire election des inſtrumens pour ſe tuer, ont pris ce qui leur eſt venu le premier à la main, & rendu mortelles des choſes qui n'eſtoient pas ſeulement nuiſibles de leur naturel. Dernierement au jeu de Beſtiaires, vn Alemand qu'on preparoit pour le ſpectacle du matin, feignit de vouloir aller faire ſes neceſſitez, parce que par autre moyen il ne ſe pouuoit deffaire de ſes gardes. Il y a ordinairemẽt vne eſponge aux priuez, pour le ſeruice de ceux qui en ont affaire; il la prit auec le morceau de bois où elle eſt attachée, & ſe le fourra

tout dans la gorge ; si bien que par l'empeschement de sa respiration il se fit sur l'heure mesme rendre l'esprit. Ce fut sans mentir faire vne vergongne à la mort. Ie sçay bien que vous me direz, que le parfum n'en estoit gueres bon. Mais comme sçaura mieux monstrer vn homme la faute de son iugement, que de faire le degousté, quand il est question de mourir? Il faut auoüer que cét homme, qui auoit le courage grãd, meritoit bien qu'on luy remist l'election de la mort en sa liberté. Comme pensez-vous qu'il se fust brauement seruy d'vne espee, & comme couragement il se fust ietté dans la mer, ou precipité d'vn rocher en bas, s'il en eust eu le moyen? Quoy que despourueu de toutes choses il trouua dequoy se bien faire, & nous apprit que pour mourir il ne faut autre chose que le vouloir. Que chacun iuge de ceste action ce que bon luy semblera : mais pour moy, ie tiendray tousiours ceste maxime, Que la mort n'a point de vilenie si puante qui ne me sente mieux que tout le musque & tout l'ambre gris que la seruitude sçauroit auoir. Puis que i'ay commencé par les exemples de gens de basse qualité, i'y continueray, pour obliger ceux de qui la condition est meilleure à se demander quelque chose dauantage quand ils verront qu'vne chose qu'on estime si terrible est mesprisee par les hommes du monde qui sont les

plus mesprisez. C'est vne opinion dont nous sommus abreuuez de longue main, que ces Catons, Scipions, & autres leurs semblables que nous admirons sont au delà de nostre imitation : Mais ie vous veux monstrer que parmy ces maraux destinez au combat des bestes, il ne se trouuera pas moins d'exẽples de ceste vertu, que parmy ces Capitaines qui ont eu les premieres charges aux guerres ciuiles. Il n'y a pas long temps qu'vn belistre qu'on enuoyoit dans vne charrette auecque des gardes, pour le spectacle du matin, feignãt d'auoir sommeil & de chercher vn lieu pour se reposer la teste, trouua moyen de se la passer entre deux rais, & s'y tint ferme, iusques à ce que la roüe qui tournoit luy eust tords & rompu le col. Il eschapa du supplice par la charrette mesme qui l'y portoit. Quand vn homme a volonté de sortir, il n'est rien d'assez fort pour l'en empescher. La Nature ne nous garde point sous la clef. Ceux que la necessité de sortir du monde laisse en liberté de choisir la porte, peuuent prendre celle qui leur plaira. L'election ne peut estre qu'en la multitude : quand les occasions sont difficiles, il faut prendre la premiere venüe pour la meilleure. Quand ce seroit chose dequoy iamais on n'auroit oüy parler : l'esprit ne manquera pas à qui aura du courage assez : vous voyez que ces

chetifs esclaues mesmes s'euertuent quand la douleur les a piquez, & que ceux qui les gardent ne sçauroient estre si fins qu'ils ne trouuent moyen de les tromper. On ne peut dire que ce ne soit le train d'vn galant homme, d'auoir fait la resolution de mourir, & tout ensemble trouué le moyen de l'executer. Puis que ie vous ay promis de vous amener beaucoup de semblables exemples, ie vous en vay dire encore vn. La seconde iournee du combat naual, vn Barbare à qui on auoit baillé vne demy pique, pour se battre contre vn autre, se la mit au trauers de la gorge. Et de fait, n'eust-il pas esté bien lasche de se reseruer à des tourmens suiuis de la risee de tout vn peuple, puis qu'il auoit moyen de s'en garẽtir? & bien mal aduisé d'attendre la mort, puis qu'il auoit des armes en la main ? Ce spectacle fut d'autant plus grand, que l'exẽple de mourir fut trouué plus honneste que celuy de tuer. Et quoy donc? pourquoy ne feront les gens d'hõneur, fortifiez par la meditatiõ, & par le discours de la Raison contre les choses casuelles, ce que font des hõmes perdus & criminels? C'est par la Raison que nous sçauons que par quelque chemin different que la mort vienne, elle ne vient iamais que par vn effort, & qu'il ne peut chaloir où commence vne chose qui doit venir infailliblemẽt. La mesme Raison

nous exhorte, Que s'il se peut faire nous mourions sans douleur. Sinon que nous facions comme nous pourrons, & prenions la premiere chose que nous trouuerons pour nous desgager. La violence pour viure, est chose mal honneste; mais quand il est question de mourir, on ne sçauroit faire chose plus braue, ny plus glorieuse que d'en vser.



EPISTRE LXXI.

ARGVMENT.

I. Pour prendre vn bon conseil il faut auoir vn but, qui doit estre le Souuerain Bien.

II. Il n'y a point d'autre Bien que ce qui est honneste.

III. La Sagesse nous apprend à distinguer le bien d'auec le mal.

IV. Que le Sage doit tenir pour indifferentes les bonnes & les mauuaises fortunes.

V. Qu'õ ne doit point resister à la mort.

VI. La Philosophie nous mõstre le chemin de l'Honneur & de la Vertu.

VII. Qu'on trouue la Felicité aussi

bien dans les aduersitez que dans les prosperitez.
VIII. Description d'vn homme sage.
IX Definition de la Vertu.

VOus ne cessez de me faire descősultations, & ne prenez pas garde qu'il y a bié du chemin entre vo⁹ & moy Ce qui est le meilleur en vn Conseil, c'est qu'il soit donné quand il est temps. C'est pourquoy ie ne doute point que bien souuent quand vous receuez mes aduis, vous ne fissiez mieux de vous conduire tout au contraire de ce que ie vous escris, car on accommode le Conseil à la disposition des affaires. Or elles changent d'vne heure à l'autre, & courent plustost qu'elles ne vont. Il faut dőc prédre conseil d'vne chose plutost que le iour qu'on la veut faire; Encore ay-ie opinion qu'il seroit trop tard & qu'il seroit meilleur d'estre pris sur le point mesme de l'execution.

I. Or ie m'en vay vous apprédre le moyen de le trouuer. Quand vous voudrez sçauoir ce que vo⁹ deuez ou fuïr, ou desirer, iettez aussi tost les yeux sur le souuerain Bié, & vous souuenez quelle profession de vie vous-vous proposez de faire : car à ceste regle se doiuent conformer toutes vos actiős. Il n'est pas possible de bien ranger les parties, si nous ne sommes asseurez de la forme

du tout. Quoy que vous ayez les couleurs broyées, vous ne sçauriez rien peindre, que premierement vous ne sçachiez ce que vous voulez represẽter. La principale faute que nous faisons, c'est que nous deliberons de la vie par les pieces, & iamais en gros. La premiere chose que doit faire vn hõme qui veut tirer vne flesche; c'est de sçauoir ce qu'il veut frapper. Nos Conseils n'ont point de certitude, parce qu'ils n'ont point de but. Vn marinier qui ne sçait où il veut prendre terre, ne sçaura quel vent il doit desirer. Parce que nos actions sont toutes fortuites, c'est force que la Fortune y ayt beaucoup de pouuoir. Il en est qui sçauent des choses qu'ils ne pensent pas sçauoir, comme quelquefois il nous aduient de demander ceux qui sont auprés de nous; ainsi le plus souuent faisons-nous de ce qui est le souuerain Biẽ. Il est tout aupres de nous, & nous l'allons chercher bien loin. Ie ne vous amuseray point de beaucoup de paroles, pour vous faire entẽdre que c'est; ny ne vous brouïlleray point l'esprit d'vne diuersité d'objets. Ie vous mettray tout droict le doigt dessus.

II. Que me seruiroit de vous aller chercher tant de diuisions & de subdiuisions, puis que tout d'vn coup ie vous puis dire; Le souuerain Bien est ce qui est hõneste, & ce que vous admirerez dauantage, il

point d'autre bien que ce qui eſt honneſte : tous les autres ne ſont ny vrays ny legitimes. Si vne fois vous imprimez ceſte opinion,& deuenez amoureux de la Vertu(car de l'aymer ſimplement ce n'eſt pas aſſez) elle ne s'approchera de riẽ,ſi triſte & ſi miſerable, quelque opinion que les autres en ayent; qu'elle ne vous face trouuer du repos & du plaiſir. Les tourmens meſmes, ſi vous vous y troublez moins que celuy qui les vous fait ſouffrir,& les maladies,ſi vous ne murmurez point, & ne perdez point courage,vous ſerõt des exercices qui vous donneront du contentement. Toutes ces choſes qui ſont ameres au gouſt des autres, vous ſeront douces, ſi vous les rehauſſez au deſſus d'elles. Vous tenez pour vne propoſition indubitable,Que ce qui n'eſt point bien ne peut eſtre honneſte,& que lors toutes incõmoditez ſe peuuent iuſtement dire bonnes, quand elles ſont deuenües honneſtes par la preſence de la Vertu.Ie ſçay bien qu'il eſt aduis à beaucoup que ce ſont Chimeres, & choſes qui paſſent la condition des hommes, que ce que nous promettons; dequoy ie ne m'eſbahy point, parce qu'ils ne iettent les yeux que ſur le corps. Mais qu'ils ſe retournent vers l'ame; & ils par[illegible]ront d'vn homme comme d'vn Dieu. [illegible]irez vous donc, Lucilius, & me laiſſez [illegible] ceſte race de Philoſophie pedants,

qui d'vne chose si haute & si magnifique, nous ramenent aux syllabes, & repaissent les esprits de certaines subtilitez qui ne sont que les affoiblir. Taschez de ressembler à ceux qui les premiers ont inuenté la Philosophie,& nonà ceux qui l'enseignent de si mauuaise grace, qu'ils font penser que c'est vne chose qui donne bien de la peine auant qu'on la sçache,& peu de fruit quand on la sçait. Si vous auez enuie de faire quelque chose pour moy, rangez vous à ces premiers maistres. Socrates, de qui toute la Philosophie est d'apprendre à bien viure, dit, Que la plus grande Sagesse que puisse auoir vn homme, c'est de sçauoir faire distinctiõ du biẽ & du mal. Voulez vous estre heureux, dit-il, ne vous faschez donc point qu'on vous estime fol. Si quelqu'vn vous veut dire des iniures, qu'il vous en die: s'il vous veut faire des outrages, qu'il vous en face; quoy qui vous arriue, vous ne souffrirez rien, pourueu que la Vertu soit auecque vous. Voulez-vous estre heureux? Voulez-vous à bon escient deuenir homme de bien? Endurez qu'on vous mesprise. C'est vne patience dont personne n'est capable, s'il n'a ceste opinion, Que tous biens sont égaux, pource que rien ne peut estre Bon qui ne soit Honneste, & que ce qui est Honneste, en quelque suiet qu'il soit, n'est iamais susceptible d'inegalité.

IV. Et quoy donc? il ne peut chaloir si Caton est Preteur, ou s'il ne l'est pas : s'il gaigne la bataille de Farsalle, ou s'il la perd: Ce bien, de demeurer inuincible en vn parti vaincu, est aussi grand comme est le bien de reuenir Victorieux à Rome, pacifier les choses, & les remettre en leur premier estat. Pourquoy ne seroit-il aussi grand? la Vertu qui domte la mauuaise Fortune est celle mesme qui regle la bonne: Or la Vertu ne se peut faire ny plus grande ny plus petite: elle est tousiours d'vne taille. Mais Pompee sera mis en route. Tous ces Grands, de l'assistance desquels il se seruoit, pour vn argumẽt que sa cause estoit la cause de la Republique; Ce Senat méme, pourtant les armes duquel il faisoit son auãt garde, seront tous defaits en ce cõbat; & la ruïne d'vn si grand Empire enuoyera ses esclats en tous les quartiers du monde; vne partie en Egypte, l'autre en Afrique, & l'autre en Espagne; Et la pauure Republique, de peur de n'estre pas assez long-temps miserable, ne pourra pas tomber vne seule fois? Ie veux que tout cela soit: ie veux que Iuba se perde en son propre Royaume, & que ny la connoissance du pais, ny la valleur de ses suiets, opiniastrez à mourir pour le seruice de leur Roy, ne l'en puissent garẽtir; Ie veux que la foy mesme de ceux d'Vtique cede à la cõtinuation des mauuais succez, & qu'en Afri-

que Scipion soit abandonné de la bonne Fortune que ceux de sa maison y auoient tousiours euë auparauant; Il y a long temps que Catõ a donné ordre à sa seureté: Mais quoy qu'il en soit, il a esté vaincu? Que voulez vous faire? c'est vn rebut qu'il faut cõter parmi les autres. Il ne se desespere non plus pour n'auoir pas eu la Victoire, que pour n'auoir pas esté Preteur. Le iour qu'on luy refusa la Preture, il ne fit que ioüer: la nuit qu'il deuoit mourir, il ne fit que lire. Il mit la vie & la Preture tout en vn rang. Il s'estoit par vne meditatiõ cõtinuelle graué ceste maxime en l'ame, Qu'il falloit souffrir tout ce qui pourroit arriuer. Pourquoy se fut il troublé de la mutatiõ de la Republique, qui luy sçauoit qu'il n'y a rien au monde, nõ pas la terre; non pas le Ciel, non pas ceste contexture vniuerselle, quoy que Dieu mesme la conduise, qui ne soit suiet à reuolution. Les choses ne sont pas eternellement en l'ordre où elles sont à ceste heure. Quelque iour viendra, qui leur fera prendre vn autre chemin. Comme elles ont leur commencement & leur progrez, elles ont aussi leur fin. Tout ce que nous voyons se promener sur nos testes, & ce que nous foulons sous nos pieds, se diminuë chaque iour de quelque chose, & à la fin doit cesser entieremẽt. Il n'y a riẽ qui n'ait sa vieillesse. Nature enuoye tout en méme lieu, quoy que ce soit

par interualles inégaux. Ce qui eſt ne ſera pl⁹ & ne perira pas pourtāt, mais ſe reſoudra Ceſte reſolution nous ſemble vne mort, parce que nous ne regardons qu'aux choſes qui ſont pres de nous, & que l'eſprit offuſqué des nuages du corps, & engagé en ſa ſeruitude, ne peut pas donner iuſques à celles qui ſont plus eſloignées. S'il le pouuoit faire, & ſe promettre que comme la mort a ſa viciſſitude apres la vie, la vie aura ſa viciſſitude apres la mort, & qu'alternatiuement les choſes ne ceſſeront iamais d'eſtre faites, deffaites, & refaites par l'eternelle bonté de Dieu, qui veut donner ceſte occupation à ſa prouidence, il porteroit ſa fin & celles des ſiens auec plus de patience qu'il ne fait. C'eſt pourquoy, quand Caton aura couru de l'eſprit les ſiecles paſſez & les futurs, il dira, Que toute la race des hommes, nais & à naiſtre, eſt condamnée à la mort, Que toutes ces grandes villes, à qui la Fortune a donné quelque part de la ſeigneurie du monde, ou qui dans les autres Monarchies ont la principale reputation, feront vn iour en ſi pitoyable eſtat, qu'on en demandera des nouuelles, & n'auront plus de nom que dans les Hiſtoires. Les vnes prendront fin par la guerre, les autres par vne longue paix, qui ſe changera tout bellement en faineantiſe, & les autres par la ſuperfluité des deſpences, qui eſt

la ruïne la plus certaine que les grands Estats puissent auoir. Toutes ces campagnes fertiles, seront couuertes de quelque inondation subite de la mer, & seront mer, elles-mesmes, ou bien quelque spacieuse cauerne, qui est peut-estre sous elles, se venant à lascher, les engloutira. Quelle raison ay-ie donc de me plaindre, & faire le mal-content, si de quelque espace de iours ie precede vn Destin où sera compris tout l'Vniuers?

V. Vn bel esprit ne doit ny contester contre Dieu, ny se vouloir excepter d'vne loy generalle, mais se resoudre, ou qu'il s'en va reçeuoir vne meilleure vie; & en quelque lieu plus clair & plus tranquille, ioüir de la compagnie des choses diuines; ou pour le moins, que sans sentiment de rien qui l'incommode, il retournera se r'assembler à sa Nature, & à ce tout duquel autrefois il estoit venu. Caton ne iuge donc point que l'honneste vie soit vn plus grand bien que l'honneste mort, parce que la Vertu n'est point vne matiere qui s'allonge, ou qui s'eslargisse. Socrates disoit, que la Vertu & la Verité sont vne mesme chose. Comme la Verité ne croist point; aussi ne fait la Vertu. Elle est en sa plenitude: il n'y a rien de vuide. Vous n'auez donc dequoy vous esbahir, quand ie vous dy que tous biens sont égaux, & qu'aussi grands sont ceux

qu'auec election on peut receuoir, que ceux qu'vn accident inopiné fait suruenir. Car si vne fois vous-vous laschez à ceste opinion d'inégalité, apres que vous aurez mis la souffrance courageuse & magnanime entre les moindres biens, vous la mettrez à la fin entre les maux. Socrate en prison vous semblera miserable, & miserable Caton, qui remet ses mains à sa playe plus courageusement la seconde fois que la premiere; Et plus miserable que tous les autres Regulus, si cruellement traitté, pour auoir estimé sa parole plus que sa vie, & ne s'estre pas voulu permettre de mentir, mesme à ses ennemis. Et toutefois c'est vn lágage que le plus hardy de tous ces delicats n'a iamais osé tenir. Car comme ils n'auoüent pas qu'il soit heureux, aussi disent-ils qu'il n'est pas malheureux. Les Academiques tiennent, Que certainement vn homme resolu parmi les douleurs est heureux: toutesfois non parfaitement, ny plenement: mais c'est vne opiniõ qu'il leur est impossible de soustenir. Qui est heureux est au comble du bien, qui est au comble du bien n'a point d'autre bien au dessus de lui. La Vertu ne souffre point de diminution: là où elle est, le vertueux aura le corps en pieces, qu'il ne laissera pas d'estre bien sain & bien entier. Quand ie parle de la Vertu, i'entends vne Vertu plene de vigueur & de courage, à qui les mains de-

mangent de se battre,& qui prend le moindre ennuy qu'on luy face; pour vn appel. Ne voyez-vous pas les ieunes gents,de qui l'inclination est genereuse, quand le desir de paroistre les a conuiez à quelque entreprise, s'exposer librement aux perils, & ne trouuer point de mauuais chemin,quand il faut aller chercher de la reputation?

VI. La Philosophie vous inspirera la méme asseurance, & vous baillera le mesme mespris de tout ce qui vous sçaura arriuer. Ce sera d'elle que vous receurez ceste impression veritable, Qu'il n'y a point d'autre bien au monde,que l'Honneur,Que ce n'est pas vne corde qui se puisse lascher & roidir cōme l'on veut,mais vne regle qui ne sçauroit estre si peu courbée, que tout n'aille de trauers. C'est à la Vertu de iuger,& non d'étre iugée, s'il n'y a moyen de la faire plus droite qu'elle est, il s'ensuit aussi qu'en tout ce qui sera dresśé sur elle, il ne peut y auoir rien qui soit plus ou moins droit l'vn que l'autre; Car estant force qu'ils se rapportent à leur regle, la raison veut aussi qu'ils se trouuent conformes entr'eux.

VII. Et quoy donc? Estre en vn festin parmi les delices,ou à la torture parmi les douleurs,c'est vne mesme chose? Pourquoy nō? Ie vous feray bien plus esbahy, quand ie vous diray qu'il fait bon estre à la torture, & mauuais estre en vn festin. Mais c'est,

quand à la torture on fait ce qui s'y doibt faire, & qu'au festin on ne s'y comporte pas comme on doibt. Ce n'est pas la matiere qui fait les choses bonnes ou mauuaises : c'est la Vertu, en quelque part qu'elle paroisse. Toutes choses n'ont qu'vne mesure & qu'vn prix. Ie sçay bien que quelqu'vn de ceux-cy qui mesurent les autres à leur aune, me sauteroient volontiers au visage, pource que ie dis qu'aussi heureux est celuy qui a des aduersitez, & les supporte, que celuy qui parmi les prosperitez, se conduit auecque discretion; Et aussi heureux celuy qui triomphe, & celuy qui vaincu de Fortune: mais immuable de courage, est porté deuant le chariot du Victorieux ; parce qu'ils tiennent que tout ce qu'ils ne peuuent faire est impossible, & iugent de la force des autres par leur imbecillité. Pourquoy trouuez vous étrange ce que ie dis ? qu'estre lié, blessé, tué, bruslé, soient choses bonnes? Elles sont quelquefois plaisantes. La modestie est vne gesne aux voluptueux, & le trauail vn supplice au faineant. Le delicat a pitié d'vn homme actif, & l'ignorant de celuy qui estudie. Il en est de mesme des autres choses. Quand faute d'inclination, de force, & de suffisance, nous ne nous en sentons pas capables, nous les estimons dures & difficiles, & ne nous souuenons pas combien nous en connoissons à

qui ne boire point du vin, & estre esueille au point du iour sont les plus cruels supplices qu'il leur est possible d'endurer. Ces choses là de qui nous auons si mauuaise opinion,ne sont ny dures ny difficiles:mais nous sommes foibles. Il faut vn grand courage, pour faire iugement des choses qui sont grandes : autrement nous l'imputerons à vne faute qui vient de nous. Les rames nous semblent tortuës, ou rompuës, par le bout qui plonge dans l'eau. Et cependant elles ne laissent pas d'estre bien droites. Les choses se font diuerses, selon la façon dont on les regarde. Nostre esprit ne voit pas bien clair en la connoissance de la Verité. Faites moy voir vn ieune homme, qui n'ait point encore eu depart à la corruption du siecle, & qui ait l'esprit vif. Ie m'asseure qu'il m'auoüera qu'vn homme qui magnanimement supporte le faix des aduersitez luy semble plus heureux, que celuy que la Fortune assouuit de toutes les prosperitez qu'il peut desirer.

VIII. Ce n'est point chose nouuelle que ce qui n'est point au vent ne branle point. Mais quand on voit vn homme se hausser là où les autres s'abbaissent,se tenir de bout là où les autres sont par terre, c'est en ceste merueille que ie trouue vn iuste suiet de s'esbahir. Ie ne croy pas que ny aux tourmens, ny en tout ce qu'ordinairement on

appelle aduersitez, il y ait autre mal, sinon que l'esprit se plie, qu'il se courbe, que les genoux luy faillent qui sont toutes choses à quoy le Sage n'est point suiet. Quelque charge qu'il ait sur le dos, il ne marche iamais que droit: sa taille paroist tousiours. S'il tombe sur luy quelque chose de ce qui peut tomber sur vn homme, il n'en murmure point: il cõnoist sa force, & sçait biẽ qu'il a les espaules bonnes. Ie ne le separe pas pourtant du nombre des hommes, ny ne me figure pas aussi peu de sentiment en luy qu'en quelque souche. Ie sçay bien qu'il est composé de deux pieces, l'vne irraisonnable, sensible aux morsures, aux brusleures, & aux douleurs: l'autre raisonnable, ferme, intrepide, & inexpugnable en ses resolutiõs. C'est en celle là que consiste le souuerain Bien de l'homme. Tant qu'il y a du deffaut l'ame n'a que des anxietez; & des anxietez, & inquietudes, quãd il est plain. Vn rocher n'est pas immobile cõme elle est. C'est pourquoy quelque zele qu'ait vn homme à se faire vertueux, & quelque prez qu'il soit de la perfection, s'il n'est point encor au dernier point, il se voudra faire accroire qu'il a besoin de reprendre son haleine ? & au lieu que tout d'vne venuë, il peut acheuer le peu qui luy reste, il relaschera quelque chose de sa diligence, d'autant qu'il n'a pas encore passé tout le mauuais chemin, & que iusques

à ce qu'il soit au haut, il est tousiours en dāger de glisser. Mais celuy de qui la Sagesse est accomplie, n'est iamais bien à son aise, que quand il fait quelque preuue genereuse de sa Vertu. S'il se presente vne occasion de faire quelque acte loüable, il va droit où l'Honneur & la Raison luy font signe. S'il y a des difficultez & des risques, il passe par dessus, & ne se soucie pas qu'on die qu'il a esté mal-heureux, pourueu qu'on auoüe qu'il est hōme de bien. Ie viens à cest'heure à l'endroit où vous m'attēdez; affin que vo⁹ ne pensiez pas que la Vertu que preschent les Stoïques soit vne Chimere. Le Sage de qui ie parle, tremblera, sentira douleur, & blesmira. En quoy consiste donc la misere, & ce qui veritablement s'appelle mal? A trembler, à sentir douleur, & à blesmir? Rien moins: Ce qui la cause c'est quand l'esprit troublé par ces incommoditez, est reduit à se confesser esclaue du corps, & à murmurer contre sa condition. C'est bien chose indubitable, que le Sage demeure maistre de la Fortune par sa vertu: mais il en est assez, qui font profession de l'estre, à qui bien souuent des menaces bien legeres donnent de bien profondes apprehensions. Mais c'est nostre faute d'exiger des escoliers ce qui n'appartient qu'aux maistres. Ie louë bien ce qui est bon, & me conseille de le faire: mais ie n'en puis encore prendre

la resolution; & quand ie l'aurois, il me faudroit d'autres experiences que ie n'ay deuant que de m'en pouuoir seruir, où l'occasion s'en presenteroit. Comme il est des couleurs que la laine prend, pour vne seule fois qu'on l'aura trempée; & d'autres qu'elle ne sçauroit prendre, qu'elle n'ait esté degraissée, & remise en la chaudiere beaucoup de fois; Aussi est-il de certaines sciences, qui ne sont pas si tost enseignées, que ceux qui les ont apprises n'en sçachent assez, pour en faire eux mesmes des liures. Mais si ceste-cy ne descend iusques au fonds, & seiourne, pour auoir loisir d'agir dans l'esprit; ce qu'elle y opere n'est pas teinture, c'est vne tache, & ne se voit point d'effect de ce qu'elle auoit promis. Il ne faut ny beaucoup de temps, ny beaucoup de paroles pour enseigner qu'il n'y a point d'autre Bien que la Vertu; ou pour le moins que sans Vertu rien ne se peut appeller Bien; & que la meilleure partie de nous qui est la raisonnable, est le siege de la Vertu.

IX. Que sera-ce que ceste Vertu? vn iugement ferme & veritable, qui nous produira la promptitude de l'esprit & despoüillera les choses de ces vaines apparences, qui nous les font bien souuent sans occasion, ou fuir, ou desirer. Quiconque aura ce iugement, ne fera point difficulté de

declarer

declarer que toutes choses sont bonnes, & pareilles quād elles ont passé par les mains de la Vertu. I'auoüe que les biens du corps sont bons au corps; mais ils ne le sont pas generallement. Et bien qu'on leur puisse donner quelque paix comme à choses suiettes au commerce, si est-ce qu'on ne les peut pas mettre au rang de ce qui veritablement est Bien: Aussi ne seront-ils pas égaux les vns aux autres. Les vns seront plus grands, & les autres plus petits. En ceux mesme qui font profession de Sagesse, il y a bien de la difference. Les vns en sont desia si auant, qu'ils osent bien hausser les yeux, pour regarder la Fortune, mais ce n'est pas sans ciller, parce que l'esclat de sa pompe les esblouït. Les autres qui sont paruenus au dernier degré, ont de la confidance, & entrènt en contestation auec elle. Les choses qui ne sont pas acheuées, ne sont iamais fermes: tantost elle s'entr'ouurent, tantost elles panchent, tantost elles se croulent, & tantost elles tombent tout à plat. Le remede c'est de marcher tousiours & s'esuertuer. Car il ne sçauroit y auoir si peu d'interruption à nostre diligence, que ce ne soit force de reculer. Quand vous auez quitté ceste besogne, & que vous y voulez retourner pas à pas, il ne faut pas penser de la reprendre à l'endroit où vous l'auez laissée. C'est à recōmencer tout de nouueau. Pressons donc, &

perseuerons : il y a plus à faire qu'il n'y a de fait : il est vray que c'est desia quelque profit, que d'auoir bonne volonté de profiter. Pour moy ie puis dire sans mentir, qu'il n'y a chose en ce monde que ie ne desire aueceque plus de passion : Ie croy bien aussi que de vostre costé vous y auez du zele, & que vous y marchez de bon pas. Despechons-nous, afin d'auoir du contentement à viure : car autrement, auec assez peu d'honneur, que pouuons nous dire, sinon que nous sommes retenus en vne demeure où nous voyons que des ordures & des saletez ? Sur tout, faisons que ce que nous auons de temps, soit tout à nous : ce qui ne peut estre, que nous mesmes ne soyons premierement à nous. Quand sera-ce que i'auray du courage assez pour mespriser l'vne & l'autre Fortune ? Quand sera-ce, qu'apres auoir mis toutes mes passions sous le pied, ie pourray dire ceste parole glorieuse, I'ay vaincu. Demandez-vous qui? Non les Perses, non les extremitez des Medes, ny ce qu'il peut y auoir de Nations belliqueuses au de là des Daces: Mais l'Ambition, l'Auarice, & la crainte de la mort, qui a vaincu ceux qui ont vaincu le monde.



EPISTRE LXXII.

ARGVMENT.

I. Que l'estude de la Philosophie doit commencer de bonne-heure & estre continuée.

II. La Fortune n'a point d'Empire sur le Sage.

III. Difference d'entre celuy qui est Sage, & celuy qui est en voye de l'estre.

I. IE sçay bien la responce de la question que vous me faites, s'il m'en pouuoit ressouuenir. Mais il y a si long-temps que ie n'ay donné de l'exercice à ma memoire, que ie n'en fais pas bien ce que ie veux. Elle a les fueillets collez, comme ces liures qui n'ont esté maniez depuis long-temps. Nostre esprit a besoin d'estre souuent deplié, pour remuër ce qui est dedans, & le reconnoistre, afin de s'en pouuoir seruir quand il en sera besoin. Laissons donc cela pour vne autrefois, car c'est chose qui merite biẽ qu'õ y pense. Au premier seiour que ie pourray faire en quelque lieu, ie ne faudray pas d'y métre la peine. Il est des choses qui se peuuẽt

escrire en coche, & d'autres qui veulẽt le lit, le repos, & le cabinet. Cependant parmy ces occupations mesme, ie ne laisseray pas d'y faire quelque chose. Car si i'en voulois attendre la fin, ce ne seroit iamais fait. Nous les semons : pour vne il en vient vne douzaine ; & puis nous donnons des remises nous mesmes. Aussi-tost que ie seray hors de ceste affaire, ie m'en vay y trauailler à bon escient : si ie me suis tiré vne fois d'vn bourbier où ie suis, ie m'en vay deuenir vn grand escolier.

I. Il ne faut pas philosopher, quand vous n'aurez autre chose à faire: mais il faut quitter toute besogne pour philosopher. Quand nous commencerions d'estudier, aussi-tost que nous sommes hors du beguin ; & que nous ne ferions autre chose iusques au dernier iour de la plus longue vie qu'vn homme sçauroit auoir, c'est vne estude où nous ne sçaurions employer trop de temps. Autant vaut n'y trauailler point du tout, que d'y trauailler par interualles. Car nous ne la retrouuons pas à l'endroit où nous l'auons interrompuë: Elle fait cõme vne corde, qui se rompt pour auoir esté trop tenduë. Elle reuient à son commencemẽt. Il faut resister aux occupations & les remettre aux armoires, plutost que les estaller. Quand vne estude est salutaire, il n'y a point de tẽps qui ne luy soit propre : Mais la plus-part

n'estudient pas aux choses pour lesquelles il faut estudier.

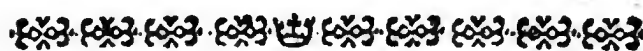
II. Quelque empeschement qui suruienne, il ne troublera point vn esprit qui se sera mis en bon estat : Ceux qui n'y sont pas, ont encore des trauerses: le contẽtement du Sage est d'vne contexture si bien entre-lassée, & d'vn assemblage si fort, que la Fortune n'a point de pouuoir assez pour le rõpre: en quelque tẽps, & en quelquepart qu'il soit il est tousiours à l'abry, parce qu'il ne dépẽd que de luy méme, & ne met point ses esperances en la faueur. La Felicité luy est domestique: elle sortiroit si elle entroit; mais elle n'est chez luy. Il ne se peut faire quelquefois il n'entreuienne quelque chose: mais ce n'est qu'vne esgratigneure, qui luy prend vn peu de dessus la peau: il peut bien auoir des incommoditez, mais son bien principal est tousiours en sa place. Il n'est point d'homme si bien composé, ny si sain, à qui quelquefois il ne sorte quelque pustele, ou quelque bube: mais cependant, l'interieur n'a point de mal. Il y a la mesme difference entre vn qui est parfaictement sage, & vn qui est apres de l'estre, que d'vn homme sain, & d'vn autre qui releué d'vne longue & dangereuse maladie pense estre gueri, pource qu'il luy est bien amendé. Cestuicy, s'il ne se gouuerne biẽ sent des pesãteurs, & de fois à autre est contraint de prendre le

lict. Le Sage ne retombe iamais, ny en la maladie d'où il est sorti, ny en vne autre. Car la bonne disposition du corps n'est que pour vn temps; & celuy qui la vous a renduë ne la vous peut pas entretenir. Il le faut renuoyer guerir vne autrefois; vn esprit gueri n'a iamais plus besoin du medecin.

III. Voulez vous sçauoir à quoy vous connoistrez qu'il est gueri? S'il a son contentement en soy-mesme: s'il y a son asseurance, & reconnoit que tous ces biens pour qui les hommes font des vœux, & qu'ils se donnent & demandent les vns aux autres, en sont nullement considerables en l'establissement d'vne vraye felicité. Car il n'y a point de doute, que ce qui peut croistre n'est point parfait, ny ce qui peut décroistre n'est point perpetuel. Qui veut auoir vne ioye durable, & que nul accident ne mette en desordre, qu'il la prenne chez soy. Toutes ces vanitez, qui semblẽt des merueilles au peuple, ne font que passer d'vne main à l'autre. Fortune ne nous baille rien à iouïr en proprieté. Ce n'est pas qu'en ce qu'elle donne, il n'y ait dequoy prendre plaisir, mais il y faut apporter le temperament de la Raison, & par son reglement, donner grace à des choses, qui n'en ont point quand on les prend auec indiscretion. Attalus vsoit ordinairement de ceste similitude. Auez vous iamais veu ces chiens qui receuant à gueule ouuerte ce qu'on leur iette, n'ont pas loisir

d'auoir aualle le premier morceau, pour ouurir la gorge à receuoir l'autre? Nous ne sõmes de mesme. Si la Fortune, apres nous auoir fait long-temps attendre, nous iette quelque chose; nous l'enuoyons aussi-tost en bas, sans la gouster, pour nous en reuenir tendre la main comme auparauant. Le Sage n'en fait point de mesme, parce qu'il est plain; & s'il luy vient quelque chose, il la reçoit froidement, & la serre auec vne contenance qui ne monstre aucune agitation. Sa ioye est parfaite, & continuelle, parce qu'elle est sienne. Ceux qui ne sont point encore au dernier point de Sagesse, quelque bonne que soit leur intention & quelque chemin qu'ils ayent desia fait, ils ne sont iamais long-temps en vn estat. Ils vont, viennent, montent, descendent, tantost au Ciel, & tantost en la terre, L'inexperience les fait broncher à chaque pas, & tombent en cét abisme sans fonds, imaginé par les Epicuriens. Il y en a encor vne troisiesme sorte, de ceux qui ne tiennent pas la Sagesse à pleine main: mais ils y vont toucher du bout du doigt. Ceux-là ne branlent, ne ny glissent: Ils ne sont pas encore en' terre, mais ils sont desia dans le port. Puis donc qu'il y a si grande difference entre les premiers, & les derniers, & que ceux du milieu mesmes ne sont pas hors des vagues, mais se peuuent voir en

pire estat, qu'ils ne furent iamais: n'embrassons rien qui nous embarrasse, fermons la porte aux affaires: Si elles entrent vne fois, elles en mettront d'autres en leur place deuant que de sortir. Remedions y de bonne heure: la fin n'en sera pas meilleure que le commencement.



EPISTRE LXXIII.

ARGVMENT.

I. Les Sages honorent dauantage les Rois & les Magistrats, que ne font les Courtisans, l'Ambition desquels n'a point de mesures.

II. Les Sages sont plus obligez aux Rois du bien de la Paix, que le reste des hommes.

III. L'homme de bien est semblable à Dieu.

IV. Par quel moyen on peut deuenir homme de bien.

I. C'Est vne opinion mal fondée à mon aduis, de penser, que la Philosophie rende ceux qui la suiuent refractaires, &

contempteurs des Rois & des Princes, & generalemẽt de tous ceux qui ſont au gouuernement de l'Eſtat. Au contraire, ie n'en trouue point qui les reſpecte dauantage, comme certainement ils en ont beaucoup d'occaſion. Car à qui eſt-ce que les Magiſtrats font plus de bien, qu'à ceux qui par leur Sage adminiſtration ils donnent moyẽ de viure en repos; & ſous la tranquilité publique, continuër la reſolutiõ qu'ils auoient priſe de s'employer à la Vertu? Ne doit-on pas croire qu'ils honnorent, comme leurs propres peres, ceux qui leur ſont cauſe d'vn ſi grand bien; & pour le moins plus que ne font ces eſprits brouïllés, à qui leurs maiſtres ne ſçauroient tant faire de bien, qu'ils ne croyent leur en eſtre deub de reſte, & qu'en leurs comptes la miſe ne ſoit touiours plus grande, que la recepte? Vne liberalité n'eſt pas ſi toſt en leurs mains, qu'ils n'en attendent vne autre, comme ſi le manger leur faiſoit venir la faim. Or il eſt impoſſible que celui ſe ſouuiẽne de ce qu'il a receu, qui ſe prepare encore à receuoir. Le plus grand mal qui ſoit en la cupidité, c'eſt l'ingratitude. Adiouſtez à cela, pour vne regle qui n'a point d'exception, Que ceux qui ſont du monde & de la Cour, regardent touſiours ceux qui ſont plus, & iamais ceux qui ſont moins. Vn qui les precede, les geſne plus qu'vn nombre infini qu'ils prece-

dent, ne les resiouït. C'est le vice ordinaire de toute Ambition, de ne regarder iamais derriere soy; & non seulement de l'Ambition, mais de toutes cupiditez, parce qu'elles commencent tousiours par la fin. Mais quãd vn esprit pur & net, a laissé le Monde, la Court, & les affaires; pour s'adonner à de plus dignes occupations; il ne faut point douter que de bon cœur il n'ayme ceux par qui ses meditations sont hors de trouble & de tumulte. Et qu'en ceste affection il n'est plus de gloire que nulle autre, parce qu'il est seul qui reconnoist des personnes qui ne le pensent point auoir obligé. Ceux qui par leur instructiõ l'ont rendu capable de la Vertu, & ceux qui sous leur sauue-garde lui donnent moyen d'en faire les exercices luy sont en vn mesme rang. Il les reuere esgalement ouy: mais il y en a d'autres qui l'ont en leur protection; qui vous dit le cõtraire?

II. Mais entre plusieurs qui par vne mesme faueur de temps & de vent sont arriuez au port, les plus obligez à Neptune sont ceux qui ont chargé des choses les plus precieuses; Vn marchand plus qu'vn passager; & entre les marchands, deux qui ont de l'or, & de l'ambre, ou de la conssenille, plus que les autres, qui n'õt que ie ne sçay quelles fripperies dans le vaisseau, plus propres pour sa bourre, que pour autre chose; Ainsi, bien que ce benefice de Paix soit vniuer-

sel, si est-ce, qu'il semble toucher aucunement de plus prez ceux qui s'en seruent à des choses de plus de profit. Ceux qui suiuent les Grands ont bien souuent plus d'affaires, & les esprits plus trauersez en la paix qu'en la guerre. Pensez-vous que ceux qui ne se seruent du repos de la Paix que pour estre en des festins auecque des femmes, & pratiquer vne infinité de ces vices, d'où il est impossible de les tirer autrement, qu'en faisant recommencer la guerre, luy soient aussi obligez, comme ceux qui l'employent en la seule escole de viure bien; Sinon que peut-estre vous estimez le Sage si desraisõnable, que pource que la Paix est vne chose commune, il ne veuille pas qu'il luy en couste rien en particulier. Ie sçay bien que le Soleil & la Lune n'esclairẽt pas pour moi seul : Et cependant ie ne laisse pas de leur auoir de l'obligatiõ. I'en ay aussi de mesme aux saisons de l'annee; & à Dieu qui les tẽpere: Et neantmoins ie ne suis pas si presõptueux, de croire que ce soit en ma faueur que leur reglement ait esté fait. L'Auarice mal aduisée des hõmes a fait ceste differẽce de posseder & d'estre proprietaire, parce qu'elle ne pẽse riẽ auoir que ce qui est à elle en particulier. Le Sage au cõtraire, n'estime rien si bien à soy que les choses où le reste des hommes participe auecque lui: Comme de fait ce qui les rend cõmunes, c'est le droit

que chacun a de s'en seruir. Vous ne sçauriez auoir si petite part d'vne chose, que cela ne la vous rende cõmune: mais ces biens qui sont grãds, & qui veritablement se peuuant appeller biens, ne se partagent pas de ceste façon. Chacun n'en n'emporte pas sa piece : ils sont possedez tous entiers. En vn don qui se fait, on prend ce qui est ordonné par teste; en vne distribution de viande, & en telles autres choses qui se prennent auecque la main, tout en va par morceaux. Mais ces biens indiuisibles, la Paix, & la Liberté tous entiers, appartiennent à vn particulier, aussi bien qu'au general. C'est pourquoy le Sage considere, qui est celuy par qui il en a la ioüissance, par qui il n'oit point d'alarmes, par qui il n'est point appellé ny aux guets, ny aux gardes, ny cottisé pour les impositions que les necessitez de la guerre font mettre sus, & reconnoist que ces commoditez luy viennent de ceux qui ont le gouuernement entre leurs mains. Vne des premieres & principales leçons de la Philosophie, c'est de connoistre bien ce qu'on doit, & le bien payer. Or quelquefois pour estre quitte, il suffit de l'auoüer. Le Sage donc aduoüera qu'il a beaucoup d'obligation à ceux, qui par leur administration, & sage conduite luy font auoir ce profond repos, & dequoy pouuoir sans diuertissement, aux occupations publiques

employer ſon temps à ſa diſcretion.

O Melibée,&c.

III. Si Titire a vne ſi grande obligation à celuy qui l'a mis en vn repos,où tout ce qu'il a de commodité, c'eſt que ces bœufs ont de l'herbe,& qu'il peut ſonner du chalumeau quand il luy plaiſt; quelle deuons-nous auoir à ceux qui nous en donnẽt vn, où nous ne ſommes pas tant compagnons des Dieux, comme Dieux meſmes? Ie le vous dis à bon eſcient, Lucilius, il n'y a point de plus court chemin pour aller au Ciel,que celuy que ie vous monſtre. Sextius diſoit ordinairement,que Iuppiter n'eſtoit pas dauantage qu'vn homme de bien. Iuppiter a bien plus dequoy bailler aux hommes: Mais de deux hommes de bien, le plus riche n'eſt pas le meilleur; non plus que de deux pilotes,qui ſont auſſi bõs l'vn que l'autre. Vous ne direz pas que celuy ſoit le plus ſuffiſant, qui a le plus grand & le plus beau vaiſſeau. Qu'eſt-ce qu'a Iuppiter plus que l'homme de bien? Si vous me dites, que ſa bonté dure plus long tẽps; Ie vous reſpons que le Sage ne s'eſtime pas moins, pource que ſa Vertu ne fait pas tant de chemin. Comme de deux Sages, celuy qui meurt en vne vieilleſſe decrepite n'eſt point plus heureux que celuy de qui la vie ſe termine en peu de temps. Dieu tout de meſme, paſſe bien le Sage en nombre d'an-

nées, mais il ne le passe pas en felicité. La Vertu ne se mesure pas à l'aune; la plus longue n'est pas la meilleure. Ie vo⁹ auoüe que tout est à Iupiter, mais il en baille la iouïssance aux autres. Toute la commodité qu'il en tire, c'est, qu'il est cause que d'autres en tirent de la commodité. Le Sage est aussi cõtét de voir les richesses possedées par les autres & en fait aussi peu de cas que Iupiter. Encore il a cét aduantage, que ce que Iupiter ne les desire point, c'est parce qu'il n'en peut vser, & luy au contraire en peut vser, & cependant ne les desire point. Pource rangeons-nous à l'opinion de Sextius: suiuons le chemin qu'il nous mõstre: oyons le crier.

C'est par icy qu'on monte dans les Cieux.

IV. C'est par Frugalité: c'est par Temperance: c'est par Magnanimité. Les Dieux ne sont ny superbes, ny enuieux. Comme quelqu'vn se presente pour monter, ils sont aussi-tost disposez à le receuoir, & luy tẽdre la main. Vous estonnez-vous d'oüyr dire qu'vn hõme de bien aille trouuer les Dieux, Dieu vient bien trouuer les hommes: & qui plus est, se loger dans les hommes. Vous ne voyez point vn homme auoir l'ame bonne, que Dieu ne soit chez lui. Il y a dãs les corps humains des semẽces de Diuinité, lesquelles cultiuées par vne bonne main, sortent semblables à leur origine; & par vne mauuaise, meurent incontinent, commes semées

en terre sterile, & marescageuse : tellement que pour le bled qu'on pensoit auoir, la recolte ne sera que d'aubifoin & de pauot.



EPISTRE LXXIV.

ARGVMENT.

I. L'Honneste est le seul bien de l'homme.
II. La crainte des aduersitez & de la mort nous fait viure en alarme perpetuelle.
III. Le mespris des choses fortuites & de la mort, nous rend heureux.
IV. La Vertu n'a faute de rien.
V. Les biens de l'Ame, & non ceux du corps, sont les vrays biens.
VI. Comme il faut vser des biens exterieurs.
VII. La Felicité ne dure pas long temps.
VIII. Comme il se faut fortifier contre les iniures de la Fortune.
IX. Loüange de la Vertu.

X. *Qu'il ne faut point apprehender les maux à venir.*

VOstre lettre m'a fait plaisir, parce qu'elle m'a resueillé d'vn endormissemẽt où i'estois, & m'a donné suiet de faire trauailler ma memoire, qui certainement deuient paresseuse, & commence desia de s'appesantir.

I. Mais pourquoy, Lucilius, ne voudriez-vous croire que le principal instrument de la felicité de l'homme, c'est de tenir pour indubitable, qu'il n'y a point d'autre bien que ce qui est Honneste? Certainement celuy qui a ceste opinion bien grauée au cœur, est heureux en soy-mesme: Qui ne l'a point, est sous la tyrannie de la Fortune, & depend de la volonté d'autruy. Tantost il pleurera de ses enfans qui seront morts: tantost il s'affligera de ce qu'ils seront malades, & tantost il aura de l'ennuy de les voir mal-viuans & desbauchez. Vn autre aymera passionnement la femme de son voisin: vn autre sera ialoux de la sienne iusqu'à la fureur. Il s'en trouuera quelqu'vn qui sera desesperé de n'auoir peu entrer en vn estat; & quelqu'autre si empesché du siẽ, qu'il aymeroit mieux n'en auoir point.

II. Mais de toutes les causes de nostre misere, la plus generale est la crainte de la mort; parce que de toutes parts elle nous

menasse, & que de tous lieux elle sort pour nous assaillir. C'est pourquoy, si nous ne deslogeons ceste peur de nostre ame, il se faut resoudre de viure en alarme perpetuelle; & comme ceux qui sont en terre d'ennemy, ne faire autre chose que regarder à l'entour de nous, & tourner la teste aussi-tost que nous entendrons quelque bruit. Nous nous representerons tantost ceux qui ont esté enuoyez en exil, ou qui ont esté mis hors de leurs biens: tantost ceux qui ont faute en leur abondance, qui est la pauureté la plus fascheuse de toutes: tantost ceux qui ont fait naufrage, ou souffert quelque chose de semblable, quād par la haine du peuple, ou par l'enuie, qui est le plus dangereux traict que la Fortune tire contre les gens de bien, lors qu'ils s'en doutoiēt le moins, ils se sont trouuez frappez, comme grain en temps calme, ou comme d'vn foudre inopiné, de qui la cheute a fait trembler tous les lieux d'alentour. Car ainsi qu'en cét accident celuy qui se trouue auprés du blessé, n'est pas moins estonné que luy; tout de mesme aux inconueniens qui arriuent par vne violence extraordinaire, comme quelqu'vn est accablé de mal-heur, les autres sont tellement abbatus de crainte, que la calamité de celuy qui souffre, n'est pas plus grande que de ceux qui considerent qu'ils sont capables de

souffrir. Il n'y a point d'homme qui ne s'esmeuue, quand quelque orage surprend vn autre au despourueu. Nous sommes comme ces oiseaux qui s'enfuyent pour ouïr siffler vne fronde: il ne suffit pas de craindre le coup; le bruit mesme nous espouuente.

III. Il n'est donc pas possible d'estre heureux, sans despoüiller ceste opinion. Car il n'y a rien d'heureux que ce qui est asseuré. On ne vit iamais bien entre les deffiances. Quiconque se passionne pour les choses fortuites, il se taille plus de besogne qu'il n'en sçauroit coudre. Il n'y a qu'vne voye pour se mettre en seureté. C'est, de mespriser ce qui est exterieur, & ne chercher son contentement qu'en la Vertu. Car quiconque pense qu'il y ait quelque chose de meilleur, ou qu'il y ait quelque autre biẽ au mõde, c'est à luy de tendre le coin de son manteau, pour receuoir ce que la Fortune voudra ietter dedans. Imaginez vous que la fortune fait des ieux, & que sur ceste cõpagnie vniuerselle du genre humain, elle espãd des biens des faueurs, & des Estats; Que de ces presens, les vns sont mis en pieces entre les mains de ceux qui tirent les vns contre les autres: Les autres partagés de mauuaise foy, les autres coustent plus qu'ils ne vallent à ceux qui les ont: les autres escheent à ceux qui pensent ailleurs: Les autres se perdent de trop d'enuie de les auoir, ou nous coulent

des mains, pour auoir esté pris trop auidément; Et que de tous ceux qui remportent quelque chose, il n'y en a pas vn à qui le plaisir dure longuement. C'est pourquoy les plus aduisez, cõme ils voyẽt apporter toutes ces bagatelles, ils sortẽt du theatre, & ne veulent pas attendre le hazard d'vne chose qui ne vaut gueres, & qui leur pourroit couster beaucoup. On ne fait iamais à coups de poing auec ceux qui se retirent: on ne frappe point sur vn qui s'en va. C'est au butin que se fait la noise: c'est là que nous bouïllons, que nous nous tourmentons. Nous pensons auoir trop peu de mains: tantost nous en regardons l'vn: tantost nous nous tournons vers l'autre. Nous ne trouuons pas qu'õ iette assez viste. En ceste multitude infinie d'attendans, il n'y en a pas vn qui ne pense estre de ce petit nombre sur qui le sort doit rencontrer. Nous n'auons pas la patience que les choses tombent: nous voudrions bien voller pour les aller prendre en chemin. Si nous en auons attrappé quelqu'vne, & que quelqu'vn l'ait faillie, nous pensons auoir fait vn grand coup. Somme, ou nous n'auons rien, ou si nous auons, c'est quelque chose de neant, qui nous a bien fait receuoir de l'incommodité. Ne nous trouuons donc point en telles assemblées: quittons la place aux frippons: Laissons leur leuer le nez en haut, plus suspendus eux mesmes,

que ce qu'ils regardent n'eſt ſuſpendu deuant eux. Quiconque ſe propoſe d'eſtre heureux, il ne faut point qu'il eſtime qu'il y ait autre bien au monde que ce qui eſt Honneſte : autrement, c'eſt force qu'il ait mauuaiſe opinion de la Prouidence diuine, pource qu'il arriue beaucoup d'inconueniens aux gens de bien; & que tout ce qu'elle nous donne eſt peu de choſe, & de peu de durée au prix de tant de ſiecles paſſez & à venir. De là vient que nous parlons ingrattement des biens que Dieu nous fait. Nous nous plaignons tantoſt que nous n'auons pas à poinct nommé ce qui nous eſt neceſſaire: tantoſt que nous n'en auons pas aſſez, & tantoſt que nous n'auons rien, que nous ne ſoyons à toute heure en danger de perdre, & que nous ne perdions à la fin. Cela fait, que nous ne voulons ny viure ny mourir : nous haïſſons l'vn, & craignons l'autre. Toutes nos deliberations ſont irreſolües; & quoy que nous ayons, nous auons touſiours moins que nous ne deſirons. Ce qui n'arriueroit pas, ſi nous allions iuſques à ce bien immenſe, au deſſus duquel il ne ſe trouue rië, ou ce ſeroit force que noſtre volonté s'arreſtaſt, ne pouuant paſſer plus auant.

IV. Voulez-vous que ie vous die pourquoy la Vertu n'a faute de rien? pource qu'elle s'eſiouït de ce qu'elle a, ſans deſirer ce

qu'elle n'a point. Tout luy eſt grand, parce que tout luy ſuffit. Si vous ne iugez des choſes de ceſte façon, il ne faut plus parler de Foy, ny de Pieté; parce qu'il ne ſe peut faire que pour elles on n'endure quelque choſe de ce qui s'appelle Mal, & qu'on ne depende beaucoup de ce qui s'appelle Bien. Il ne faut plus parler auſſi de Valeur, parce qu'il la faut faire cognoiſtre par des effets, ny de Magnanimité, parce qu'elle ne ſe peut rehauſſer qu'en deſdaignant comme fanges tout ce que le vulgaire deſire comme treſors. C'eſt fait auſſi du commerce de la courtoiſie. Il nous faſchera de faire plaiſir, & de le reconnoiſtre, comme de faire quelque beſongne bien penible, & bien difficile, parce que nous eſtimerons quelque choſe plus que le deuoir, & penſerons plus à l'vtilité qu'à l'honneur.

V. Mais laiſſons toutes ces raiſons à part. Ou ce que l'homme appelle Bien ne l'eſt point, ou la condition de Dieu n'eſt point ſi heureuſe que celle de l'homme; parce qu'il eſt aſſez de choſes, comme le plaiſir des femmes, la bonne chere des feſtins, & vne infinité de voluptez où nous paſſons le temps, qui ne ſont point à l'vſage de Dieu. Il faut donc croire, ce qui n'eſt pas bien aiſé, que Dieu n'a pas tout ce qui eſt Bien, ou conclurre, que ces choſes-là ne ſont point biens, puis que Dieu ne les a

point. Adiouſtez à cela, Que la plus-part de ces choſes qu'on appelle Biens, ne ſont pas ſi parfaits en nous, comme ils ſont en beaucoup d'animaux. Ils mangent auecque plus de volupté, parce qu'ils mangent plus auidamment. Ils continüent plus le plaiſir de la chair, que nous ne faiſons; ils ont plus de force que nous n'en auons, & ne ſont point ſi ſuiets aux maladies comme nous ſommes, & par conſequent ils ſont plus heureux en leur condition que nous en la noſtre. Ils ne ſçauent que c'eſt de malice, ny de fraude. Les voluptez leur ſont auſſi-toſt poſſedées que ſouhaittées, ſans que la honte ny la crainte les empeſchent de les prendre quand il leur plaiſt. Auiſez donc, ſi vous appellerez bien, vne choſe que les hommes ont, & que Dieu n'a point. C'eſt en l'ame qu'il faut loger le ſouuerain Bien. Il ſe chãcit & ſe gaſte. ſi de la meilleure partie qui ſoit en nous no' le trãſportons aux ſens, que les beſtes brutes ont meilleurs, & plus aigus que nous n'auons. Ce n'eſt pas en la chair qu'il faut conſtituer noſtre principale felicité. Les vrais Biens ſolides, & non periſſables, ſont ceux que la Raiſon nous donne. Les autres ne ſont biens que par opinion, & ne ſont ainſi nommez qu'impropremẽt.

VI. Il les faut donc appeller commoditez, & les tenir, non comme partie de nous, mais comme nos eſclaues, & quoy qu'ils

soient logez chez nous, nous souuenir tousiours qu'ils sont estrangers. Mettons les au nombre des choses basses & abiectes, pour lesquelles nous n'auons point suiet de nous enorgueillir. Quelle simplesse & quelle folie est ce à vn homme, de se glorifier de la beauté d'vn ouurage qu'il n'a point fait? Ce sont choses qu'il faut auoir aupres de nous, mais non pas les y coller, afin que quand la Fortune les voudra prendre, pour les porter en quelque autre part, elles s'en aillent sans emporter la piece. Seruons-nous-en: ne nous en parons point, & nous en seruons le moins que nous pourrons, comme d'vne chose que nous n'auons qu'en sequestre, & qui ne nous doit pas demeurer.

VII. Pour les posseder long-temps, il les faut posseder discretemẽt. Vne felicité qu'õ ne soustient point, s'accable d'elle mesme. Et puis quelle raison auons nous de nous fier à ces Biens qui d'vn iour à l'autre ne font que changer de maistre? S'ils nous abandonnent, ne demeurerons nous pas sans appuy? S'ils se tiennẽt auecque nous, ne sommes nous pas en vn trouble d'esprit perpetuel? Vous en voyez peu de qui la felicité cesse doucement, les autres tombent au milieu de leur grandeur: ce qui les auoit fait monter les fait descendre. Il y faut donc apporter de la mesure & de l'espargne.

Le desordre precipite les richesses, & n'eu pense iamais voir le bout : il n'est point d'abondance qui n'espuise,quand les choses ne sont conduites par la raison. Vous en auez l'experience en la ruïne d'vne infinité de villes,qui renuersées en la fleur de leurs prosperitez ont perdu par intemperance tout ce que iamais la Vertu leur auoit acquis.

VIII. Il se faut fortifier contre ces accidens : or il n'y a muraille inexpugnable à la Fortune. Il faut donc que la fortification soit interieure. Si tout est bien de ce costé-là, la place peut bien estre battüe, mais non pas prise. Voulez-vous sçauoir quelle est ceste fortification ? Ne nous offençons de rien qui nous arriue: mais pensons que ce dequoy nous semblons estre incommodez, est vne piece necessaire à la conseruation de l'Vniuers, & du nombre des choses, sans lesquelles le cours & l'office du monde auroient quelque deffectuosité. Voulons tout ce que Dieu voudra ; Et s'il nous est permis d'auoir quelque bonne opinion de nous, ayons-la pour estre inuincibles à la Fortune, tenir les aduersitez sous nos pieds, & par le moyen de la Raison, plus forte que nulle autre chose, vaincre tout ce qu'on estime qu'il est impossible d'endurer. Aymons la Raison: nous n sçaurions auoir de meilleure deffence qu

soi

ſon amour, contre tout ce qui nous ſçauroit aſſaillir. Si les beſtes ſauuages, de qui le courage n'eſt autre choſe qu'vne impetuoſité brutalle, & inconſiderée, pour l'amour de leurs petits,ſe iettent à corps perdu dans les ferrements qu'on leur preſente : ſi les ieunes ames, quand il eſt queſtion d'aller où la gloire les appelle, ne trouuent ny feu ny glaiue qui les arreſte : s'il s'en trouue meſmes quelques-vns qui ſe perdent volontairement pour des choſes qui n'ont rien de la Vertu que l'ombre & l'apparence ; pourquoy n'eſpererons nous que la Raiſon, d'autant qu'elle eſt plus magnanime, & plus reſoluë que toute autre choſe, d'auant plus courageuſement ſe fera paſſage parmi les eſtonnements & les dangers? Vous me direz que toutes ces opinions de n'eſtimer point qu'il y ait autre Bien que ce qui eſt Honneſte, ne me ſeruiroit de rien contre la Fortune,& que pour cela ie ne laiſſeray pas d'en receuoir des incommoditez, parce qu'auoüant (comme ie fais) que ce ſont biens d'auoir des enfans ſages, d'eſtre d'vne ville où la Vertu fleuriſſe, d'auoir vn pere & vne mere qui ſoient gens de bien,ie ne puis voir ny ma ville aſſiegée, ny mes enfans morts, ny mon pere & ma mere priſonniers, que ie ne me trouble; & que comme bon fils, bon pere,& bon citoyen, ie ne participe à la miſere de leur condition. Ie

vous diray premierement la responce ordinaire qu'on y fait,& puis ce que i'y voudrois adiouster du mien. Il est de certaines choses que nous ne perdons point, qu'il ne nous vienne des incommoditez en leur place, comme quand la bonne disposition nous laisse, la mauuaise nous demeure. Quand nous cessons de voir, nous demeurons aueugles : Quand nous auons vn iarret couppé,nous deuenons boiteux.Le mesme danger n'est pas aux choses qui ont esté alleguées. Si ie perds vn fidelle ami, ie ne deuiens point infidelle : si ie perds de bons enfans, ma Pieté ne s'en altere point : Et puis ie ne perds point ny mes enfans, ny mes amis: mais seulement leurs corps; Or vn Bien ne se perd point, s'il ne deuient mal qui est chose contre nature, pource que ny la Vertu ny rien qui soit fait de sa main, n'est suiet à corruption. Au partir de là, si vos amis sont morts ou vos enfans, qui estoient tels que vous les auiez desirez, c'est vne perte que vous auez moyen de refournir: la Vertu qui les auoit fait gens de bien tiendra leur place.

IX. C'est vne piece qui repare toutes les bréches que la Fortune fait : elle ne laisse rien vacquant. Quand vous l'auez en l'esprit, vous n'y auez rien de vuide:Elle vous oste le regret de toutes choses: elle seule vo⁹ tient lieu de tout ce que vous sçaurien sou-

haitter. C'eſt d'elle que tous biens prennent origine, & par elle qu'ils font leur operation. Que vous ſouciez vous qu'on vous ait pris vne cruche d'eau, puis que la ſource vous en eſt demeurée? Comme vous ne diriez pas qu'vn homme ſoit plus iuſte, plus temperant, plus prudent ny plus honneſte, pour auoir ſes enfans encore en vie, que pour les auoir perdus; Auſſi ne direz vous pas, qu'il ſoit plus homme de bien. Vn homme, pour auoir des amis, ou n'en auoir point, n'en eſt ny plus ſage, ny plus fol: il n'en eſt donc, ny plus heureux, ny plus malheureux. Tant que la Vertu nous demeure entiere, nous ne nous pouuons apperceuoir d'auoir rien perdu. Comment donc vn homme qui a des amis & des enfans n'eſt-il point plus heureux, que celuy qui n'en a point? Pourquoy le ſeroit-il? Le ſouuerain Bien n'eſt ſuſceptible ny d'accroiſſement, ny de diminution, il demeure en vn eſtat. De quelque façon que la Fortune viue auecque luy: qu'elle luy continuë ſes iours, ou les luy retranche, comme bon luy ſemblera; l'aage pourra bien eſtre diuers, mais la Vertu ne ſera touſiours qu'vne. Faites deux cercles, vn grand, & l'autre petit: l'vn ne ſera ny plus ny moins cercle que l'autre. Laiſſez en l'vn, effacez l'autre: ils ont eu tous deux vne pareille forme. Vn choſe droite ne s'eſtime ny par la grandeur, ny par

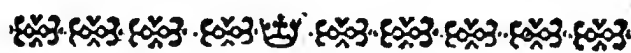
le nombre, ny par le temps. Pour estre plus courte, ou plus longue, cela n'importe. Reduisez vne vie de cent ans à l'espace d'vn iour ? Elle n'en est pas moins loüable. La Vertu quelquefois a beaucoup d'estenduë. Elle a la police d'vne ville, le gouuernemẽt d'vne Prouince, le maniement d'vn Royaume. Elle donne des loix, entretient des amitiez, dispence les offices reciproques entre les peres & les enfans. Quelquefois la pauureté, l'exil, & la solitude, la reduisent au petit pied : mais quoy que des honneurs les plus apparents elle reuienne à la vie priuée, quoy que du Sceptre elle descende à la Houlette, quoy que d'vne domination grande & spatieuse elle rentre au mesnage d'vne maison, ou plutost d'vne cabane ; & qu'enfin chassée & de maison & de cabane, elle n'ait autre retraitte que chez soy-mesme, parce qu'en ces mutations elle est immuable, que sa constance est aussi droite, & aussi ferme que de coustume, sa prudence aussi iudicieuse & aussi exacte, sa iustice aussi forte contre la corruption ? Elle se peut dire aussi grande, & par consequent aussi heureuse que iamais. Ceste felicité stable, grande & tranquille, qui ne se forme point que par la sciẽce des choses diuines & humaines, n'est en autre lieu qu'en l'entendement. Outre ces responces, ie m'en vay vous dire celles que ie voudrois faire de

moy-mesme. Le Sage ne s'afflige point de la perte, ny de ses enfans, ny de ses amis. Il supporte leur mort de la mesme resolution qu'il attend la sienne. L'vne le fait douloir, aussi peu que l'autre le fait craindre. La Vertu ne dement iamais vne action par l'autre. Tous ses ouurages ont vne correspondance auec elle. Ce qui ne seroit pas, si l'ame, qui doit estre haute & releuée, se laissoit abaisser à la douleur. L'estonnement & l'anxieté sont tousiours deshonnestes: vne action lente & molle n'est iamais belle: La Vertu ne sçait que c'est de pœur: Elle est tousiours preste, tousiours resoluë, & iamais ne marchande, quand il est question de s'employer. Et quoy donc ne luy verrez vous iamais aucun de ces signes que les hommes ont quand ils se troublent? La couleur changée, le visage esmeu, les membres tremblans, ou quelque autre telle agitation inconsiderée que fait la Nature outre le cômandement de la Raison? Ie vous aduoüe qu'oüy: mais quoy qu'il en soit, tousiours ceste impression luy demeurera, que la perte des enfans & des amis n'est chose ny mauuaise, ny digne de troubler vn esprit bien fait. Quoy qu'il faille faire, elle n'y est ny retiue, ny timide.

X. C'est à ceux qui n'ont point de iugement, de faire les choses à regret, d'auoir le corps en vne part, & l'esprit en l'autre, &

se faire tirer entre deux contraires mouuements. De là vient que là où ils cherchent de la gloire, ils trouuent de la honte, & font mesmes sans affection ce qu'ils pensent faire auec honneur. Que s'ils se doutent de quelque mal, la peur de l'auoir ne les tourmente pas moins que s'ils l'auoient, & desia par apprehensions ils souffrent ce qu'ils apprehendent de souffrir. Comme les maladies du corps ont tousiours quelque pesanteur de nerfs, quelque lassitude sans trauail, quelque baillement, ou quelque frisson de membres qui les precede; l'esprit en est tout de mesme: il n'est point abbatu, qu'il n'ait des secousses auparauant. Il les preuient par imagination; & se laisse choir deuant qu'il en soit temps. Mais comme pourroit mieux monstrer vn homme qu'il n'a point de sens, que de ne se reseruer pas à la venuë du tourment. Mais aller querir des miseres, que pour le moins il doit differer, s'il n'a moyẽ de s'en garentir du tout? Voulez-vous que ie vous monstre qu'on ne se doit point tourmenter de l'auenir? Qu'on vo⁹ menasse d'vn supplice d'ici à cinquante ans; vous n'auez dequoy vo⁹ mettre en peine, sinon que vous vueillez eniamber par dessus tout cét espace d'entre deux, & vous rendre presens dez à ceste heure des ennuis qui ne vous sont promis qu'en vn siecle futur. Tout de mesme font ces esprits qui prẽ-

nent plaisir d'estres malades, & faute d'estre suiet, recourent à des miseres desia vieilles, pour y trouuer de nouuelles matieres de s'affliger. Le futur est absent comme le passé: nous ne sentons ny l'vn ny l'autre. Or où il n'y a point de sentiment, il n'y peut auoir de douleur.



EPISTRE LXXV.

ARGVMENT.

I. Preferer le bien faire au bien dire.
II. Trois sortes de Sages.
III. Quel est le contentement de celuy qui a renoncé aux honneurs du Monde.

VOus vous plaignez que mes lettres n'ont point beaucoup d'artifice. Mais qui voyez-vous qui parle artificieusement, que quelqu'vn qui veut donner du suiet qu'on se moque de luy? Quant à moy, ie vous escry tout de mesme que si ie deuisois auecque vous. Ie n'y fais ny plus de recherche, ny plus de deguisement: s'il estoit possible, i'aymerois mieux vous monstrer mon opinion que la vous dire. Quand ie disputerois mesme, ie me garderois de bat-

tre du pied, ny de ietter les mains, ny de haußer ma voix. Ie laißerois cela pour les Orateurs, & me contenterois de vous faire voir mes conceptions ny trop bien en point ny trop deſchirées. Toute la peine que ie voudrois prendre, ce ſeroit de vous faire croire, que ie ne dy rien que ce que ie penſe & dequoy ie ne prenne vn cõtentement ſingulier à m'entretenir. Vn homme ne baiſe pas ſes enfans cõme ſa maiſtreſſe : mais encor il ne les baiſe pas ſi froidement, qu'en ſa modeſtie on ne reconnoiſſe qu'il y a de l'affection. Ie ſçay bien qu'il n'eſt pas raiſonnable, que des choſes de ſi grande importance ſoient traitées auec vn langage qui n'ait du tout point de grace. La Philoſophie & la gentilleſſe de l'eſprit ne ſont pas incompatibles : mais les paroles ne ſont pas choſe qui merite d'y employer trop de temps. Toute l'obſeruation en ce fait, c'eſt de dire ce que nous penſons. & de penſer ce que nous diſons. Quand à voir vn homme & à l'ouïr, vous trouuerez que c'eſt luy méme, il a fait ce qu'il doit faire : on ne luy peut rien imputer. Il n'eſt point queſtion quel il eſt, ny combien il eſt grand perſonnage: l'importãce eſt qu'il ſoit touſiours vn.

I. Cherchons du fruit aux paroles, & ne nous arreſtons pas à la beauté. Ce n'eſt pas que s'il s'en trouue quelqu'vn, qui d'acquiſition ou de nature ait vn flux de bou-

che si grand, que le bien dire ne luy couste rien, ie ne trouue bon qu'en vn beau suiet il employe de belles paroles, pourueu qu'il se propose plustost l'vtilité de ceux qui l'escoutent, que la vanité de sa reputation, les autres sciences appartiennent du tout à l'esprit: ceste-cy consiste purement aux affaires de l'ame. Vn malade ne cherche point vn medecin bien parlant: mais bien guerissant. Que s'il se rencontre que celuy qui sçait bien guerir sçache aussi biẽ parler & en beaux termes discourir de l'estat & des remedes de sa maladie, il le prendra, mais sans se resiouïr autrement d'auoir vn medecin qui discourt bien: Car c'est ny plus ny moins, que si vn pilote bien suffisant, & bien habile de son mestier estoit loüé pour estre beau fils. A quelle fin me chatoüillez vous les oreilles? Que voulez-vous dire auecque vos plaisanteries? Il est question d'autre chose que de chansons. Parlons du cauthere que vous me voulez appliquer, de la iambe qu'il faut que l'on me couppe, de la diette que vous estes d'auis que ie face; C'est pour cela que ie vous ay enuoyé querir. Mon mal est fascheux: il est enraciné de longue main: donnez y ordre vous auez de la besongne autant qu'vn Medecin en temps de peste? Et cependant, vous vous amusez à des paroles. Vous auez bien loisir de vous reposer, si vous en sça-

uez assez. Voulez-vous sçauoir quand vous aurez congé de parler tout à vostre aise ? Ce sera quand ce que vous aurez apris vous sera tellement graué dans l'ame, qu'il ne s'en pourra iamais effacer ; & que vous serez capable d'en faire voir les experiences : Car en la Philosophie ce n'est pas comme aux autres sciences, Il est question d'autre chose que de sçauoir par cœur il faut que la suffisance soit tesmoignée par des effets. La Beatitude n'est pas au sçauoir : elle est au faire. Et quoy donc ? faut-il estre, ou tout, ou rien ? N'y a-il point quelques degrez au dessous où l'on se puisse arrester ? Est-ce vn precipice que le chemin de la Sagesse ? Non pas à mon aduis. Car encore que celuy qui a quelque commencement, soit tenu au nombre des fols. Si est-ce qu'il en est desia bien esloigné.

II. Entre ceux mesmes qui sçauent quelque chose, il y en a bien de plus auancez les vns que les autres. Quelques-vns en font de trois sortes. Les premiers, sont ceux qui ne sont pas encore arriuez à la Sagesse, mais sont logez aux faux-bourgs : ce qui est pres, n'est point dedans. Demandez-vous qui ils sont ? Ceux qui n'ont desia plus de passions, ny de vices, qui ont apris ce qu'il faut sçauoir, mais faute d'experience ne sont pas bien asseurez, & ne se seruent pas de ce qu'ils ont. Cependant ils sont

en lieu de ſauueté : ils ne peuuent plus ny choir ny reculer. Mais il ne leur eſt pas aduis qu'ils ſoient en ſi bon eſtat, & comme ie penſe vous auoir eſcrit en quelqu'vne de mes lettres, ils ne ſçauent pas qu'ils ſçauent. Ils poſſedent deſia leur bien, mais ils ne s'en ſient pas. Il y en a qui les tiennent bien gueris des maladies de l'eſprit, mais non des affections, & qu'ils peuuent encore gliſſer, pource que nul ne ſe peut dire hors du vice, que celuy qui eſt du tout ſage. I'ay deſia dit bien ſouuent la difference des maladies & des affections de l'eſprit : mais ie les vous veux encore ramenteuoir. Les maladies ſont vices inueterez & endurcis, comme ſont l'Auarice & l'Ambition trop grande, quand auecque le temps elles ont pris tant de pouuoir ſur vn homme, qu'elles ſemblent inſeparables d'auecque luy. Pour dire en vn mot, la maladie eſt vn iugement qui s'opiniaſtre aux intentions vicieuſes ; & leur fait deſirer ſãs meſure des choſes qu'il ne faut deſirer que moyennement. Ou bien, diſons, ſi vous l'aymez mieux, que c'eſt vne trop ardente conuoitiſe des choſes qui ne ſont que moyennement deſirables, ou qui ne le ſont du tout point : ou bien, eſtimer beaucoup des choſes qui ne ſont pas beaucoup eſtimables, ou qui ſont du tout contemptibles. Les affections ſont agitations

de l'ame, vicieuses, subites & violentes, qui negligées forment par leur continuation la maladie. Comme vne defluxion, qui n'est pas encore ordinaire, fait la toux au commencement, & à la fin par assiduité faite incurable, vlcere le poumon; ainsi ceux de qui nous parlons sont hors des maladies, & presque parfaits; mais il leur demeure encore quelque ressentiment des affections. Les autres qui viennent apres, sont ceux qui ont despoüillé les plus grands maux de l'esprit, & les affections, mais en sorte qu'ils sont encore mal asseurez de ce qu'ils possedent, parce qu'ils peuuent retomber. Les troisiesmes sont bien hors de beaucoup de vices, & de bien grands, mais il leur en est encore demeuré. L'vn n'est plus gesné d'Auarice: mais il se met encore en Colere: l'autre ne court plus apres les femmes; mais il est encor'ambitieux: l'autre ne desire plus, mais il apprehende encore, & en l'apprehension mesme il resiste courageusement à quelque chose, mais les autres le font reculer. Il mesprise la mort, mais il craint la douleur. Arrestons nous vn peu sur ces derniers: nous ne serons pas mal, s'ils nous reçoiuent en leur compagnie: pour estre des seconds, il faut auoir vne bonne inclination naturelle, & se bande l'esprit auec vn effort qui ne se discontinuë point. Mais quoy qu'il en soit, ce troisiesme rang a quelque

merite. Pensez combien tous les iours vous voyez de meschancetez : considerez qu'il n'y a crime si detestable, qui n'ait son exemple, quel auancement prend le vice, d'vn iour à l'autre, quelles meschancetez se commettent en public, comme en priué. Vous trouuerez que nos affaires n'iront point mal, si nous ne sommes point des plus meschants : vous me direz que vous ne voulez pas faire si peu de chemin, & que vous voulez gaigner iusqu'au premier rang ; Ie le voudrois bien comme vous : mais c'est chose qu'il y a plus de suiet de desirer, que d'apparence de se promettre. Nous auons esté preoccupez : nous voulons aller à la Vertu, & sommes engagez parmi les vices : Ie suis honteux de l'auoüer.

III. La vertu nous occupe, quand nous n'auons autre chose à faire : mais si nous pouuons quelque iour nous desuelopper de ces maux, où nous sommes attachez, quelle recompence estimez-vous qui nous attende ? il n'y aura plus de Cupidité qui nous pousse, plus de Crainte qui nous arreste, plus de frayeur qui nous agite, plus de volupté qui nous corrompe. Nous sçaurons que la mort n'est point mauuaise, que les Dieux ne le sont point ; & par consequent leur crainte ne nous donnera plus d'alarmes. Celuy qui fait mal est aussi foible que celuy qui le reçoit. Si nous pouuons vne

fois nous tirer de ceste ordure, nous sommés asseurez de la possession des choses du monde, les meilleures & les plus vtiles ; de la tranquillité d'esprit, & d'vne liberté degagee de toutes ces fausses opiniõs qui ont accoustumé de la brouïller: Me demandez-vous que c'est? Ne craindre ny les hommes, ny les Dieux : n'auoir point de volontez sales : borner ses desirs aux choses mediocres ; & ne se ranger à la puissance d'autre que de soy-mesme. Quiconque est à soy, peut dire qu'il possede le plus precieux & le plus inestimable bien qui soit au monde.

EPISTRE LXXVI.

ARGVMENT.

I. Vieillir en l'Escolle de la Sagesse.
II. Il blame ceux qui võt à la Comedie.
III. Les biens de Fortune nous arriuent sans y penser ; mais la Sagesse ne vient point sans trauail.
IV. La Raison, qui n'est autre chose que la Vertu, ou l'Honneste, est le propre bien de l'homme.

VOus me declarez que ie n'ay plus d'amy, si ie ne vous rends conte de ce que ie fais iournellement. Voyez de quelle pri-

uauté ie veux proceder auec vous, ie vous veux informer de mes affaires iusques à ceste particularité, qu'il y a cinq iours que ie vay à l'escole, & que depuis huict iours i'escoute disputer vn Philosophe. Vous me direz que i'en suis d'âge: mais pourquoy-nõ? Quelle folie plus grande sçaurions-nous faire, que de ne vouloir point apprendre, pource que nous auõs esté long temps sans auoir appris? Aquoy voulez vous donc que ie m'occupe? Que ie monte à cheual, & que ie face le ieune hõme? S'il n'y a riẽ qui face plus de honte à ma vieillesse que cela, ie ne suis point mal. C'est vne Escole où les hommes font bien d'aller, en quelque âge qu'ils soient.

I. Il y faut enuieillir, & y courir aussi viste que si nous auions encore nos iambes de ieunesse. Quelque vieil que ie sois, ie ne laisseray point d'aller au Theatre: ie me feray porter au Cirque, il ne s'y fera combat de Gladiateur que ie ne voye; Et ie pẽseray me faire tort d'aller ouïr vn Philosophe? Tant que nous ignorõs il faut apprẽdre, ou pour dire encore mieux, tãdis que nous viuons. Et n'y a Sciẽce où cela se doiue plustost pratiquer qu'ẽ ceste-cy. Tant que vous viuez, il faut apprendre comme il faut viure; Et toutesfois en l'Escolle mesme où ie vay pour apprẽdre, il y a moyẽ d'apprẽdre quelque chose de moy. Si ie n'enseigne autre chose, pour le moins ienseigne qu'vn

homme pour estre vieil ne doit point laisser d'estudier. Au demeurant, ie ne vay iamais en ceste Escole, que la folie des hommes ne me face honte.

II. Vous sçauez que pour aller chez Metronate, il faut passer par dessus le Theatre des Napolitains : il est si plain de monde, qu'il n'y a moyen de s'y tourner ; Et si vous me demandez ce qu'ils y font ils escoutent des ioüeurs de cornemuse, & disent leur aduis de celuy qui leur semble le meilleur. Il y a là aussi vn ioüeur de flûtes Grec, & vn Trompette, qui ont vne presse infinie. Et en vn lieu où l'on monstre à se faire homme de bien, c'est vne solitude plustost qu'autre chose. Si quelques-vns y vont, il semble que ce soit faute d'occupation ; on les appelle des niais & des gents qui ne sont bons à rien. Or ie prens bien en gré d'estre mocqué de ceste façon. Il faut laisser parler les ignorans, & mespriser leur mespris ; quand il est question de se faire vertueux. Continuez, Lucilius, & vous dépeschez, afin que comme moy, vous ne soyez contraint d'aller à l'Ecole, quand vous serez vieil. Toutesfois vous auez encor vne occasion de vous haster, qui vous y oblige d'auantage ; c'est que vous entreprenez vne chose, qu'à grand peine pourrez vous sçauoir parfaitement, quelque longue vieillesse que vous ayez ; vous n'y pouuez pro-

fiter qu'autant que vous y trauaillerez.

III. Nul ne se fait sage par accident. Les biens, les honneurs, les estats, sont choses que la Fortune donne quand il luy plaist, sans qu'on s'en couche plus tard, ny leue plus matin: mais pour estre vertueux, il faut trauailler à bon escient. Il est vray qu'il n'y a pas occasion de plaindre sa peine en vne chose, où tout ce qu'il y a de bien au monde ne vaut pas la recompẽce. Car il n'y a point d'autre Bien que ce qui est honneste: les choses que nous aymons pour la vanité, ne sont point biens veritables: la possession n'en est iamais asseurée. Mais puis que sur ce point ie ne vous ay pas contenté par ma precedente, & qu'il vous semble que i'ay plustost loüé qu'éprouué ceste proposition: ie me remettray sur le mesme discours, & en peu de paroles comprendray ce que i'en ay dit.

IV. Toutes choses ont en elles quelque bien particulier, pour lequel elles sont estimées. On louë vne vigne, pour estre de bon rapport; vn vin pour auoir le goust bon; vn cerf, pour estre viste; vne beste de chemin, pour auoir l'eschine ferme. On fait cas d'vn chien, s'il a bon nez pour quester, bonnes iambes pour suiure la beste, & bon cœur pour l'attaquer. Pour iuger qui est le bien d'vne chose, il faut regarder à quoy elle est née, & pourquoy on en fait cas.

Qu'est-ce qui est le meilleur en l'homme? La Raison. Car par elle il s'esloigne des autres animaux, & s'approche des Dieux. Il s'ensuit donc que la Raison est le propre bien de l'homme: ses autres qualitez luy sont communes auecque les bestes. Est-il fort, aussi sont les lyons: est-il beau, aussi sont les paons: est-il viste, aussi sont les cheuaux. Ie pourray bien dire qu'ils le passēt, mais il me suffit d'auoir dit, qu'ils l'egalēt. Ie ne cherche point ce qu'il a de plus grād, mais ce qu'il a qui se puisse dire sien. Il a vn corps, aussi ont les arbres: il a mouuement de luy mesme, aussi ont les vers: il a vne voix, les chiens en ont bien plus claire: les aigles, vne bien plus aigüe, les taureaux vne bien plus forte, & les rossignols vne bien plus douce & bien plus souple à toute sorte de tons. Qu'est-ce que l'homme a qui luy soit propre? La Raison, en la consommation de laquelle consiste aussi la consommation de sa felicité. Si donc comme vne chose est arriuee à la perfection de ce qui est proprement son bien, elle se peut dire loüable, & paruenuë au but que Nature s'est proposee en la faisant; parce que la Raison est le bien de l'homme, il est loüable quand il l'a conduite à sa perfection. Ceste Raison parfaite est ce que i'appelle quelquefois Vertu, & quelquefois ce qui est Honneste. Il n'y a donc autre

bien en l'homme, que le bien qui est propre à l'homme seul : Car à ceste heure, il n'est pas question de ce qui est bien, mais de ce qui est le bien de l'homme. Si l'homme n'a point d'autre Bien que la Raison, & si c'est sa gloire de l'auoir, & sa honte de ne l'auoir point; il s'ensuit que la Raison est son seul & propre Bien. Vous ne doutez pas que ce ne soit son Bien : mais vous n'estes pas bien asseuré qu'il n'en ait point d'autre: si vous voyez vn homme vicieux, qui soit bien sain, bien riche, bien suiuy, bien noble, & quelques autres qualitez qu'il ait, vous direz que c'est vn homme qui ne vaut rien. Au contraire, qu'il soit le premier de sa race, & n'ait pas le liard en sa bourse, ny pas vn valet apres luy, mais que despourueu de toutes choses il soit pourueu de preud'hommie, ie pense que vous ne laisserez pas de l'auoir en bonne opinion. L'homme n'a donc autre bien qu'vn seul : l'ayãt, quelque autre chose qu'il n'ait point, il est estimable. Ne l'ayant point, quoy qu'il ait, il ne merite point qu'on en face cas. Il faut iuger des hommes comme des choses. On ne dit point qu'vn vaisseau soit bon, pour estre peint de riches couleurs, pour auoir l'esperon d'or ou d'argent, & la poupe marquetée d'yuoire, ny pour auoir vne charge qui se compare du prix aux richesses d'vn Roy, mais pour estre fort, ferme, bien ioint, bon à la voille, &

bien aisé à gouuerner. Vous ne dittes point qu'vne espée soit bonne, qui a des gardes dorées, & vn fourreau couuert de pierrerie: mais qui tranche & perce si bien, qu'il n'y a iacque de maille assez fort pour l'arrester. On ne s'informe point comme vne regle est belle, mais comme elle est droicte. Toutes choses ont du merite, selon qu'elles font bien à l'vsage, par lequel nous les auons. Il n'importe donc point à vn homme, combien il laboure d'arpens de terre, combien il a de rente constituées, comme sa basse court est fournie de peuple, combien le lit où il couche est magnifique, & combien est fin le cristal où il boit, mais comme il est homme de bien. Or il est homme de bien, si sa raison droite & non confuse se conforme à la volonté de Nature. C'est ce qui s'appelle Vertu: c'est ce qui est honneste, & le Bien vnique de l'homme. Car puis que c'est la Raison seule qui rend l'homme parfait, c'est elle seule aussi qui par sa perfection le rend heureux: Or cela seul est le bien de l'homme, qui seul est cause de sa felicité. Ce que nous disons de la Vertu, nous le disons aussi de ses ouurages. Mais pource qu'il n'est point de Bien sans elle, c'est pourquoy nous faisons ceste maxime si generale, qu'il n'est point d'autre bien que la Vertu. Si tout le bien de l'homme est en l'esprit, il ne faut point douter que ce qui le

fortifie, qui le rehausse, & qui le dilate ne se puisse appeller bien. Or il n'y a rien qui fortifie, qui rehausse, & qui dilate l'esprit, que la Vertu. Car toutes ces choses pour qui nous sommes si passionnez, ne font que le rauailer & l'affoiblir? Et si quelquefois il semble qu'elles le releuent, elles le bouffissent, & l'amusent apres des vanitez. L'esprit n'a donc point d'autre Bien que ce qui le fait meilleur. La consideration de ce qui est honneste, ou deshonneste, est la regle de toutes les actions de nostre vie: c'est là dessus que nous nous resoluons à faire vne chose, ou ne la faire pas. Quand vn homme de bien iugera qu'vne chose se doit faire, quelque trauail, quelque dommage, & quelque peril qu'il y voye, il ne s'en diuertira point. Comme au contraire, quelque vtilité, quelques delices, & quelques grandeurs qu'on luy propose, il ne s'accordera iamais à rien faire qui soit mal à propos. Il n'y aura point de menasses qui luy rompent vne bonne entreprise, ny point de promesses qui luy en persuadent vne meschante. Si donc en toutes ses actions il a tousiours les yeux sur ce qui est honneste & deshonneste, pour suiure l'vn, & fuir l'autre, il faut qu'il n'y ait point de bien que la Vertu, ny point de mal que le vice. Si la Vertu n'est point alterable par la corruption, si tousiours elle demeure en vn estat, il

n'y a point d'autre Biẽ qu'elle, & ne se peut plus faire qu'elle soit autre chose que Bien. La Sagesse est exempte de tout changemẽt. La Sagesse ne se perd iamais, & iamais de la Sagesse on ne reuient à la Folie. Ie vous ay dit, s'il vous en souuiẽt qu'il c'est trouué des hommes qui seulemẽt par vn transport incõsideré ont foulé aux pieds tout ce qui se fait cõmunément craindre & desirer. L'vn a rosti sa main dans les flames: L'autre pour les douleurs de la torture n'a point cessé de rire. Vn autre a veu mourir ses enfans, & n'en a pas mouillé ses yeux; vn autre sans apprehension s'est allé precipiter à la mort. Il se voit assez d'exemples d'Amour, de Colere, & d'Auarice, où les hommes, pour se contẽter, ne trouuent rien qui les puisse arrester. Que si vne opiniastreté seulement, piquée de ie ne sçay quel esguillon, a ceste puissance; que sera-ce de la Vertu, qui non forte par interualles, ny hardie par caprices, mais tousiours égale à soy-méme, n'a point d'autre gloire que de s'employer aux occasions, où son assistãce nous fait besoin? Cõcluons donc que les choses quelques fois mesprisées par les indiscrets, & tousiours par les Sages, sont indifferẽtes, & qu'il n'y a point d'autre bien que la Vertu; qui braue & desdaigneuse au dessus de la Fortune, se trouble aussi peu de sa haine, comme elle se resiouyt de sa faueur. Si vous vous laissez vne fois persuader qu'il y ait quelqu'autre

bien que ce qui eſt honneſte, il ne faut plus parler de Vertu. Ce ſont choſes incompatibles, d'eſtre vertueux, & de ietter les yeux ſur quelque choſe d'exterieur. Cela repugne à la Raiſon, d'où les Vertus procedent, & à la Verité, qui s'accompagne touſiours de la Raiſon. Or toute opinion eſt fauſſe, qui repugne à la verité. Vous ne pouuez nier qu'vn homme de bien ne reuere les Dieux, & ne les ſerue. Il faut donc que quoy qui luy arriue, il le ſupporte patiemment, & conſiderer que les loix, ſous leſquelles tout l'Vniuers marche, l'ont ordonné de ceſte façon. Par ce moyen il ne peut auoir autre bien que ce qui eſt honneſte: car en cela conſiſte la reſolution d'obeïr aux Dieux, de ne s'eſmouuoir point aux choſes inopinées, de ſe contenter en ſa condition, de vouloir ce que le Deſtin veut, & de faire ce qu'il commande, ſans murmurer. S'il y a quelqu'autre bien que ce qui eſt Honneſte, nous ne ſerons iamais ſaouls ny de la vie, ny des prouiſions qu'il faut pour la vie, & par conſequent nous nous chargerons d'vn faix inſupportable, & de trauaux qui en vne beſogne infinie ne pourront iamais trouuer de fin. Il n'y a dõc point de Bien que ce qui eſt honneſte, car il eſt meſuré. Ie vous ay dit que ſi ce ſont biẽs que l'argent, les Eſtats, & autres telles denrées, nous qui en auons, sõmes plus heureux

que les Dieux qui n'en ont point. A ceste heure ie vous dy de plus, que s'il est vray que les ames ne meurent point quand & le corps, il faut penser que leur condition, en cette seconde vie, sera meilleure qu'en ceste-cy. Or si c'estoient biens que ces choses qui nous seruent par le ministere du corps, il faudroit croire qu'il seroit pire & s'ensuiuroit qu'elles seroient plus contentes d'estres captiuées & reserrées, que libres & eslargies au de là de toutes bornes, qui seroit vne manifeste absurdité. I'auois dit aussi, que si c'estoient biens que ces choses qui nous sont communes auecque les bestes les bestes auroient vne beatitude comme nous; ce qui ne se peut faire en façon du monde. Il n'y a rien qu'il ne faille souffrir pour ce qui est honneste: ce qu'il ne faudroit pas faire, s'il y auoit quelqu'autre Bien que la Vertu. Bien que i'eusse desia fait ces discours plus au long en ma precedente; ie n'ay pas voulu laisser de repasser par dessus, & en dire quelque chose en ceste-cy. Mais le vray moyen de vous faire trouuer ceste opinion veritable, c'est de vous sonder vous-mesme, & vous demander, si en cas que vostre pays, & tout ce que vous auez de parents & d'amis fussent destinez à quelque ruyne, & n'en peussent eschapper autrement que par vostre mort; vous auriez du courage assez pour leur donner vostre

vie,

vie, & non seulement auecque patience, mais volontairement vous perdre pour les sauuer. Si vous pensez que vous le pouuez faire, vous auoüez qu'il n'y a point d'autre Bien que la Vertu, puis que vous laissez toutes choses pour en iouyr. Voyez cbōien elle a de pouuoir. Vous mourrez pour la Republique, si ce n'est presentement, ce sera quand il en sera besoin. Il ne faut gueres de temps à vne belle action, pour dōner beaucoup de ioye; Et combien qu'apres que la mort nous a priuez du sentiment des choses mondaines, il semble que nous n'auons plus de part en la gloire que nous auons meritee en nostre vie, si est-ce que nous ne pouuons sans quelque plaisir, nous representer l'estat où nous auons mis les choses par nostre vertu. Quand vn homme d'honneur, & qui a du courage, se remet deuant les yeux, que s'il meurt il ressuscitera à sa patrie, qu'vne infinité de vies serōt sauuees par la perte de la sienne, & que par vn coup seul il rompra les fers de tout vn peuple; il ne faut point douter que de ceste imagination seule il ne tire du fruit assez, pour se resoudre au peril où l'occasiō le sollicite de se ietter, quand mesme l'entreprise seroit telle, qu'il se faudroit assurer de mourir en l'execution, & n'auoir point le plaisir d'en voir le succez. Il a dequoy se contēter, puis qu'il a fait ce que le deuoir & la pieté luy com-

mandoient. Alleguez luy tout ce que vous penserez qui l'en puisse diuertir : dittes luy qu'on ne se souuiendra pas de ce qu'il aura fait à deux iours de là ; Qu'il obligera des personnes qui ne luy en sçauront point de gré; Il vous fera responce, Que ce sont considerations qui ne le touchent point, Qu'il ne regarde qu'à son action, & que pource qu'il sçait qu'elle est honneste, en quelque fascheux lieu qu'elle l'appelle, & par quelques espines qu'elle le conduise, il est resolu de la suiure, iusques à ce qu'il ait fait ce qu'il a deliberé. C'est donc à dire, qu'il n'y a point d'autre Bien que ce qui est Hõneste, puis que non seulement vn esprit desia parfait en Sagesse, mais tout autre, qui aura quelque chose de genereux, est capable d'auoir ce ressentiment. Tous autres biens sont choses de peu de merite, & ne sont que passer d'vne main a l'autre. ce qui fait qu'en quelque quantité que la Fortune les donne, ils ne sont iamais possedez qu'auec inquietude, sont insupportables à leurs maistres, & les accablent à la fin. La Felicité de ceux cy, que vous voyez couuerts de clinquant, est comme celles de ceux qui trauestis en vne Comedie representent le personnage de quelque Roy. Tant que le ieu dure, ils ne paroissent que le Sceptre à la main, & en vn equipage que le peuple regarde auec admiration, & puis comme c'est fait, ils repren-

nent leurs chiffes, & redeuiennent faquins & belistres comme auparauant. Les richesses & les Estats peuuẽt bien hausser vn hõme, mais non pas le faire grand. Pourquoy donc auons nous cette opinion? Pource que nous mesurons la base auecque la statuë. Qu'vn nain monte sur la plus haute montaigne des Alpes, il sera tousiours petit, & vn Colosse tousiours grand, quand il seroit au fonds d'vn puits. Ce qui nous abuse, c'est que nous ne pesons pas l'homme seul: nous mettons son bagage en la balance auecque luy. Voulez-vous bien iuger le prix d'vn homme? Regardez le tout nud: faites luy quitter son reuenu, ses estats & toutes ces bagatelles que la Fortune luy a baillées pour le desguiser: faites luy méme despouiller le corps, & luy regardez l'esprit: voyez comme il est fait, comme il est grand, & si ceste grandeur est sienne, ou mendiée, si vo⁹ trouuez que les espées nuës ne l'esblouïssent point, & qu'il soit aussi prest de rendre l'ame par la gorge que par la bouche, dites qu'il est heureux. Si quand la rigueur de la Fortune, ou la tyrannie de quelque grand le menaceroit, ou de prison, ou de bannissement, ou de quelqu'vne de ces autres vanitez que l'esprit n'imagine qu'auecque frayeur, il demeure ferme en son assiette, & dit,

Vierge cela n'est rien: tu ne m'as annoncé
Ny trauaux ny combats, où ie n'eusse pensé.

Vous m'en menacez à cest'-heure, & moy ie m'en suis tousiours menacé. Ie sçay bien que ie suis homme, & qu'en ceste qualité ie me doy preparer à tout ce qu'vn homme peut souffrir. Vn coup preueu ne sçauroit faire gueres de mal. Les mal-aduisez, & ceux qui se fient à la Fortune, trouuent toutes choses inopinees. La plus grande partie de leur mal est la nouueauté: ce qui se voit, en ce que de tout ce qu'ils trouuent si difficile, il n'y a rien qui ne leur deuienne aisé par la continuation de l'endurer. Le Sage n'attend point la presence des maux: il s'y accoustume deuant qu'ils viennent, & par mediter, arriue à ceste patience que les autres n'acquierent que par souffrir. Nous oyons quelquefois dire à des ignorans, Sçauois-ie bien que cela me deust auenir? Le Sage estime tout possible, & quoy qui se face, il peut tousiours dire qu'il le sçauoit bien.



EPISTRE LXXVII.

ARGVMENT.

I. La vie de l'homme de bien est accõplie, en quelque tẽps qu'il meure.

II. La necessité de mourir doit oster l'apprehension de la mort.

III. *Il n'y a point de plaisir au monde, que l'homme doiue regretter en mourant.*

AVjourd'huy tout d'vn coup nous auõs veu paroistre les barques d'Alexãdrie, qu'on enuoye ordinairement deuant, pour auertir que la flotte vient. Ils les appellent *les Messageres.* La campagne est tousiours bien aise de leur venuë : il ne demeure pas vn homme de Pouzzol en la maison : tout le monde se rend sur le port ; & quelque trouppe de vaisseaux qu'il y ait, celles d'Alexandrie, à la façon de leurs voiles sont tousiours recognuës parmy les autres. Car il n'y a qu'elles qui entrẽt auecque le bourset : les autres ne le mettent qu'en pleine mer, parce qu'il n'y a rien qui face aller vn vaisseau si roide que le haut de la voile : il est pl⁹ pressé par là, que par nulle autre part. C'est pourquoy quand il y a trop de vent, on baisse l'antenne, parce qu'il ne donne pas si fort quand il donne par bas, aussi-tost qu'elles ont inuesty les Isles de Capris, & doublé ce Cap où

Pallas du haut d'vn roc voit escumer les ondes.

On ne laisse qu'vne voile à toutes les autres; Le bourset demeure à celles d'Alexandrie pour les faire reconnoistre. En ceste foulle de peuple qui couroit à la riue, ie fus bien-aise d'auoir de mauuaises iãbes, parce que

sans cela i'eusse monstré mon impatience comme les autres, & fusse couru, pour sçauoir en quel estat estoient mes affaires & quelles nouuelles ces vaisseaux m'en apportoient. Il y a long-temps que ie ne puis plus ny perdre ny gaigner. C'est vne opiniõ que ie deurois auoir, quand bien ie ne serois pas vieil. Mais à cette heure auecque bien plus de suiet, pource que ie ne sçaurois auoir si peu, que ie n'ẽ aye plus qu'il ne m'en faut pour gaigner iusqu'au logis: Et principalement estant en vn chemin, que ie me passerois bien aisement d'acheuer.

I. Vn voyage est imparfait, iusqu'à ce que vous soyez où vous vous estes proposé d'aller: mais en quelque lieu que la vie s'arreste elle est parfaite, si elle est vertueuse. Finissez la quand vous voudrez: Si vous la finissez bien, vous pouuez dire que vous n'en auez rien perdu. Quelquefois des occasions qui ne sont pas bien grandes, nous conuient à partir courageusement: car aussi bien ce qui nous retient n'est pas grand chose. Tullius Marcellinus, que vous connoissiez bien ieune homme, fort discret, & qui fust vieil de bonne heure, se trouuant saisi d'vne maladie, non incurable, mais longue & fascheuse, pour vne infinité de choses qu'elle luy commãdoit ou deffendoit, prit opinion de se faire mourir, & appella plusieurs de ses amis pour les ouyr là dessus. L'vn qui

estoit vn peu poltron, luy donnoit le conseil qu'il auroit pris pour soy : l'autre qui le voulut flater luy proposoit ce qu'il pensoit luy deuoir estre plus agreable. Vn Stoïque de nos amis, homme d'honneur, & pour le loüer en termes qui soient dignes de luy, plein de valeur & de courage, luy donna, ce me semble, le meilleur aduis de tous. Voicy ce qu'il luy dit. Marcellinus mon ami, ne vous tourmentez pas, comme s'il estoit question de quelque chose de consequence. La vie est vn peu de chose: vos esclaues l'ont, & les moindres animaux qui soient sur la terre. L'importance est de mourir honnestement, iudicieusement, & courageusement: Representez vous cõbien il y a que vous ne faites qu'vne mesme chose, manger, dormir & passer le temps auecque des femmes: car c'est tout ce que nous faisons en ce monde. La volonté de mourir ne viẽt pas tousiours de preuoyance, de resolution, ou de misere: quelquefois vn simple degoust nous la donne. Marcellinus n'auoit point besoin d'estre presché: mais il luy falloit de l'aide: ses seruiteurs ne luy vouloiẽt pas obeyr. Cét honneste homme premierement les asseura, qu'il n'auoient point de suiet de craindre, & que tout le danger des domestiques estoit quand il n'estoit pas bien certain que le maistre eust eu la volõté de mourir, & qu'autremẽt c'estoit aussi mal fait de l'empescher

que de le tuër. Cela fait, il aduertit Marcellinus. Comme quand nous auons soupé nous baillons nos restes à ceux qui nous ont seruis à table, la raison & l'humanité veulent qu'au partir de la vie nous donniõs quelque chose à ceux qui en ont esté les ministres. Aussi-tost Marcellinus, qui estoit facile, & ne donnoit rien de si bon cœur que le sien, distribuoit quelque peu d'argent à ses seruiteurs, & les consoloit de l'ennuy qu'ils auoiẽt de sa resolution. Il ne luy faut espée, ny dague: seulement il demeura trois iours sans manger; Et auec ceste abstinence, de fois à autre s'estuuãt dans vne cuue qu'il auoit fait porter exprés en sa chambre, vint tout bellement à defaillir, non à ce qu'il disoit, sans quelque sentimẽt de plaisir, cõme il auient quãd il se fait vne douce dissolution, telles que peuuent auoir espreuué ceux qui se sont quelquefois esuanouïs: ie n'ay point esté marry que l'occasion se soit offerte de vous faire ce conte, pour le plaisir que ie sçay que vous aurez d'entendre qu'vn de vos amis soit mort si doucemẽt. Car encor' qu'il se soit fait mourir, ç'a esté si à son aise, qu'il semble qu'il se soit trompé luy-mesme, & qu'il se soit desrobé de la vie sans y pẽser: Et puis ce conte mesme n'est pas si hors de propos, qu'il n'y ait moyẽ d'en faire quelque profit. Il se presente bien souuẽt des necessitez, où nous

sommes conuiez de suiure cét exẽple. Nous auons bien suiet de vouloir mourir, que nous ne le voulons pas faire; Et quãd nous mourons mesme, ce n'est qu'à regret.

II. L'hõme du monde qui sçait le moins, sçait bien qu'il luy faudra mourir quelque iour: mais quand il en est sur le point, il recule, il trẽble, il pleure. Ne diriez-vous pas qu'vn homme n'auroit ny sens, ny iugement, qui se tourmenteroit de ce qu'il n'estoit point au monde il y a mille ans? Aussi peu en a celuy qui se tourmẽte, pource qu'à mille ans d'icy, il n'y sera point. Vous ne serez point: vous n'auez point esté, c'est vne mesme chose. Ce sont deux temps où nous n'auons point de part. Le poinct où vous estes, est vostre siecle: Faites ce que vous pourrez pour l'estendre, de combien le pensez-vous allonger? que pleurez-vous? que demandez-vous? tout ce que vous faites n'est que temps perdu.

Les Destins pour prier ne se flechissent point.

Ils sont fermes & fixes. Vne eternelle necessité les conduit. Vous irez où toutes choses vont, le trouuez-vous estrange? Vous estes né sous ceste cõdition; vos pere, mere, grãds peres, grands meres, & generalement tous ceux qui sont venus au monde premier que vous y sont passez: tous ceux qui viendront au monde apres vous, y passerõt. Vne entre-suite inuariable attache & tire toutes

choses. Combien pensez-vous qu'il mourra de peuple apres vous? Combien auecque vous ? Si vous en voyez mourir beaucoup d'autres quand & vous, ie pense que vostre apprehension en seroit moindre. Vous auez donc occasion de vous asseurer: car vne infinité d'hommes & d'animaux, qui d'vne façon, qui de l'autre, meurent en ceste mesme heure que vous mourrez. Et au demeurant estes-vous si mal-aduisé de ne penser iamais arriuer en vn lieu, pour lequel vous ne cessez de cheminer? Il n'y a si long chemin qui n'ayt vn bout: vous vous abusez, si vous pensez que ie vous aille chercher de grands personnages, pour vous en proposer les exemples; Ie vous veux alleguer des enfans. On conte d'vn ieune garçon de Lacedemone, aagé seulement de douze ou treize ans, qu'ayant esté fait prisonnier à la guerre, il crioit en son langage Dorique, Ie ne seruiray point, & par effect il monstra qu'il auoit dit vray. Car au premier commandement seruile & deshonneste qu'on luy fit, qui fut d'apporter vn pot de chambre, il se donna si grand coup de la teste contre vn mur qu'il se tua. Nous auons la liberté si pres de nous, & il est possible qu'il soit des Esclaues ? N'aymeriez vous pas mieux voir mourir vostre fils ieune, auec la gloire d'vn si bel acte, que viure tout vn siecle en faineant & en poltron? De-

quoy donc auez vous si grãd peur de mourir, puis qu'vn enfant mesmes a du courage assez pour s'y resoudre; Ne sçauez vous pas que si vous ne marchez, on vous trainera; faites que ce qui viendroit d'vn autre vienne de vous; ayés du courage autant qu'vn enfant, & dites que vous ne seruirez point.

III. Pauure homme que vous estes: vous seruez aux hommes, aux affaires, & à la vie; car qu'est-ce que la vie autre chose qu'vne seruitude, quand la resolution de pouuoir mourir ne l'accompagne point? Qu'attendez vous plus au monde? si les voluptez vous retiennent, vous les auez toutes essayées: il n'ẽ est point qui vous soit nouuelle. Vous estes si saoul de la plus friande que vous en auez mal au cœur. Vous sçauez bien quel goust ont le vin & la maluoisie. Quelle difference faites vous, qu'il vo' en passe cent ou mille brocs par la vessie? C'est vn sac. Vous auez mangé des huistres, & des mulets, vous n'ignorez point ce que c'est vostre luxe ne vo' a riẽ reserué de noueau pour les années aduenir? Et cependant ce sont les choses de qui vous vous separez auec tant de regret. Auez-vous quelque autre chose qu'il vous fasche de perdre? Sont-ce vos amis que vous auez peur de quitter? Est-ce vostre patrie? Tant s'en faut que cela soit, que ie ne crois pas que pour elle

vous voulussiez soupper vn quart d'heure plus tard. Si vous pouuiez esteindre le Soleil, vous le feriez. Car aussi, qu'auez-vous iamais fait qui soit digne de lumiere ? Dites la verité : ce n'est ny la cour ny le Palais, ny le mõde mesme qui vous fait desirer de viure. Il vous fasche de laisser la rotisserie, où vous n'auez rien laissé, Vous auez peur de la mort. Et cependant au milieu de vos plaisirs vous faites merueille de la despiter. Vous voulez viure? vous auez raison : car vo⁹ n'y cognoissez riẽ. Mais par vostre foy, pẽsez-vous que la vie que vous faites soit autre chose qu'vne mort? Vn iour que l'Empereur passoit par la ruë, comme vn certain prisonnier, à qui la barbe venoit iusques sur l'estomach, le prioit de le faire mourir, il lui respondit; Et quoy ? mon amy, pensez-vous estre en vie? Il en faut dire de méme à ceux-cy, qui seroient bien-heureux de mourir. Vous craignez la mort? Et quoy? estes-vous en vie ? Ouy, mais ie veux viure, parce que ie sers encore bien au monde. Ma vie est vtile à beaucoup de choses, c'est pourquoy ie la voudrois bien continuer. Ne sçauez vous pas que la mort est vne des choses qu'il faut que la vie face? Allez vous-en hardiment : ce que vous deuiez faire est fait : nos actiõs n'ont point de certain nombre que nous soyõs tenus de fournir : toute vie est assez lõgue. Si vous voulez regarder à la duree

du monde, celle mesme de Nestor seroit courte, & celle de Stalia, qui fit escrire sur sa tombe, qu'elle auoit vescu quatre vingts & dix-neuf ans. Voyez la vanité d'vne pauure vieille, qui cherche de la gloire au nombre de ses années. Qui pensez-vous qui l'eust peu supporter, si elle fust allee iusques à cent? Il est de la vie comme d'vne farce: il n'importe point de ioüer longtemps, mais de bien ioüer. Il ne peut chaloir où vous finissiez: finissez où bon vous semblera, pourueu que vous y faciez vne bonne fin.

EPISTRE LXXVIII.

ARGVMENT.

I. Les visites des amis resioüyssent les malades.

II. Mespriser la mort par le mespris des incommoditez de la vie.

III. Grande force de l'opinion.

IV. La resistance au mal est vne victoire. Il faut preferer les voluptez de l'esprit à celles du corps.

V. La vie des meschants est tousiours courte.

IE suis témoin de vos defluxions,& de ces fievres lentes que vous m'escriuez qui vous tormentent. Ce sont choses qui ne vont iamais gueres l'vne sans l'autre. Ie vous en plains dauantage,parce que ie sçay que c'est. Tandis que i'estois ieune, ie n'en faisois point de cas au cõmencement,parce que l'âge en supportoit plus aisement les incõmoditez,& se rebelloit contre les maladies.Mais en fin il me fallut rẽdre,& estre distillé moy-mesme, me voyant comme en chartre. I'ay eu beaucoup de fois l'espée à la main pour me tuër:mais i'auois vn si bon pere, que la peur de luy donner de l'ennuy me retenoit. Ie pensois qu'il me seroit plus aisé de me passer de la vie, qu'à luy de se passer de moi. Cela me fit resoudre de viure. Il faut quelquefois autant de courage, pour se vouloir conseruer la vie,comme pour se la vouloir oster. Les consolations que i'eus me seruent de medecines. Ce qui redresse l'ame porte quelquefois du profit au corps.

I. Ie vous diray ce que ce fut. Mes estudes me guerirent. La Philosophie me remit : ie luy doy la vie, & rien moins. Mes amis y contribuerent aussi beaucoup par leurs visites,& par la peine qu'ils prenoient de me réjoüir & veilloient auecque moy pour me faire passer le temps. Il n'y a chose, Lucilius, qui tant restaure vn malade que ceste assistance, ny qui luy rõpe tãt les imagina-

tions & la crainte de la mort. Il ne m'estoit pas aduis que ie m'en allasse du monde, les y laissant apres moy. Si ie ne viuois plus en leur compagnie, ie pensois que ie viurois en leur memoire: ie ne pẽsois pas perdre l'ame, mais la leur remettre. Ces impressions me dõnerent volõté de m'aider, & de me resoudre à la patience de toutes douleurs. Autrement, i'eusse esté bien miserable de perdre le courage de mourir, & ne l'auoir pas de viure. Prenez dõc mes remedes pour vous. Le medecin vous limitera cõbiẽ vous deuez marcher, quel doit estre vostre exercice. Il vo⁹ deffẽdra d'être sãs riẽ faire, parce qu'ordinairemẽt l'indisposition nous y cõuie. Il vous ordonnera, que vous lisiez haut, pour exercer vostre respiratiõ, de laquelle le passage est empesché; Que vous vous promeniez en bateau, pour donner vne molle agitation à vos parties interieures; Que vous mangiez de certaines viandes, & vous absteniez des autres. Il vous dira quand vous pourrez boire du vin, pour ne vous laisser tomber trop bas: & quand il le vous faudra quitter, de peur qu'il ne vous prouoque la toux.

II. Quant à moy, ie vous baillera[i] des remedes qui vo⁹ seruiront pour ceste maladie & pour toutes celles que vous aurez iamais: Mesprisez la mort. Quand nous nous sommes mis hors de ceste apprehension, tout le

reste ne sont que fleurs. Nous auons trois choses qui nous faschent principalement en nos maladies : Nous craignons de mourir : nous auons de la douleur, & sommes priuez de plaisir pour quelque temps. De la mort nous en auons assez parlé ; ie ne vous en diray qu'vn mot. C'est, que nous ayons peur de la Nature, & non de la maladie. Les maladies ont allongé la vie à beaucoup qui ne sont point morts, pource qu'on pensoit qu'ils se mouroient. Vous mourez, non pource que vous estes malade, mais pource que vous viuez. Guerissez-vous tant qu'il vous plairra: Vous n'en mourrez pas moins. Vous pouuez bien eschapper à l'indisposition, mais non pas à la mort. Venons à la seconde incommodité. La maladie a de grandes douleurs: Cela peut estre: mais les interualles donnent moyen de les supporter; L'extremité de la douleur en est la fin. Elle ne sçauroit estre bien grande & bien lõgue. Nature, pleine d'amour & d'affection en nostre endroit, a fait ceste regle que toute douleur est courte ou supportable: Les plus sensibles douleurs sont aux parties du corps les plus maigres. Quand le mal est aux nerfs, aux iointures, ou en quelque autre lieu, si pressé qu'il n'ait moyen de s'estendre : c'est là qu'il nous traite cruellement. Mais en recompense, ce sont parties qui s'estourdissent bien-tost, &

par la douleur mesme se font insensibles à la douleur, soit que les esprits par l'empeschement de leur course,reçoiuent de l'alteration, & perdent ceste force qui nous donne le sentiment , soit que l'humeur corrompuë ne trouuant plus où se rendre , elle mesme se destruise, & oste la faculté de sentir à ce qu'elle a rempli de sa trop grande quantité. C'est de ceste façon que se passent les gouttes, & les douleurs de vertebres & de nerfs, quand elles ont hebetté la partie malade, à force de la tourmenter. Ce commencement que fait le mal en se formant, est ce qui donne de la peine : comme on l'a senty quelque temps ,sa vehemence se diminuë : & à la fin il se termine par vn engourdissement. De là vient que les douleurs des dents, des yeux, & des oreilles, & mesmes celles de la teste sont plus aigües que mille autres , parce qu'elles sont en des parties où elles n'ont pas beaucoup d'espace : mais tant plus elles sont violentes, elles s'amortissent aussi plustost. C'est donc la consolation d'vne douleur extreme , que si vous la sentez trop, vous cesserez bien-tost de la sentir. Ce qui chagrine le plus les ignorans en leurs indispositions,c'est qu'ils n'ont pas acoustumé de ne se seruir que de l'esprit,& que si leur corps leur est inutile, ils sont priuez de toute action. C'est pourquoi ceux qui ont du iugement,s'accoustu-

ment de bonne heure à conuerser le plus souuent auecque l'esprit, comme auecque la partie qu'ils ont la meilleure, & ne se mesler au commerce du corps, que quand il leur est impossible de s'en passer. Ouy: mais c'est vn grand desplaisir de ne gouster plus les voluptez accoustumées, & faire des abstinẽces si austeres, qu'il vous faille mourir de faim, ou de soif. Ie vous auoüe que du commencement ce changement de vie a de la difficulté, mais nous n'auõs pas esté long temps malades, que nos cupiditez ne s'esmoussent, & que nos sens qui les irritent, ne se trouuent eux-mesmes affoiblis & abbatus. De là vient que nous perdons l'appetit, & que des viandes que nous auõs autrefois auidemment recherchées, nous font à cette heure mal au cœur à regarder. Dauantage il n'y a point de douleur qui n'ait ou des interualles, ou quelque relâche pour le moins, & qu'auecque des remedes nous n'ayons moyen de preuenir: Car elles ont toutes, & principallement celles qui nous sont ordinaires, quelques progrez, comme coureurs, qui nous aduertissent que nous allons auoir le gros sur les bras. Le vray moyen de ne vous troubler point pour les maladies: c'est de ne vous soucier point de la mort. C'est le pis qu'elles nous sçauroient faire. Ne faites point vostre mal plus grand qu'il n'est à force de vous affliger; la douleur n'en sera

pas grande pourueu que vous n'y adiou-ſtez rien par opinion.

III. Repreſentez-vous pluſtoſt que ce n'eſt rien, ou peu de choſe, qu'il faut auoir patience, que vous en ſerez bien-toſt hors. Eſtimez-la petite, vous ferez qu'elle le ſera. L'Opinion tient toutes choſes ſuſpenduës: l'Ambition, la Luxure & l'Auarice ne ſont pas ſeules qui la regardent. Nos douleurs meſmes ſe forment à l'opinion. Nous ne ſommes miſerables, qu'autant que nous le penſons eſtre. La premiere choſe qu'il faut oſter, eſt vne couſtume que nous auons de nous plaindre du mal que nous auons eu. A quoy eſt bon tout ce langage? Iamais homme ne fut ſi bas que i'ay eſté. Que de peine, que de martyre i'ay ſouffert. On ne penſoit iamais que i'en releuaſſe. Combien de fois ay-ie eſté pleuré de mes amis; Combien abandonné des Medecins; les Criminels qu'on met à la queſtiõ n'endurẽt point ce que i'ay enduré. Ie veux que tout ce que vous dites ſoit vray, n'en eſtes vous pas dehors? Que vous ſert de remanier vos douleurs, & d'eſtre miſerable, non pour autre choſe, que parce que vous l'auez eſté? Ne ſçauez vous pas que nous prenons plaiſir de mentir à nous meſmes; & que nous faiſons touſiours nos maux plus grands qu'ils ne ſont? Il n'y a rien de ſi doux que le recit d'vne miſere paſſée. C'eſt choſe naturelle que de nous reſioüir, quand nous

sommes sortis de quelque bourbier.

IV. Nous auons donc à retrancher deux choses; la crainte du mal à venir, & la resouuenance du passé. Quand nous sommes en quelque peine, disons, peut estre la memoire vn iour en sera douce : faisons lutter à bon escient nostre esprit contre la douleur; si nous reculons, elle vaincra, si nous demeurons fermes, nous la vaincrons. La plus part de ce que nous sommes, nous attirons nostre ruyne, au lieu de l'empescher, quand nous sommes suiuis, le moyen de nous garantir, c'est de faire ferme. Ceux qui prennent la chasse, ne faillent iamais d'estre abbatus. Ne voyons nous pas combien de coups reçoiuent les Athlettes par le visage & par tout le corps? Et cependant la Gloire leur est si douce qu'en sa consideration ils ne treuuent rien de si rude qu'ils ne soient contents de supporter, Forçons, comme ils font, toutes difficultez, qui nous resistent; nostre recompence ne sera ny vne coronne, ny vne palme, ny vn trompette qui face faire silence au peuple, pour ouïr la proclamation de nostre victoire, mais vne securité d'esprit immuable, & vne paix eternelle auec la Fortune, qui deffaite vne fois, iamais plus n'aura l'asseurance de nous attaquer. Ie sens vne grande douleur comme ne la sentiriez vous, ayant le courage effeminé comme vous l'auez? Il est de

la douleur comme d'vn ennemi. Quand nous auons peur, nous luy donnons du courage. Ouy, mais ce que ie porte est pesant: Et quoy? Si vous n'eussiez deu porter que des choses legeres, pensez-vous que la Nature vous eust fait si fort comme vous estes? Aduisez lequel vous aymez le mieux, d'vne longue & lente maladie, ou d'vne violente & courte. Vne longue & lente auec des intermissions, vous donnera loisir de vous refaire, & par consequent apres auoir bien trainé, ce sera force qu'elle vous laisse guerir. Vne courte & precipitée verra bien-tost vostre fin ou la sienne. Or soit que vous cessiez ou qu'elle cesse, que vous importe, puis que d'vne façon ou de l'autre, vous serez hors de douleur? Vous auez aussi moyen de vous soulager en vous diuertissant l'esprit, & l'occupant à quelque autre chose qu'à vostre mal. Si vous auez fait quelque bel acte, representez le vous: faites ramasser à vostre memoire tous ces exemples de patience que vous auez autrefois admirez, ressouuenez-vous de tous ceux que vous sçauez qui parmi les tourments les plus insupportables sont demeurez maistres de la douleur, ou de celuy qui tandis que le Barbier luy couppoit des varices, ne leua iamais les yeux de dessus vn liure: ou de l'autre, qui en la torture ne cessa iamais de rire, & en ceste conte-

nance lassa toutes les sortes de gesnes que la cruauté des Bourreaux prouocquée par sa patience, inutilement essaya pour le faire souspirer. Ce qu'vn autre a fait en riant, pourquoy ne le ferez-vo⁹ par le discours de la Raison ? Parlez tant qu'il vous plaira de defluxions, de toux qui facent cracher les poumons, de fieures qui mettent le feu dans le corps, d'alterations vehementes, de gouttes & de sciatiques: Ie vous dy que les tourmens de la question sont tout autre chose; & que cependant il s'est trouué homme qui les a soufferts, & ne s'est pas seulement plaint, n'a pas demandé misericorde, n'a pas daigné respondre aux interrogatiõs, mais au contraire, en a ry tout à son aise & de bon cœur. Et quoy donc; apres vn exemple si magnanime, n'aurez-vous point l'asseurance de vous mocquer de la douleur? Ouy, mais vous dittes que la maladie ne vous laisse rien faire, & que toutes vos actions en sont incommodées. Il n'y a que le corps indisposé: la maladie ne touche point à vostre esprit. Vn laquay, vn cordõnier, vn mareschal, pourront faire la plainte que vous faites. Mais si vous auez accoustumé de vous seruir de l'esprit, pourquoy ne pourrez-vous cõseiller, enseigner, ouïr, apprendre, demander, & vous ressouuenir cõme vous faisiez auparauant? Au reste, ne pẽsez-vous rien faire, si vous vous sçauez bien

commander en voſtre mal? Si vous ne pouuez mieux, vous monſtrerez qu'vne maladie peut bien eſtre inexpugnable, mais non pas inſupportable. Croyez-moy, que dans vn lit meſme, on a moyen de donner teſmoignage de ſa vertu. Les armées & batailles ſont les ſuiets ordinaires où les belles ames font paroiſtre vne aſſeurãce: mais quelquefois on ne la reconnoiſt pas moins ſur l'oreiller. Vous n'eſtes point ſans beſogne. Luttez bien auecque la maladie: Si vous ne faites rien pour elle, ſi vous ne luy accordez rien, ny par obeyſſance, ny par gratification, vous aurez fait vne preuue ſignalée de voſtre ſuffiſance. O que ſi on venoit voir combattre les malades, comme les Gladiateurs, qu'il y auroit vne belle & bien ample matiere d'acquerir de la reputation! Soyez vous meſme voſtre ſpectateur, & vous meſme vous donnez de la gloire quand vous la meriterez. Il faut conſiderer dauantage, qu'il y a des voluptez de deux ſortes: Pour celles du corps la maladie les deffẽd, & neãtmoins ne les oſte pas, mais au contraire, ſi vous voulez dire ce que vous en penſez, elle les excite. Quand on a ſoif, le boire ſemble meilleur, & la viande, quand on a faim. Quand on s'eſt abſtenu quelque temps de l'vn ou de l'autre, on y reuiẽt auec plus d'auidité. Quant aux voluptez de l'eſprit qui ſont plus grandes, & les plus certaines, les

medecins ne les deffendent iamais. Ceux qui les ayment & qui sçauent bien comme il les faut prendre n'estiment point les autres. Ils se moquent de toutes ces ordures qui chatoüillent nos sentimens. O pauure malade! Pourquoy ? pource qu'il n'aura point de nege à mettre dans son vin, ny point de morceaux de glace à rompre dedans, pource qu'on ne seruira point d'huistre de Lucrin sur sa table : pource que quand il voudra soupper, on n'oirra point vne tempeste de garçon de cuisine, qui apportent sur sa table autant de rechauds que de plats. Car à ceste heure afin que la viande soit toute brullante, & que le gosier paué de ces gourmands ne trouue quelque morceau qui ne soit pas assez chaud, le luxe a trouué ceste inuention, que la cuisine marche quand & le soupper. O pauure malade, on ne luy baillera de la viande qu'autant qu'il en pourra digerer. Il n'aura point son assiette couuerte de morceaux de gibbier de toutes sortes; Qu'importe, vous soupperez en malade ou plustost en homme sain vne fois en vostre vie, mais de la tisanne; ou de l'eau bouillie, & de ces autres choses que ces delicats, plus malades d'esprit que de corps ne peuuent seulement ouïr nommer, nous vous en laisserons prendre tant que vous voudrez. Pensons seulement à n'auoir plus la mort en

horreur.

horreur. Le moyen d'y paruenir c'est de connoistre la fin des gens de bien & des meschants. De ceste façon, & non autrement nous ne nous lasserons point de viure, ny n'aurons point de peine à mourir. Il est impossible de s'ẽnuyer d'vne vie occuppee en ceste infinie diuersité de si grandes & diuines contemplations. Il n'y a que l'oisiueté qui nous degouste du monde: mettons nous à la recherche des choses naturelles. La verité que nous y apprendrons nous tiendra tousiours en appetit. Pour les choses fausses, nous n'en sçaurions prendre si peu, que nous en ayons assez. Au partir de là, si la mort vient, & nous appelle, quãd nous n'aurons pas vescu la moitié d'vne ordinaire, nous en aurons en ce peu de tẽps autant de fruit, que si nous l'auions continuée iusques à l'extreme decrepitude. Nous aurons connu la plus grande partie des merueilles de la Nature, & nous en irons resolus, que pour auoir eu plus d'âge nous n'eussions pas acquis plus de Vertu.

V. Ceux qui mesurent leur vie au compas des voluptez vaines, & par consequent infinies, ne sçauroient qu'ils ne la treuuent courte, quãd ils viuroient vne douzaine de siecles. Voyez de vo⁹ resiouir en ces meditations; & cependãt que vousvous entretiendrez de mes lettres, il se pourra presenter quelque occasion, qui nous donnera moyẽ

de nous voir, & d'estre quelques iours ensemble. Ce ne sera peut-estre pas pour beaucoup de temps: mais il ne sçauroit estre si peu court, que nous ne le facions long, à force de le bien employer. Car, comme dit Possidonius, vne iournee est bien plus à vn homme docte, qu'à vn ignorant la plus longue vie qu'il sçauroit auoir. Cependant, souuenez-vous de ne craindre iamais les menaces de la Fortune, & de vous deffier tousiours de ses caresses. Ayez continuellement deuant les yeux l'authorité qu'elle prend sur les choses du monde: pensez que tout ce qui peut auenir, auiendra, quoy qui vous arriue, il vous troublera moins, quand vous l'aurez attendu.



EPISTRE LXXIX.

ARGVMENT.

I. Du mont Æthna & de Carybde.

II. La Vertu est tousiours victorieuse, haute esleuée. L'homme de bien est dans le monde comme dans le Ciel.

III. La gloire de la Vertu ne peut estre cachée.

I. A Ceste heure que vous auez fait le tour de la Sicile, i'attens que vous

me mādiez ce que vo⁹ auez appris de toute ceste Isle; mais particulierement comme va de Carybde, & ce qu'il en faut croire : car pour Scilla, ie sçay fort bien que c'est vn rocher, aussi craint des mariniers d'auiourd'huy, qu'il fut iamais de ceux du passé. Quant à Carybde, i'aurois bien enuie de sçauoir ce qu'il y a de veritable parmy les contes qui s'en font, & sur tout, si d'auenture vous y auez pris garde, comme la chose le merite bien, si c'est de tous vents, ou de quelqu'vn seulement, que la mer fait ces tournoyements si dangereux. Et s'il est vray que ce qui s'y perd soit porté sous les flots vne infinité de chemin, & enuiron la riue de Tauromenie, reuient au dessus de l'eau, si ie voy que vous preniez la peine de m'en escrire bien au long, vous me donnerez la hardiesse de vous importuner que pour l'amour de moy vous montiez sur Æthna, parce que quelques-vns tiennent que ceste montagne décroist tout bellemēt. La raisō qu'ils en baillēt, c'est que les mariniers ne la descouurent plus de si loing cōme ils auoiēt accoustumé. Toutesfois il se peut faire que ce n'est pas tant son abaissemēt, cōme l'aneātissemēt du feu, qui ne soit plus ny si vehemēt, ny si large. Tellemēt que de iour la fumee n'y paroist que fort peu. Quoy qu'il en soit, l'vn & l'autre est croyable, & l'abaissemēt d'vne mōtagne

qui brusle depuis si lōg-tēps, & l'aneātissement d'vn feu qui ne procede pas de soymesme: mais conceu dans quelque cauerne profonde iette ses flammes par dedans ceste montaigne, qui ne le nourrit pas, mais seulement luy sert de souspirail. En Lycie il y a vne contrée fort connuë, que ceux du païs appellent *Ephæstion*, où la terre en plusieurs endroits a des trous, par où il sort des flammes, qui ne font du tout point de mal. Elles n'ont qu'vn peu de luëur, encore bien languide, & bien foible: tellement que les campagnes y sont fort belles, & les herbes aussi vertes comme ailleurs. Mais remettons la recherche de ces merueilles, à quād vous m'aurez mandé combien ces neges qui ne fondent point en Esté, (tant s'en faut que le voisinage du feu leur face pur) sont esloignées de l'emboucheure de la montagne. Mais quelque peine que vous y preniez, ne me pensez pas la mettre sur mon compte. Car ie sçay fort bien que quand vous n'en seriez prié, ny de moy ny d'autre, vous seriez malade, si vous ne faisiez la description d'Æthna comme les autres. C'est vn sujet où il faut que tous les Poëtes passent leur caprice. Virgile, qui sembloit auoir dit ce qui s'en pouuoit dire, n'a pas fait taire Ouide; Et apres l'vn & l'autre, Cornelius Seuerus, n'a pas laissé d'en dire son aduis. Ils y ont, sans mentir, heu-

reusement trauaillé tout ce qu'ils sont ; Et pour en dire ce qu'il m'en semble, les premiers ont bien monstré la source ; sans toutesfois l'auoir espuisée, mais il y a bien difference d'vne chose faite, ou seulement esbauchee. La matiere & les inuentions croissent d'vn iour à l'autre ; & puis la condition des derniers est tousiours la meilleure, parce qu'ils trouuent les parolles toutes prestes, & n'ont peine que de les desguiser. On ne peut dire pourtant qu'ils les desrobent, parce qu'elles sont publiques. Les Iurisconsultes tiennent, qu'en vne chose publique il n'y a point d'vsur-capion. Où ie ne connois point vostre humeur, ou Æthna vous fait venir l'eau à la bouche. Vous auez enuie d'en escrire quelque chose de grand, & qui ne vaudra pas moins que ce que les premiers y ont fait. Ie dirois plus, mais i'offencerois vostre modestie, qui est si grande, que si vous pensiez mieux faire qu'eux, vous retrancheriez quelque chose du vostre, pour le respect & la reuerence que vous leur portez. La Philosophie a beaucoup de bõnes choses : mais cette-cy entre autres, que ceux qui la vont trouuer, tandis qu'ils sont en chemin, ne pouuent auoir auantage l'vn sur l'autre : comme ils sont arriuez, tout est esgal ; il n'y a plus moyen de passer outre : il se faut arrester. Le Soleil n'adiouste rien à sa grandeur : la

Lune demeure tousiours en vn estat : les mers ne croissent point : le monde va tousjours d'vne sorte. Les choses qui ont la grandeur qu'elles doiuent auoir, ne se haussent point dauantage.

II. Qu'il soit des hommes Sages plus que du sable s'il est possible, ils seront tous esgaux : chacun aura bien quelque grace particuliere : l'vn sera plus gracieux, l'autre plus vif, l'autre parlera plus promptement, l'autre dira mieux : Mais en ce dequoy principalement il est question, qui est la felicité de l'homme, ils sont tous aussi grands l'vn que l'autre. Ie ne sçay pas si vostre montagne de Sicile peut choir, ny, si le feu par sa continuation luy mangera ceste pointe qui la fait voir de si loing à ceux qui sont sur la mer. Mais ie sçay bien qu'il n'y a ny feu ny cheute qui puissent abaisser la Vertu. Sa Majesté ne court point fortune comme les autres, rien ne l'auance ny recule : sa grandeur est fixe & ferme, comme celle des choses celestes. Faisons ce que nous pourrons pour y monter : nous en sommes desia bien auant : toutefois point trop, si nous voulons dire la verité. Car ce n'est pas estre bon, qu'estre meilleur que les plus meschans hommes du monde. Vn homme qui ne iuge du iour que par soupçon, & à qui le Soleil n'esclaire qu'entre des nüages, n'a pas grand sujet de dire

bien de ses yeux. Il est eschappé d'estre aueugle: mais il ne voit pas encore bien. Quand nostre esprit tiré des tenebres, où il est enueloppé, verra le iour non au trauers d'vn chassis, ou d'vne vitre, mais à la campagne, & en lieu tout descouuert, & que remis en cét air qui luy est naturel, il aura repris la place qu'il auoit, deuant que de venir au monde, il aura alors dequoy se resiouyr à bon escient. Son origine l'appelle en haut: il n'a que faire d'estre deslié de ce corps pour y aller. Il y sera, pourueu qu'il despoüille ses vices; & que pur & leger il se desrobe aux choses de la terre, & s'esleue à la contemplation de celles du Ciel. C'est à quoy nous deuons trauailler, Lucilius: c'est à quoy nous auons besoin de bander toute nostre force.

III. Ie veux que peu de gens le sçachent, & que personne n'en voye rien: il ne m'en chaut. La Gloire est l'ombre de la Vertu: maugré que nous en ayons elle nous accompagnera. Mais comme l'ombre tantost marche deuant nous, & tantost derriere, la Gloire en fait de mesme; & plus elle demeure à nous venir trouuer, il est certain qu'elle en est plus grande & plus claire, parce que l'enuie ne la trauerse plus. Combien de temps pensez-vous qu'on a tenu que Democrite fust hors du sens? Combien a fait de merueilles Socrates deuant qu'on

ait parlé de luy ? Et quant à Caton, on l'ignora tellement dans Rome, qu'il y receut vne infinité d'affronts, & iamais il n'y fut connu pour iuste, sinon qu'apres qu'il fut perdu. L'iniustice qu'on fit à Rutilius donna reputation à sa preud'hommie : en la pressant on la fit luire. Mais aussi, comme en remercia-t'il son mal-heur, & comme fit-il cas de son bannissement, (ie parle de ceux que la Fortune a fait venir au monde en les en chassant.) Combien ont eu les siecles passez de grands & suffisans personnages, qui n'ont esté reconnus qu'apres qu'ils n'ont plus esté ? Combien auons-nous auiourd'huy de noms illustres: que la Fortune n'a point mis entre les mains du peuple, mais qu'elle mesme est allé querir sous terre, pour les mettre au iour & les publier. Vous voyez comme on fait cas d'Epicure, & comme non seulement les Doctes, mais iusques aux plus ignorans l'ont en admiration. Il estoit d'aupres d'Athenes, & cependant on ne l'y cognoissoit point; de là vient qu'ayant suruescu long temps Metrodorus, en vne sienne lettre, où il parle fort honorablement de l'amitié qu'ils s'estoient portée, il adjouste vers la fin, que parmi tant de contentemens qu'ils auoient eus ensemble, vn des principaux auoit esté le peu de bruit qu'ils auoient en la Grece, qui non seulement ne les auoit point connus,

mais qui presque ne les auoit pas oüy nõmer. Ne faut-il donc pas auoüer qu'on l'a trouué quãd il n'étoit plus,& que sa doctrine,pour le monstrer aux siecles suiuans, l'a tiré des tenebres où le sien l'auoit enseueli. Metrodorus mesme, en l'vne de ses lettres, confesse qu'Epicure & luy ne furent pas bien connus; mais qu'indubitablemẽt il se promet, qu'ils auront de la gloire, eux & tous ceux qui se rangeroient à leur opiniõ. La vertu n'est iamais cachée; & si elle l'est, c'est plustost nostre dommage que le sien. Quand la malice la met au tombeau, ce n'est que pour vn temps: il vient à la fin vn iour qui l'en fait sortir. Vn homme qui ne pense point au delà de son siecle, n'est pas né pour beaucoup de gens: il y a encore tant de peuples à venir apres nous. C'est là dessus qu'il faut ietter les yeux, quand l'Enuie feroit taire tous ceux qui sont au monde auecque nous, il viendra d'autres qui sans faueur & sans haine rendront tesmoignage à la Verité. La Gloire qui vient de la Vertu ne perit point. Ie sçay bien que ce qu'õ dira de nous ne nous seruira de riẽ: mais si est-ce plaisir de pẽser que tous insẽsibles comme nous serons, la posterité fera cas de nous, & tiendra nos ouurages entre ses mains, au monde, & hors du monde. La Vertu reconnoist ceux qui la suiuent, pourueu qu'ils le facent de bõne foy; qu'ils

ne se parent, ny fardent, mais que surpris à l'improuiste ils soiét trouuez tout de mesme que quand ils sont aduertis qu'on les va voir. La simulation ne sert de rien : il n'y a gueres de gens qui ne cognoissent vn visage où l'on a mis le blanc & le rouge. Prenez la Verité de quelque costé que vous voudrez : c'est tousiours vne mesme chose. Les desguisemens n'ont rien de solide : la mensonge n'est iamais bien espaisse. Vous n'en sçauriez approcher si peu, que vous n'y voyez le iour à trauers.



EPISTRE LXXX.

ARGVMENT.

I. Que l'esprit à l'exemple du corps se peut fortifier par l'exercice des Vertus.

II. Chacun est maistre de sa liberté, sans estre contraint de l'achepter.

III. Le Pauure est plus heureux que le Riche.

IE suis à moy pour tout auiourd'huy : mais ie ne m'en sçay pas tant de gré, que ie n'en recognoisse auoir la principale obligation à vne partie qui s'est faite à la bale-

fine, où ſont tous courus ceux de qui ie pouuois eſtre importuné. Perſonne ne me vient troubler: ie medite à mon aiſe, & d'autant plus ſeurement, que ie n'ay point peur d'eſtre rompu. Ie n'oy point craquer la porte de ma chambre: ie ne voy point leuer le coing de la tapiſſerie. Ceſte ſolitude m'eſt bien propre, pour me donner plus de moyen de penſer à moy. Comme de fait, i'en ay beſoin, n'ayant point de guide, & me trouuant bien ſouuent en des lieux, où ie ne voy point de pas que ceux que ie fais. Ce n'eſt pas que ie ne ſuiue ceux qui ſont paſſez deuant moy: mais ce n'eſt pas ſi religieuſement, que ie ne me donne congé d'adiouſter, changer, & retrancher où ie penſe qu'il en ſoit beſoin. Ie m'accorde à leurs opinions: mais ie ne m'y attache pas. Toutefois, ie crois que ie m'eſtois trop aduancé, de me promettre que ie peuſſe demeurer tout auiourd'huy ſans bruit, & ſans perſonne qui me troublaſt; Car voicy que i'oy vne grande huée vers la place, où ils ioüent, qui ne me met pas hors de moy, mais attire ma meditation à eux, & me fait penſer à l'imprudence des hommes, de prendre tant de peine pour les exercices du corps, & ſe ſoucier ſi peu de l'inſtruction de l'eſprit. Ie me repreſente combien il y a d'hommes à voir vn ieu qui n'eſt qu'vne folie, &

d'où mesme ils ne sõt pas asseurez de reuenir sans quelque coup; Et cepẽdant il n'y a point de deserts si solitaires que les lieux où l'on tient l'escole de la vertu. Ie considere dauantage, quelle foiblesse d'esprit il y a le plus souuent en ces grands corps, de qui nous regardons les bras & les espaules auec admiration.

I. Mais ce que ie medite le plus, c'est, que si par exercice, le corps se reduit à ceste patience de souffrir des coups de poing & de pied: non d'vn homme seul, mais de tous ceux qui le peuuent frapper; & saignant de tous costez, passer tout le iour à l'ardeur du Soleil, & sur des sablons qui bruslent quand on marche dessus; pourquoy prenans la mesme peine à nous fortifier l'esprit, ne le pourrions-nous rendre si vigoureux & si ferme, que sans desordre ny au visage, ny en l'ame, il receuroit tous les coups de la fortune, & s'il tomboit d'auanture, en feroit si peu de compte, qu'il sembleroit que ces cheutes ne feussent qu'autãt de leçons, pour luy apprendre à se releuer. Il faut beaucoup de choses au corps, pour le faire bien porter. Quãd à l'esprit, il croist de soy-mesme: il se fournit sa nourriture; & pour s'exercer n'a besoin d'estre auec autre qu'auecque soy. Il faut que le corps mange, qu'il boiue, qu'il se frotte d'huile; & au partir de là qu'il trauaille continuellement.

Mais sans train, & sans equipage extraordinaire, vous estes incótinent rẽdu capable de la Vertu. Vous auez auecque vous tout ce qu'il vous faut, pour vous faire homme de biẽ. Que vous y faut-il? le vouloir estre.

II. Or que sçauriez-vous mieux vouloir pour vous, que de vous depestrer de ceste seruitude odieuse à tout le monde & que les esclaues plus chetifs, & ceux mesme qui sont nez parmi ceste misere, taschent par tous les moyens de secoüer. Pour amasser le prix de leur affranchement, ils se laissent mourir de faim: vous qui pensez estre nez libres, qu'est-ce que vous ne deuez point faire pour la Liberté? A quoy regardez-vous, vostre buffet? Il ne vous faut point d'argent: ce n'est qu'vne Chimere que ce nom de Liberté, qu'on met dans les contrats, ceux qui l'achetent ne l'ont point; & ceux qui la vendent, encore moins. Demandez-la vous à vous-mesme; il n'y a que vous qui le vous puisse donner. La premiere chose qu'il faut faire, est de perdre la crainte de la mort: c'est elle qui nous met le premier ioug. La pauureté vient apres: il faut quitter les mauuaises impressions qu'on vous en a données.

III. Apres, voulez-vous connoistre le peu de suiet qu'il y a de la craindre, faites comparaison du visage d'vn Riche & d'vn Pauure, vous trouuerez que le Pauure rit

plus souuent & plus fidellement. Il n'a point de solicitudes au fonds de l'estomach si quelque chose le trouble quelquefois, c'est vn nuage qui n'est pas si tost conceu que dissipé. Les ioyes de ceux-cy que vous estimez heureux, ne sont que deguisements: ce sont tristesses de qui l'apostume est creué. Vous les voyez rire bien souuent, qu'ils voudroient bien pleurer s'ils osoient. Mais, quelque ver qui les ronge par dedans, il faut qu'ils facent bonne mine: ie ne leur trouue point de comparaison plus propre que de ceux-cy qui ioüent sur les eschafauts. Cestuy-là que vous voyez qui porte ainsi le nez au vent, & dit,

En impero, &c.

c'est vn valet qui a vn quart d'écu par mois, & sa vie, celuy qui fait le fendant, & dit,

Demeure Menelas, ou tu perdras la vie.

c'est vn autre Belistre, qui gaigne sa vie à la iournée, & couche sur de la paille en quelque galetas. Dittes-en de mesme de tous ceux-cy, que vous voyez se promener en housse, ou en carrosse. Leurs felicitez sont masquées: ostez leur ce qui les couure; vous trouuerez que ce n'est pas ce que vous pensez. Si vous achetez vn cheual, vous le faites déceller, si vous marchandez vn esclaue, vous luy faites mettre bas iusqu'à la chemise: Et s'il est question de iuger du merite d'vn homme, vous ne le considerez

point hors du fourreau. Ceux qui vendent, font ce qu'ils peuuent, pour cacher le deffaut de leurs marchandises. De là vient que les choses trop parées sont ordinairement suspectes. Si l'Esclaue que vous achetez auoit vn bras en escharpe, ou vne iambe bandée, ne voudriez-vous pas voir ce que ce seroit? Voyez-vous ce Roy de Scythie ou de Sarmatie, de qui vous admirez la teste si bien parée, si vous le voulez bien connoistre, dittes luy qu'il oste son Diadesme: c'est là dessous qu'est le mal. Mais qu'ay-ie affaire de parler des autres ? Si vous voulez vous examiner, mettez vostre argent à part, vostre maison, vos Estats. Regardez-vous en l'interieur : mais vous ne prenez pas tant de peine : vous en croyez à ce que les autres vous en disent.



EPISTRE LXXXI.

ARGVMENT.

I. *Qu'il ne faut pas cesser de bien faire à cause des ingrats.*

II. Comme il faut compenser vne iniure auec vn plaisir.

III. Le Sage est seul capable de recognoistre vn bien fait.

VOus vous plaignez d'auoir rencontré vn ingrat; Si c'est le premier, vous estes, ou bien diligent, ou bien fortuné. Il est vray qu'en cét endroit, tout ce que la diligence vous peut faire, c'est de vous rendre malicieux. Car c'est vn inconuenient que vous ne pouuez esuiter, qu'en renonçant de faire iamais plaisir à personne. Ainsi de peur que les biens-faits ne se perdent chez vn autre, vous les laisserez perdre chez vous. Le danger de n'estre point remercié, ne vaut pas la vilenie de ne donner point. Pour vne fois que vous n'auez point bien recueilly, vous ne laissez pas de semer. Il vient à la fin vne bonne année, qui recompence les mauuaises. Le contentement de la reconnoissance en vn homme, vaut bien le hazard d'y trouuer de l'ingratitude. En matiere de biens-faits, il n'y a si bon Archer qui ne faille quelquefois le blanc. Mais il n'importe combien mettre de coups de hors, pourueu qu'on en mette vn dedans. On se rembarque apres vn naufrage : pour vn qui fait cession, vn vsurier ne laisse pas de prester,

Il ne faudroit plus parler de rien faire, s'il failloit quitter les choses, aussi-tost qu'elles ne succedent pas. Ie trouue au contraire, que ceste mauuaise rencontre vous doit faire opiniastrer à donner. Les choses qui ont de l'incertitude en leur euenement, pour reüssir à la fin, doiuent estre tétées beaucoup de fois. Mais ce sont choses dont i'ay fait des traitez particuliers, où ie pense en auoir assez discouru.

II. Ce sera bien le plus expedient, d'esclaircir vne question que ie ne trouue point auoir esté iamais bien decidée, si receuant quelque offence d'vn qui autrefois nous auoit fait plaisir, ie suis quitte de l'obligation que ie luy auois? Adioustez-y, si vous voulez, qu'il m'ait plus fait de mal qu'il ne m'auoit fait de bien auparauant. Si vous prenez vn Iuge rigoureux, il vous dira, Qu'il faut cõpenser, Et que si l'offence est de quelque chose plus grande que le plaisir, pour l'amour de la courtoisie, vous deuez oublier ce qu'il y a de mal plus que de bien. L'offence est la plus grande, il est vray: mais le plaisir a esté le premier: Ceste consideration vaut bien quelque chose. Or à cette-heure, de dire qu'il faut prendre garde comme il vous a fait plaisir volontairement, ou combien il a eu de regret de vous offencer, ce sont choses trop claires, pour vous en aduertir, parce que chacun

ſçait bien qu'antant aux bien-faits comme aux offences, il faut prendre garde à l'affe-ction : car il en eſt qui voudront bien ne faire point de plaiſir, mais ils ont honte, ou bien ils ſont las d'eſtre importunez, ou ils ont quelque deſſein de receuoir plus qu'ils ne donnent. Les choſes ſont deuës, comme elles ſont baillées. La volonté ſe conſide-re plus que le preſent. Mais poſons le cas qu'il n'y ait moyen de iuger de l'intention, ce qu'il a fait pour vous eſt plaiſir, ce qu'il a fait contre vous eſt iniure. Vn homme de bien, pour ſe tromper ſoy-meſme fait vn compte faux : il met au bien-fait plus qu'il n'y a, & moins à l'iniure. Vn autre Iuge plus gratieux, comme ie ſerois, dira que vous deuez oublier l'iniure, & vous ſouue-nir du bien du bien-fait. Certainement la Iuſtice veut qu'on rende à chacun ce qui eſt ſien. Le gré au bien-fait eſt la reuenche à l'iniure, ou la mauuaiſe grace pour le moins. Mais cela s'entend quand vous a-uez receu le bien-fait de l'vn, & l'iniure de l'autre. Car puis que receuant iniure d'vne perſonne qui ne vous auoit iamais fait plai-ſir, vous ferez bien de luy pardonner, ſi celui qui vous offence, vous auoit autrefois fait plaiſir, il eſt certain qu'il merite quelque choſe plus que le pardon. Ie ne mets point l'obliger & l'offencer tout en vn rang : i'e-ſtime vn bien-fait plus qu'vne iniure. Tout

le monde ne ſçait pas reconnoiſtre vn bienfait. Vn eſtourdi ſe pourra bien reuancher, & ſur tout à la nouueauté qu'on luy aura fait plaiſir. Mais pource qu'il ne ſçait pas le prix des choſes, il ne peut pas auſſi iuger la grandeur de ſon obligation. C'eſt pourquoy, quelque bonne volonté qu'il ait, ou il ne rendra pas autant qu'il doit, ou bien il ne le rendra, ny au temps, ny au lieu qu'il le doit, & peut-eſtre le iettera deſdaigneuſement, au lieu de le rapporter.

III. Le Sage qui ſçait taxer les choſes ce qu'elles valent, y procedera d'autre façõ. Il celuy qui le luy a fait, quãd, où, & cõment. cõſiderera cõbien le plaiſir eſt grãd, qui eſt Et pource nous diſons qu'il n'y a perſonne que le Sage, capable de la reconnoiſſance d'vn plaiſir, ny auſſi capable de le faire que luy. Ce luy eſt vn contentement de donner, comme aux autres de prendre. Ie ſçay que quelqu'vn mettra ceſte opinion au nõbre de celles que les Grecs appellent Paradoxes, & dira que puis que perſonne ne ſçait reconnoiſtre vn plaiſir que le Sage par la meſme raiſon, perſonne ne pourra ny rendre vne ſomme preſtée, ny payer vne choſe achetée que luy. Ne penſez pas que cecy ſoit vne doctrine particuliere aux Stoïques : Epicure en dit de meſme : au moins eſt-il bien certain,

que Metrodore dit, Qu'il n'y a que le Sage qui puisse reconnoistre vn bien-fait: Et puis il fait luy-mesme de l'estonné, quãd il nous oit dire, Qu'il n'y a que le Sage capable d'amour & d'amitié. Or comme si la reconnoissance d'vn bien-fait, n'estoit pas vn acte d'amour & d'amitié, & commun encore à plus de gents que n'est la vraye amitié, il s'esmerueille tout de mesme, quand nous disons, Que la Foy ne se trouue qu'en l'homme sage; comme si luy-mesme ne le disoit pas aussi bien que nous. Trouuez-vous que la foy puisse loger vn Ingrat? Ils feront donc bien de ne publier point, comme ils font, que nous nous ventons de choses qui sont au delà de toute creance, & d'apprendre que le Vulgaire peut bien auoir les ombres & les simulacres de la vertu, mais que la vertu mesme ne se trouue en autre part que chez le Sage. Autre que le Sage ne sçait se reuancher d'vn bien fait. Les autres le sçauent aucunement: mais ils font assez, quand ils se reuanchent comme ils peuuent, & qu'ils monstrent qu'ils ont plustost faute de science que de volonté. C'est chose dequoy on ne sçauroit faire leçon, que de vouloir: cela ne s'apprend point. Le Sage en soy-mesme fera comparaison de toutes choses: car le lieu, le temps, & les occasions font bien souuent differer ce qui semble estre semblable. Vous pour-

rez prester cinquante escus à vn homme si à propos, que vous l'obligerez plus que si vne autrefois vous luy donniez tout vostre bien. Secourir c'est autre chose que donner. Vne liberalité qui accommode vn homme, ne l'oblige pas, comme vne qui luy sauue la vie. Vn present sera quelquefois petit, que la consequence en sera grande. Or quelle difference pensez-vous qu'il y a, si vn homme a pris ce qu'il vous a presté dans son buffet; ou s'il l'est allé querir dans la bource d'vn amy? Mais sans retourner à des choses que nous auons assez espluchées, concluons, Qu'vn homme de bien, quand il sera question de faire comparaison d'vn bië-fait & d'vne iniure, iugera ce qu'il estimera plus equitable: mais s'il y a de la doute il panchera du costé du bien fait. Or en telles choses la consideration de la personne est quelquesfois de grande importance. Vous m'auez fait plaisir en la personne de mon valet, & m'auez fait iniure en celle de mon pere. Vous auez sauué la vie à mon fils: mais vous m'auez fait perdre mon pere. Il balance de ceste façon toutes les autres choses; & où l'interest sera petit, il le dissimulera; où il sera grand il le quittera, s'il le peut faire en bonne conscience; c'est à dire si l'iniure ne touche à autre qu'à luy. Somme toute, il ne sera point difficile au change: s'il y a perte, il

la prendra sur luy. Il s'efforcera de rendre le bien pour le mal ; & quoy que la passion luy persuade, il prendra ce party plustost que nul autre. C'est vn abus d'estre plus ioyeux en receuant vn bien-fait, qu'en le rendant. Comme le payer est plus agreable que l'emprunter, par la mesme raison nous deuons estre plus aises de rendre vne courtoisie, que de la receuoir. Les ingrats entre beaucoup de fausses opinions, ont encore ceste-cy, que quand ils payent vn creancier, ils luy baillent tousiours quelque chose outre la somme principale; Et cependant ils seroient marris qu'vn plaisir qu'ils ont receu portast profit à celui qui le leur a fait. Il y eschet aussi bien de l'interest, comme en vne somme d'argent presté. Plus on est long-temps deuant que s'en reuancher, & plus il faut que la reuanche soit grande. C'est ingratitude que rendre vn bien-fait sans vsure. Tellement que quand nous faisons nos comptes de recepte & de mise, nous y deuons auoir esgard. On ne sçauroit trop monstrer de ressentiment, quand on a receu quelque plaisir. Il n'est pas de cecy comme de la iustice, que communement on estime appartenir plus aux autres qu'à celuy qui la fait. C'est vn bien tout nostre. La meilleure part du bien-fait retourne vers luy mesme : nous ne profitons iamais à personne, que nous ne nous proffitions. Ie

ne veux pas dire que celuy que nous aurons aſſiſté nous aſſiſtera, que celuy que nous aurons déffendu nous deffendra, parce qu'vn bon exemple retourne à celuy qui le donne comme les mauuais ſont ordinairement à la confuſion de leurs autheurs, & peu ſouuent on a compaſſion de la miſere de ceux qui en faiſant iniure ont monſtré le chemin d'en faire: mais pource que toutes les Vertus ont leurs recompences en elles meſmes: car on ne les exerce pas pour y gaigner; le ſalaire d'vne bonne action, c'eſt l'auoir faite. Ie reconnois vn bien-fait, non afin qu'vn autre voyant que ie rens bien, ſoit plus liberal à me preſter: mais pource que ie ſuis bien-aiſe de faire vne choſe tres-belle & tres agreable. Ie reconnois vn bien-fait, nō pource qu'il m'importe de le reconnoiſtre, mais pource qu'il me plait, & qu'ainſi ne ſoit, s'il faut que pour m'aquitter ie face croire que ie ſuis vn ingrat, & que ie couure ma reuenche de l'apparence d'vne iniure, ie ne feray point difficulté de paſſer au trauers de ma honte, pour aller où ie ſuis appellé par mon honneur. Nous ne ſçaurions, à mon aduis, mieux faire paroiſtre le zele que nous auons à la Vertu, que d'eſtre contans de perdre la reputation de gens de bien, pour en conſeruer la conſcience. C'eſt pourquoy comme ie vous ay dit, que la reconnoiſ-

sance que nous faisons d'vn plaisir, est plus à nostre auantage, que de celuy qui le reçoit : car il ne luy arriue qu'vne chose ordinaire, de retirer ce qu'il a baillé, Et nous acquerons la gloire d'auoir fait vn acte, qui ne peut venir que d'vn esprit qui est en la perfection de sa felicité. Car si le Vice nous rend miserables, & la Vertu bien-heureux, & que ce soit vertu de reconnoistre vn bien fait, il est certain que pour vne chose vulgaire que nous luy rendons, nous en remportons vne inestimable, qui est la conscience d'vn homme d'honneur, qui ne se trouue qu'en vn esprit bien-heureux, & vrayement diuin, comme l'affection contraire ne loge iamais que là où il y a vne extreme infortune. Tout homme qui est ingrat, sera mal-heureux. Toutesfois i'ayme mieux ne le faire point languir, il l'est desia. Faisons dōc ce que nous pourrōs pour ne l'estre point, nō tāt pour le biē d'autruy, que pour le nostre. Ce qu'il y a de plus leger en la malice, & de plus deslié, reiallit contre les autres. Le plus dangereux, & par maniere de dire le plus espais nous demeure, en danger de nous suffocquer, comme Attalus le Stoïque disoit ordinairement. La malice boit la plus grande partie de son venin. Les serpens sont venimeux : mais c'est pour ceux qu'ils touchent, & non pas pour eux : le venin de la malice est au contraire,

traire,il ne desployc point bien sa force que contre ceux qui le portent. L'ingrat se gesne & se consume de soy-mesme, S'il a receu du bien, pource qu'il faut qu'il le rende, il le hait & le desestime, & tout au rebours fait les iniures beaucoup plus grandes qu'elles ne sont. Or quelle condition sçauroit estre plus miserable que de ceux qui perdent les bien-faits, & ne peuuent garder que les iniures? La Sagesse fait au contraire: elle se plaist d'embellir les plaisirs qu'elle a receus, se les recommande, & prend plaisir à les auoir continuellement deuant les yeux. Les vicieux n'ont contentement qu'en ce seul instant qu'ils reçoiuent le plaisir. Celuy du Sage est si long, qu'il l'accompagne toute sa vie; car son contentement n'est pas de receuoir, mais d'auoir receu, qui est vne chose dont la continuation est sans interualle, & sans fin. S'il a receu quelque offence, il ne s'en esmeut point, & l'oublie; non par negligence, mais parce qu'il a volonté de l'oublier. Il ne prẽd point les choses au pis. Si quelque inconuenient luy arriue, il ne cherche point à qui s'en prendre. Quand les hommes font mal, il en accuse la Fortune; il ne calomnie ny les parolles, ny les mines. Si quelque chose semble auoir de l'aigreur, il l'adoucit par vne bonne interpretation. Il pardonne l'offence receuë, en faueur du bien fait

qui l'auoit precedée. De deux obiects il donne le premier & le meilleur à sa memoire. Il ne hayt point apres auoir aymé : mais quand les iniures sont si grandes au dessus des plaisirs, que sans se perdre il ne peut plus dissimuler, son affection retourne au mesme estat qu'elle estoit, quand il n'auoit receu ny bien ny mal. Car si les iniures & les plaisirs ne sont point plus grands l'vn que l'autre, il luy demeure tousiours de l'amitié. Comme au iugement d'vn Criminel, quand les opinions se trouuent parties, celles qui sont les plus misericordieuses ont l'auantage, ainsi quand il trouue qu'on luy a fait autant de bien que de mal, il sçait bien que son obligation est quitte, mais il ne cesse pas de l'auoir au cœur, & ressemble à ceux qui ont fait banque-routte, & cependant ne laissent point de payer. Or il est impossible, que nous ne soyons ingrats, tant que nous ferons cas de ces vanitez, qui font perdre le iugement à la plus-part des hommes: Car quelquefois les choses sont tellement disposées, que nous ne pouuons reconnoistre vn plaisir, si nous ne quittons nostre pays, si nous n'exposons nostre vie, si nous ne perdons nos biens, voire mesmes si nous ne receuons quelque tache à nostre honneur, & ne faisons courre fortune à nostre reputation. La reuenche d'vn plaisir n'est pas tousiours si aysée, comme il

ſemble. Le mal eſt, qu'il n'y a rien au monde que nous eſtimions plus qu'vn plaiſir, quand nous le demandons, ny moins, quãd nous l'auons receu. Voulez-vous que ie vous die ce qui nous fait oublier vn plaiſir? l'enuie d'en receuoir vn autre. Nous ne penſons point à ce qu'on nous a baillé, mais à ce que nous deſirons qu'on nous baille. Les richeſſes, les eſtats, les grandeurs, & toutes telles choſes qui ne ſont precieuſes que par le cas que nous en faiſons, nous font eſgarer du chemin de la Vertu. Nous ne ſçauons pas ce que les choſes vallent, parce qu'au lieu d'en prendre aduis de la Nature, nous nous en rapportons au bruit commun. Il n'y a rien que la Couſtume qui nous les face trouuer belles. Car nous ne les eſtimons pas pource qu'elles ſont deſirables, mais parce qu'on les eſtime nous les deſirons; & apres que l'erreur des particuliers a eſté cauſe de l'aueuglement general, à cette heure l'aueuglement general eſt cauſe de l'erreur des particuliers. Mais comme en cela nous ſuiuons l'opinion commune, nous deurions auſſi nous y ranger en ce qui eſt de n'eſtre point ingrats. C'eſt vne maxime tenuë pour indubitable par tous les peuples de la terre, & confeſſée par ceux meſmes qui ſont les plus barbares. Que c'eſt choſe honneſte de rendre vn plaiſir quand nous l'auõs receu. Il n'y a ny bõ ny mauuais

qui la contredise. Il s'en trouue qui loüent les voluptez, & d'autres qui les blasment, qui estiment la douleur le plus grand mal qu'vn homme sçauroit souffrir; d'autres qui ne tiennent pas seulement que ce soit mal; qui ne reconnoissent point de plus grand bien que les richesses; Et d'autres qui disent, que d'elles procede la ruyne du genre humain, & qu'il n'est point d'homme plus riche que celuy à qui la Fortune ne trouue rien qui merite de luy estre donné. Les iugements des hommes, qui en tant d'autres choses sont contraires l'vn à l'autre, se conforment en ceste-cy, Qu'il faut reconnoistre ceux de qui nous auons receu du plaisir. Toute nostre discordance est d'accord en ceste opinion, & au partir de là, si quelqu'vn nous a bien obligez, c'est celuy que nous faisons moins de cas d'offencer; & ne sommes iamais plus ingrats, que quand le plaisir qu'on nous a fait passe les moyens que nous auons de nous en reuencher. Car parce que nous auons honte de ne rendre point; ne pouuans estre quittes d'autre façon, nous le voudrions bien estre par la mort de ceux à qui nous sommes obligez. Mon amy, si ie vous ay donné quelque chose, gardez le; ie ne vous le demande pas: ie ne vous presse pas de me le rendre. Si ie vous ay fait du bien, ne me procurez point de mal. Il n'y a point

d'inimitié plus dangereuse, que d'vn qui est honteux de n'auoir pas fait ce qu'il deuoit à l'endroit de celuy qui l'auoit obligé.



EPISTRE LXXXII.

ARGVMENT.

I. Il blasme l'Oisiueté.

II. L'aprehension des iniures de la Fortune & de la mort nous suit par tout, & ne peut estre guerie que par l'estude de la Philosophie.

III. Les choses de soy indifferantes, sont rendues bonnes, ou mauuaises par l'aplication de la Vertu, ou du Vice.

IV. Pourquoy nous craignons la mort, & le moyen de ne la point craindre.

I. IE commence à n'estre plus en peine de vous. Voulez-vous sçauoir qui m'en a respondu? vn pleige qui ne trompe iamais personne. Vostre esprit que ie re-

connois amateur de la Vertu. La meilleure partie qui soit en vous, est hors de danger. La Fortune vous peut faire quelque iniure: mais le principal est que vous ne vous en pouuez plus faire. Continuez seulement, & vous reglez tellement en la vie que vous auez entrepris de suiure, qu'il y ait du repos, mais non de la mollesse. Pour moy i'aymerois mieux estre mal que mollement. Quand ie dy mal, ie l'entends comme le peuple parle, c'est à dire, auoir de la peine & sentir des incommoditez. Nous oyons ordinairement dire de quelqu'vn à qui on porte enuie, il vit mollement. I'aymerois au tant qu'on me dit, Il ne vaut rien. L'esprit ne peut croupir en l'oisiueté, qu'il n'en tire quelque faineantise, & ne perde peu à peu de sa vigueur. Il vaudroit mieux qu'il deuint du tout insensible. Et puis ces delicats aprehendent de mourir, comme si la vie qu'ils font estoit quelque autre chose qu'vne mort. Il y a bien difference de se reposer, ou d'estre au cercueil. Vous direz peut estre, que de quelque façon qu'on se repose, il en est tousiours mieux que d'estre impliqué dans le tumulte des affaires, & bricolé de leur flux & reflux perpetuel. Ny l'vn ny l'autre ne valent rien. Vn corps est aussi mort dãs vn lict parmi des roses, qu'à la voirie entre des carcasses. C'est proprement s'enterrer tout vif, que se retirer du

monde, & n'estudier point.

II. Quand nous trauerserions tout ce qu'il y a de mer à l'entour de la terre, où où penserions nous aller, que nous ne fussions accompagnez de mesmes solicitudes qui nous trauaillent en nostre maison? En quelle cauerne si profonde nous sçaurions nous mettre où nous n'eussions les mesmes apprehensions de la mort que nous auons? Quelle retraite si forte & si remparée sçaurions nous choisir, où nous ne fussions aux mesmes alarmes de la douleur? Mettons nous où nous voudrions; nous serons tousiours hommes & par consequent la foiblesse humaine sera tousiours auecque nous. Nous auons vne infinité de choses à l'entour de nous qui nous regardent, & ne font qu'attendre l'occasion d'entreprendre sur nous. Si les vnes faillent, les autres executent. Nous en auons d'autres au dedans, qui en la solitude mesmes nous font bouillir le sang, & nous empeschent le repos. Nous ne sçaurions nous mettre mieux à couuert, qu'entre les bras de la Philosophie. C'est vn rempart inexpugnable, d'où toute la batterie que sçauroit faire la Fortune ne feroit pas tomber vne pierre. Vne ame qui se resout à quitter la campagne, & ne se soucie que de se garder en ce chasteau, peut deffier l'escale, la sappe, la mine, la surprise & les assauts. La hauteur en est si gran-

de, & les approches si difficiles, que tout ce qu'on y tire n'arriue pas au pied du mur. On s'abuse de penser que la Fortune ait les mains longues: elle les a courtes, & si courtes qu'elles ne frappẽt que ceux qui se treuuent aupres d'elle. Pour nous en garentir, il suffit de nous en reculer. Pour nous en reculer, il ne faut autre chose que connoistre nous & nostre nature; Sçauoir d'où l'esprit est venu, où il doit aller qui est son bien ou son mal, ce qu'il doit chercher & fuir, quelle est ceste raison qui luy enseignera la distinction des choses euitables ou desirables, qui domestiquera la rage de ses conuoitises, & dontera la tyrannie de ses aprehensions. Il y en a qui se sont vantez de pouuoir faire tout cela sans l'ayde de la Philosophie: mais enfin quand il leur est venu quelque effort sur les bras, il a fallu qu'ils ayent auoüé leur presomptiõ. Quand le bourreau leur est venu demander les mains pour les lier: quand la mort s'est approchée d'eux, toutes leurs rodomontades se sont esuanoüyes. On leur pouuoit dire: Et bien, il vous estoit bien aisé de faire les braues, tant que l'ennemi ne paroissoit point. Voicy ceste douleur, que vous disiez estre si peu de choses, voicy ceste mort contre qui vous parliez si haut, les cordes sont prestes: l'espee est hors du fourreau.

C'est à ce coup, Troyen, qu'il faut auoir bõ cœur.
Le moyen de l'auoir bon, c'est de le fortifier par vne meditation assiduë, sans s'amuser apres des paroles : l'assurance ne s'acquiert point par subtiliser. C'est pourquoy, Lucilius, ie m'estonne, & me ry tout ensemble des niaiseries des Grecs, quoy que ie ne m'en sois pas encore du tout depestré. Voicy l'argument de Zenon le Stoïque, Nulle chose mauuaise n'est glorieuse : La mort est glorieuse, la mort n'est donc point mauuaise. Vous auez triomphé : ie n'ay plus de peur. Apres vos belles raisons, ie suis prest de bailler ma teste à couper. Mais ne voulez-vous pas dire quelque chose de plus graue, sans vous rire auec vn qui s'en va mourir? Ie meure si ie sçaurois vous dire qui a le moins du iugement, ou luy, qui par ce plaisant argument pense faire qu'il n'aura plus de peur de la mort, ou celuy qui s'est mis en peine de le rechercher, comme si ç'auoit esté quelque chose de bien important.

III. En voicy la responce, qu'il tire de ce que nous mettons la mort au rang des choses indifferentes. Nulle chose indifferente n'est glorieuse : la mort est glorieuse, la mort n'est donc point indifferente. Voulez-vous voir la surprise ; la mort n'est point glorieuse ; mais c'est chose glorieuse que mourir valeureusement. Et quand il dit, Que

nulle chose indifferente n'est glorieuse, ie l'accorde : mais c'est en y adjoustant, qu'il n'y a point moyen d'auoir de la gloire que par les choses indifferentes. Or les choses indifferentes sont les choses qui ne sont ny bonnes ny mauuaises, cōme la Maladie, la Douleur, la Pauureté, le Bannissement, & la Mort. Il n'y a rien en tout cela qui de soy-mesme ait de la gloire, & neãtmoins nous n'auōs point d'autre sujet d'en acquerir que ceux-là: Car on ne loüe point la Pauureté, mais celuy qui pour estre pauure ne se raualle, & ne se fléchit point. On ne loüe point le Bannissement; mais celuy qui ne s'afflige point pour estre banni. On ne loüe point la Douleur; mais celuy que la Douleur n'a sçeu faire ny crier ny parler. On ne loüe point la mort: mais celuy de qui l'esprit est plustost sorti que troublé. Toutes ces choses là, qui de soy ne sont ny honnestes ny glorieuses, sont honnestes & glorieuses; aussi-tost qu'il plaist à la Vertu d'y mettre la main; elles sont neutres, & n'ont point de qualité que celle que le Vice ou la Vertu leur donne. La mort, qui fut glorieuse & belle en Caton, fut honteuse & laide en Brutus. Ie parle de ce Brutus, qui sur le point qu'on luy alloit coupper la gorge, s'estant tiré à l'écart, comme pour aller à ses affaires, combien qu'il n'eust autre enuie que de differer sa

mort de quelque moment; comme on l'eust fait venir, & qu'on luy eust dit qu'il tendît le col: *Aussi bien, dit-il, me fust-il permis de viure, comme ie le tendray*. Peu s'en fallut qu'il n'y adioustât, *Quand bien ce seroit sous Antheine.* O que cest homme-là meritoit bien qu'on luy donnast la vie! Or comme i'auois commencé de vous dire; pour monstrer que la mort n'est de soy chose ny bonne ny mauuaise, voyez combien il y a d'honneur en celle de Caton, & d'infamie en celle de Brutus. Tout ce qui n'est point beau, s'embellit par le moyen de la Vertu. Nous disons qu'vne chambre est claire; & cependant on n'y voit goutte quand il est nuit: ceste diuersité vient de la vicissitude du iour & de la nuit. Ainsi toutes ces choses indifferentes, comme les richesses, l'embon-point, la beauté, les honneurs, & les Sceptres mesmes, & de l'autre costé, la mort, l'exil, l'indisposition, les douleurs, & toutes ces autres choses que nous craignōs, ou plus, ou moins, ne se peuuent dire ny bonnes ny mauuaises, que par l'application du Vice, ou de la Vertu. Vne barre de fer, qui n'est de soy ny froide ny chaude, dans vn fourneau s'eschauffe; & replongée dans l'eau, se refroidit. La mort est honneste, par l'entremise de ce qui est honneste, c'est à dire de la Vertu, & d'vne ame qui dédaigne tout ce que la Fortune luy peut

donner. Mais encore ces choses que vous appellez indifferentes, ne sont pas du tout semblables : car il n'est pas indifferent de mourir ou bien ou mal, cõme il est indifferent que vos cheueux soient ou bien ou mal couppez. Quoy que la mort ne soit pas mauuaise, si est-ce qu'elle en a l'apparence.

IV. Nous auons tous vn amour de nous mesmes, & vne volonté de nous conseruer grauée en l'ame, qui nous fait fremir aussitost: l'amour & la conseruation de la vie est vne affection que la Nature nous a si profondement graué en l'ame, qu'il est impossible d'en imaginer la dissolution, & ne trembler point. Nous ne pouuons, sans nous fascher, estre priuez de tant de commoditez que nous auons. Nous connoissons les lieux où nous sõmes, & ne sçauons comme sont faits ceux où nous deuons aller. Ceste ignorance nous y figure des choses espouuentables : Et puis les tenebres où nous croyons que la mort nous doit mener, nous sont effroyables naturellement. Tellement qu'encore que la mort soit indifferente, elle n'est pas pourtant au nombre des choses, qu'il est si facile de mespriser. Il faut vne longue accoustumance, pour asseurer l'esprit & faire qu'il ne bondisse point, quand il en approchera. Il n'est rien plus aisé que de dire qu'il faut mespriser la mort, ny rien plus mal-aisé que de le faire. C'est

vne hardiesse qui n'est pas bien commune à toutes gents:les impressions que nous en auons de longue main ont trop pris de pied. Tous les beaux esprits ont presque fait à l'enuy l'vn de l'autre, à qui nous la depeindra plus hideuse, & qui en fera le plus de peur. Ils nous ont dit que l'Enfer est vne prison, où la nuict est perpetuelle, & de qui le portier,

Sur des os mi-mangez, &c.

Mais quand on nous auroit fait toucher au doigt que tout cela ne sont que contes faits à plaisir, & que les morts n'ont rien à craindre qui leur face mal, nous n'en sommes pas pour cela plus en repos. Nous auons autant de peur de n'estre point, que d'estre en enfer. Tellement qu'ayant tant de choses à combattre, ne faut-il pas auoüer que c'est l'acte le plus genereux & le plus braue que l'esprit de l'homme puisse faire, que de se resoudre à partir du monde, sans y auoir regret? or il n'y a point de moyen de luy mettre ceste persuasion en la teste, qu'en luy faisant voir que la mort est indifferente, & susceptible d'vne qualité bonne ou mauuaise, selon qu'il sera capable d'en vser, ou bien, ou mal. Il est impossible de croire qu'vne chose soit mauuaise, & de s'en approcher de bon cœur. On n'y va iamais qu'vn pas apres l'autre. Or quelque belle que soit vne action, il faut, pour estre

glorieuse, qu'elle soit volontaire. La Vertu ne fait iamais vne chose, parce qu'elle est tenuë de la faire, & si ce n'est partout, il faut que l'esprit tout entier y soit présẽt, & qu'il s'y bande, sans y contredire en quelque façon que ce soit. Mais quand nous nous resoluons à souffrir vn mal, ou pour en craindre vn pire, ou pour iouyr de quelque bien, qui nous semble digne que pour y paruenir on passe par ceste incommodité, cela ne se fait point, que nostre iugement ne se diuise. Nous sommes poussez d'vne-part, & retirez de l'autre: le Desir nous propose le contentement & l'Honneur: la Peur nous monstre les soupçons, & la difficulté: de maniere que nous ne sçauons à quel part y nous ranger. Où ceste confusion est, il ne faut plus parler de Gloire. La Vertu va tout d'vn bransle, & tout d'vn accord à l'effet de ses resolutions, & ce qu'elle fait ne luy donne iamais d'alarme.

Ne cede point aux maus, mais te bãde à l'encõtre.

Nous ne nous y banderons iamais, tant que nous penserons qu'il y ait du mal. Il faut que ceste persuasion nous sorte de l'esprit, autrement nous n'y irons point, comme il y faut aller. Nous ne ferons que toucher du bout du doigt ce qu'il faut empoigner à pleine main. Les Stoïques trouuent l'argument de Zenon veritable, & n'approuuent pas la response qu'on y fait: c'est

aux Dialecticiens d'en iuger. Pour moy ie n'ayme point toutes ces demandes artificieuses, qui font confesser vne chose qu'on ne croit pas : & serois d'auis que ces subtilitez demeurassent en la poussiere de l'escole. La Verité veut des paroles plus simples, & pour la mort il en faut de plus fortes. Si ie voulois m'amuser à l'esclaircissement de toutes leurs ambiguitez, ce seroit plustost pour persuader que pour tromper. S'il est question de parler à vne armée en bataille, qui s'en va par le peril de sa vie rachepter le repos de sa patrie, & le salut de ses enfans : quel langage luy tiẽdrez vous? Ie veux que ce soient les Fabiens, qui sur leur famille seule attirent tout le peril d'vne guerre generale; où les trois cens Lacedemoniens, qui furẽt mis à garder le Pas des Termophyles, sans esperance ny de vaincre, ny de fuïr. Il faut que le lieu où ils sont, soit leur sepulchre. Que leur alleguerez vous, pour les resoudre d'empescher de leurs corps la cheute de leurs Republiques, & perdre plustost leurs vies que leurs places ? Vous leur direz, Qu'vne chose mauuaise n'est point glorieuse, Que la mort est glorieuse, & que par consequent la mort n'est point mauuaise. O la belle harangue, & biẽ persuasiue! Qui est le poltron, que de si belles raisõs ne fissent ietter la teste baissée dans les ennemis, & mourir l'espée à la

main?Mais que ie trouue bien le lãgage de Leonidas d'vne autre grace! Disnõs, Compagnons, comme gents qui soupperont en l'autre monde. Ils ne mascherent point moins ce qu'ils auoient en la bouche: Les morceaux ne leur demeurerent point au gosier, ny ne leur tõberent point des mains. Ils disnerent courageusement, & soupperẽt de mesme. Et ce Capitaine Romain, qui enuoyoit ses soldats saisir vn passage au trauers de l'armee des ennemis, que leur dist-il? Il est necessaire d'aller-là, Compagnons; mais il n'est pas necessaire d'en reuenir. Vous voyez comme les commandemẽs de la Vertu sont simples & imperieux. Mais monstrez-moy vn homme à qui toutes ces subtilitez ayent iamais fait faire vn pas vers le peril? Elles rompent le cœur tout au contraire, & le reserrent aux occasions importantes, où, plus qu'en autre part, il auroit besoin de s'eslargir. Il n'est pas question d'oster la peur à trois cens soldats: Il faut asseurer tout ce qu'il y a d'hommes au monde. Comme leur ferez-vous croire, qu'il n'y a point de mal en la mort? Comme leur osterez-vous des opinions qui depuis tant de siecles leur sont venuës de pere en fils; & qu'auecque le laict ils ont succées aux tetins de leurs nourrices? Quel remede leur baillerez-vous? de quelles raisõs fortifierés vous la foiblesse humaine? Comme leur

inſpirerez-vous vne ardeur, qui les emporte ſi furieuſement aux perils, qu'il ne ſe trouue rien d'aſſez fort pour les arreſter? De quelles inuentions, & de quelle biendiſance combattrez-vous tous les peuples de la terre qui d'vn conſentement vniuerſel croyent le contraire de ce que vous leur voulez perſuader? Vous m'allez chercher des ſurpriſes, & d'vne interrogation à l'autre, me penſez tout doucement faire entrer dans le fillet. Les mõſtres ne ſe tuent point auecque des cheneuottes. Ce grand ſerpent que les Romains trouuerent en Afrique, & qui leur fiſt plus peur que l'armee des ennemis, ne pût iamais eſtre bleſſé, ny de fleſches ny de fondes; Et pource que ceſte grande maſſe, de qui la peau n'eſtoit pas moins ſolide, que le corps en eſtoit vaſte, renuoyoit tout ce qu'on luy iettoit, il fallut auoir des meules de moulin pour l'aſſommer; Et vous penſez auec vne parole faire peur à la mort: Vous attaquez vn lion auec vne aleſne. Ce que vous dites à pointe: Les eſpics de bled en ont auſſi: mais toutes pointes ne percent pas: il en eſt de ſi deliées, qu'il eſt impoſſible de s'en ſeruir.



EPISTRE LXXXIII.

ARGVMENT.

I. Il ne faut rien faire en secret, qu'on ne voulust faire à la veuë de tout le monde.

II. Penser aux actions passées.

III. Qu'on peut fier vn secret aux yurongnes.

IV. Contre l'yuresse.

I. VOus voulez sçauoir ce que ie fais tous les iours, & desirez que ie vous rende conte comme ie les passe depuis le matin iusques au soir. Vous auez bonne opinion de moy, qui pensez que ie ne fay rien que ie ne vueille bien que vous sçachiez. Et certainement il seroit bon de viure, comme si nous auions tousiours vn tesmoin aupres de nous; Et pour nous obliger mesmes à ne rien penser qui ne fust bien honneste, nous imaginer que nous auons vn verre dans l'estomach, & que les yeux peuuent penetrer iusques à ce que nous pensons de plus secret. Et de fait, n'en est-il pas qui y penetrent? Que nous sert de nous cacher des hommes, puis qu'il n'est rien qui ne soit descouuert à Dieu? Il se voit au

fonds de nos ames, & quelquefois, se trouue present à nos cogitatiōs: ie dy quelquesfois, parce qu'il n'y est pas tousiours. Ie feray donc ce que vous me commandez : ie vous escriray fort volontiers toutes mes actiōs, & l'ordre dont i'y procede. Ie veux pour cét effet y prendre garde à l'aduenir, &, ce qui est le principal, ie feray tous les soirs reueuë comme i'auray passé le iour.

II. Ce qui nous gaste, c'est que nous ne regardons iamais derriere nous : il ne nous chaut du passé: nous pensons à ce que nous deuons faire; & bien souuent encore le faisons nous sans y penser. Mais quand nous auons fait quelque chose, elle est aussitost hors de nostre memoire que de nos mains. Et toutesfois les deliberations de l'aduenir ne se peuuent resoudre, sans la consideration du passé. Ie n'ay point esté rompu de tout auiourd'huy. I'ay tousiours esté, ou sur le lict, ou sur le liure. Ie me suis exercé le corps : mais fort peu : car i'ay ceste obligation à ma vieillesse que i'en suis quitte à bon marché. Les robustes mesmes finissent quād ils sont las, & ie le suis aussitost que ie me suis remüé. Demandez-vous qui sont les compagnons de mes exercices? Il ne m'en faut point d'autre qu'Earinus; Vous sçauez que son humeur est fort douce & fort amiable; mais il se va changer. Ie suis apres d'en trouuer quelqu'vn

qui ne soit pas si fort. Il dit que nous auons luy & moy vne mesme Crise; parce que les dents luy tõbent, & à moy aussi. Il va desia bien viste pour moy ; & deuant qu'il soit bien peu de iours, ie me doute que ie ne le pourray plus atteindre. Vous voyez ce que sert vne chose continuée. Quand de deux hommes l'vn vient, & l'autre va, ils se trouuent en peu de temps bien esloignez. Il monte, & ie descēds. Vous sçauez que l'vn est bien plustost fait que l'autre. Toutesfois ie me suis mēconté : car en l'âge où ie suis, on tõbe plustost qu'on ne descend. Si vous voulez sçauoir cõme nous sõmes demeurez aujourd'huy de nostre combat, il nous est arriué vne chose qui n'est pas bien ordinaire entre des coureurs: nous auons esté iustement au but l'vn quād & l'autre, apres m'estre ainsi lassé: car ie puis mieux dire lassé qu'exercé, ie me suis mis dans de l'eau froide; i'appelle ainsi de l'eau qui n'est qu'vn peu chaude. Il a esté vn temps que ie faisois professiõ d'estre grād baigneur, & que tous les ans le premier iour de Ianuier, comme pour la ceremonie du iour, ie lisois, escriuois, & disois quelque chose de particulier, ie ne faillois point aussi de me ietter dans le canal de l'eau pucelle. Depuis, ie la trouuay trop froide, & me contentay de l'eau du Tybre, & en fin ie suis reduit à celle de la Cuue. Encore

pour gaillard que ie sois, ie la fais tiedir au Soleil, si bien que pour peu que i'y adioustasse, ie penserois estre dans des estuues. Au partir de là, ie mange du pain sec; & de ceste façon il ne me faut ny table pour disner, ny eau pour lauer les mains. Quand i'ay disné ie dors fort peu. Vous sçauez comme i'en vse: mon dormir n'est ny long ny bien ferme. Il me suffit que ie fay tréve de veiller. Ie sçay bien quelquesfois que i'ay dormy, & quelquesfois ie m'en doute. Là dessus le bruit du Cirque me vient aux oreilles, & lors il n'y a plus d'ordre de dormir: il faut que ie me resueille. Mais tant s'en faut que cela me diuertisse, qu'il ne me trouble pas seulement. Ie suis fort patient à telles tempestes. Ces confusions de voix ne me sont non plus que le murmure des vagues, ou que le sifflement d'vne forest, quand le vent donne au haut des arbres, ou que quelque autre bruit semblable de choses qui n'ont point d'entendement. Ie vous veux à ceste heure dire à quoy ie me suis appliqué, i'ay continué de resver sur vn esbahissemẽt où ie me mis hier, qu'ont voulu dire tant de grãds esprits, qui en des choses d'importance, ont employé des raisons si legeres & si perplexes, qu'encore qu'elles soient veritables, elles ont apparence de mensonge?

III. Zenon ce grand personnage, qui le

premier a fondé cette Secte, braue & religieuse plus que nulle autre; pour nous dégouster de l'yurongnerie, allegue qu'vn homme de bien ne s'enyure point, & le prouue de ceste façõ. Personne ne commet son secret à vn homme yure; or on commet son secret à vn homme de bien, vn homme de bien ne sera donc iamais yure. Voyez comme auec vne responce toute telle que son argument il y a moyen de se moquer de luy, car d'vne infinité qu'on luy pourroit faire, vne suffira. Personne ne dit son secret à vn qui dort: on dit son secret à vn homme de bien; vn homme de bien ne doit donc point dormir. Possidonius fait bien ce qu'il peut pour le deffendre: mais il n'en trouue qu'vn moyen qui me semble bien foible. Il dit que ce mot d'*yure*, a deux significations. L'vne, quand vn homme a tant pris de vin, qu'il en a perdu le iugement: l'autre quand il est coustumier de s'enyurer, & qu'il a ceste imperfection. que Zenon ne l'entend pas de celuy qui est yure, mais de celuy qui l'est ordinairement, & que c'est à cest yure qu'on se gardera bien de dire des choses secrettes; que le vin luy peut faire publier ce qui est faux. Car il est assez clair qu'il parle de celuy qui est yure, & non de celuy qui le sera. Vous m'auouërez que d'vn yure à vn yurongne il y a bien de la diffe-

rence. Tel eſt yure à ceſt'-heure, qui peut-eſtre ne l'aura iamais eſté, & qui peut-eſtre ne le ſera iamais. D'ailleurs, vn yurongne n'eſt pas en vne yureſſe perpetuelle; Et quād il dit yure, ie le prēds cōme il ſe prēd ordinairemēt, & ſur tout venant de la bouche d'vn homme qui fait profeſſion d'vne diligēce exacte. & de ne riē dire qu'il n'ait rigoureuſement examiné, ioint que ſi Zenon l'a pris d'autre façon, il demeure touſiours coupable de s'eſtre voulu ſeruir d'vne parole equiuoque, pour piper le monde; ce qui ne ſe doit pas faire, quād il eſt queſtion de rechercher la verité. Mais ie veux que telle ait eſté ſon intention, la conſequence qu'il en tire eſt fauſſe, qu'il ne faille rien dire de ſecret à vn homme qui eſt couſtumier de s'enyurer. Repreſentez-vous à combien de ſoldats, qui ſont gens qui ne ſe tiennent pas touſiours dās les bornes de la ſobrieté, & le General de l'armee, & le Maiſtre de Camp, & le Capitaine, ont commis de choſes, qui n'auoient pas beſoin d'eſtre publiées. Quand il fut queſtion d'entreprendre ſur la vie de C. Ceſar, ie parle de celuy qui s'empara de l'Eſtat, quand il eut deffait Pompee, Tyllius Cimber en ouyt parler auſſi bien que C. Caſſius. Caſſius ne beut iamais que de l'eau. Cimber au cōtraire, auec ce qu'il prenoit du vin demeſurément, ſon babil eſtoit inſupportable,

quand il auoit beu. Surquoy luy-mesme il fit céste rencontre. Comme supporterois-ie d'vn homme, qui ne puis pas supporter le vin? Que chacun à ceste heure se ressouuienne de ceux à qui il ne fieroit pas si tost la clef de leur caue, comme celle de leur secret; Si est-ce que i'en diray vn que ie me viens de ramenteuoir, afin que la memoire s'en conserue: car il est bon d'estre fourny d'exemples illustres, pour toutes les actiõs de nostre vie, afin de ne les aller pas tousiours mandier aux siecles passez. L. Piso depuis qu'vne fois, pour bien boire, il fut fait Gouuerneur de la ville, il s'y affrianda tellement, qu'il y passoit ordinairemẽt la plus grande partie de la nuict, & presque tousiours dormoit iusques à midy. C'estoit son poinct du iour. Cependant il se comporta fort bien en son gouuernement. Auguste mesme l'enuoyant pour commander en la Thrace rebellee, luy donna des commissions secrettes, desquelles il s'aquitta si dignement, qu'il la reconquit. Tibere s'en allant en la Campanie, & laissant les affaires de Rome pleines de soupçon, & en vn estat qui ne luy plaisoit point; pource, à mon aduis, que l'yurognerie de Piso luy auoit bien reüssi, laissa le gouuernement de la ville à Cossus, homme graue, & moderé, mais qui se laissoit tellement emporter au vin, qu'vne fois, qu'au partir d'vn festin

festin il estoit allé au Senat, il le fallut remporter tout endormi, parce qu'il n'y eut iamais ordre de l'esueiller. Cependant Tibere luy escriuoit souuent de sa main des choses qu'il ne vouloit pas mesme commettre à ses secretaires. Comme de fait il ne se trouue point qu'aucun secret d'affaire, ny publique, ny priuée, luy soit iamais eschapé. Laissons-les donc crier tant qu'ils voudront, Qu'vn esprit à qui le vin commande n'est pas maistre de soy. Que le vin fait les mesmes tumultes au cerceau, qu'il fait en sa nouueauté dans les tonneaux. Que son abondance fait sortir les secrets du cœur, comme les viandes de l'estomach; Ie veux que tout cela soit veritable: mais il est veritable aussi, qu'ayant à deliberer des choses de consequence, si nous auons des amis, qui aiment à boire, nous ne laissons pas de leur en demander leurs aduis. Ainsi donc la raison alleguée pour la deffence de Zenon qu'on ne commet iamais vn secret à gens qui sont coustumiers de s'enyurer, est aussi peu vraye que son argument. Ce seroit bien plustost fait de blasmer ouuertement l'yurognerie, & representer les inconuenients qui l'accompagnent. Les appas n'en sont point si grãds, qu'il faille estre parfaitement sage pour s'en garentir. Vn qui n'aura qu'vne passable discretion, se gardera bien d'y tomber, & si quelquefois

pour vn suiet qui se presente, il se laisse emporter à la bonne chere, ce sera sans passer iusqu'à l'yuresse.

IV. Or si la quantité du vin peut troubler le Sage, & luy faire faire des traits d'vn homme yure, c'est vne question qu'il nous faudra vuider. Cependant si vous voulez prouuer que l'yuresse est indigne d'vn homme d'honneur, pourquoy vous amusez vous à faire le Dialecticien ? Que ne dittes vous plustost, que c'est vne vilenie d'en prendre tant, qu'il en faille rendre, & ne sçauroit pas la mesure de son estomach? Que ceux qui sont yures font vne infinité de choses dont la memoire les fait rougir, apres qu'ils ont vuidé leur vin: que l'yuresse n'est autre chose qu'vne fureur volontaire? Et de fait qu'vn homme yure soit quelques iours sans desenyurer, quelle opinion en aurez vous sinon qu'il a perdu l'entendement ? Vous direz que c'est vne fureur. Mettez en auant l'exemple d'Alexandre de Macedoine, qui entre les verres tüa Clytus, le plus fidelle & le plus affectionné seruiteur qu'il eust ; & puis se voulut tuër luymesme, quand le desenyurement luy eust fait connoistre le vilain acte qu'il auoit commis. Si nous auons quelque imperfection, l'yuresse la met en sa monstre, & nous fait perdre la honte, qui est le principal obstacle de nos mauuaises intentions. Car il

il eſt certain que ce n'eſt point tant la volonté du bien, que la honte du mal, qui nous diuertit de ce qui nous eſt deffendu. Il n'y a rien de ſale au dedans, que le vin ne faſſe venir dehors, il ne fait pas les vices, mais les produit. Quand vn homme eſt yure, s'il ayme les femmes, il n'a pas la patience d'attendre qu'il ſoit au lit pour ſe cõtenter: mais à quelque heure, & en quelque part que la concupiſcence le ſollicite, il luy donne congé de faire ce qu'il luy plaiſt. S'il a meſme quelque impudicité plus orde & plus brutale, il ne craint point de la publier. S'il eſt querelleux, ſa langue & ſes mains perdent la diſcretion. L'inſolence deuient plus ſuperbe, la cruauté plus violente, & l'enuie plus malicieuſe. En fin il n'y a point de vice qui veuille garder la chambre; tout ſort à la campagne. Adiouſtez à cela, que nous ne ſçauons où nous ſommes : la langue nous begaye, la veüe nous trompe, les pieds nous chancelent, & nous ſemble que quelque tourbillon nous face tourner la maiſon ſur la teſte. Puis comme le vin ſe prend à bouïllir, nous auons des coliques qui nous deſchirent les entrailles; & toutes ces incommoditez encores ne ſont que paſſables: Mais que penſez-vous que ce ſoit quand apres que le vin eſt corrompu par le dormir, en la place de l'yureſſe il nous demeure vne crudité. Repreſentez-vous les

inconuenients qu'a produit l'yurongnerie publique, combien de braues & belliqueuses Nations elle a liurées en la main de leurs ennemis: en combien de murailles, obstinément deffenduës par plusieurs armées elle a fait ouuerture: combien d'ames impatientes d'obeyssance elle a reduites à la seruitude; Et combien elle a domté d'hommes, que les armes bien à peine auoient osé menacer. Tant de chemins, tant de batailles, tant d'hyuers, tant de difficultez de lieux, & de saisons; tant de fleuues descendants de regions inconnuës, & tant de mers, laisserent reuenir ce mesme Alexandre de qui ie viens de parler, sain & sauf en sa maison: Et le seul excez de boire fut assez fort pour l'enuoyer au tombeau. Quelle gloire est-ce à vn homme de tenir beaucoup? Quand la palme de bien boire vous sera demeurée: quand tous vos compagnons reduits à dormir sous la table, ou à rendre leurs gorges en quelque coin, refuseroient de vous y faire raison, quand de toute la compagnie d'vn festin il ne demeurera que vous qui seul ne soit par terre, quand vous aurez emporté ceste magnifique loüange, qui vous tiendrez plus de vin que pas vn des autres; ne faut-il pas que vous confessiez que vous ne tenez pas encores tant qu'vn tonneau? D'où pensez vous que soit venuë la ruïne de M. Anthoi-

ne, grand personnage au reste, vn bel Esprit, que de l'yurognerie & de l'amour de Cleopatre, qui n'auoit pas moins de force que le vin ? Car fut-ce autre chose que l'yurognerie, qui changea ses mœurs aux dissolutions estrangeres: qui luy fit prendre les armes contre sa patrie: qui fortifia ses ennemis à son preiudice,& rendit sa cruauté si desmesurée, qu'au milieu de son repas où il estoit seruid'vne magnificẽce Royale,il se faisoit apporter les testes & les mains des principaux de Rome, pour les reconnoistre, comme s'il eust voulu boire du sang, apres estre enyuré de vin ? Son yurognerie seul estoit insupportable. Vous pouuez iuger comme le deuoit estre ce qu'il faisoit, quand le vin l'auoit surmonté. Vous ne voyez gueres de gents aymer à boire,qui ne soient aussi cruels : Les esprits les plus nets se brouillent de boire trop, & gastent leur bonne disposition. Il leur en prend comme aux yeux, que les longues maladies, pour les auoir tenus long-temps à l'ombre, ont tellement debilitez, qu'ils ne peuuent supporter de voir luire le Soleil: Car estans ordinairement hors de soy par moyen de l'yuresse, ils s'accoustument à des vices qu'ils ne peuuent quitter quand ils sont desenyurez. Dittes nous donc les bonnes raisons, pourquoy le Sage ne se doit point enyurer: mais baillez nous d'autres choses que des

parolles. Faites nous voir les inconuenients qui en arriuent, prouuez que ces choses que nous appellons voluptez, ne sont que supplices, quand on ne leur donne point le reglement & la mesure qui leur appartient. Car si vous me voulez persuader que le Sage se pourra gorger de vin tout à son aise, sans se troubler, ny rien faire des desordres que font ordinairement ceux qui sont yures; i'aymerois autant vous ouyr dire, qu'il pourroit prendre de la poison sans mourir, du ius de pauot, sans dormir, & de l'ellebore, sans reietter tout ce qu'il auroit dans le corps. Si les pieds luy chancellent, si la langue luy begaye, quel besoin est-il de soustenir qu'il soit yure en partie, & en partie ne le soit point?



EPISTRE LXXXIV.

ARGVMENT.

I. Comme il faut profiter de la lecture.
II. Fuir la Cour, & les biens de Fortune.

IE me fais ordinairement promener en vne chaire; & par ceste agitatiõ prens plaisir d'exciter aucunement ma paresse; Ie trouue que ma sãté en est meilleure, & que

mes estudes n'en empirent point. Pour ce qui est du profit de ma santé, vous le voyez. L'affection des lettres m'a reduit à me negliger, & me laisser appensantir, tellement que pour m'exercer i'ay besoin du ministere d'autruy. Quant à mes estudes, ie vous diray comme elles n'en sont point incommodées. Ie ne laisse point de lire: or i'estime que ie n'ay rien de plus necessaire que la lecture. Premierement, pour ne me confier trop de ma suffisance. Secondement, pour apres auoir veu les inuentions des autres, en faire mon iugement, & inuenter aussi quelque chose de mon costé: cela donne de la nourriture à l'esprit, & non sans estude, le rafraischit de ceste lassitude que l'estude luy peut apporter. Nous nous gasterions, si nous voulions ou tousiours escrire, ou tousiours lire. L'vn nous importuneroit, & nous épuiseroit de matiere: l'autre nous affoibliroit l'esprit, & le dissoudroit. La meilleure est de les eschanger par vicissitudes, & temperer l'vn par l'autre, en sorte que l'escriture face vn corps de ceste diuersité que la lecture aura recueillie. Ils disent que nous deuons faire comme les mouches à miel, qui volent de costé & d'autre, pour choisir les fleurs qui leur sont propres, & à leur retour disposent par rayons tout ce qu'elles ont apporté.

Liquentia mella, &c.

Toutefois on ne demeure pas bien d'accord, si elles tirent des fleurs vn certain suc, qui est miel aussi-tost qu'il en est separé, ou si par leur composition & par la proprieté de leur aleine, elles conuertissent ce qu'elles ont recueillli en ceste saueur. Car il y en a quelques-vns qui tiennent qu'elles n'ont pas la dexterité de faire le miel, mais seulement de le cueillir; & qu'ainsi ne soit, ils disent qu'en Inde il se trouue du miel aux fueilles des cannes, soit qu'il vienne de la rosée, soit qu'il se concrée d'vne humeur douce & onctueuse que les cannes mesmes produisent, & que nous auons des herbes qui ont la mesme vertu: mais non si apparente, & seulement cõme de ces petites bestes que la Nature a deputées à faire ce mestier. Les autres ont opiniõ qu'elles ont vne adresse de confire les tendrons des fleurs & des fueilles, & par leur disposition luy faire prendre ceste qualité, non sans quelque espece de leuain, qui leur ayde à confondre & incorporer toutes ces diuersitez.

I. Mais pour ne me laisser emporter hors de mon propos, il nous faut faire comme les mouches à miel, & quand nous aurons leu beaucoup de choses, donner à chacune sa place à part, afin de les mieux conseruer par ceste distinction; & cela fait, auecque le soin que nous y apporterons, confondre tellement toutes ces saueurs en vne

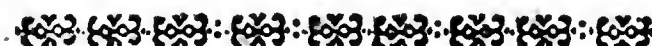
ſeule, qu'encore qu'on s'apperçoiue que la matiere ſoit d'vn autre, on ne puiſſe nier que la façon ne ſoit à nous. C'eſt vn artifice que la Nature fait en nos corps, ſans que nous y contribuions rien du noſtre. Tandis que nous auons la viande entiere dans l'eſtomach, & que la chaleur ne l'a point encore alterée, ce n'eſt autre choſe qu'vn fardeau que nous portons. Mais c'eſt noſtre ſang & noſtre force, auſſi-toſt qu'elle a ceſſé d'eſtre ce qu'elle eſtoit. Il en faut faire de meſme en ce qui nourrit les eſprits. Tant que nous le laiſſerons en ſa premiere forme, il ſera touſiours à ceux chez qui nous l'aurons puiſé: mais digerons le, & le baillons à noſtre entendement, pluſtoſt qu'à noſtre memoire: pour nous le repreſenter, quand nous en aurons beſoin, approuuons-le à bon eſcient: rendons le noſtre, & faiſons que pluſieurs choſes n'en ſoient qu'vne, comme beaucoup de petites ſommes aſſemblées n'en font qu'vne grande. Cachons l'ayde que nous auons euë, tellement qu'on ne l'apperçoiue point, & ne faiſons paroiſtre que ce qui ſera du noſtre. Que ſi par la continuation d'imiter quelqu'vn que nous aduoüõs particulierement nous en auons tiré quelque conformité, qui ſe manifeſte en nos ouurages; faiſons que ce ſoit vne reſſemblance de fils, & non de pourtrait. Vn pourtrait eſt vne

chose morte; Et quoy donc? on ne sçaura pas de qui i'imiteray le langage, ny de qui ie prendray les sentences, & la façon d'argumenter? Ie tiens mesme qu'il y a si bien moyen de deguiser les choses, qu'on ne sçaura pas si c'est d'vn grand homme que ie le prends, ou de quelque autre de moindre merite. Car comme il prend quelque chose des vns ou des autres, il ne leur imprime pas sa marque, afin de les faire raporter à ceste vnité. Ne voyez vous pas de combié de voix on compose vne musique? Et toutesfois elles n'ont toutes ensemble qu'vn son. L'vne est haute, l'autre basse, l'autre moyenne: les femmes y entrent comme les hommes: on y mesle mesme des flustes: Et cependant de toutes ces voix qui paroissent ensemble, il n'y en a pas vne qui se puisse remarquer à part. Quand ie parle de la Musique, i'entends de celle qui fut connuë des anciens Philosophes. Il ne se fait auiourd'huy combat de Gladiateurs où il n'y ait plus de chantres à sonner la charge, qu'il n'y auoit anciennement de Spectateurs en tout le theatre. Quand ceux qui chantent ont bordé les chemins, que les trompettes ont enuironné le bas du theatre, & qu'en haut la gallerie est pleine de ioüeurs de fluttes, & de toutes sortes d'instruments, de toutes ces discordances il se fait vn seul accord. Ie veux qu'il en

ſoit de meſme de noſtre eſprit: qu'il amaſſe beaucoup de ſciencee, beaucoup de preceptes, & beaucoup d'exemples de tous les ſiecles paſſez: mais que tout cela ſe rapporte à vne ſeule fin.

II. Demandez-vous comme il ſe pourra faire? Si nous demeurons continuellement bandez, & reſolus à ne rien faire que par le conſeil de la Raiſon. Elle vous dira, ſi vous la voulez croire; laiſſez ces vanitez, qui font courre le monde apres elles: laiſſez ces richeſſes, qui tiennent leurs poſſeſſeurs en apprehenſion perpetuelle, ou pour le moins qui ne leur donnent que de la charge & de l'importunité: laiſſez ces voluptez du corps & de l'eſprit, qui ne font qu'eneruer & l'vn & l'autre: laiſſez l'Ambition, comme vne choſe bouffie, vaine, venteuſe, ſans bornes, & auſſi perplexe d'eſtre ſuiuie que precedée? & par ce moyen geſnée de deux enuies qui la preſſent, l'vne derriere, & l'autre deuant: vous pouuez iuger comme vn homme eſt miſerable, qui eſt enuieux & enuié. Vous voyez ces maiſons des Grands, où la preſſe de ceux qui vont à leur leuer eſt ſi grande qu'il ſe faut quereller à la porte, vous n'y entrez point qu'auecque beaucoup d'afronts. Mais ce n'eſt rien au pris de ceux que vous receuez, quād vous eſtes dedans. Laiſſez moi tous ces eſcaliers, & ces penōs ſi

magnifiquement suspendus. Vous courez fortune de vous y rompre le col; prenez plustost vostre chemin vers la Sagesse: C'est là que vous aurez des biens qui veritablement seront grands, & dont la possession ne vous donnera point d'alarme. Toutes ces choses mondaines qu'on estime si releuées, n'ont du tout point de hauteur, qu'en les regardāt aupres de celles qui sont les plus viles & les plus abiectes; Et toutefois on n'y monte que par des auenües bien roides, & bien difficiles. Le chemin des honneurs est plein d'espines: mais si vous voulez monter à ce sommet d'où vous verrez toutes les grandeurs de la terre, & de la Fortune mesme au dessous de vous, vous n'auez à passer qu'vne campagne rase, & le chemin le plus aisé que vous sçauriez desirer.



EPISTRE LXXXV.

ARGVMENT.

I. Le Sage est exempt de passion.

II. Le vices & les passions n'ont point de temperament.

III. Il n'y a point de felicité imparfaite.

IV. La qualité, & non la grandeur, rend la vie heureuse.

V. Le Sage ne craint point les dangers, mais les euite.

VI. Qu'est-ce que Mal?

VII. Les aduersitez ne troublent point le Sage.

AV discours que ie vous faisois dernierement, Qu'il suffisoit de la Vertu, pour rendre vne felicité parfaite, i'auois eu peur de vous donner trop de besongne; & m'estimois content de vous faire voir quelque eschantillon de ce que les Stoïques en disent. Mais i'auois passé par dessus ce qu'il y a de plus difficile; A ceste heure-cy, comme vous desirez, ie voudrois ramasser toutes leurs raisons, & tout ce qu'on a depuis inuẽté sur leur tradition. Il faut que ie vous face vn liure plustost qu'vne lettre. Ie vous proteste, comme i'ay desia fait plusieurs fois, que ie ne me plais point en ceste façon d'argumenter. Ie rougis de disputer la cause des Dieux & des hommes, auec vne alesne à la main. Qui est prudent est temperant: qui est temperant, est constant: qui est constant est imperturbable: qui est impertur-

bable, eſt ſans triſteſſe : qui eſt ſans triſteſſe, eſt heureux: Il s'enſuit donc que qui eſt prudent eſt heureux, & que la Prudence eſt ſuffiſante à l'acquiſition de la Beatitude de la vie.

I. La reſponce que font à cela quelques Peripatetiques, c'eſt que quād on dit qu'vn homme eſt imperturbable, qu'il eſt conſtant, qu'il eſt ſans triſteſſe : il ne s'entend pas que celuy qu'on appelle imperturbable, n'ait iamais de perturbatiōs, mais qu'il en a peu, & que celles qu'il a ſont moderées. Tout de meſme, quand on dit qu'vn homme eſt ſans triſteſſe, ce n'eſt pas qu'il ne ſe puiſſe quelquefois attriſter : mais il n'y eſt ny frequent ny exceſſif. Ils tiennent que de dire qu'vn homme puiſſe eſtre exempt de triſteſſe, c'eſt nier qu'il ayt la nature d'vn homme: & que certainement le Sage ne ſouffre pas que les ennuis le ſurmontent: mais qu'il ne ſçauroit empeſcher qu'ils ne le touchēt. Ils ameinēt tout plein d'autres telles raiſons, qui reſpondent à la doctrine de leur Secte, & n'oſtent pas du tout les paſſions, mais les retranchent. Là deſſus, ie leur voudrois bien demander ; quelle gloire ils donnent à l'homme ſage, de l'eſtimer plus courageux que ceux qui ſont les plus laſches; plus contents que les plus triſtes, plus temperans que les plus diſſolus, & plus hauts que ceux qui

sont les plus ravallez. Quelle occasion auroit Ladas de magnifier ses bonnes iambes, si seulement il estoit plus viste que les boiteux & les estropiez?

Elle pourroit courir, quand la moisson est preste,
Sur le haut des espics, sans leur rõpre la creste.
Et ses pieds sur les flots ne se moüilleront pas,
Si leger & si viste elle coule ses pas.

Vne telle vistesse est recommandable d'elle mesme, & pour paroistre n'a que faire d'estre comparée auecque ceux qui ne peuuẽt marcher. Pour peu qu'vn homme soit en fiévre, cõme le pouuez-vous appeller sain? Ce n'est pas se bien porter que d'estre mediocrement malade. Ils disent que le Sage est appellé imperturbable, comme on appelle des fruits sans noyau, non ceux qui n'en ont point, mais ceux qui l'ont fort petit: cela est faux. Car ie n'attribuë point à l'homme de bien vne legere diminution de vices, mais vne entiere exemption. Il ne faut point qu'il n'en ait gueres, il faut qu'il n'en ait point. S'il en auoit, ils croistroient, & en croissant luy donneroient de la peine. Vne taye deuant les yeux, n'oste point la veuë qu'elle ne soit endurcie: mais en se formant, elle cõmence desia de la troubler. Si vo⁹ laissez les passiõs au Sage, la Raison se trouuera la plus foible, & leur cedera cõme à la violẽce d'vn torrent, attẽdu mesme

que vous ne luy en baillez pas vne seule en teste : mais generallemẽt voulez qu'elle ayt à combattre tout ce qu'il y en a. Le plus fort homme qui soit au monde, ne l'est pas tant qu'vn nombre d'autres qui ne seront que mediocres, ne le mette bas. Il est auare, mais sans excez : il a de l'ambition, mais il n'en brusle pas : il se met en colere, mais il en sort tout aussi tost : il a quelque legereté, mais il n'est pas des plus variables : il ayme les femmes, mais il ne les prend pas à force. Ce seroit bien le meilleur pour luy d'auoir vn vice tout entier, & n'en auoir qu'vn, que de n'en auoir qu'vn peu de chacun, & les auoir tous. Et puis l'importance n'est pas en la grandeur de la passion : car elle ne sçauroit estre si petite, qu'elle ne soit incapable de receuoir ny commandement ny conseil. Comme toutes bestes generalemẽt sont insusceptibles de Raïson, autant celles qui viuent domestiques auec nous, comme celles qui demeurent sauuages dans les bois, parce que ny les vnes ny les autres ne sont point capables d'ouïr des remõstrances ; ainsi vous ne sçauriez auoir si foible & si legere passion, qui veuïlle ny se ranger aux choses raisonnables, ny seulement auoir la patience de les escouter. Les tigres & les lions ne despouïllẽt iamais la cruauté, qui leur est naturelle : il est bien quelquesfois qu'ils la resserrent ; mais comme

vous n'y penſez plus, c'eſt alors qu'ils ſortent de ceſte humeur qui ſembloit adoucie, & deuiennent plus enragez qu'ils n'eſtoiét auparauant. Iamais les vices ne s'appriuoiſent de bonne foy, quelque mine qu'ils facent, ils ſe tournent touſiours vers leur inclination. Et puis ſi la Raiſon a quelque force, elle les fera ceſſer deuant qu'elles commencent. Que s'ils commencent en deſpit d'elle; en deſpit d'elle tout de meſme ils perſeuereront. Car il eſt bien plus aiſé de les empêcher de naiſtre, que de leur reſiſter quand ils ſont nais. Toute ceſte mediocrité pretenduë n'eſt qu'vne Chimere, & qu'vne piperie. Ie trouuerois auſſi bon qu'on me dit qu'il faut eſtre mediocrement furieux, & mediocrement malade.

II. C'eſt à la Vertu ſeule que le temperament appartiènt: les vices ne ſçauent que c'eſt. Il ne faut point penſer de leur donner de reigle. On aura bien pluſtoſt fait de les arracher entierement. Penſez-vous qu'en ces ordures inueterées que nous appellons maladies de l'ame, comme ſont l'Auarice, l'Impieté, la Cruauté, le tranſport de Colere, il y ait quelque moderation? il y en a donc moins aux paſſions: car de celles-cy on paſſe aux autres; Et puis, ſi nous donnons quelque pouuoir à la Triſteſſe, à la Crainte, aux Deſirs, & autres ſemblables deſordres, il ne faut plus parler de les

retenir. L'occasion est,que ce qui les irrite est hors de nous, & que selon la grandeur des objets qui les prouocquent, ils deuiennent, ou plus grands, ou plus petits. La Crainte sera plus lasche, quand l'occasion de craindre sera plus apparẽte,ou plus prochaine: la Cupidité plus violente, quand l'Esperance qui l'appellera, sera plus importante. Si nous ne pouuons empescher la naissance des passions,nous ne pouuons non plus empescher leur accroissement. Il se faut resoudre de ne leur permettre point de commence, ou faire estat qu'elles se conformeront à leurs causes, & croistront selon l'impression qu'on leur en donnera. D'ailleurs,quand il n'y auroit autre chose,elles ne sçauroiẽt estre si petites,qu'auec le tẽps elles ne facẽt biẽ du chemin. Ce n'est pas l'ordinaire des choses qui sõt pernicieuses de se prescrire vne mesure. Les moindres maladies se font quelquefois incurables, & ne faut moins que rien à ceux qui sont mal disposez, pour les accabler.Mais ie vous prie quelle apparẽce y auroit-il,que quãd il me plairoit,ie peusse finir vne chose,de qui le commencemẽt ne seroit pas en mon pouuoir? Comme aurois-ie la force de faire cesser ce que ie n'aurois sçeu faire qui ne fust,veu qu'il est plus aisé de ne receuoir point ce qui peut nuire, que de le faire sortir apres qu'on l'a receu?

Quelques vns y font ceste distinction, Que celuy qui est prudent & temperant, est en repos au regard de l'habitude de son ame, mais non touchant l'euenement. Car quãt à l'habitude de l'ame, il ne se trouble point, il ne s'attriste point, & n'a point d'apprehensiõ: mais il est suiet à souffrir beaucoup de choses exterieures, par lesquelles il peut estre troublé. Cela s'appelle, qu'il n'est pas colere : mais qu'il se courrouce quelques-fois: qu'il n'est pas timide, mais que quelquefois il a peur : c'est à dire, qu'il n'a pas le vice de la peur, & que seulement il en a la passion. Mais il n'y a point de doute que si la Peur ou la Colere entrẽt vne fois chez vous, au lieu de passions fortuites au commencement, elles en deuiennẽt à la fin imperfectiõs ordinaires; Et puis, si nous nous arrestons aux causes exterieures, & que nous ayons peur de quelque chose, quand pour le salut de nostre païs, l'honneur des loix, ou la conseruation de la Liberté, nous serons conuiez de nous exposer à ce peril, nostre corps y viendra, parce que nous l'y porterõs: mais l'esprit fera ce qu'il pourra pour ne s'y trouuer point, qui est vne contrarieté de volonté, où le Sage ne tombe iamais. Dauantage, il faut prendre garde de ne confondre pas deux preuues qui se doiuent faire separément. L'vne, qu'il n'est point d'autre bien que ce qui est Honeste:

l'autre, qu'en la Vertu seule consiste la Felicité. Si nous demeurons d'accord, qu'il n'est point d'autre bien que ce qui est Honeste, la consequence est necessaire, Que pour viure heureusemẽt il suffit de la Vertu. Mais encore que pour viure heureusement la Vertu suffise; il ne s'ensuit pas que ce qui est Honeste soit le seul bien. Xenocrates & Speusippus tiennent que par la Vertu seule vn homme se peut rendre heureux. Mais ils n'accordent pas pourtant, qu'il n'y ait point d'autre Bien que ce qui est Honeste. Epicure mesme dit, Qu'il est heureux, quand il a la Vertu: mais il ne tient pas que pour estre heureux il ne faille autre chose que la Vertu; pource que nous ne sommes heureux que par la volupté, qui procede bien de la Vertu, mais n'est pas la Vertu mesme. Ie ne trouue pas ceste destruction bien iudicieuse, veu qu'il auouë luy-mesme, que iamais la Vertu n'est sans volupté. Si donc elles sont si conioinctes, qu'on ne les peut imaginer l'vne sans l'autre; il suffit d'auoir la Vertu, parce que tousiours la Volupté l'accompagne, & tousiours est auecque elle, mesme quand elle est seule.

III. Or c'est vne absurdité, de dire que par la Vertu seule vn homme se puisse beatifier, mais non parfaictement. Car ie ne puis comprendre comme cela se peut faire,

parce qu'il est impossible qu'vne vie soit heureuse, que son bien ne soit parfait, & en tel estat, que rien ne s'y puisse adiouster: ce qui ne peut estre, qu'elle ne soit heureuse parfaictement. S'il est vray qu'il ne soit rien ny plus grand ny meilleur que la vie des Dieux, & que la vie heureuse soit diuine, il s'ensuit que la vie heureuse est vn poinct au delà duquel elle n'a plus moyen de s'auancer. Dauantage, si la vie heureuse n'a faute de chose quelconque, toute vie heureuse est parfaite : tellement que l'heureuse & la tres-heureuse ne sõt qu'vn. Doutez-vous qu'en la vie heureuse ne soit le souuerain Bien ? Si elle est le souuerain Bien, sa Beatitude ne peut estre que souueraine. Car comme ce qui est souuerain ne reçoit plus d'accroissement, la vie heureuse, qui tousiours a le souuerain Biẽ auec elle, n'en peut aussi receuoir. Que si vous faites vn homme plus heureux que l'autre, il faut necessairement que vous faciez vn nombre infiny de souuerains Biens differents l'vn de l'autre : Et cependant, ie ne trouue point qu'il soit de souuerain Bien que celuy qui n'a rien au dessus de luy. S'il est quelqu'vn moins heureux que l'autre, il s'ensuit que ce moins heureux desire la condition de celuy qui l'est plus. Or il n'est point de condition que celuy qui est heureux prefere à la sienne. Prenez de ces deux

lequel vous voudrez : l'vn est aussi peu croyable que l'autre : ou qu'il reste quelque chose que le Sage ayme mieux estre que ce qu'il est ; ou qu'il ne desire pas ce qui est meilleur que ce qu'il a. Car tant plus vn hõme a de iugement, tãt plus il desire de s'approcher de la perfectiõ du Bien, & se bande pour y paruenir. Or comme est-il possible que celuy soit heureux, qui non seulement peut encore desirer quelque chose, & qui faut quand il ne desire point?

IV. Ie vous diray d'où vient ceste erreur. Ils ne sçauent pas qu'il n'y a qu'vne vie heureuse, & que c'est sa qualité, non sa grandeur qui la met en ce bon & parfait estat. De là vient qu'elle est aussi bonne longue, comme courte, diffuse, que resserrée, distribuée en plusieurs lieux, & en plusieurs parties, comme ramassée en vn. Si vous l'estimez par le nombre, par la mesure, & par les parties, vous la priuez de ce qu'elle a d'excellent. Or qu'est-ce qu'elle a d'excellent que sa plenitude ? La fin de manger & de boire est la satieté. Si l'vn a mangé plus que l'autre, qu'importe, puis qu'ils sont tous deux rassasiez ? Cestui-cy a plus beu, cestuy-là moins, qu'importe, puis que tous deux n'ont plus de soif. La vie de l'vn n'a pas esté si longue que celle de l'autre, qu'importe, puis qu'en peu d'années celuy qui a vescu le moins, s'est fait

aussi heureux que celuy qui a vescu beaucoup. Celuy que vous appellez le moins heureux, ne l'est du tout point. On ne retrance point la Beatitude. Qui est resolu ne craint point: Qui ne craint point, n'a point de tristesse: Qui n'a point de tristesse est heureux. C'est l'argument que font nos Stoïques: la responce qu'ils s'efforcent d'y faire, c'est, Que ceste proposition, que qui est resolu ne craint point, est fausse, & pour le moins disputable. Et cependant nous la mettons pour confessee. Qu'il n'est point d'homme si resolu qui n'ait peur d'vn mal, quand il le voit prest à luy tomber sur la teste: ou bien il seroit plustost insensé que resolu: Que la crainte se peut bien moderer, mais qu'il est impossible de n'en auoir du tout point. Ceux qui tiennent ce langage, reuiennent tousiours à leur premiere chanson, d'appeller Vertus les vices qui ne sont pas en leur extremité. Pourueu qu'vn homme ne craigne ny trop, ny trop souuent, ils luy permettent de craindre; Et pourueu que sa meschanceté ne soit engagée, ils le tiennent homme de bien. Ie suis d'accord auec eux, qu'vn homme est insensé qui ne craint point les maux où il se voit prest de tomber: mais la question est de sçauoir si ce sont maux. Car s'il est asseuré que ce n'en soit point, & qu'il n'est rien mauuais que ce qui est des-honneste,

il doit regarder les dangers, sans baisser les yeux, & trouuer contemptible ce qui semble aux autres espouuentable ? Ou si c'est le traict d'vn homme qui n'a point de sens, de craindre pour le danger, il est certain qu'vn homme aura d'autant plus de peur, qu'il aura plus de iugement.

V. Nostre doctrine n'oblige pas vn homme de courage à se precipiter aux dangers : tout ce que nous voulons de luy, c'est qu'il les euite, & ne les craigne point. Nous luy permettons la Preuoyance, & luy deffendons la Peur. Mais quoy, la mort, les fers, les feux, & telles autres aduersitez ne luy donneront point d'apprehension ? Non : car il sçait fort bien que toutes ces choses ne sont point maux, bien qu'elles le semblent estre, mais seulement espouuentaux de la vie humaine. Parlez-luy de captiuité, de coups, de chaines, de pauureté, de douleurs de membres rompus, ou par maladie ou par oppression, & de toute autre chose que vous luy sçaurez metre en auãt, ce ne sont que frayeurs limphatiques C'est à faire à ceux qui n'ont point de courage d'en auoir peur.

VI. Estimez-vous que ce soit mal, qu'vne chose où quelque iour il faut que nous allions de nous mesmes, quand personne ne nous y pousseroit ? Voulez-vous que ie die ce qui est Mal; Ceder à ces choses qu'on

appelle

appelle mal, & asseruir aux choses fortuites nostre liberté, qui meriteroit bien que nous perdissions tout pour la cõseruer. Or indubitablement elle est perduë, si nous ne mesprisons ce qui nous peut assuiettir; ils ne douteroient point de ce qu'vn homme magnanime est obligé de faire, s'ils sçauoient que c'est que Magnanimité. Car ce n'est point vne Temerité sans Prudence, ny vn amour des dangers, ny vn desir des choses formidables. Il y a de la science à connoistre ce qui est mal, & ce qui ne l'est pas. La Magnanimité n'oublie rien de ce qui sert à sa conseruation: mais elle est tres-patiente aux choses, qui bien qu'on leur donne le nom de mal, n'en ont toutefois que l'apparence. Et quoy donc; si on met l'espée à la gorge d'vn homme de bien: on luy donne des coups, tantost en vn endroit, & tantost en l'autre: s'il a ses boyaux hors du ventre & qu'il les luy faille ramasser en vn coin de son manteau: si pour le rendre plus sensible, on le tourmente par interualles: si d'vne heure à l'autre on luy fait resseigner ses playes; direz vous qu'il ne craint point, & qu'il ne sent point de douleur? Ie vous auoüe qu'il a de la douleur, parce qu'il n'est point de vertu qui priue l'homme de sentiment: mais il n'a point de peur, & son courage inuincible se mocque de toute la violence qu'on luy fait. Voulez-vous sçauoir

comme alors son ame est disposée? comme d'vn qui console son ami malade. Ce qui est mal nuit: ce qui nous nuit, nous empire. La Douleur ny la Pauureté ne nous empirent point. La Douleur & la Pauureté ne sōt dōc point maux. On oppose à cela, Que ceste proposition est fausse, Que ce qui nous nuit nous empire: car les vents & les vagues nuisent au pilote, & toutefois ne l'empirent point. Les Stoïques respondent, Que le Pilote est empiré par les vents & par les vagues, en ce qu'il ne peut faire ce qu'il desire, ny continuer sa route; & que bien qu'il ne soit pas empiré quant à son art, il est toutefois empiré quant à son ouurage. Les Peripatetiques repliquent, Qu'à ce conte la Pauureté, la Douleur, & tout tel autre accident empireront le Sage, & que bien qu'il ne luy ostent pas sa vertu, si est-ce qu'ils l'empescheront de la mettre en œuure.

VII. Si la condition d'vn Pilote & d'vn Sage n'estoient dissemblables, ils auroient raison. Mais le but du Sage aux comportements de sa vie, est bien de faire les choses, comme il les faut faire; mais non de faire entierement reussir tout ce qu'il entreprendra. Le Pilote au contraire, se charge absolument de vous rendre où vous voulez aller, les arts sont officiers. C'est à eux de faire ce qui depend de leur charge. La Sagesse est mai-

ſtreſſe & gouuernante, les Ars ſeruent à la vie. La Sageſſe la commande. Pour moy, ie voudrois faire vne autre reſponce, Que le Pilote n'eſt empiré, ny en sō art ny en ſon ouurage. Car il ne nous promet pas ny bon vent, ny bon ſuccez de noſtre voyage: mais ſeulement il nous aſſeure qu'il nous ſeruira fidellement, & qu'il ſçait fort bien ſon meſtier: Or la ſcience de ſon meſtier ne ſe mōſtre iamais bien qu'en la reſiſtance & lors qu'il ſuruient des choſes qui la trauerſent. Quand vn Pilote peut dire, Neptune, tu mettras ma barque à fonds quand il te plaira: mais tu ne l'y mettras iamais que droite; on ne peut nier qu'il ne ſoit habile homme. La tempeſte n'incommode point ſon induſtrie, mais elle en rompt le ſuccez. Et quoy donc? Ce qui l'empeſche de gaigner le port, qui rend tous ſes efforts inutiles, qui le remene d'où il eſt party: qui le retarde, & luy met tout ſon équipage en pieces, ne luy eſt-il pas dommageable? Si eſt entant qu'il fait voyage: mais non entant qu'il eſt Pilote: parce que tant s'en faut qu'il empeſche ſa ſcience, qu'au contraire, il luy donne occaſion de la monſtrer: Car en beau temps (comme on dit communément) tout le monde eſt Pilote. Ce ſont incommoditez de la nauigation, & non de celuy qui la conduit entant qu'il eſt conducteur. Vn Pilote a deux

qualitez : l'vne de passager, qui luy est commune auec tous les autres de son vaisseau : & l'autre de Pilote, qui luy est particuliere : Et puis l'Art du Pilote est le bien de ceux qu'il porte, comme l'art du Medecin est le bien de ceux qu'il guerit. La Sagesse est le bien & du Sage, & de ceux qui viuẽt auecque luy : de façon qu'il se peut faire qu'vn Pilote soit incommodé de la tempeste, parce qu'elle l'empesche de pouuoir rendre à ses passagers le seruice qu'il leur a promis. Mais ny la Douleur, ny la Pauureté, ny toutes ces autres choses qui sont les tempestes de la vie incommodent le Sage, pource que toutes ses actions ne sont pas empeschées, mais seulement celles de qui les autres pourroient receuoir quelque fruit. Car pour son regard, encore que tousiours il soit en besongne, toutefois il n'y est iamais tant, que quand il a la fortune en teste, parce que c'est proprement alors qu'il trauaille en choses de son mestier. Dauantage, il n'est iamais si necessiteux, qu'il n'ait tousiours quelque moyen de profiter. Pour estre pauure, il n'est pas moins capable de monstrer, comme les affaires d'vn Estat se doiuent manier ; Et s'il ne nous donne autre instruction, pour le moins il enseigne comme il faut supporter la Pauureté. La besogne luy dure autant que la vie. Il n'y a ny Fortune ny matiere quelconque, qui ne

luy puisse passer par les mains. quand il n'a point d'autre suiet, ce qui les luy oste, lui en sert. Il s'accommode à tous ses succez: il cõduit les bons, & surmonte les mauuais. Ses prosperitez donnent de l'exercice à sa vertu, comme ses aduersitez. Il ne tourne les yeux que sur elle. Pour sa matiere elle luy est indifferente. De là vient qu'il n'est empesché ny de Pauureté, ny de Douleur, ny de pas vne de toutes ces choses, qui menent ordinairement les ignorans, en des precipices, & les font esgarer du droit chemin. Pensez-vous que les maux l'incommodent? Il les met en besogne. Phidias ne sçauoit pas moins faire des images de bronze que d'iuoyre. Et si vous luy eussiez baillé du marbre, ou quelque autre chose de moindre prix, il vous en eust fait vne telle, que pour la matiere il n'eust pas esté possible de faire mieux. Le Sage tout de mesme, soit riche, ou pauure, dans son pays ou banni, Capitaine ou soldat, sain, ou malade, fera tousiours paroistre sa vertu: En quelque fortune qu'il s'occupe, il en fera quelque chose de signalé. Il est de certains hommes si adroits à dompter les bestes, que vous ne leur en sçauriez donner de si farouches, ny de si effroyables, qu'ils ne s'en rendent maistres, & que non seulement ils ne les tirent de leur fierté naturelle, mais qu'ils ne les amenent iusqu'à la familiarité; Vous voyez

des Lions receuoir la main de leurs Gouuerneurs iusqu'au fonds de la gorge, & des Tigres se laisser baiser à ceux qui les gardent. Il n'y a basteleur more, pour qui vn Elephant ne se mette à genoux, & ne marche sur la corde, quand il luy commandera. Le Sage a ceste mesme industrie d'appriuoiser les incommoditez. La Douleur, la Pauureté, l'Ignominie, la Prison, l'Exil, & toutes ces autres choses de qui la seule imagination nous fait horreur, se domestiquent aussi-tost qu'elles sont arriuées entre ses mains.



EPISTRE LXXXVI.

ARGVMENT.

I. Qu'il faut plus cherir nostre Honneur propre que l'Obeyssance que nous deuons aux Loix.

II. Contre les Somptuositez des estuues & les dissolutions.

III. De la vie rustique & de la fa-

çon de planter les Oliuiers.

I. IE vous escry ceste lettre de la maison qui fut à Scipion l'Afriquain Ce n'est pas sans auoir adoré son nombre, & vn Autel, sous lequel ie me doute que ce grand personnage soit enterré. Pour son ame ie croy certainement, que comme celeste elle s'en soit retournée au Ciel; non pour auoir mené de grandes armées; car Cambise qui fut vn Furieux, & de qui la fureur ne manqua point de succez, auoit fait le mesme: mais pour sa moderation, & pieté memorable que plus glorieusement il tesmoigna quand il quitta sa patrie, quand il la deffendit. Comme il vit le peuple en ceste opinion, Qu'il falloit que Scipion, ou la Liberté sortissent de Rome, & qu'il estoit impossible de retenir l'vn sans perdre l'autre; Ie ne veux point, dit-il, qu'en ma consideration l'autorité des loix soit violée. Il est raisonnable que ce qui est ordonné pour tous soit obserué de tous. Vsez sans moy, ma Patrie, du bien que vous auez par moy. I'ay esté la cause de vostre liberté: ie suis content d'en estre le tesmoignage. Ie m'en vay, puis que ma Fortune est suspecte à la vostre, & que mon accroissement vous fait craindre diminution. Comme seroit-il possible que i'entrasse en la considera-

tion d'vn courage si genereux, & n'en feusse point estonné ; Il n'attendit point qu'on l'enuoyast en Exil:il y alla volontairement pour descharger sa ville d'vn faix qu'elle pensoit auoir sur les bras. Les choses en estoient venuës en ces termes, Qu'il falloit que la Liberté fut offensée de Scipion, ou Scipion offencé de la Liberté. Ny l'vn ny l'autre n'estoit raisonnable: De façon que voulant laisser regner les loix, il se vint retirer à Literne, afin d'employer au conte de ses seruices son bannissement aussi bien que celuy d'Annibal. Ceste maison est vn bastiment de pierre carrée, auec deux tours aux deux bouts, qui en deffendent l'entree: assis au milieu d'vn bois. Il y a vne cisterne, où se rendent les égousts de la maison & des iardins, si grande, qu'elle fourniroit toute vne armée. Il y a des estuues, mais fort petites & fort peu percées, comme on les faisoit au temps passé. Nos peres ne pensoient pas qu'elles peussent estre chaudes, si elles n'estoient obscures.

II. C'est pourquoy ie prens vn plaisir extreme, à faire comparaison des mœurs de Scipion à celles d'auiourd'huy. Ce grand homme, qui fut l'effroy de Carthage & à qui Rome est obligée, de n'auoir esté prise qu'vne fois. Apres qu'il estoit bien las des occupations de son mesnage, & d'auoir, comme c'estoit la mode en son temps, tenu

le manche de la Charruë, se venoit lauer en ce petit coin. Il a esté sous ce pauure toict; ce paué de si peu de prix l'a soustenu; Et cependant, qui est à ceste heure le miserable qui voulust auoir des Estuues de ceste façon, & qui ne se pensast mal accommodé si les parois des siennes n'estoient diuersifiées de croustes de marbre d'Egypte & d'Afrique coupées en rond, & en leur separation artificieusement enduites en façon de peintures? Si la vouste n'en est l'ambrissée de verre, si les piscines où lon se iette, apres auoir sué, n'auoient tout à l'entour vne bordure de pierre Thasienne, qui ne se voyoit anciennement que dans quelque Temple; & si l'eau n'y tomboit par des gargouilles d'argent, encore ie ne parle que de celles du menu peuple. Mais que sera-ce, si ie me mets à depeindre celles des Affranchis? Combien y verrons nous de statuës? combien de Colomnes, qui ne portent rien, mais seulement sont pour la parade & pour l'ostentation de la despence? Combien d'eaux que par dessous on fait tomber d'vn bassin à l'autre, afin que le bruit en soit plus grand? Nous en sommes venus à ceste delicatesse, que nous voudrions bien ne marcher que sur des pierreries. En ces estuues de Scipion les fenestres sont de petits trous, qui monstrent que pour n'affoiblir la muraille on n'en a voulu percer que ce

qu'il en falloit pour auoir du iour. Mais à ceste heure si de toutes parts il n'y a de grandes ouuertures par où le Soleil entre, depuis le matin iusques au soir : si on ne se haste en se lauant : si de la cuue on ne voit bien auant en la mer, & en la campagne; on dit, Ce sont des Cachots, & nō pas des Estuues. Ainsi les choses que du temps qu'elles furent faites tout le monde venoit voir par merueille, se trouuent à la fin mises au nombre des vieilles pieces, & reiettées par le luxe, qui d'vn siecle à l'autre cherche quelque nouuelle inuention de se surmonter. Les Estuues en ce temps-là n'auoient garde d'estre frequentes, comme elles sont, & ne les faisoit-on pas si magnifiques. Car aussi, quelle apparence y auoit-il de parer vne chose d'vn liard, inuentée pour le seruice, & non pour la volupté ? L'eau n'y estoit pas versée comme elle est, & n'y sourdoit pas chaude, comme elle fait. Il leur sembloit que puis que c'estoit pour receuoir les ordures, c'estoit tout vn qu'elle fut claire ou espaisse. Mais à vostre aduis, combien auoit-on de plaisir d'entrer en estuues toutes obscures, & plastrées comme elles estoient, quand on pensoit, que Caton, Fabius, Maximus, ou quelqu'vn des Corneliens auoit prins la peine de les faire accommoder, & quelquefois mesmes d'y mettre la main ; Car alors les

Ediles, de quelque bonne maison qu'ils fussent, ne desdaignoient point d'entrer en ces lieux, destinez à la commodité du peuple pour faire qu'on y fut nettement serui, & qu'il n'y eust de la chaleur que bien à propos; non comme auiourd'huy, qu'on les chauffe d'vne façon qu'vn esclaue qui auroit fait quelque insigne meschanceté sembleroit assez puni d'y estre ietté tout vif. Pour moy ie dirois qu'on les veut plustost brusler que chauffer. Ie m'asseure que la plus part de ceux d'auiourd'huy tiennent, que Scipion n'estoit qu'vn lourdaut, de n'auoir pas fait de belles grandes vitres à ses estuues, afin de voir clair à se rostir, & n'en partir point iusqu'à la fin de sa digestion? O le pauure homme! il ne sçauoit pas que c'est de viure!. Il ne prenoit pas seulement garde que l'eau où il se lauoit fut reposée: Il s'y mettoit bien souuent qu'elle estoit toute trouble, de maniere que s'il pleuuoit vn peu fort, il y auoit plus de bourbe que d'eau. Mais aussi n'auoit il que faire d'estre si curieux, puis qu'il ne se lauoit que pour se décrasser, & non comme on fait à ceste heure pour se deparfumer. Combien pensez-vous qu'il y a auiourd'huy de mignons, qui vous diront, qu'ils ne portent point d'enuie à Scipion, & que vrayement il se pouuoit dire bãni, puis qu'il estoit reduit à se lauer si chetifuement.

Encore, afin que vous le sçachez, il ne se lauoit pas tous les iours. Car (comme disent ceux qui ont escrit) la coustume du vieil temps estoit de se lauer tous les iours les bras & les iambes, pour la poudre que d'vne heure à l'autre on pouuoit amasser en trauaillant. Mais pour le reste, ils se contentoient de le lauer vne fois la semaine. Quelqu'vn dira, qu'ils estoient donc bien sales. Que pensez-vous qu'ils sentoient ? Les armes, la sueur, l'homme. Les hommes ne furent iamais si ords, que depuis que les estuues ont esté si nettes. Quand Horace veut descrire vn homme infame, & signalé par la superfluité de ses delices, que dit-il?

Rufille sent le musc.

Si le Rufillus de son temps viuoit du nostre & qu'il ne fust point mieux parfumé qu'il estoit, on luy diroit ce que dit le mesme Horace de ce Gorgonius, qu'il luy oppose, qu'il sentiroit le bouc. Ce n'est rien aujourd'huy de prendre du parfum, qui ne le renouuelle deux ou trois fois le iour, de peur que l'air ne le face esuanoüir. Mais que direz vous, qu'ils s'en glorifient, comme s'ils sentoient ainsi naturellement ? Si vous trouuez que ces discours soient trop melancoliques, pensez que c'est la maison où ie suis qui les produit. Ægialus à qui elle est auiourd'huy, & qui est vn grand homme en matiere de mesnage, m'a appris, qu'il n'y

a si vieil arbre qui ne se puisse transplanter. C'est vne chose necessaire à sçauoir pour nous autres vieillards, qui plantons ordinairement des oliuiers, à qui nous ne verrons iamais porter de fruits. Pour moy, ie vous puis dire sans mentir, que i'ay veu trãsplanter tout vn iardin de trois ou quatre ans, parce que les fruits ne se trouuoient pas d'vn goust bien agreable. Vous trouuerez encore à vous couurir sous vn arbre.

Qui reserue tardif son ombrage aux neueux.

comme dit Virgile, qui ne prend quelquefois pas tant garde à la verité qu'à la bienseance, & semble qu'il vueille qu'on le lise plustost pour plaisir que pour apprendre à labourer. I'en laisseray assez d'autres exemples, pour vous en dire vn qu'auiourd'huy i'ay esté forcé de condamner.

Quand la tiede saison met les plantes en seue,
On seme le saint foin, & le mil, & la feue.

Voulez-vous voir si ce qu'il dit est veritable, & si tout cela se doit semer en mesme saison? Nous sommes à la fin du mois de Iuin; Et cependant auiourd'huy i'ay veu cueillir des feues, & semer du mil.

III. Ie reuiens aux oliuiers, dequoy i'ay veu faire en deux façons. Quand ils veulent transplanter ces arbres desia grands: apres qu'ils les ont esbranchez à vn pied pres du tronc, ils les déplacent, & leur esbarbent les racines, en sorte qu'il n'y de-

meure gueres que la principalle souche: laquelle ils enduisent de fumier, & la mettent dans sa fosse. Cela fait, ils iettent de la terre dessus, & marchent par tout à l'entour, pour garder (à ce qu'ils disent) que le vent ny le froid ne leur face mal. Et de fait il y a bien de l'apparẽce que l'arbre ne s'en esbrãle pas si tost, & que par ce moyen les racines, qui sont encores tendres, & qui ne tiennent que par emprunt, ont loisir de reprendre, & de se loger à leur gré. Mais auant que de couurir la souche, ils en raclent quelque peu; parce qu'ils tiennent que les racines nouuelles sortent mieux de ces endroits qui ont esté descouuerts. Au reste il ne faut pas que le tronc sorte plus trois ou quatre pieds de terre: Car de ceste façon ils ietterõt incontinẽt des le pied, & ne seront ny flestris, ny hastez, comme ils sont ordinairement deuant que d'estre renouuellez. Ils en plantent aussi d'vne autre sorte. Ils prennent des scions d'oliuier, des plus forts & des plus longs, mais qui ont l'escorce encore tendre, comme est celle des ieunes arbres, & en font, comme nous auõs dit des autres. Ceux-cy ne viennent pas si tost: mais quand ils sont repris vne fois, ils iettent du plus beau bout qu'il est possible. Ie leur ay veu aussi transplanter vne vigne vieille. Quand on la déplante, il faut, s'il est possible, cueillir aussi tout ce qu'elle a de

cheueux en sa racine; puis la coucher tout bellement, & bien de son sang, afin que le corps mesme iette des racines. I'en ay veu de plantées de ceste façon, non seulement en Feurier, mais deuant la fin de Mars, qui commencẽt desia de se lier. Or Ægialus me dit, que tous ces arbres, de qui la racine est grande, se veulent arroser d'eau de cisterne. Si cela est, nous sommes bien : car nous auons les pluyes à commandement. Ie ne vous en veux pas apprendre dauantage, de peur que ie ne fusse aussi empesché de respondre à vos demandes, comme est Ægialus aux miennes.



EPISTRE LXXXVII.

ARGVMENT.

I. Nous nous passons sans incommodité des choses superfluës.

II. Les biens de la Fortune ne nous enrichissent point.

III. Contre les excessiues despences.

IV. La Vertu seule nous rẽd heureux.

V. Vne mauuaise chose n'en produit iamais vne bonne.

VI. Si les richesses se peuuent appeller biens.

I'Ay fait naufrage deuant que d'estre embarqué. Ie vous diray comment, afin que vous ne mettiez pas cela au nombre des paradoxes des Stoïques: encore que, vueïllés vous, ou non, i'espere quelque iour vous faire voir qu'en ce qu'ils disent, il n'y a rien de faux, ny mesme de si estrange, comme il semble à ceux qui ne les considerent que par dessus.

I. Cependãt ie vous diray que ce voyage m'a fait cognoistre combien nous auons de choses qui ne nous seruent de rien, & de combien de superfluitez nous pouuons-nous passer par iugement, puis que nous ne nous en trouuons point incõmodez quãd il nous en faut passer par necessité. Il y a deux iours que Maximus & moy sõmes icy, sans autres seruiteurs que ce que nous en auons, pour faire mõter auecque no' dãs le coche; & sans autre equipage que les habits que nous auons sur le dos. Nous ne laissons pas pour cela de receuoir tout le contentement que nous sçaurions desirer. Le matelas est contre terre, & moy sur le matelas. De deux mantes i'en fais seruir vne dessous, & l'autre dessus. Quant à nostre repas, il n'est pas possible d'y rien retrancher: il ne faut point beaucoup de temps pour l'apprester. Mais quoy qu'il y ait, ie ne mange iamais que ie n'aye des figues seiches, & des tablettes, si i'ay du pain, les figues me seruent de

viande; si ie n'en ay point, i'en fais comme de pain. Elles me font tous les iours recommencer l'annee, laquelle ie tasche de me rendre heureuse par meditations vertueuses & par vne ame qui desdaigne tout ce qui n'est point sié. Ie me procure la paix par ne rien craindre, & les richesses par ne rien desirer. Le coche où ie suis venu est assez grossier, & sent plustost le village que autrement. Les mules qui le trainent font assez iuger qu'elles mangent en marchant. Le muletier est nuds pieds, & si ce n'est point qu'il ayt trop de chaud. A grād'peine me puis-resoudre d'auouër que ce coche soit à moy. La Vertu me fait encore honte. Autant de fois que i'en rencontre quelques-vns bien equippez, il n'est pas possible que ie me garde de rougir. C'est vn tesmoignage que ie bransle encore au manche. Ie ne suis pas si ferme en effect, comme en discours. Quiconque est honteux de se voir en vn mauuais coche, il seroit glorieux s'il se voyoit en vn bon. Ie ne suis encores gueres bien, puis que ie n'ose ouuertement renoncer aux vanitez, & que ie suis en peine de ce que diront de moy ceux que ie trouueray sur le chemin. Si i'estois ce que ie dois estre, ie parlerois de ceste façon à tout le genre humain, Pauures gens vous estes fols ! Vous vous abusez: vous admirez des choses qui ne seruent de rien:

vous estimez vn homme pour des choses qui ne sont point à luy. Quand il est question du reuenu, vous faites merueille de conter exactement; si quelqu'vn vous prie de luy prester de l'argent, ou de luy faire vn plaisir (car nous en sommes venus là, que la courtoisie se couche en despence aussi bien que le reste) voicy comme vous supputez. Il y beaucoup: mais il doit beaucoup. Aussi, il a vne belle maison, mais il fait l'interest de l'argẽt qu'il en a baillé: il a son train & son equipage aussi leste qu'il est possible, mais il ne paye pas: s'il auoit payé ses debtes, il ne luy demeureroit rien.

II. Vous deussiez apporter ceste mesme diligence aussi bien à d'autres choses qu'à prester, & regarder ce que chacun a qui proprement se peut dire sien. Vous pensez qu'il soit riche, pource qu'il est seruy en vaisselle d'or, & qu'il la fait porter par tout où il va: pource qu'il a du biẽ en fonds, & en rẽte de tous costez: pour ce que tout auprés de la ville, il a plus de terres qu'il n'en faut auoir aux pl⁹ esloignez deserts de la Pouïlle pour estre enuié. Quand vous aurez tout dit, il est pauure. Pourquoy? pource qu'il doit. Combien? tout: si peut-estre vous ne pensez qu'il y ait difference de deuoir à vn homme, ou à la Fortune. Que luy seruent ces mules si grasses, & toutes d'vn poil? que seruent ces coches si magnifiques?

Instrati ostro, &c.

Pour tout cela, ny le maistre ny les mules n'en valent pas vn liard dauantage.

III. M. Caton le Censeur, de qui la naissance ne fut pas moins vtile au peuple Romain que celle de Scipion, parce que comme l'vn fit la guerre aux ennemis, l'autre la fit aux vices, ne mõstroit iamais qu'vn meschãt quiledin, auec vn bissac à l'arson de la selle, où estoiẽt ses chemises & ses besõgnes de nuit. O que ie voudrois biẽ luy auoir veu rencõtrer quelqu'vn de nos piafeurs d'auiourd'huy, qui ne sçauẽt marcher s'ils n'ont vne cõpagnie de cheuaux legers deuãt eux, pour leur émouuoir de la poussiere! Il n'y a point de doute qu'il ne sẽblast plus braue & mieux accõpagné que Caton. Mais vous ne dites pas qu'auec tout sõ põpeux appareil, il est si ruïné qu'il ne sçait ce qu'il doit deuenir, & à quel mestier il se doit reduire. quel ornemẽt & quelle gloire du siecle estimez-vous que c'estoit, qu'vn General d'armee, vn qui auoit eu l'honneur du Triomphe, & de la Censure, & (qui est plus que tout le reste) Caton, se passer auec vn cheual, & encore le partager entre son bagage & luy? Vous sçauroit-on bailler courtaut, traquenart ny haquenee à qui vous ne preferassiez ce cheual, bouchonné de la main propre de Caton: Ie vois bien que ie suis en vne matiere qui n'auroit iamais de fin, si ie ne la luy mettois moy-mesme.

IV. Ie la vay donc laiſſer, pour vous dire encore quelques-vns des arguments que nous mettons en auant, à prouuer que pour eſtre parfaictement heureux, il ne faut autre choſe que la Vertu: Ce qui eſt bon, fait les hommes bons : comme ce qui eſt bon en la Muſique, fait le Muſicien. Les choſes caſuelles ne font perſonne bon : Elles ne peuuent donc eſtre bonnes. La reſponſe des Peripatetiques eſt, premierement que noſtre propoſitiō eſt fauſſe, pource qu'il ne s'enſuit pas, que ce qui eſt bō face les hommes bons. En la Muſique, il y a quelque choſe qui eſt bonne ; comme vne flutte, vne corde, vn archet ou quelqu'autre inſtrument, & toutesfois de tout cela rien ne fait le Muſicien. A cela nous repliquons, qu'ils n'entendent pas comme nous prenons ce que nous diſons eſtre bon au Muſicien; Car nous parlons de l'Art, & eux des outils. S'il y a quelque choſe qui ſoit bonne en l'Art de la Muſique, il n'y a point de doute qu'elle ne face le Muſicien ; Ie m'en vais le vous eſclaircir encore mieux. Ce qui eſt bon en l'Art de la Muſique, a deux ſignifications : en l'vne s'entend ce qui aide l'Art de Muſicien ; & en l'autre ce qui ſert à l'action. Les fluttes, les orgues, les cordes, & autres inſtruments appartiennent à l'action, & non à l'Art. Car pour ne les auoir point, vn Muſicien ne laiſſe pas d'auoir la ſciēce.

Mais peut-eſtre il ne la peut monſtrer s'il ne les a. Ceſte duplicité n'eſt pas en l'homme : car ce qui eſt le bien de ſa vie, eſt auſſi le ſien. Ce que le plus vilain & le plus abiect homme du monde peut auoir, ne ſe peut eſtimer bien. Or vn maquereau, vn bourreau, & tout autre hõme de meſme eſtoffe peut auoir des richeſſes, les richeſſes ne ſont donc point biens. Ils reſpondent derechef, Que noſtre propoſition eſt fauſſe; parce qu'en l'Art de Grammaire, de Medecine, & de Pilotage, nous voyons arriuer du bien à ceux qui ſont les plus contemptibles ; il eſt vray : mais ce ne ſont pas ſciences qui facent profeſſion d'auoir le courage grand, de ſe rehauſſer, & de deſdaigner ce qui eſt fortuit. C'eſt la Vertu qui releue les hommes : c'eſt elle qui les porte au deſſus de tout ce que le vulgaire eſtime, & qui leur oſte le deſir & la peur de ce que communemẽt on appelle Bien & Mal. Chelidon, qui fut vn des mignons de Cleopatre, fut extremement riche ; Et de noſtre temps, Natalis, de qui l'impureté fut ſi deteſtable, qu'il faiſoit purger les femmes en ſa bouche, fut heritier de beaucoup de perſonnes, & beaucoup auſſi furent les ſiens quand il mourut. Que dirons-nous donc ? ou que ſon argent le fit infame, ou qu'il fit infame ſon argent. Il eſt des hommes, à qui les biens tombẽt entre les mains

comme vn denier au fonds d'vn retraict. La Vertu tient vn autre rang; Elle volle de ses ailles; & pour se faire estimer, ne produit que ce qui est propremét sien. De quelque façon que les richesses se rencontrent en sa possession, elle ne leur fait pas cét honneur, de croire que ce soient biens. Mais pour estre ou Medecin, ou Pilote, on n'est point obligé de les mespriser. Ce ne sont point professions qui deffendent d'en faire cas. Vn homme, pour ne rien valloir, ne laissera pas d'estre Medecin, d'estre Grammairien, d'estre Pilote, non plus que d'estre Cuisinier. Il n'est pas raisonnable de mettre au nõbre des autres, celuy qui a vne qualité que les autres n'ont point. Nous sommes tels que ce que nous auõs nous fait estre. Quand on fait le prix d'vn panier de quelque chose, on ne conte point le panier: il ne se parle que de la marchandise : au contraire on le baille ordinairement par dessus. Quand on etiquette vn sac d'argent, on n'y met point le prix du sac: il ne se parle que de l'argent qui est dedans. Il en est de mesme de ceux-cy qui sont si riches: ils ne sont que les accessoires & les dependances de leurs reuenus. Ce qui fait que le Sage est grand, c'est la grandeur de son ame, & par consequent il demeure vray, que ce qui se peut trouuer en la possession d'vn homme contemptible, ne se

doit point appeller Bien ; Aussi ie ne sçaurois auoüer que soit Bien que l'indolence; vne cigalle, & vne puce l'ont. Ie ne diray pas non plus que ce soit bien qu'estre en repos, & n'auoir rien qui nous fâche, Car qu'y a-til au monde de si en repos qu'vn ver? Voulez-vous sçauoir ce qui fait vn homme Sage? Cela mesme qui le fait Dieu. Vous pouuez iuger par là s'il faut que ce soit vne cause diuine, celeste & magnifique. Ce qui est veritablement est Bien, n'est pas chose qui se communique indifferemment à toutes personnes, tout le monde n'est pas capable de le posseder. Voyez

Quid quæque ferat, &c.

Ceste distributiõ de toutes choses par contrées, s'est faite, afin que par le besoin que reciproquement nous aurions les vns des autres, le commerce nous fut necessaire. Le souuerain Bien, comme les autres choses, a sa place, qui luy est particulierement destinee: ce n'est ny parmy l'yuoire, ny parmi le fer. Voulez-vous sçauoir où c'est? En l'esprit, qui s'il n'est pur & saint, n'est point capable de loger vn Dieu.

V. Vne chose mauuaise n'en produit point vne bonne, l'Auarice produit les richesses: les richesses ne sont donc point Biens. Ils niẽt ceste proposition, qu'vn bien ne peut venir d'vn mal: car du Larcin & du Sacrilege il vient de l'argent, Et cependant

le Larcin & le Sacrilege sont maux, entant qu'il en vient plus de mal que de bien. Car si on y gaigne quelque chose,c'est auec tant de frayeurs, d'anxietez,& de trauaux, de corps & d'esprit, que la peine en est plus grande que le plaisir. Ceux qui tiennent ce langage ne s'apperçoiuent pas,qu'en disant que le Sacrilege,le Larcin &l'Adultere sõt mauuais,pource qu'ils sont cause de beaucoup de mal : ils disent aussi,qu'ils sont aucunement bons,pource qu'ils sont cause de quelque bien,qui est sans mentir, vne opinion plus monstrueuse que les monstres mesmes, & que toutesfois nous nous laissons assez volontiers persuader. Combien en voyez-vous qui ne celent point leurs volleries ? Combien qui publient leurs adulteres ? Car pour les petits Sacrileges, il s'en fait bien quelque recherche : mais les grands acquierent des triomphes à ceux qui les font. Dauantage, s'il demeure vray que le Sacrilege soit aucunement bon, il s'ensuit qu'en le faisant nous faisons vne action loüable & vertueuse,qui est vne absurdité si esloignée de toute apparence, qu'il n'est point d'homme assez perdu, pour la vouloir seulement imaginer. Il est donc impossible que de ce qui est mauuais il puisse rien sortir qui soit bon. Car,si comme ils disent, le Sacrilege n'est mauuais qu'entant qu'il apporte beaucoup de mal,

en

en promettant à celuy qui le fait qu'il n'en ſera point en peine, & l'aſſeurant de toutes riſques ; il ne luy manquera rien qui ne ſoit entierement bon ; Et neantmoins les meſchans n'ont point de ſupplice plus rigoureux que la meſchanceté meſme. Vous vous abuſez, ſi vous penſez qu'ils ne ſoient punis que quand vous les voyez en priſon ou ſur l'eſchaffaut. Ils le ſont auſſi-toſt qu'ils ont fait la faute ; & le plus ſouuent meſme en la faiſant. Diſons donc que le bien ne vient non plus du mal, qu'vne figue d'vn oliuier : l'herbe reſpond à la graine. Ce qui eſt bon ne peut degenerer. Comme ce qui eſt honneſte ne vient point de ce qui eſt vilain; auſſi ne fait ce qui eſt bon de ce qui eſt mauuais. Car le Bon & l'Honeſte ſont vne meſme choſe. Il y a quelques Stoïques qui y font ceſte reſponce. Prenons le cas que l'argent ſoit bon, de quelque part qu'il vienne; il ne s'enſuit pas que l'argent ſoit du Sacrilege, encore qu'il ſoit pris du Sacrilege. Vous le comprendrez mieux par ce que ie vous vay dire. Il y a vn treſor & vne vipere en vn meſme pot. Si vous en oſtez le treſor, encore qu'il y ait vne vipere auec le treſor, ce n'eſt pas à dire que le pot me donne le treſor, à cauſe qu'il a vne vipere; mais ayant vn treſor & vne vipere, il me donne le treſor : Ainſi le gain du Sacrilege ne vient pas du crime qui s'y com-

met, mais du profit qui y est. Comme en ce pot la vipere est de mal, & non pas le tresor qui est auecque la vipere, ainsi ce qui est de mauuais au Sacrilege, c'est le crime, & non pas le profit. On replique à cela, que ce ne sont pas choses semblables. Car quand ie foüille dans le pot, ie puis bien prendre le tresor, & laisser la vipere: mais ie ne puis separer le profit du Sacrilege, & si ie veux auoir l'vn, il faut que ie face l'autre, parce que le profit est dans le Sacrilege, & non pas aupres. Vne chose bonne, qu'on ne peut auoir qu'auecque beaucoup de mal, n'est point bonne: or on ne peut auoir les richesses sans beaucoup de mal, les richesses ne sont donc point bonnes. Ils disent pour respondre à cet argument; Que la proposition que nous faisons a deux significations; l'vne, que pour auoir des richesses, il faut auoir beaucoup de mal: Ce qui se peut aussi bien dire de la Vertu. Car il arriuera quelque fois qu'vn qui se sera mis sur la mer, pour aller estudier en quelque part, ou fera naufrage, ou sera pris par les Corsaires.

VI. L'autre signification est, qu'vne chose de qui l'acquisition nous couste beaucoup de mal, ne se peut appeller bonne, d'où il ne s'ensuit pas que les voluptez ny les richesses soient causes de mal, ou si par les richesses il nous arriue du mal il ne suf-

fit pas de dire, qu'elles ne soient point bonnes: il faut dire ouuertement qu'elles sont mauuaises. Or ceux qui les des-estiment le plus, se contentent de dire qu'elles ne sont point bonnes : mais au reste, ils confessent qu'elles ne sont pas du tout inutiles, & les mettent mesmes au nombre des choses qui accommodent nostre vie : Ce qui ne seroit pas s'il estoit vray que, pour les auoir il fallust souffrir tant d'incommoditez. Quelques-vns font encore ceste replique, Que nous nous abusons d'accuser les richesses de nos incommoditez. Elles ne font dommage à personne. Si nous auons du mal, il vient, ou de nostre imprudence, ou de la malice d'autruy. Vn couteau ne tuë personne : il n'est que l'instrument de tueur. Il se peut bien faire qu'on vous fera du mal pour vos richesses, mais ce n'est pas à dire que vos richesses vous fassent mal. Pour moy, ie trouue que Possidonius approche plus du but que nul autre, quand il dit, Que les richesses sont causes du mal, non pas qu'elles nous en facent, mais pource qu'elles donnent occasion de nous en faire. Car il y a vne cause efficiente qui tout aussi-tost nous fait dommage, & vne autre precedente. Les richesses ont cette cause precedente : Elles nous bouffissent le cœur, engendrent l'Arrogance, attirent l'Enuie, & nous aueuglent de telle façon,

qu'encore que le bruit d'auoir de l'argent nous porte quelquefois du preiudice, neantmoins nous sommes bien aises de l'auoir. Or en ce que veritablement nous appellons Bien, il n'y a que redire, il est pur: il ne corrõpt ny ne trouble point l'esprit: Et s'il l'elargit & le releve, c'est sans le remplir de vent. Les biens nous donnent de l'asseurance, les richesses de l'audace: Les biens nous donnent de la generosité, les richesses de l'insolence, qui n'est qu'vne generosité contre-faite: vous direz qu'à ce compte non seulement les richesses ne sont point bonnes, mais elles sont mauuaises. Elles le seroient sans mentir, si de soy-mesmes elles nous faisoient mal, & qu'elles eussent la cause efficiente que i'ay dit. Mais elles ont la precedente, qui ne prouocque pas seulement les esprits, mais les appelle par vne apparence de Bien, si coloré, qu'il s'en trouue peu qui ne s'y laissent emporter. La Vertu par mesme raison se pourra dire auoir la cause precedente de l'Enuie. Car il en est beaucoup qui sont enuiez pour leur Sagesse, ou pour leur iustice: mais la Vertu n'a pas ceste cause de soy-mesme, & à biẽ considerer ceste splendeur qu'on y voit reluire, au lieu de luy porter enuie, il y auroit du suiet de se rauir de son merite & de se passionner de son amour. Possidonius dit qu'il seroit d'auis d'argumenter de ceste façon,

Les choses qui ne dõnnẽt à l'ame grandeur, cõfidẽce, ny securité, ne sont point biens: or la santé, les richesses, & autres telles choses ne font rien de tout cela, ce ne peuuẽt donc estre biens. Il fait ce méme argumẽt encore plus tendu. Les choses qui ne donnent à l'ame grandeur, confidence, ny securité: mais au contraire y font naistre l'insolence l'orgueil, & la presomption, sont mauuaises: les choses fortuites le sont, elles sont dõc mauuaises. Ie sçay bien que quelqu'vn dira, que de ceste méme raison il s'ensuiuroit que les richesses ne se pourroiẽt pas seulement appeller cõmoditez. Mais la condition des cõmoditez & des biens est differente. Il suffit qu'vne chose, pour estre commode, face plus de profit que de dommage. Pour estre bonne elle doit estre toute pure, & n'auoir rien en soy qui puisse faire mal. Ce qui profite plus qu'il ne nuit n'est pas bien, mais ce qui profite, & ne nuit point? Et pource les commoditez peuuent indifferemment conseruer toutes sortes de gents, quelque peu de iugement qu'ils ayent, & les bestes mesmes, tellement que combien que nommant le tout selon la partie qu'il a la plus grande, nous appellons vne chose commode, il ne laisse pas pourtant d'y auoir de l'incommodité meslee parmi. Ce qui est bien ne peut estre possedé que du Sage? Et pource il ne faut point qu'il y ait rien qui

luy puisse dementir ce nom. Ayons bon courage : nous n'auons plus à detacher qu'vn nœud : il est vray qu'il est vn peu mal-aisé. Des choses mauuaises, il ne s'en fait pas de bonnes : de plusieurs pauuretez il s'en fait des richesses. Les richesses ne sont donc point bonnes. Cét argument n'est pas auoüé des Stoïques : il est de la forge des Peripateticques, qui le proposent & y font eux-mesmes la responce. Possidonius dit, Qu'il n'y a escole de Dialectique, où ce Sophisme n'ait esté bricolé. Voicy comme Antipater le refute. La Pauureté ne se dit point par position, mais par priuation, que les Grecs appellent στέρησιν, c'est à dire, non pour auoir, mais pour n'auoir pas. De façon que de toutes les bouteilles vuides qui sont au monde il n'y a pas moyen d'en remplir vne. Pour faire des richesses, il faut beaucoup de choses, & non pas beaucoup de pauuretez. Vous prenez la Pauureté d'vn autre biais qu'il ne faut. La Pauureté ne consiste pas au peu de chose que nous auons, mais au grand nombre de celles que nous n'auons point. Vn homme n'est point pauure, au regard de ce qu'il a ; mais au regard de ce qui luy defaut. Ie m'exprimerois mieux, si i'auois vn mot qui signifiât ἀπορίαν. C'est le nom qu'Antipater donne à la Pauureté. De moi, ie ne pense point qu'on la puisse definir

plus proprement que possession de peu de chose. Ceste dispute de la substance des richesses, & de la Pauureté, sera pour quelque iour que nous aurons plus de loisir : Et par mesme moyen nous considererons si ce seroit point mieux fait d'adoucir ce que la Pauureté semble auoir d'amertume, & couper les ailes à l'outrecuidance des richesses, que de disputer des parolles comme si l'arrest des choses estoit desia donné. Prenons le cas que nous soyons appellez à quelque assemblée, & qu'il soit question de faire passer vne loy touchant l'abolition des richesses : Mettons-nous en auant tous ces beaux arguments, pour en dire nostre aduis ? Sera-ce auecque ces plaisantes subtilitez seulement que nous persuaderons au peuple Romain, Qu'il approuue la Pauureté ; qu'il la recherche comme le premier fondement & la cause principale de son Empire, Qu'il se deffie de ses richesses, & se ressouuienne qu'il les a trouuées chez les peuples qu'il a vaincus ; Que c'est par ceste sorte que les brigues, les concussions, & les tumultes sont entrez en la ville du monde la plus Religieuse & la plus continente ? Que si vn peuple ne les a peu oster à to⁹ les peuples de la terre, il sera biẽ plus aisé à tous les peuples de la terre de les oster à vn peuple seul ! C'est auecque ces raisons qu'il faut combattre les passions ; & sans

leur prescrire des bornes, tascher de les exterminer entierement. Ayons des parolles plus fortes, si nous n'en pouuons auoir de plus courageuses.



EPISTRE LXXXVIII.

ARGVMENT.

I. La Philosophie merite le titre de Science liberalle, parce qu'elle fait l'homme libre.

II. La Philosophie nous fortifie contre le Vice, & contre les traits de la Fortune.

III. Quatre sortes de sciẽces liberalles.

IV. La Philosophie nous guide au chemin de la Vertu.

V. Toutes choses sont disputables.

VOus voulez que ie vous die ce qui me semble des sciences liberalles. Il n'y en a pas vne seule de qui ie face cas. Ie ne sçaurois appeller Bien vne chose de qui le but est de gaigner. Ce sont mestiers mercenaires, qui preparent l'esprit s'il passe par dessus, & le gastent s'il y croupit. Aussi

ne l'y faut-il employer que tant qu'il est incapable de quelque chose de meilleur. Vous sçauez bien qu'on les a nommées Liberalles, comme dignes d'vn hõme libre.

I. Mais ie trouue que celle qui le fait libre, est seule à qui ce tiltre doit appartenir. C'est l'estude de la Sagesse, qui merite l'honneur: comme seule releuée, genereuse, & magnanime. Tout le reste ne sont que iouëts à petits enfans. Pouuez-vous bien vous persuader qu'vne chose fust bonne, qui est enseignee par les hommes du mõde les plus infames, & les plus meschants ? Ce ne sont point sciences que nous deuions apprendre: mais si nous les auions apprises, il n'y auroit point de mal. Quelques-vns ont fait ceste question, Si les Arts liberaux pouuoient faire vn homme de bien? Et tant s'en faut que cela soit, ils ne le permettent pas seulement. Ce n'est pas ce qu'ils font profession de monstrer. Tout le soin du Grammairien est en l'agencement des parolles. Il s'eslargit bien quelquefois iusqu'à l'Histoire: mais quãd il va iusques aux vers, c'est le bout de sa carriere: il ne passe iamais plus auant. Ie vous laisse à pẽser en quoy l'assemblement des syllabes, le chois des parolles, la memoire des fables, & la mesure des vers, peuuent ayder vn homme qui se veut acheminer à la Vertu? ny quelle asseurãce contre la mort, quelle moderation

aux conuoitises, & quelle temperance aux voluptez il en peut tirer? Venons aux Professeurs de Geometrie, & de Musique, vous trouuerez aussi peu ces leçons chez eux, que chez les Grammairiens; Et cependant, ce sont choses que qui ignore, ne gaigne rien de sçauoir tout le demeurant. Il faut voir s'ils enseignent la Vertu, ou non : s'ils ne l'enseignent, il est impossible de l'apprendre d'eux: s'ils l'enseignẽt ils sont Philosophes. Voulez-vous sçauoir que ce n'est pas pour la Vertu qu'ils montent en chaire? Regardez comme leurs professions sont differentes. Or il est certain qu'elles seroient senblables, s'ils enseignoient vne mesme leçon. Ie sçay bien qu'ils veulent faire accroire qu'Homere estoit Philosophe: mais c'est si lourdement, qu'ils se refutent eux-mesme par les raisons qu'ils ameinent pour le verifier. Car ils le font tantost Stoïque, n'approuuant rien que ce qui est Honneste: desdaignant les voluptez, & ne pouuãt par les promesses de l'immortalité mesme, estre distrait de l'amour de la Vertu. Tantost ils le font Epicurien, loüant l'estat d'vne ville paisible, où les habitans n'ont rien qui les occupe que les dances, les chansons, & les festins. Tantost ils le font Peripatetique, induisant trois sortes de Biens; Et tantost Academique, tenant ses opinions suspenduës, & se gardant de rien

affermer. Par ceste incompatibilité d'estre de tant de Sectes ensemble, ils monstrent biẽ qu'il n'estoit d'aucune. Accordons-leur qu'Homere ait esté Philosophe ; & puis que cela se remarque en ses vers, il faut bien dire qu'il s'estoit fait sage deuãt qu'il en fist. Apprenons donc ceste science qui l'a fait sage. Il nous chaut aussi peu de sçauoir qui estoit le premier d'Homere ou d'Hesiode, comme si Hecube estoit plus ieune qu'Helene; & ce qui fut cause que sa beauté luy dura si peu: Quand ie sçaurois exactemeet l'âge de Patrocle, & d'Achille, de cõbien pensez-vous qu'il m'en fust mieux? Ne seriõs-nous pas plus Sages de voir mettre quelque fin à nos erreurs, que de no⁹ informer de celles d'Vlysse? Ie n'ai pas de loisir assez, pour ouïr disputer s'il courut tant de risques entre l'Italie & la Sicile, ou en quelques mers qui nous sont inconnuës, parce qu'en si peu d'espace il estoit malaisé qu'il fust si long-temps sans trouuer quelque port.

II. Les tempestes de l'esprit nous donnent tous les iours de la besongne : nostre meschanceté nous fait courre toutes fortunes. Nous n'auons point faute de beaux yeux qui sollicitent les nostres ; & en cela seulement nous auons des ennemis assez. C'est de là que se presentent ces monstres effroyables qui ne demãdẽt que l'effusion

du sang humain : c'est de là que viennent ces insidieux appas qui nous attirent par l'oreille: c'est de là que viennẽt tant de naufrages, & tant de maux de toutes façons. Enseignez-moy d'aymer ma patrie, ma femme, mõ pere, & faites qu'il n'y ait point de peril assez grand pour m'empescher de leur en rendre tesmoignage; Et qu'en des actions si loüables, ie sois resolu qu'apres ma barque rompuë, ie m'affourche encore sur les esclats. Que vous sert de vous enquerir si Penelope a passé son temps auec ceux qui la recherchoiẽt ? Si par discretion elle s'est paree de scandale, & si deuant que reconnoistre Vlysse elle se doutoit bien que c'estoit luy ? Faites que ie sçache que veut dire Pudicité: quelle Vertu c'est, & si c'est vn bien du corps ou de l'esprit. Ie viens à ceste heure aux Musiciens. Vous m'apprenez à concerter des voix gresles auec des grosses; & à faire vn accord de tons discordans: Faites plustost que ie sçache accorder mon ame, & donner à mes volontez vne perpetuelle conformité. Vous me mõstrez qui sont les tons lamentables: monstrez-moy plustost comme aux aduersitez ie ne lamenteray point. Le Geometre m'enseigne à mesurer des campagnes: i'aymerois bien mieux qu'il m'enseignast à quelles bornes le contentement de l'homme se doit arrester. L'Arithmeticien m'apprend à

conter & faire seruir mes doigts à l'Auarice: Ie serois bien plus aise qu'il me fist voir que tous ces contes-là ne seruent de rien. Qu'vn homme n'est point plus heureux pource que son reuenu lasse ceux qui en font la recepte, Qu'au cõtraire, presque tout ce qu'il possede sont choses superfluës, & que s'il luy faloit auoir la peine de cõter sõ bien luy-mesme, il n'y a point de pauure homme qui ne fust plus heureux & plus contẽt que luy. Que me sert que ie face exactemẽt partir vn champ, & que mon frere & moy s'il faut que nous separiõs vn arpẽt de terre, soyons sur le point de nous couper la gorge? Que me sert d'estre vn suffisant homme à prendre les pieds d'vn arpent, & sçauoir que c'est que quart, que doigt, & que pouce: si le voisinage d'vn Grand, qui empiete quelque chose sur moy, me rend melancholique? Vous m'enseignez comme ie ne perdray pas vn pied de terre, & ie veux apprendre comme ie pourray tout perdre sans me fascher. Vous dites que l'heritage qu'on vous veut oster est en vostre maison dés le temps de vostre grãd pere; Et quoy? Deuant qu'il fust à vostre grãd pere, à qui estoit-il? Monstreriez-vous bien, ie ne veux pas dire à quel homme, mais à quel peuple il appartenoit? Vous y estes venu comme Fermier, & non comme seigneur. Demandez-vous de qui vous estes fermier?

De vos heritiers, si vostre fortune est si bonne que vous le leur puissiez conseruer. Les Iurisconsultes tiennent que les choses publiques ne sont point suiettes à Vsucapion; Ce que vous tenez est public: il est à tout le genre humain en general. O la belle sciẽce! Vous sçauez mesurer vn cercle, & reduire en carré quelque forme qu'on vous baille. Vous sçauez combien il y a d'vne estoille à l'autre. Il n'y a rien qui eschappe à vostre compas. Puis que vous estes si bon maistre, mesurez-moy l'esprit de l'homme, dites-moy comme il est grand ou petit. Vous cognoissez bien vne ligne droitte: mais à quoy est bon cela? Si vous ne sçauez comme en vos actions il se faut conduire droictement? Ie viens à ceste heure à ceux qui se vantent qu'il ne se passe rien dans le Ciel qu'ils n'en soient aduertis.

Frigida Saturni, &c.

Dequoy me seruira ceste Science, que de me faire chagriner, quand Saturne & Mars seront opposez, & quand Mercure fera son couchant à la veuë de Saturne? I'ayme bien mieux apprendre qu'en quelque part qu'ils soient ils sont propices, & ne peuuent changer de naturel; Que la course ineuitable des Destins, les meine d'vn ordre qui n'est iamais interrompu; Que leurs reuolutions sont reglées, & produisent, ou marquent les euenements de tout ce qui se fait

icy bas. Mais soit qu'elles soient les causes de ceste diuersité d'effects que nous voyons au monde; soit que seulement elles en soient les messageres, que nous seruira d'auoir preueu des choses que nous ne pourrons euiter? Sçachons les, ou ne les sçachons pas; il faut qu'elles auiennent.

Si vero solem, &c.

Pensez que me voila bien asseuré de toutes surprises; Et si ie vy iusqu'à demain au matin, ne seray-ie pas trompé? Il est certain qu'oüy. Car nous sommes trompez, quand il nous arriue quelque chose que nous ne sçauions pas qui nous deust arriuer. Pour moy ie ne sçay pas ce qui sera: mais ie sçay bien tout ce qui peut estre. La Fortune ne peut rien produire contre mon esperance. I'attens tout: Si elle m'en quitte quelque chose à la bonne-heure. Quand il se passe vne heure sans que i'aye quelque assaut, ie suis trompé, Toutesfois encore ne le suis-ie pas. Car comme ie sçay que tout me peut arriuer, ie sçay bien aussi que ce ne doit pas estre tout aussi-tost. Quoy qu'il en soit, i'espere tousiours du bien: mais s'il arriue du mal, ie suis prest à le receuoir Il faut que vous me supportiez si i'ay des opinions particulieres. Car il n'est pas possible que ie mette ny les Peintres, ny les Sculpteurs, ny les Tailleurs de marbres, ny tous ces autres Ministres de nos dissolutions au

rang des Sciences liberalles. Ie n'y reçoy non plus les Luteurs, ny toute science qui veut de l'huille ou de la Poudre; Ou bien i'y voudrois aussi receuoir les Parfumeurs, les Cuisiniers, & toute ceste race de gens, de qui les esprits ne trauaillent que pour le seruice de nos voluptez. Car ie vous prie, que trouuez-vous de liberal en ces vomisseurs de matin, qui ont le corps aussi gras & potelé, cõme l'esprit tabide & letargyque? Pensez comme nos beaux exercices d'auiourd'huy se rapportent à ceux que nos Ancestres faisoient faire à leurs enfans, de lancer le iauelot, ietter la barre, monter à cheual, tirer des armes: & quoy qu'ils fissent de tenir tousiours le corps droict. Car ils ne vouloient point qu'ils apprissent rien qu'il fallust faire de couché? Mais ny les vns ny les autres ne sont point choses qui nous rendent capables de la Vertu. Car que me sert que ie me sçache bien ayder d'vn cheual, & qu'à point nommé ie le pare, si ie me laisse emporter à mes passions? Que me sert qu'à la lutte & à coups de main, ie demeure maistre de tous mes Antagonistes, si ie me laisse vaincre à la Colere? Et quoy donc? les Sciences liberales ne nous sont bonnes à rien? Si sont bien à quelque chose, mais non pas à l'acquisition de la Vertu. Car les Arts mechaniques mesmes, auec qui la Vertu n'a point de commerce,

ne laissent pas d'auoir beaucoup de commoditez pour l'vsage de la vie ; Pourquoy donc faisons nous apprendre les sciences liberalles à nos enfans? Ce n'est pas qu'elles les puissent faire Vertueux: mais afin qu'elles leur preparent les ames & les rendent susceptibles de la Vertu. Comme ces premieres leçons qu'on leur fait de connoistre leurs lettres, & de les assembler, ne leur enseignent pas les Sciences liberales, mais les disposent à les apprendre quelque iour; Ainsi les Sciences liberales ne nous enseignent pas la Vertu, mais nous en rendent capables d'en receuoir l'instruction.

III. Possidonius fait de quatre sortes de sciences; les Vulgaires, & sordides; les plaisantes, les pueriles, & les liberales ; les vulgaires sont celles que les Artisans font auecque la main; & de qui l'occupation est de pouruoir aux necessitez de nostre vie. Celles-cy n'ont apparence quelconque d'Honneur ny de vertu. Les plaisantes sont celles de qui le but est de nous resiouïr, ou les yeux, ou les oreilles. Nous pouuons bien mettre en ce rãg les Ingenieurs, qui par des ressors font mouuoir des choses si artificiellemẽt, qu'il semble qu'elles marchẽt d'elles mesme, comme leuer tout bellement vn eschaffaut, reculer des choses qui sont proches, ou approcher d'autres qui sont reculees ; descendre petit à petit celles qui

font hautes; & tout plein de telles nouueautez, qui estõnét les ignorants, parce qu'ils ne comprennent pas comme elles se font. Les puerilles sont appellées des Grecs ἐγκυκλίους, & de nous Liberales, à cause qu'elles en ont quelque ressemblance. Mais quant à celles qui vrayement sont liberalles, ou pour mieux dire libres, il n'y en a point d'autres que cellesqui ne s'employent qu'à l'instruction de l'esprit à la Vertu. Ie sçay bien que quelqu'vn pourra dire que comme il y a vne partie de la Philosophie naturelle, l'autre Morale & l'autre Rationnelle; tout de mesme toutes ces Sciences liberales peuuent trouuer place en la Philosophie; Que s'il se presente quelque question naturelle, on la decide par la Geometrie; Et que par consequent ce n'est point chose hors d'apparence de dire, puis qu'elle luy aide, qu'elle est vn de ses membres. Beaucoup de choses ne font pas parties de nous, qui ne laissent pas de nous aider, & qui, si cela estoit, ne nous aideroient pas. La viande aide bien au corps; & toutefois n'est pas vne de ses parties. Le ministere de la Geometrie nous fait bien quelque seruice, & se peut dire que la Philosophie a besoin de la Geometrie, comme la Geometrie a besoin d'vn Charpentier. Mais comme le Charpentier n'est pas portion de la Geometrie, aussi n'est la Geometrie portion de la Philo-

ſophie. Et puis chacune a ſes limites à part: car le Philoſophe recherche les ſecrets des choſes naturelles, & les cõnoiſt, & le Geometre en examine & ſuppute les nombres & les meſures. La Philoſophie ſçait comme les corps celeſtes ſont compoſez, ce qu'ils peuuent, & quelle eſt leur nature. Le Mathematicien obſerue comme ils s'eſloignent de nous & ſe r'approchent, comme ils ſe leuent & ſe couchent, & d'où vient que quelquefois ils ſemblent s'arreſter, combien qu'en verité les choſes celeſtes ne s'arreſtent iamais. Le Philoſophe ſçait la cauſe de la repreſentation des images qui ſe fait en vn miroir. Le Geometre vous dira quel eſpace il faut qu'il y ait entre le corps & l'Image, & quelle image chaque forme de miroir eſt capable de repreſenter. Le Philoſophe vous prouuera que le Soleil eſt grand: Le Mathematicien qui procede par vne certaine pratique, vous limitera ſa grandeur exactement: mais il vous demãdera que vous luy accordiez quelques principes. Or vne ſcience ne ſe peut dire à ſoy, qui n'a ſon fondement que ſur la permiſſiõ d'autruy. La Philoſophie ne demande rien à perſonne. Il n'y a rien que du ſien en ſon ouurage. La Mathematique eſt ſuperficielle. Le fonds où elle baſtit n'eſt pas à elle. Sans les principes qu'elle emprunte, elle ne ſçauroit auoir fait vn pas. Si d'elle

mesme elle pouuoit comprendre la Nature de l'Vniuers & paruenir à la Verité, ie dirois que nous ferions bien de nous en approcher, pour auec le commerce des choses celestes donner moyen à nostre esprit de s'estendre, & passer d'vne recherche à l'autre. Mais il n'y a que la sciēce du Biē & du Mal qui nous puisse mener à la perfection; & ceste Science ne se trouue ailleurs qu'en la philosophie. Il n'y a qu'elle qui s'informe de ce qui est bon ou mauuais. Prenez moy toutes les Vertus l'vne apres l'autre. La Magnanimité, qui mesprise ce qui est formidable, desdaigne ces espouuantements qui rendent nostre Liberté captiue, les appelle en duel & les abbat par terre, prend-elle quelque chose des Sciences liberalles pour se fortifier? La Foy est Bien le plus religieux qui puisse loger en l'ame de l'homme. Il n'y a promesse ny menace qui la puisse induire à tromper. Elle dit quand on la presse: brusle, couppe, tuë, tu ne me sçaurois faire parler. La Douleur a beau foüiller, elle ne trouuera iamais mes secrets. Et cependant est-ce des sciences liberales qu'elle emprunte ceste genereuse obstination? La Temperance regne sur les voluptez. Elle en hait les vnes qu'elle chasse du tout: Elle dispence les autres, & les regle sous vne mediocrité conuenable; Et iamais ne s'en aproche que pour quelque

autre consideration. Elle sçait que la plus iuste mesure des choses desirées c'est d'en prendre iusqu'à la Raison, & non iusqu'à la satieté: l'Humanité deffend la presomption & l'Auarice: ses paroles sont douces, ses actions courtoises, & ses volontez obsequieuses: elle ne voit sentir mal à personne, qu'elle ne le sente elle mesme; & ne pense rien mieux posseder que ce qu'elle contribuë aux necessitez d'autruy. Sont-ce les sciences liberales qui leur impriment toutes ces belles qualitez? Est-ce d'elles que viennent la Simplicité, la Discretion, la Frugalité, l'Espargne, & la Clemence, qui est auare du sang d'autruy, comme du sien propre, & sçait que l'homme ne doit point vser de l'homme prodiguement? Mais comme est-il possible qu'vn homme ne puisse estre vertueux sans les sciences liberales, comme nous mesmes le confessons, & que neantmoins les sciences liberales ne seruent de rien à la Vertu? Il en est comme de la viande. Sans la viande il est impossible d'estre vertueux. Et cependant, qui ne sçait point que la viande & la Vertu n'ont rien de commun? Le bois ne fait point de seruice au nauire, & toutefois il n'est point de nauire qui ne soit fait de bois. Encore que sans vne chose ie n'en puisse faire vne autre, il ne s'ensuit pas qu'elle m'aide à la faire; & au partir de là, ce n'est pas vne pro-

position indubitable, que sans les sciences liberales on ne puisse paruenir à la Vertu. Car encore qu'elle s'apprenne, ce n'est pas par elles qu'on l'apprend: Et veu que la Sagesse ne consiste point aux lettres, qui me gardera de croire qu'vn homme peut estre sage sans estre sçauant? La Sagesse baille des choses, & non des parolles: Et peut-estre que nostre memoire est plus certaine, quand elle ne s'asseure que de soy. La Sagesse est ample & spacieuse: il ne luy faut point bailler vne place occuppee: sa leçon est des choses diuines & des humaines, des passées & des futures, des eternelles & des perissables, & du tẽps, duquel quand il n'y auroit autre chose, vous sçauez combien de questions il fait ordinairement. Premierement si de soy le Temps est quelque chose: si quelque chose a precedé le tẽps, si le temps a cõmencé quand & le mõde, & si parce que deuant le mõde il y auoit quelque chose, le Temps aussi l'a precedée Outre ces questions, celles qu'on fait de, l'Ame sont innombrables: D'où elle est, quell'ell'est, quand elle commence d'estre, de combien est sa durée, si elle passe d'vn lieu à l'autre, & change de logis; si elle reuient plusieurs fois au monde sous diuerses formes: ou si elle n'entre iamais qu'en vn corps, pour, apres qu'ell'en est sortie, se promener en liberté: si c'est vn corps ou

non : ce qu'elle fera, quand par nostre ministere elle ne fera plus rien: comme ell'vsera de sa liberté, quand elle sera hors de cét âge ; S'il ne luy souuiendra plus de la vie du monde, si seulement elle commencera de se connoistre, quand eschappée du corps elle aura fait sa retraite dãs le Ciel? Prenez telle partie qu'il vous plairra des choses humaines & diuines, vous ne serez iamais las d'apprendre, & iamais ne cesserez de demander : tellement qu'afin que tant de belles & grandes meditations ayent chez nous leurs coudées franches, il faut necessairement en faire sortir celles qui ne seruent de rien. La Vertu ne se contente pas de si peu de place : son train est plus grand : il luy faut beaucoup de logis : il faut que tout vuide, & qu'elle demeure seule. Il est vray que pource qu'il y a des sciences qui luy donnent du plaisir, nous en retiendrons quelques vnes : mais non plus que ce qu'il luy en fera besoin, pour la seruir. Car si no° nous moquons de ceux qui remplissent leur maison d'vne infinité de meubles precieux, plustost pour la monstre que pour l'vsage, que dirons nous de ceux qui font en leur esprit vn ramas invtile de Sciences qui ne leur seruent de rien ? C'est vne espece de l'intemperance, de ne vouloir sçauoir plus qu'il ne faut. Et puis, qu'est-ce que font ordinairement tous ces Professeurs de

sciences liberales que des fascheux, des causeurs, des importuns, & des glorieux, qui n'apprennent point ce qu'il seroit bon qu'ils sceussent, pource qu'ils ont appris ce qu'il leur seroit bon de ne sçauoir point. Didimus le Grammairien a fait quatre mille traitez: c'estoit assez pour lasser vn homme de lire. Ie vous laisse iuger que deuoit estre celuy qui les auoit escrits. En l'vn il dispute de quel païs estoit Homere : en l'autre qui estoit veritablement la mere d'Enée : en l'autre, Si Anacron estoit plus paillard qu'yurogne, ou plus yurogne que paillard : si Saphon estoit vne coureuse, & tout plain de telles autres choses si friuolles, que si ie les auois apprises, ie ferois ce qui me seroit possible pour les oublier. Et puis, dittes que nostre vie est courte. Nos Stoïques mesmes sont quelquefois plus longs qu'il ne seroit besoin. Ie vous y monstrerois beaucoup de choses, où le coup de la serpe seroit necessaire. Il faut bien auoir perdu des heures, & bien importuné des oreilles, deuant que d'oüyr ceste loüange. O le sçauant homme! contentons nous de ce titre qui n'a pas tãt d'éclat: O l'hõme de bien. Me conseilleriez vous de fueilleter autant d'Annalles, qu'il y a de peuples sur la terre ? de rechercher qui est le premier qui a fait des vers ? de cõter par mes doigts à faute des Fastes, combien Orphée a esté d'années

d'années deuant Homere? Repasser mon iugement sur les Censures d'Aristarque, & vser toute ma vie apres des syllabes? m'embarrasseray-ie tellement en la poudre de Geometrie que ie ne m'en tire iamais? pratiqueray-ie si mal ce pretexte salutaire, qui commande d'espargner le Temps? I'approuue toute autre chose, & ne me soucie point de sçauoir ce que ie suis. Le Grammairien Appius, qui du temps de C. Cesar fit le Charlattan par toute la Grece, & se faisoit appeller Homere, disoit qu'apres qu'Homere auoit acheué l'Iliade & l'Odissée, il auoit compris toute la guerre de Troye à l'entrée de son Ouurage; & pour le prouuer il alleguoit, que tout exprés il commençoit son premier vers par deux lettres où le nõbre de ses liures estoit contenu. Il est mal-aisé qu'vn homme sçache beaucoup de choses, sans en sçauoir de telles. Pensez à ceste heure combien il s'en va de temps en maladies, combien aux affaires publicques, combien aux priuées, combien à se leuer, coucher, boire, manger & dormir. Mesurez vostre âge: vous n'en auez pas pour donner rãg à tant d'occupations, ie ne parle que des Sciences liberales. Et combien pensez-vous que les Philosophes mesmes ont de choses superfluës, & qui ne se pratiquent point? Ils s'impliquent aussi bien que les autres aux distinctions des syl-

labes,& aux proprietez des cõionctions & des propositions. Ils ont eu enuie sur les Grammairiens & sur les Geometres,& ont pris toutes les superfluitez de leurs sc.ẽces, pour les apporter en la leur. De là vient qu'ils parlent exactement,& ne viuent pas de mesme. Recognoissez en ce que ie vous vay dire,combien fait de mal vne subtilité trop aigre, & combien elle est contraire à la recherche de la Verité.

V. Protagoras disoit, Qu'il n'y a rien qui ne se puisse disputer affirmatiuement & negatiuement, auec autant de probabilité d'vne part que d'autre; & que ceste proposition mesme, que tout est disputable, se peut contredire. Nausiphanes dit, que de ce qui semble estre, il n'y a rien qui soit plus que le non estre. Parmenides,que generalemẽt tout ce qui se voit n'est point: Zenon Eleate nie tout sans exception. Ce sont presque mesmes opinions que celles des Pirrhoniens, Megariques, Eretriques & Academiques, qui ont introduit vne nouuelle science de ne rien sçauoir. Si vous me croyez, vous mettrez ces Curieux & les Professeurs des sciences liberales tout en vn rang. Ceux là nous baillent vne sciẽce qui ne nous seruira de rien. Ceux-cy nous desesperent de pouuoir iamais rien sçauoir. Pour moy, i'aymerois mieux sçauoir des choses qui me fussent

inutiles, que de ne sçauoir rien du tout. Les vns ne nous esclairent point, les autres nous creuent les yeux. Si ie crois Pithagoras, il n'y a rien qui ne soit douteux : Si Nausiphanes, toute la certitude que i'en remporte, c'est que tout est incertain. Si Parmenides, Il n'y a rien du monde qu'vne chose : Si Zenon, Il n'est du tout rien, que sera-ce de nous donc? que deuiendra tout ce qui est à l'entour de nous qui nous nourrit & qui nous soustient? Tout ce qui est au mõde ne sera qu'vne ombre & vne piperie. Ie ne trouue pas grand goust ny à ceux qui disent que nous ne sçauons rien, ny aux autres qui mesmes ne nous veulent pas accorder nostre ignorance; Et s'il me falloit dire ausquels ie veux le plus de mal, ie confesse que ie serois bien empesché.

EPISTRE LXXXIX.

ARGVMENT.

I. En quoy different la Sagesse & la Philosophie. Definition de la Philosophie. Sa diuision.

II. De la Morale.

III. De la Naturelle.

IV. Il Blasme les Auares, les Paillards, & les Gourmands.

VOus me priez de vous diuiser la Philosophie, & que ie face des cartiers de ce grand corps, C'est à la verité le moyen de la comprendre bien-tost; & presque il ne s'y peut rien faire qu'en la desmembrāt de ceste façon. Vne chose qui nous est obscure, en la prenāt toute ensemble, se trouue claire, quand on l'examine par les parties. Pleust à Dieu que la philosophie se pût representer à nous, comme la face de ce grād Vniuers. Il n'y a rien de si semblable comme ce Spectacle seroit à l'autre; Et ne faut point douter que pour l'admirer à nostre aise, elle ne nous fist laisser toutes ces choses qui nous semblent grandes, par faute que nous ne sçauons pas ce qui est grand. Mais puis que cela ne peut estre, il nous la faut cōsiderer de la mesme façon que nous considerons les secrets du monde. Les yeux ne penetrent pas plus viste au Ciel, que l'esprit du Sage par toute la masse de l'Vniuers. Mais pour nous, qui auons des nüages & des brouïllars à trauerser, & de qui la veuë s'arreste au premier logis; nous auons besoin qu'on nous monstre les choses vne à vne, parce que nous ne sommes pas encore capables de les regarder en gros. Ie feray donc ce que vous me demandez, & mettray la philosophie en parties, & non en morceaux: car il y a du profit à la diuiser: mais qui la hacheroit,

il la rendroit inutile. Ce qui eſt trop grand eſt auſſi difficile à comprendre comme ce qui eſt trop petit. On diſtingue vn peuple en lignées, & vne armée en compagnies. Depuis qu'vne choſe a quelque grandeur notable, on la cognoiſt mieux, quand on la conſidere par ſes parties, pourueu, comme i'ay dit, qu'on ne les face point ſi petites, que le nombre en ſoit infiny. Autant vaudroit les laiſſer en leur entier, que d'en faire tant de parts, que ce fuſt iamais fait de les eſplucher. Ce n'eſt que confuſion que de les coupper ſi menu.

I. Premierement donc, ſi vous le trouuez bon, ie vous diray la difference d'entre la Sageſſe & la philoſophie. La Sageſſe eſt la Felicité parfaite de l'eſprit de l'homme : la philoſophie eſt l'amour & l'affection de l'acquerir : c'eſt elle qui monſtre le chemin d'aller à l'autre, & ne luy faut point d'autre teſmoignage. Le nom qu'elle porte eſt vne marque qui la fait aſſez connoiſtre. Il y en a qui l'ont definie, vne ſciẽce des choſes humaines & diuines. Quelques vns y adiouſtent, *& de leurs cauſes* : mais ie ne trouue pas que ceſte addition y ſerue beaucoup, parce que les cauſes ſont parties des choſes. Il y en a d'autres qui l'ont appellée, vne eſtude de vertu, d'autres vne eſtude de la correction de l'ame, & d'autres encore vne affection de trouuer ce qui iu-

ſtement eſt raiſonnable. Pour la difference d'entre la Philoſophie & la Sageſſe elle n'a preſque iamais eſté contredite de perſonne. Auſſi ne ſe peut-il faire que le deſir & ce qui eſt deſiré ſoient vne meſme choſe : la meſme difference qui eſt entre l'Auarice & l'argent, eſt entre la Philoſophie & la Sageſſe. La Sageſſe eſt l'effect, & la recompenſe de la Philoſophie : la Philoſophie marche vers la Sageſſe, la Sageſſe attẽd de pied ferme qu'on vienne à elle. La Sageſſe eſt ce que les Grecs appellent *Sophie.* Nous nous ſommes autresfois ſeruis de ce mot, cõme nous faiſons de celui de Philoſophie. Encor à ceſte heure, nos vieilles Comedies le vous teſmoignerõt: L'inſcription du monument de Poſſennius, *Paſſant demeure & ly la Sophie de Poſtennius.* Il s'eſt pourtãt trouué quelques Stoïques, qui biẽ que la Philoſophie ſoit vne eſtude de Vertu, & que l'vne recherche, & l'autre ſoit recherchee, ont tenu cepẽdant qu'il eſt impoſſible de les ſeparer, & qu'il ne peut iamais eſtre de Vertu ſans Philoſophie, ny de Philoſophie ſans Vertu. Si la Philoſophie eſt vne eſtude de Vertu, c'eſt par le moyen de la Vertu meſme : qui eſt vertueux ne peut n'eſtudier point à la Vertu, & qui eſtudie à la Vertu, ne peut n'eſtre point Vertueux. Car il n'en eſt pas comme de ceux qui de loin viſent à frapper quelque choſe, où le tireur eſt en vn endroict, & le blanc en l'autre; Ny

comme des chemins qui nous meinent aux villes, & en sont dehors. On arriue à la Vertu par la Vertu mesme ; & par ainsi, la Philosophie & la Vertu sont attachées l'vn à l'autre. Il y a eu plusieurs grands personnages, qui ont diuisé la Philosophie en trois parties, Morale, Naturelle & Rationnelle. La premiere a pour suiet le reglement de l'ame, la seconde recherche la Nature des choses: la troisiesme examine la proprieté des paroles, leur agencement & les arguments, afin qu'on ne nous surprenne par la supposition du mensonge en la place de la Verité. Il s'en est trouué qui ne l'ont pas diuisée en tant de parties, & d'autres qui l'ont diuisee en dauantage. Quelques-vns des Peripateticiques y ont mis la Ciuile pour vne quatriesme, pource qu'il semble qu'elle ayt son exercice & son occupation à part. Quelques autres y ont encore adiousté l'Oeconomique, qui est la science de bien gouuerner vne maison: toutefois il n'y a rien en ces deux dernieres qui ne se puisse cõprendre sous la Morale. Les Epicuriẽs n'ont fait que deux parties de la Philosophie; la Naturelle, & la Moralle: ils n'ont point voulu receuoir la Rationelle. Mais enfin cõme ils ont veu qu'il leur faloit quelque piece pour distinguer les ambiguitez, & cõuaincre les faussetez masquées d'apparẽces veritables,

ils ont esté contraints d'introduire vn lieu qu'ils appellent de Iugement, & la Regle, qui est la mesme chose que la Rationnelle, sous vn autre nom: Mais ils ne l'estiment qu'vn accessoire de la partie naturelle. Les Cyneraïques se sont contentez de la Morale,& n'ōt point voulu des deux autres Mais ils font comme les Epicuriens; Et ce qu'ils chassent d'vne façon, ils le r'appellent de l'autre. Car ils font cinq parties de la Morale.L'vne des choses desirables, & reiettables: L'autre des passions: La troisiesme des actions: La quatriesme des causes; & la cinquiesme des Arguments. Les causes des choses appartiennent à la Naturelle : les Arguments à la Rationnelle, & les actions à la Morale: Ariston de l'Isle de Cio, ne s'est pas contenté d'exclurre la Naturelle & la Rationnelle: mais il a soustenu que tant s'en faut qu'elles fussent mēbres de la Philosophie,qu'elles luy estoient contraires, & n'a laissé que la Morale seule, qu'encore il a retranchée de ceste partie qui contient les remonstrances, parce qu'il dit que c'est vn exercice de Regēt plustost que de Philosophe;comme si le philosophe estoit autre qu'vn Regent vniuersel du genre humain.

II. Demeurons donc d'accord que la Philosophie a trois parties, & mettons la Morale la premiere sur le bureau.Ie la subdiuise en trois autres parties,dont l'vne est la

consideration qui baille à chacun ce qu'il doit auoir, & taxe le merite de toutes choses. L'vtilité de cette partie est grande. Car dequoy auons nous plus de besoin que de sçauoir iustement ce que chasque chose se doit aprecier ? La seconde est de l'affection ; & la troisiesme des actions. Car il faut premierement sçauoir ce que la chose vaut. Secondement temperer l'affection, & la regler ; & tiercement faire qu'entre l'affection & l'action il y ait telle correspondance, qu'en tout & par tout vous soyez conforme à vous mesmes. Duquel que vous manquiez de ces trois, il est impossible que vous ne tombiez en confusion. Car que vous sert qu'en vous mesme vous ayez examiné la valleur des choses, si vostre affection vous fait aller plus auant que vous ne deuez ? Et que vous sert, de vous en rendre maistre, si quand il faut mettre la main à l'œuure, vous laissez perdre les occasions, & ne sçauez quand, en quel endroit & de quelle façon il y faut proceder ? Car l'estimation du merite des choses, l'obseruation des opportunitez & la discretiō de se commander sont trois considerations differentes. Quand l'action accompagne l'affection, tout va comme il doit aller. L'affection se conçoit ardente ou froide selon le cas que nous faisons de la chose qui nous est proposée.

III. La Philosophie Naturelle se diuise en choses corporelles & incorporelles; qui puis apres ont d'autres degrez. La premiere diuision des corporelles, c'est que les vnes engendrent, & les autres sont engendrées. Or les Elements sont engendrez. Les vns tiennent que le Principe est simple: les autres le diuisent en la Matiere, en la Cause mouuante, & aux Elements. Il ne nous reste plus à diuiser que la Philosophie Rationnelle. Toute oraison est continuë, ou coupée par interrogations & responces: l'vne s'appelle Dialectique, & l'autre Rhetorique. L'occupation de ceste-cy sont les parolles, leur sens & leur disposition: La Dialectique de rechef est diuisée en conceptions, & en parolles qui les expriment. Les subdiuisions qui se peuuent faire de l'vn & de l'autre sont infinies: C'est pourquoy ie ne passeray point plus outre.

Et summa sequar fastigia rerum.

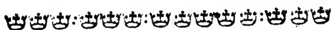
Aussi bien si ie voulois rediuiser les parties en autres parties, il s'enferoit vn liure entier. Ce n'est pas, Lucilius, que ie vous veuïlle dégouster de ceste lecture: mais quoy que vous lisiez, faites que l'amendement de vostre vie soit tousiours le but où tout soit rapporté. Voyez de regler vos mœurs: excitez ce que vous auez de languide: restraignez ce que vous sentez qui se lasche: dontez ce qui se rebelle: faites vne guerre irre-

conciliable aux cupiditez, & non aux vostres seulement: mais à celles des hommes en general; Et quand quelques-vns vous demanderont, si vous n'aurez iamais qu'vne chanson? respondez-leur tant que vous faillirez, ie suis obligé de vous aduertir. Vous voulez que les remedes cessent deuant la maladie: Mais vous auez beau faire, tant plus vo⁹ bouchez les oreilles, tant plus vous me faites enuie de parler. C'est bon signe, quand vn malade qui est stupide, commence de sentir son mal: en despit que vous en ayez ie vous conseillerai vostre profit. Vous orrez à la fin quelque autre chose que des flatteries; & puis que vous ne voulez pas receuoir vostre correction en particulier, ie la vous feray publiquement.

IV. Ne cesserez vous iamais d'acquerir; Les champs de tout vn peuple sont à vous seul: & vous n'en auez pas encore assez? Iusques où vous pensez vous estendre? Vous labourez des Prouinces entieres. Les riuieres les plus celebres, & qui suffisent pour estre les bornes de deux Nations, depuis leur source iusqu'à leur fin, ne passent que dans vos terres; Et cependant si les mers ne sont bridées de vos possessions; Si vostre fermier ne regne au delà de l'Adriatique, de l'Ionique & de l'Ægée, Si les Isles qui furēt les maisons de tant de grands Capitaines, ne

vous sont de chetiues cabanes, vous ne pensez pas estre bien accommodez. Rendez vostre Domaine si grand qu'il vous plaira: Faites que ce qu'on appelloit vn Empire soit vne de vos pieces de terre: ne laissez riẽ de ce que vous aurez moyen d'amasser. Quand vous aurez tout fait, vous en laisserez tousiours plus que vous n'en prendrez. Ie viens à ceste heure à vous autres, qui ne donnez pas moins d'estenduë à vostre Luxe, que ceux-là font à leur Auarice. Dittes-moy, ie vous prie; auez-vous resolu qu'il ne se trouue lac en toute la terre où vous n'ayez vne maisõ dessus? Qu'il n'y ait riuiere grande ny petite que vous ne bordiez de quelque Palais? Par tout où il se trouuera quelque sorte d'eau chaude, vostre Luxe s'y voudra tout aussi-tost imaginer vne retraite; En quelque lieu que la mer aura quelque petite sinuosité, comme si la terre estoit trop petite, ou que des fondements n'eussent point de grace, s'ils n'estoient faits auecque la main, vous la ferez reculer pour faire place à vostre bastimen[illegible] [illegible]ux que vous ne puissiez aller en part où [illegible]us ne voyez tousiours luire l'ardoise de quelque pauillon qui soit à vous: Les vns aux coupeaux des montaignes, qui descouurent à perte de veuë sur la mer & sur la terre: Les autres en campagne raze aussi releuez que les montaignes mesmes. Quand le nombre de vos

baſtimens donnera de la peine à les conter: quand la hauteur en ira iuſques au Ciel, ſi n'auez-vous au partir de là qu'vn corps, & encore bien petit. Que voulez-vous faire de tant de chambres, puis que vous ne pouuez coucher qu'en vne? Celles où vous n'eſtes point ne ſont pas voſtres. Ie viens finalement à vous, de qui la Gourmandiſe inſatiable ne laiſſe creux en la mer, ny coin en la terre qui ne ſoit fouillé; Qui rempliſſez les eaux de lignes & de fillets: qui bordez les bois de pieges & de toilles; & ne laiſſez en paix animaux du mõde, que ceux de qui la ſatieté vous a degouſté. Que vous ſeruent tant de viandes appreſtées par tant de mains? tant de ſortes de venaiſons priſes auec tant de peril? tant de poiſſons recherchez de l'autre bout du monde; ſi voſtre bouche laſſe de friandiſes & voſtre eſtomach affoibli de cruditez, vous en laiſſent bien à peine gouſter quelque morceau. Pauures gens que vous eſtes. Vous ne connoiſſez pas que vous auez plus de faim que de ventre. Dittes cela aux autres, Lucilius, afin de l'ouyr vous meſmes en le diſant. Eſcriuez-le, afin de le lire apres l'auoir eſcrit. Ne faittes rien que vous ne rapportiez à voſtre inſtruction, & au reglement du deſordre de vos paſſions. Eſtudiez, non pour ſçauoir plus de choſes que les autres, mais pour en ſçauoir de meilleures.



EPISTRE XC.

ARGVMENT.

I. La Philosophie nous enseigne toutes les Vertus.

II. Du siecle d'or.

III. Le Vice & le mauuais gouuernement des Roys, ont rendu les Loix necessaires.

IV. Les hommes n'ont point apris de la Philosophie, les voluptez, ny les delices des villes.

V. De la Frugalité du premier Siecle.

VI. La Philosophie enseigne à connoistre Dieu, & que les choses fortuites arriuēt par son cōmādement.

VII. Que l'Innocence honnoroit le Siecle d'or, mais que la Sagesse y deffailloit.

I. QVi peut nier, Lucilius, que le viure ne soit vn present des Dieux, & le biē viure vn present de la Philosophie? S'ésuiuroit-il donc qu'autant que le bien-viure est chose plus precieuse que viure, nous

ſoyons plus obligez à la Philoſophie que nous ne ſommes aux Dieux ? Il ne faut point douter que cela ne fut, ſi la Philoſophie meſme n'eſtoit vne gratification, qui vient de leur main. Nous ne naiſſons pas Philoſophes: mais nous naiſſons capables de Philoſopher. Et certainement ſi c'euſt eſté choſe ſi commune, la Sageſſe euſt perdu le plus grand auãtage qu'elle ait, qui eſt de n'eſtre point au nombre des choſes fortuites. Tout ce qui la met en reputatio[illegible]t, Que ceux qui l'ont la tiennent d'eu[illegible]ſ-mes,& ne la mandiẽt point de leurs voiſins. Autrement,ſi c'eſtoit choſe qui paſſaſt d'vne main à l'autre, que trouueriez-vous en elle qui fuſt digne d'admiration? Tout ce qui l'occupe, c'eſt le ſoin de trouuer la verité des choſes diuines & humaines. La Iuſtice, la Pieté, la Religion, & generalement toutes les Vertus accrochées l'vne à l'autre ne l'abandonnent iamais. C'eſt d'elle que nous tenons la reuerence enuers les Dieux, & la dilection enuers les hõmes: d'elle que nous ſçauons que les Dieux ſont maiſtres,& que les hommes eſtoient nez en égalité de condition, ſi l'Auarice croiſſant d'vn ſiecle à l'autre, ne les en euſt peu à peu diſtraits, & rendu pauures ceux qu'elle auoit le plus enrichis. Nous ceſſaſmes de riẽ auoir quand nous vouluſmes tout auoir en proprieté.

II. Les premiers hommes, & ceux de

quelques races apres eux, non encore ſouillez des corruptions qui ſe ſont introduites depuis, ſe conformoient entierement à Nature, la prenoient pour guide, ſe rangeoient à ſes loix, & s'ils connoiſſoient quelqu'vn qui fut plus homme de bien que les autres, ils ſe laiſſoient cõduire à luy: car ceſte ſommiſſion du pire au meilleur eſt choſe naturelle. Les beſtes meſmes, s'il y en a quelqu'vne ; qui de grandeur de corps ou [illegible]ce, ait de l'aduantage ſur les autres, [illegible]ſent cõmander par elle. Vous ne verrez iamais vn taureau laſche & failly de cœur, marcher à la teſte du troupeau. S'il y en a quelqu'vn qui ſoit plus grand, & de plus groſſes pieces que les autres, ce ſera luy qui aura ceſte prerogatiue. Entre les Elephans le plus haut eſt le Capitaine. Entre les hommes c'eſt eſtre le plus haut qu'eſtre le meilleur. C'eſt pourquoi s'ils voyoiẽt quelqu'vn qui euſt l'eſprit bien fait, ils le faiſoient preſider ſur eux, & de ceſte façon rendoient leur condition tres-heureuſe, ne ſouffrans d'eſtre ſurpaſſez en puiſſance, que de ceux qui les ſurpaſſoient en probité. Le moyen de pouuoir tout ce qu'on veut, c'eſt, de ne penſer pouuoir autre choſe que ce qu'on doit. Poſſidonius donc eſtime qu'en ce ſiecle qu'ils appelloiẽt d'or, ils n'auoient point d'autres Rois que les Sages, ſous l'authorité deſquels les violences eſtoient re-

tenuës en bride, & les foibles garentis de l'oppression des plus forts. Ils leur conseilloient le bien, & desconseilloient le mal. Par leur Prudence: ils pouruoyoiét aux necessitez de ceux qui estoient sous leur charge, par leur valeur ils les preseruoiét, si quelque incōueniét les menaçoit: & par leur beneficence les accroissoient de commoditez & de richesses. C'estoit vn office que commander, & non pas vne qualité: leur force ne s'esprouuoit iamais contre ceux qui la leur auoient donnée. Comme d'eux mesmes ils n'auoient point la volonté disposée à mal faire, on ne leur en donnoit point aussi d'occasion. Ils commandoient bien, & on leur obeïssoit de mesmes. La plus grande menace qu'vn Roy fist à ses sujets, quand ils ne se comportoient pas comme ils deuoient, c'estoit qu'il se demettoit de sa charge.

II. Mais enfin l'introduction des vices, & le changement des Royautez en Tyrannies, rendirent les Loix necessaires; & les Sages mesmes en furent les premiers autheurs. Solon fut celuy des Atheniens qui le mirent au nombre de ces sept, de qui la Prudence fut de son temps en si grande reputation. Si Lycurgus eust esté du mesme siecle, il auroit esté le huictiesme. Zeleucus, & Charondas, qui n'auoient iamais veü ny Barreaux, ny Escoles, & ne sça-

uoient que ce que le saint & silencieux reduit de Pithagore leur auoit apris, polisserent de leurs belles ordonnances non seulement la Sicile alors fleurissante, mais toutes les villes que la Grece auoit conquises en la coste d'Italie. Auec tout cela ie m'accorde bien auec Possidonius: mais ie ne veux pas comme luy faire cét honneur aux Arts mecaniques, que d'en attribuer l'inuention à la Philosophie.

III. Il dit que du commencement comme les hõmes estoient espars, qui d'vn costé, qui de l'autre, sans autre couuert que du creux d'vn rocher ou d'vn arbre, ou pour le mieux, de quelque chetiue cabane; ce fut elle qui leur apprit à se loger dans des Palais. pour moy ie ne croy non plus que tous ces bastimens à tant d'estages, les vns sur les autres, & si spacieux, que les villes leur sont trop estroites, soient de son inuention: comme ces reseruoirs où les poissons sont enclos par troupes, & chacun selon leurs especes, ont leur cartier à part, afin que la Friandise, quelque mauuais temps qu'il face sur la mer, ne soit iamais despourueuë, & sans danger puisse pescher quand il luy plaira. Penseriez vous bien que la Philosophie eust inuenté les clefs, & les serrures? Ne seroit-ce pas, comme qui l'accuseroit d'auoir mis l'Auarice au monde? Penseriez vous que pour de-

meurer en vne aprehensiõ perpetuelle sous des bastiments suspendus, elle eust desdaigné tant d'agreables retraites, que sans art & sans difficulté la Nature luy presentoit? Croyez moy, ces premiers siecles où la vie estoit si heureuse n'auoient point d'Architectes : & tous les artifices d'escarrer les poultres, & de conduire la sie dans vne ligne, sans varier ny d'vn costé ny d'autre, sont venus au monde quand & le luxe.

Car le bois au vieux temps de coin estoit fendu.

Ces salles à festin, qu'on fait auiourd'huy si grandes, que toute vne ville y mangeroit, estoient alors inconnuës. On ne voyoit point vn nombre infini de charrettes chargees de pins & de sapins, pour faire des lambrisseures dorées, se suiure queüe à queüe dans les ruës, & les faire trembler sous leur pesanteur. Deux pieux fourchus soustenoient les deux costez de leurs loges. Les couuertures en estoient de ramée, qu'ils entrelassoient l'vne l'autre, & faisoient descendre en talut si proprement, qu'il ne pouuoit faire de pluye si longue, ny si violente, qui n'eust moyen de s'esgoutter.

IV. Là dedans ils se tenoient assez forts, pour ne rien craindre. La liberté les accompagnoit sous le chaume. C'est dans les murailles de marbre, & sous les planchers dorez qu'habite la seruitude. Ie ne suis pas aussi de son aduis, en ce qu'il croit que

les Sages soient inuenteurs de tous ces outils, dont se seruent les Artisans. Car, à son compte, il faudroit dire que les mesmes Sages eussent les premiers trouué la maniere de chasser.

Tunc laqueis, &c.

qui sont toutes inuentions de l'industrie & sagacité des hommes, & non pas de leur Sagesse. Ie luy nie aussi ce qu'il dit, Que les Sages ayans veu couler quelques veines de metaux fondus, en la superficie de la terre, par l'embrazement de quelque forest, ont iugé que foüillant plus auant il s'en trouueroit dauantage; & ont descouuert les mines de ceste façon. Il s'abuse: ce sont choses qui n'ont point eu d'autres inuenteurs que ceux mesmes qui les mettent en besongne. Ie ne trouue pas non plus ceste question si subtile comme il la fait; Qui a esté le premier en l'vsage des tenailles, ou du marteau. L'vn & l'autre, comme generalement toutes choses qu'il faut chercher auec les reins courbez, & les yeux tournez vers la terre, sont de l'inuention de quelque homme qui auoit l'esprit vif & remüant, mais non pas qui fust ny grand ny releué. Le Sage s'est tousiours contenté de peu de chose, & encore au siecle où nous sommes, il n'est iamais plus à son aise que quand il ne se trouue pas beaucoup chargé. Dittes-moy, ie vous prie, qui trouuez-vous auoir

esté le plus sage, ou de Pedalus, qui fut inuenteur de la sie, ou de ce Diogene qui se mettoit en double pour coucher en vn tonneau; & qui pour auoir veu boire vn ieune garçon au creux de sa main, rompit aussitost vn gobelet qu'il auoit en sa besace, comme courroucé contre soy-mesme d'auoir porté iusques alors vne chose dont il auoit eu le moyen de se passer? Et auiourd'huy mesme, qui pensez-vous estre le plus Sage, de celuy qui a trouué ceste façon de conduire par des tuyaux qu'on ne voit point, des senteurs en vne hauteur immense: faire sourdre & tarir des fontaines en vn instant, & lambrisser les sales d'vne coutexture si artificielle, qu'autant de fois qu'ō change de seruices, autant de fois elles changent de planchers; Ou celuy qui fait ceste leçon aux autres, & la prend pour soy-mesme, Que nous ne sommes obligez en ceste vie à chose qui soit ny dure ny difficile? Que nous ne demeurons pas sans maison pour n'auoir point de tailleurs de marbre, ny sans habits, pour estre priuez du commerce des regions d'où viennent les soyes? que sur la terre, nous auons tout ce qui nous est necessaire, & que si nous nous contentons de ce qui est raisonnable, nous auons aussi peu affaire d'vn Cuisinier que d'vn Soldat? Ceux là certainement estoiét, ou Sages, pour le moins semblables aux

Sages, qui auec si peu de frais & de solicitude sçauoient se fournir de ce qu'il leur falloit pour leur entretien. Nos necessitez ne nous coustent que peu de chose. C'est aux delices que nous sommes empeschez. Suiuõs Nature, il ne nous faut point d'artisans: elle ne nous a point voulu tenir occupez. Si elle nous a cõtraints à quelque chose, elle nous a pourueus de ce qui nous y fait besoin. No^9 ne pouuõs sans estre vestus supporter le froid, mais quoy? n'auõs nous pas des peaux de bestes sauuages & domestiques, assez chaudes pour nous en garẽtir? ne voyons nous pas des peuples qui se couurent d'escorces d'arbres, & d'autres qui se font des robes de plumes d'oiseaux? Et encor auiourd'huy la plus part des Tartares n'est elle pas vestuë de fourrures de renards, & de martes, aussi delicates à l'attouchement, cõme impenetrables à la froideur? Ouy, mais ce n'est pas tout que de se parer de l'Hyuer: Les chaleurs de l'Esté ne nous sont pas moins incommodes, si nous n'auions des ombrages bien espais pour les repousser. Il est vray: mais n'auons nous pas vne infinité de lieux secrets, que l'iniure du temps, ou quelque autre accidẽt semble auoir expressemẽt cauez, pour estre le remede de ceste incommodité? Ne pouuons nous pas, comme nos peres, faire des clayes d'osier, enduites de terre, & nous met-

tre vn peu de chaume & de fueillages sur la teste, en sorte qu'il n'y aura rigueur quelconque de temps qui nous puisse faire mal? N'y a-til pas des peuples en la coste d'Afrique, qui se retirent dans des fosses, & ne trouuent autre couuerture assez espaisse pour se garentir de l'excessiue ardeur du Soleil que la terre mesme toute rostie & dessechée? La Nature ne nous a pas voulu tant de mal, qu'ayant rendu la vie si aisee à tous les autres animaux, elle ait voulu que pour auoir la nostre, il nous faille estre sçauans en vne infinité de mestiers: elle ne nous a pas obligez d'en apprendre vn seul. Nous auons sans exercice tout ce qu'il nous faut pour viure. Nous trouuons tout prest, quand nous venons au monde; & rien ne nous est difficile que pour le degoust que nous auons de la facilité. Les maisons, les habits, les remedes, les viandes, & toutes ces choses où nous apportons auiourd'huy tant de façon, se rencontroient au temps de nos Peres, sans qu'ils les cherchassent. Il ne leur falloit point mettre la main à la bourse: & sans beaucoup d'industrie ce qu'ils desiroient estoit incontinant accommodé. Aussi n'estimoiẽt ils les choses qu'autant qu'ils en auoient affaire. Nous y mettons le prix & l'admiratiõ, par les difficultez que nous y faisons naistre. La Nature nous fournit elle mesme tout ce qu'elle no⁹

demande. Nous ne sommes trauaillez que par nostre luxe : qui se reuolte contre le deuoir, s'irrite soy-mesme? & d'vn siecle à l'autre, trouue tousiours quelque folie nouuelle, pour faire emporter aux debordements de son siecle le prix sur les vices des siecles passez. Nous auons commencé nostre desbauche par le desir des choses superfluës, des superfluës nous sommes venus aux pernicieuses: Et finalement nous auons rendu le corps maistre de l'ame, & au lieu qu'on auoit accoustumé de le traitter comme esclaue, nous le faisons aujourd'huy seruir comme Seigneur. C'est pour luy que nous oyons par les ruës & dans les boutiques tout ce bruit qui nous esueille deuant qu'il soit iour ; C'est pour luy que trauaillent les Passementiers, les Orphevres, & les Parfumeurs. C'est pour luy que se tiennent les escoles de bal & des Musiques effeminées. La necessité n'est plus nostre mesure: nous sommes mesquins & miserables, si nous ne voulons plus rien, quand nous auons ce qui nous suffit. Vous ne sçauriez croire, Lucilius; combien les belles parolles ont de puissance; & comme les plus Iudicieux se laissent persuader à leur douceur. Possidonius, qui à mon aduis, est vn de ceux à qui la Philosophie a le plus d'obligation, quand premierement il veut descrire comme le fil se retord, comme il se tire

de la

de la canette, & comme la toile par le moyen des contrepoids suspendus tient l'estame droict : il dit que les Sages ont inuenté le mestier de tisserant, & ne se souuient pas que l'inuētion moderne que nous en auons est bien plus subtile. Ie vous prie s'il eust veu les gazes & les crespes d'auiourd'huy, qui ne deffendent le corps ny du froid ny de la honte, qu'auroit-il dit ? Des Tisserants il passe aux Laboureurs, & auec la mesme eloquence descrit les trois façons qu'on donne à la terre, afin que le grain la trouuant plus esmiée s'enracine plus facilement. Puis il dit comme on fait les semences, & comme on sarcle les mauuaises herbes, de peur qu'elles ne suffoquent les bleds : & attribuë aux Sages ceste inuention, aussi bien que la precedente. Et non content de les auoir faits de tous ces mestiers, il les fait descendre au moulin. Car il raconte que par l'imitation de la Nature, ils ont trouué le moyen de faire du pain : & qu'ayans pris garde comme les dēts par leur rencontre brisent ce qu'on met en la bouche, & que ce qui s'en escarte y est ramené par la langue, puis destrempé de saliue, pour descendre plus aisément en l'estomach, où il se digere, & s'incorpore auec nous ; ceste consideration leur fit à la semblance des dents mettre deux pierres ensemble, vne dessous,

qui eſt immobile, & l'autre deſſus, qui tourne & retourne continuellement, iuſques à ce que le grain deuienne farine, laquelle ils meſlét auec de l'eau: puis à force de la manier, en font de la paſte, & luy dōnent force de pain: qu'ils cuiſirent au commencement dans les cendres chaudes, puis ſur des tuilles ardentes: & petit à petit dans des fours, & autres engins qu'ils trouuerent moyen de chauffer à leur plaiſir. Il ne s'en eſt gueres fallu qu'il n'ait fait les ſages ſauetiers. Et certainement ie ne luy nie pas que ce ne ſoit à la Raiſon que nous deuons tous ces artifices, mais non pas à ceſte Raiſon vertueuſe, qui doit ſeruir de regle à noſtre vie. Vn homme, & non point vn Sage, a fait toutes ces inuentions : vn homme a fait ces barques, qui nous portent ſur les mers, & ſur les riuieres : vn homme leur a donné des voiles, pour y receuoir le vent, & pour leur conduitte les a garnies d'vn gouuernail au derriere, dōt il prit le patron ſur les poiſſons, qui de leur queuë tournent leur courſe du coſté que bon leur ſemble. Ie ſçay bien que Poſſidonius en fait le Sage auſſi bien autheur comme du reſte, & qu'il dit, qu'apres auoir fait ces inuentions, ne les iugeant pas dignes de ſon occupation, il les remit à des perſonnes mecaniques pour les exercer. Mais pour moy ie ne ſçaurois penſer qu'autres les ayent inuen-

tées que ceux mesmes qui en font encore auiourd'huy professiō: Et qu'il ne soit vray, n'auons-nous pas veu sortir beaucoup de choses nouuelles en l'âge où nous sommes? comme les vitres aux feneſtres, les cuues branslantes, & les tuyaux enchaſſez dans les parois, pour eſchauffer les salles autant par haut comme par bas. Ie ne parle ny des marbres, qui luiſent & dans les Temples, & chez des particuliers, ny de ces arcades, ſous qui nous faiſions des porches aſſez ſpacieuſes pour mettre le peuple de toute vne ville à couuert, ny de ces notes par lesquelles on a trouué moyē de recueillir vne harangue au meſme temps qu'on l'a prononcée, & d'atteindre la viteſſe de la langue par la diligence de la main. Tout cela ſont inuentions des plus contemptibles eſclaues que nous ayons. La Sageſſe vole bien d'vne autre aiſle. Les mains ne ſont point ſes eſcolieres, c'eſt aux eſprits qu'elle communique ce qu'elle ſçait.

V. Voulez-vous ſçauoir quelles ſont ſes occupations, & quelles choſes elle produit au iour? Elle ne s'amuſe point à nous faire beaux danceurs, ny bons ioüeurs, ou de flutes, ou de trompette. Ses leçons ne ſont point de tirer bien des armes, de flanquer biē vne muraille, ny de diuiſer prōptement vne armée en bataillōs. Tout ce qu'elle entreprēd eſt profitable. Elle diſpoſe les

ames à la paix, & generalement conuie tout le monde à s'entretenir en amitié. Ce n'est point elle qui forge les outils de nos Artisans. On luy fait tort de croire qu'elle s'employe à des choses de si peu de prix. La vie est son suiet & son exercice, & par ce moyen tous les mestiers qui seruent à la vie luy sont assuiettis. Au demeurant son but est de nous mettre en vne condition bien-heureuse. Elle nous y mene, & nous en monstre le chemin. Elle nous esclaircit de ce qui est mal en effet, & qui ne l'est que par opinion. Elle oste la vanité des ames, & les remplit d'vne grãdeur solide; applatit leurs bouffissures, qui n'ont que du vent, & de la mine; leur fait iuger quelle difference il y a d'estre veritablement de belle taille, ou d'auoir du liege sous les pieds : leur donne la cognoissance de la nature de toutes choses, & de la sienne. Leur apprend qui sont les Dieux, quels ils sont, que sont les Enfers, les Lares & les Genies; Quel est l'estat des ames immortelles, qui tiennent le second rang en la Deïté, où elles seiournent, à quoy elles s'occupent : ce qu'elles peuuent; quelles sont leurs affections. Auecque ces entrées, elle nous fait l'ouuerture, non de quelque mystere commun, mais du monde, Temple general de tous les Dieux; descouure ses vrays simulacres & ses visages au naturel

aux yeux de l'ame, parce que ceux du corps sont trop foibles pour les regarder. Cela fait, elle s'en reuiẽt aux principes : considere ceste raisõ eternelle qui infuse à l'vniuers, donne vie & figure à toutes choses, & recherche la nature de l'ame, d'où elle est venuë, où est son siege : pour combien de temps & en combien de membres elle est esparse. Puis de choses qui ont substance, passant à celles qui n'en ont point, elle vient par argumens à la recherche de la verité, & aux resolutions des doutes, de viure, ou de mourir : pource qu'en l'vn & en l'autre, y ayant du faux meslé parmy le vray, on est bien souuent en peine comme on s'y doit comporter. Ie conclus donc que les mestiers ne sont point inuentions de la philosophie, & qu'elle ne s'en est point retiree, Comme dit Possidonius ; mais que iamais elle n'eut le courage si bas que de s'y appliquer. Il n'y a pas d'apparence qu'elle eust estimé digne de son inuention ce qu'elle estimoit digne de son vsage. Elle n'eust pas pris vne chose pour la quitter. Il dit qu'Anacharsis inuẽta la rouë de potier, où se fait la vaisselle de terre: Et parce que dans Homere, qui estoit long temps deuant Anacharsis, il est parlé d'vne rouë de potier, il ayme mieux demẽtir le vers, que son conte. Quãt à moy, ie ne tiẽs point que cela soit, & s'il est, i'auouë biẽ qu'vn Sage en a fait l'inuention, mais ie dy

qui ne l'a pas inuentée comme Sage, parce que les Sages peuuent faire beaucoup de choses en qualité d'hommes,& nõ en qualité de Sages. Prenez le cas qu'vn Sage soit grand Coureur : il passera les autres entant qu'il a bonnes iambes, mais non entant qu'il est Sage. Ie voudrois bien faire voir à Possidonius vn verrier,qui de son haleine seule donne à vn verre des formes qu'il seroit mal-aisé de luy donner auec la main : Et cependant,ceste inuention s'est trouuée depuis qu'il ne se trouue plus de Sages. Il dit aussi que Democritus inuenta la maniere de bastir en arche, & de lier deux pierres vn peu courbées par vne qui porte sur l'vne & sur l'autre.Pour moy ie ne croy point que cela soit, parce que deuant que Democritus fust, il estoit des puits & des portes,de qui le haut est ordinairemẽt ainsi courbé. Mais il oublie à dire que Democritus inuenta la polisseure de l'iuoyre & de conuertir des caillous de riuiere en esmeraudes, qui est vne certaine façon de les cuire, par laquelle encore auiourd'huy nous donnons à nos briques telle couleur que nous voulons. Ie ne dy pas qu'vn Sage ne puisse auoir fait toutes ces inuentions : mais il ne les a pas faites entant qu'il estoit Sage: Car il fait beaucoup de choses qu'vn mal-habile homme feroit aussi bien, & possible mieux que luy, parce qu'il y feroit

plus experimenté. Voulez-vous ſçauoir deqnoy les Sages ſont autheurs, & ce qu'ils ont mis en lumiere ? Premierement ne s'eſtans pas contenté de regarder, comme les autres animaux, auec les yeux, qui ne voyent goutte aux choſes diuines, ils nous en ont fait auoir la cognoiſſance. Secondement, ils ont donné des loix à la vie, qu'ils ont eſtenduës à toutes choſes, & enſeigné non ſeulement qu'il eſt des Dieux, mais qu'il leur faut obeyr, & receuoir tout ce qui arriue, comme autant de choſes qui ſe font par leur commandement. Ils nous ont deffendu de nous ranger aux fauſſes opinions : nous ont taxé toutes choſes ſelon leur vraye valeur: condamné les voluptez que le repétir accompagne: donné reputation à celles de qui l'vſage ne déplaiſt iamais, & verifié par raiſõs inexpugnables qu'il n'eſt point de felicité plus grande que de n'en deſirer point: ny de puiſſance plus glorieuſe que celle que nous auõs ſur nous meſmes. Ie ne parle pas de ceſte Philoſophie qui s'imagine les Dieux hors du mõde, cõme des bourgeois hors de leur ville, & qui fait la vertu ſeruante de la volupté: mais de celle qui ne confeſſe point d'autre bien que ce qui eſt hõneſte : qui ſe mocque des preſẽs des hõmes & de la Fortune meſme, & qui precieuſe en toutes choſes, l'eſt principalement en ce qu'il n'eſt riẽ qui ſoit

assez precieux pour la gaigner. Ie ne sçaurois penser, ny que ceste Philosophie fust en cét âge grossier, que les mestiers estoiẽt encore incognus, & qu'on n'appreuuoit l'vtilité des choses, que par leur vsage, ny qu'en ce siecle bien-heureux où l'Auarice & le luxe n'auoient point encore introduit les brigandages, ny donné à chaque chose vn maistre particulier, les hommes fussent Sages, bien qu'ils vescussent comme doiuent viure ceux qui le sont. Il n'est pas possible de souhaitter au genre humain vne condition meilleure que celle qu'il auoit alors; Et quand Dieu nous promettoit de former le monde à nostre fantasie, & donner à ceux qui l'habiteroient des mœurs les plus saintes & les plus religieuses que nous sçaurions imaginer, il faudroit necessairement amener celles de cét âge où

Le ioug au ieune bœuf n'auoit pressé les cornes,
Il n'estoit point de contre, il n'estoit point de bornes,
Et la terre pucelle, en commun espandoit
Au peuple nonchalant plus qu'il ne demandoit.

VI. Cõme seroit-il possible de viure plus heureusement? Toutes choses leur estoient communes. La Nature comme mere, tenoit tout en sa protection: & le moyẽ de ne rien garder en crainte, estoit de ne rien posseder en proprieté. Pourquoy n'auouërõs-nous, que c'estoit vn siecle tres-riche, & vrayemẽt

vn siecle d'or, puis qu'il ne s'y pouuoit trouuer vn qui fust pauure? l'Auarice n'a pû souffrir ce bel establissement, & se pensant approprier de quelque chose, a donné suiet aux autres de prendre leur part, & luy faire la sienne : de maniere que de tout reduite à peu de chose, & se trouuant les mains vuides, pour les auoir voulu rẽplir, elle a donné commencement à la Pauureté, qui n'estoit point commune auparauant. Nous faisons à ceste heure tout ce que nous pouuõs pour reparer nostre perte : nous adioustons vn chãp à l'autre : chassons nos voisins, les vns par argent, les autres par fraude & par oppression, en sorte que d'vn bout à l'autre de nos possessions il y a du chemin pour beaucoup de iournées, & que c'est plustost vne Prouince qu'vn heritage : Mais quoy que nous fassions, il nous est impossible de reprendre ce qui nous est eschappé, nous aurons beaucoup au lieu que nous auions tout. La terre mesme estoit plus fertile sans estre labouree : comme si elle eust voulu gratifier les hommes de ce qu'ils ne la tourmentoient point. Si la nature auoit produit quelque commodité, celuy qui la trouuoit n'estoit point content, qu'il n'en eust communiqué aux autres. On n'en voyoit iamais vn qui eust trop, & l'autre peu : tout se partageoit amiablement. Le plus fort n'auoit point encore pris au colet

le plus foible, ny l'auaricieux mis en tresor, ce qui ne luy seruoit qu'à laisser le necessiteux incommodé. Du bien du prochain on en faisoit ses interests propres : les armes n'auoient où s'employer : le sang humain ne se respandoit point : ils ne sçauoiẽt haïr que les bestes sauuages. Quand ils auoient peu rencontrer quelque lieu bien couuert du Soleil, ou quelque fueillage biẽ espais, où le mauuais tẽps ne leur peut faire mal, c'estoit là qu'ils passoient la nuit à leur aise sans souspirer : leur matelas estoit la terre mesme. Et cependant ils y dormoient si mollement, qu'ils auoient de la peine à se resueiller, au lieu que dans nos lits de soye, nous sommes comme dans des espines. Ils n'auoient point de lambris ciselez sur les faistes de leur lit ; ils voyoient marcher les Astres, monter & descendre le Ciel : & ceste diuersité de remuẽmẽts se faisoit sans point de bruit. La veuë d'vne si belle maison leur estoit libre la nuit comme le iour. Tantost ils regardoient vne Estoille qui s'en alloit sortir de l'Horison, & tãtost vne autre qui ne faisoit qu'y arriuer. Combien pensez-vous qu'ils fussent plus aises en la cõtemplation de ceste infinité de merueilles, que nous ne sommes auiourd'huy dans nos Palais, où nous mourons de peur pour le moindre bruit que nous oyons, ou d'vn ais, de qui la structure se lasche, ou de

quelque tableau qu'on n'aura pas bien attaché. Leurs maisons n'estoient pas spatieuses comme des villes, mais en recompense, ils y auoient de l'air tant qu'ils en vouloient. Les rochers & les arbres leur faisoient ombre. Les belles sources & les beaux ruisseaux qui nous emprisonnent dans des courses artificielles, s'esgayoient librement dans le canal que l'assiette du lieu leur auoit fait. Leur verdure estoit belle par la seule bonté du terroir : & au milieu de toutes ces commoditez estoit plantée leur petite cabaue, que sans outil quelconque ils auoient rustiquement construite de leur propre main. Ils se pouuoient dire estre logez cõme la Nature veut qu'on le soit. Ils ne craignoient ny leur maison, ny pour leur maison, comme nous qui n'auons point de suiet qui nous donne plus d'alarmes que la magnificẽce de nos Bastimens. Toutesfois, quelque excellence qu'il y eust en leur vie, & quelque probité qui parust en leurs actions, ils n'estoient pas sages pourtant.

VII. Ce n'est pas vn nom qu'il y ait si peu de peine à meriter. Ie ne veus pas dire qu'ils n'eussent les ames releuées, comme estans alors vn ouurage qui ne faisoit que partir de la main des Dieux ; Et croy bien aussi, que le monde deuant qu'il fust lassé

de tant d'accouchemens, pouuoir produire les choses en meilleur estat qu'il n'a fait depuis. Mais comme ils auoient la disposition plus forte & plus gaillarde, ils ne pouuoient pas auoir les esprits consommez comme ils sont auiourd'huy. La Vertu n'est point vn present de Nature. Il y a de la science à deuenir homme de bien. Il est vray qu'ils n'auoient ny or, ny argent; qu'ils ne foüilloient point la terre iusqu'à ses abismes, pour y trouuer des pierreries : Et que tant s'en faut, que sans peur & sans colere, mais pour le seul plaisir ils fissent mourir vn homme, que mesmes ils pardonnoient aux animaux. Ils ne portoient point d'habits en broderie : ils ne filoient point l'or, & ne le tiroient pas seulement de la miniere. Mais de tout cela que peut-on conclure à leur loüange, sinon qu'ils estoiẽt innocents, pour ne sçauoir pas faire mal? Or il y a bien difference de ne vouloir pas pecher, ou de ne sçauoir comme le peché se fait. Ils ne se pouuoient dire ny iustes ny prudents, ny temperants ny magnanimes encore que leur vie grossiere eust biẽ quelque chose qui ressembloit à ces qualitez. La vertu ne se loge que dans vn esprit bien appris, & façonné par vn exercice continuel. Nous naissons pour elle, mais sans elle; & la meilleure nature du mõde est bien susceptible de Vertu, mais non pas vertueuse,

que premierement elle n'en ait receu l'instruction.



EPISTRE XCI.

ARGVMENT.

I. Il parle de la tristesse de son ami Liberalis, causée par le bruslement de la ville de Lyon.

II. Les Ouurages des hommes ont leur destin & sont suiets à mourir.

I. Liberalis, vostre bon ami, & le mien, est fort affligé des nouuelles qu'il a eües du bruslement de la ville de Lyon. C'est vn accident assez estrange, pour esmouuoir toute personne. Ie vous laisse à penser ce que peut estre d'vn homme affectionné comme il est, à sa patrie. Il s'estoit de tout temps par vne meditation continuelle preparé à souffrir tout ce qu'il pensoit auoir occasion de craindre: mais il ne s'estoit point mortifié contre cét inconuenient: comme de fait il n'y auoit point d'aparence qu'vne chose qui n'auoit point d'exemple, nous fist auoir de l'apprehension. Car assez souuent on a veu des villes gastées par le feu, mais iamais sans qu'il en

ſoit demeuré quelques marques : Et quand vn ennemi victorieux propoſe d'en bruſler quelqu'vne, à grand peine le peut-il faire ſi exactement, qu'il ne demeure de la beſongne pour le fer. Les tremblemens meſme de la terre, quelques violentes ſecouſſes qu'ils donnent ne font gueres de ruynes où ils ne laiſſent quelque muraille de baſtiment en ſon entier. Et bref, vn premier embraſement laiſſe touſiours quelque choſe pour le ſecond. Mais c'eſt grand cas que tant de Palais capables d'embellir autant de villes ſe ſont eſuanouis en vne nuit, & que ceſte pauure ville ne pouuoit craindre entre les fureurs de la guerre ce qui lui eſt arriué parmi les delices de la paix. Qui croira que les armes eſtans miſes bas par toute la terre & ne ſe parlant de trouble ny remuëment en lieu du monde; Lion qu'on ſouloit monſtrer en la France, y ſoit auiourd'huy cherché? On n'a point veu de fortunes publiques où le craindre n'ait precedé le ſouffrir. Il ne tombe point de choſes grandes que ce ne ſoit auec quelque loiſir. Mais en celle-cy le changement de tout en rien, n'a point eu plus d'eſpace que du ſoir iuſqu'au matin. Que voulez-vous que ie vous die d'auantage? Elle a moins eſté à ſe perdre, que ie ne ſuis à vous conter qu'elle eſt perduë. Toutes ces conſiderations iettent Liberalis hors de la ſelle, bien que d'ailleurs il ayt

la tenuë assez bonne. Mais certainement ie ne m'en esbahy point. Il est mal aisé qu'on ne s'esmeuue de ce qu'on n'a point attendu. La nouueauté donne de la pesanteur aux infortunes, & des inconuenients, ceux qui nous apportent de l'admiration, nous donnent aussi plus de sentiment. C'est pourquoy nous deuons tout preuoir, & faire imaginer à nostre esprit, non ce qui arriue d'ordinaire; mais generalement tout ce qui sçauroit iamais arriuer. Car à quelles prosperitez est-ce que la Fortune ne s'attaque? N'est-ce pas contre les choses de plus de lustre qu'elle se bande, auec plus de resolution de les effacer? Quelles hauteurs luy sont inaccessibles? Quelles seuretez, inexpugnables? Nous l'attendons par vne auenuë: elle viẽt par l'autre. Nous luy fermons la porte, elle entre par la fenestre. Tantost à nostre ruine, elle se sert de nos propres mains, & tantost assez forte d'elle mesme, elle nous precipite en des perils qui n'ont point d'Autheur. Toutes saisons luy sont bonnes: & de nostre Volupté mesme elle fait bien souuent naistre nostre Douleur. Pensons nous estre en paix? Voicy la guerre qui nous vient sur les bras: Et bien souuent ce que nous auons recherché pour nostre deffence, est la principale cause de nostre frayeur. L'ami se fait ennemi; le cõpagnon, aduersaire: Aux plus beaux iours de Iuin &

de Iuillet, il s'esleue des tempestes à qui Decembre & Ianuier n'en ont point de pareilles. Nous receuons des coups sans que personne nous frappe; & à faute de toute autre chose qui nous ruyne, sommes tousiours en peur par l'exces de nostre felicité. Il n'est point de si sobres qui ne deuiennent malades: point de gras qui ne tombent en chartre: point d'innocent qu'on ne face criminel; & point de si solitaires, que, s'il se fait vne sedition, ne s'y puissent trouuer embarrassez. Quand le mal-heur veut venir à nous il trouue tousiours quelque nouuelle procedure. Qu'on ait fait quelque ouurage d'vne infinité d'années, accompagné mesmes de la faueur du Ciel: il ne faut qu'vne iournée seule pour le perdre & le dissiper. C'est faire marcher les inconueniens trop lentement de dire, qu'il ne faut qu'vn iour pour la destruction du plus fleurissant Empire qui soit au monde: il suffit vne heure & vn moment. Ce seroit quelque consolation à nostre imbellicité, si les reparations se faisoient aussi-tost que les demollissemens. Mais celles là vont le pas, & ceux-cy la poste. Il n'est rien public, ny particulier qui soit durable. Les villes ont vne fin limitée, aussi bien que les hommes. Au milieu de la securité naissent les occasions d'auoir peur; & sans menace nous nous trouuons pris par où nous pensions estre les

plus asseurez. Les Royaumes, à qui ny les guerres estrangeres, ny les seditions domestiques n'auroient rien sçeu faire, se renuerseront d'eux mesmes, quand personne ne les touchera. Combien de grandes villes me nommerez vous, à qui leur prosperité n'ait fait courre fortune? Quand nous penserons donc à nous fortifier contre les choses casuelles, il n'en est point de si nouuelle ny de si extraordinaire qu'il ne nous faille representer; Exil, Supplice, Guerre, Maladie, Naufrage. Il se faut tout ramenteuoir. Le mal-heur nous peut priuer de nostre patrie, ou nostre patrie de nous. Il nous peut releguer en quelque desert, & aux lieux mesmes où la foulle est plus espaisse, nous faire trouuer la solitude. Mettons nous deuant les yeux la condition des hommes, & nous figurons, non des miseres communes, mais des plus inusitées qui puissent naistre, afin que quoy qui arriue, nous ne soyons iamais pris au despourueu. Considerons toute la Fortune en gros. Combien de villes en Asie & en Achaye, combien en Syrie & en Macedoine, ont esté, les vnes abatuës, & les autres deuorées par les tremblements de terre? Combien de fois ont esté affligees les Isles de Paphos & de Chipre par cest inconuenient? Ce sont nouuelles qui nous sont bien souuent contées; & nous qui les oyons, quelle partie penson

nous estre de l'Vniuers ? Roidissons nous donc contre les choses fortuites, & quoy qu'il arriue, estimons-en tousiours le bruit plus grand que la verité. Vne ville riche,& qui estoit l'ornement de toute la Prouince, a esté bruslée, encore n'estoit-elle pas si grande, qu'elle ne fust assise sur vne seule mõtagne,& qui ne'stoit pas des plus hautes. II. Toutes les plus grandes & les plus fameuses qui soient auiourd'huy,seront quelque iour si razées, qu'on aura de la peine d'en reconnoistre les traces. Ne voyons-nous pas que des plus celebres qui fussent en la Grece les fondements sont tellement consumez, & les marques si nettement effacées, qu'elles nous seroient inconnuës si les Histoires ne nous en auoient fait sçauoir le nom ? Ce n'est pas seulement aux choses faites de la main des hommes que le temps monstre sa force. Les montaignes fondent: & des Regions entieres ne se trouuent plus. Il y a des terres couuertes sous les flots, qui autrefois en ont esté bien esloignées. Le feu a deuoré des coustaux, de qui le bois l'auoit fait luire. Nos Peres ont veu des coupeaux de rocher de qui la hauteur estoit la raddresse des mariniers, & la vedette de toute vne contrée, qui sont auiourd'huy parmi le sable le plus bas qui soit en la coste de la mer. Ne sommes nous donc pas iniustes,si nous voulons que nos villes soiẽt

exemptes de ce que les ouurages mémes de la Nature n'euitent point? Elles ne sont de bout que pour tomber, & soit que la terre venant à s'esclater par la sortie de quelques vents enclos en ses cauitez, les engloutisse: soit que le desbordement d'vne riuiere les emporte, soit que la violence des flammes rompe la liaison du solage: soit que le tẽps, à qui rien n'est inuincible, les mine par le menu, soit que le mauuais air les face quitter aux peuples par faute d'estre habitées, & que le relan & la chanssisseure s'y mette, il n'y en a pas vne qui n'ait commẽcé pour finir. Ie n'aurois iamais fait, si ie voulois conter par combien de voyes les choses arriuent à leur destinée. Vne chose sçay-ie bien, que les mortels ne sçauroient rien faire d'immortel; & que nous ne touchons, ny voyons rien qui ne perisse quelque iour. Ce sont les raisons que i'allegue à Liberalis pour le consoler de la perte de sa patrie, de laquelle sans mentir, ie le trouue estrangement passionné. Mais qui sçait si peut-estre elle n'a point esté consommée, pour renaistre plus belle & plus florissante que iamais: la Fortune a des procedures bizarres. Elle commence quelquefois nostre agrandissement par vne iniure. Nous auons veu tomber assez de choses, qui se sont releuées, plus hautes & plus grandes qu'auparauant: Timagenes ennemi de la prosperité

de Rome, disoit, qu'il se faschoit de la voir bruſler, parce qu'il ſçauoit bien qu'elle ſe renouuelleroit plus belle qu'elle ne ſe bruſloit. On ne peut eſperer autant de Lion. Ceux de qui les maiſons ont eſté perduës, en pourront faire d'autres, plus ſpacieuſes & plus aſſeurées contre les inconuenients. Dieu veuille que ce ſoit ſous meilleures auſpices, & pour durer plus longtemps. Car il n'y a que cent ans que ceſte Colonie auoit eſté menée, qui n'eſt que l'âge d'vn homme, & non encore trop decrepit. Mais la commodité du lieu luy auoit donné ceſte reputation en ſi peu de temps. Apprenons donc à connoiſtre noſtre condition, & formons noſtre ame à la ſupporter. Reſoluons nous, qu'il n'eſt point de hardieſſe dont la Fortune ne ſoit capable. Elle a meſme authorité ſur les Empires que ſur les Empereurs; & peut ſur les villes ce qu'elle peut ſur les habitans. Il ne s'en faut point mettre en colere: ce ſont les loix du monde où nous ſommes. Vous y trouuez vous bien ? Suiuez les: Vous y fachez vous ? vous auez vne infinité de portes ouuertes : Sortons par celles qu'il nous plaira ſi c'eſtoit quelque mauuaiſe volonté qu'on vous portaſt particulierement, & qu'il n'y euſt que vous traitté de ceſte façon; vous auriez dequoy vous plaindre. Mais puis que c'eſt vne neceſſité qui ſans election oblige

tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre ; & que les Grands n'y sont pas moins suiets que les petits. Reconciliez vous auecque le Destin, & ne vous offencez point qu'il vous face comme aux autres, puis qu'il fait aux autres comme à vous. Ce n'est point à la richesse, ou pauureté des monuments qu'il nous faut mesurer. La cendre des vns est comme celle des autres. Nous sommes inégaux, quand nous venōs au monde, mais nous sommes égaux quand nous en partons: Ce que ie dy des hommes, ie le dy des villes. Rome a esté aussi bien prise comme ardée. Le Legislateur Vniuersel n'a fait la distinction de la grandeur des races & de la celebrité des noms que pour ceste vie. Quand nous sommes arriuez où vont les choses mortelles, adieu la vaine gloire. Il n'y a qu'vne loi pour tout ce qui est sous la terre. A souffrir, toutes qualitez sont pareilles: le fort & le foible sont aussi mal asseurez du lendemain l'vn comme l'autre. Il print vn iour fantaisie au pauure Alexandre de Macedoine d'estudier en Geometrie; cōme s'il eust voulu sçauoir combien c'estoit peu de chose que toute la terre, de laquelle il auoit occupé que la moindre portion. Ie l'appelle pauure, parce qu'il affectoit vne science qui luy eust fait connoistre le peu d'apparence qu'il y auoit au surnom qu'il s'estoit laissé donner. Car quelle grandeur

y peut-il auoir en si peu d'espace? Ce qu'on luy vouloit monstrer estoit assez subtil, & digne d'vne attention plus diligente que celle de cét Estourdy, qui durant ses leçons enuoyoit son esprit à la picorée, au delà de l'Ocean. Il dit à son maistre, qu'il luy enseignast des choses qui fussent aisées; à quoy sa responce fut, Qu'il ne les pouuoit pas rẽdre moins difficiles pour lui que pour vn autre. Pensez que la Nature vous paye de la mesme raison. Ce dequoy vous murmurez, en toutes personnes est vne mesme chose. Il n'y a point de moyen qu'il vous soit plus facile qu'aux autres. S'il y a quelque remede, c'est par la patience, qui ne peut venir d'ailleurs que de vous. Il faut que vous sentiez de la douleur: que vous ayez faim & soif; & que vous vieillissiez. Que si vous estes long-temps au monde, ce ne peut estre, que vous ne soyez malade: que vous ne voyez perir beaucoup de choses qui vo⁹ seront cheres, & que vous mesme ne perissiez à la fin. Ne croyez pas neãtmoins ceux qui vous viẽnent souffler aux oreilles: Il n'y a rien mauuais en tout cela, ny rien d'estrãge, tant s'en faut qu'il y ait quelque chose d'insuportable. Toute vostre aprehension ne vient que d'vn consentement que vous donnez à l'opinion commune. Vous craignez de mourir comme vous craignez qu'õ ne parle de vous mal à propos. Mais en

quoy pourroit mieux monſtrer vn homme qu'il n'a point de iugement, qu'en ſe trauaillant pour des parolles? Ie trouue que Demetrius le Stoique auoit bonne grace, quand il diſoit, Qu'il s'offençoit auſſi peu des propos qui ſortoient de la bouche des ignorants, que des vents qui leur eſchappoiẽt du derriere. Que m'importe, diſoit-il, qu'ils eſclattent par haut ou par bas: Quelle raiſon ay-ie de me tourmenter, ſi ie ſuis diffamé par des infames? Comme l'opinion du commun n'eſt point choſe qu'on doiue craindre, auſſi n'eſt-ce que vous ne craignez que pour vous ranger à l'opinion du commun. Pourquoy, ſi les bruits ne nous preiudicient en la conſcience, en ſerons noꝰ incommodez en la mort. La mort a des enuieux, comme beaucoup d'autres choſes, pas vn de tous ceux qui l'accuſent n'a paſſé par ſes mains. Il y a de la temerité, de condamner vne choſe, & ne ſçauoir que c'eſt. Mais au moins ne pouuons nous ignorer, qu'vne infinité d'hommes trauaillez de tourments de neceſſitez: de plaintes de ſupplices & de langueurs, n'en ſoient eſchappez par ſon moyen. Tant qu'elle eſt en noſtre puiſſance, nous pouuons dire que nous ne ſommes en la puiſſance de perſonne.

FIN.